


LIBRARY OF
CONGRESS



BIBLIOTHÈQUE GAULOISE

LES OEUVRES

DE TABARIN

PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





LES OEUVRES DE TABARIN,

Avec les Adventures du Capitaine Rodomont la Farce des Bossus, et autres Piéces Tabariniques

Nouvelle Edition, Préface et Notes par G. d'Harmonville.

PARIS. ADOLPHE DELAHAYS, 1858.

Paris, P. Dion, imp. r. Hautefeuille, 3?

LES ŒUVRES

DE

TABARIN

AVEC

LES ADVENTURES DU CAPITAINE RODOMONT

LA FARCE DES BOSSUS

ET AUTRES PIÈCES TABARINIQUES

Nouvelle Édition

PRÉFACE ET NOTES

PAR

GEORGES D'HARMONVILLE

= P. Lacroix.

PARIS

ADOLPHE DELAHAYS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

4-6, RUE VOLTAIRE, 4-6

1858

PRÉFACE

Le nom de Tabarin résonne comme un bruit de grelots. Étourdi d'un tel tintement de quolibets, on s'étonne que ce prodigieux débordement de gaietés rabelaisiennes soit sorti d'une seule bouche. N'était la proximité du temps, on serait tenté de rééditer, à l'endroit de l'illustre farceur, le paradoxe prussien, qui prétend qu'Homère n'est qu'un pseudonyme, et que, sous ce couvert, se dérobent bon nombre de poëtes errants. Mais, pour être surabondamment édifié à ce sujet, il suffit de quelques lignes d'un écrit contemporain, les *Caquets de l'accouchée*. Une *accouchée* demande aux commères qui l'entourent si elles connaissent les Questions de Tabarin, et la femme d'un secrétaire du roi de répondre qu'elle les a lues « il n'y a pas un mois, » mais qu'elle n'y a pas pris beaucoup de plaisir, parce qu'on lui avait dit « qu'il n'y a rien tel que de l'ouyr. » A quoi ajoute la femme d'un médecin : « Vramy, mademoiselle, je l'ay ouy dire ainsi à son mari[1]... » — On sait que ce n'est pas Tabarin qui colligeait et publiait lui-même ses facéties; mais elles étaient recueillies presque sous sa dictée et imprimées toutes chaudes. Rien n'y fait défaut que ce qui ne peut se reproduire : le ton et les gestes du spirituel bateleur. Voilà ce que nos commères regrettaient de ne pas y trouver. N'est-ce pas le ton qui fait la facétie, comme la chanson ? D'ac-

[1] *La troisiesme apres disnée*... p. 10 de l'édition originale, 1622.

cord ; mais, pour apprécier quelque peu Tabarin, il faut nous contenter de le lire, puisqu'il nous est encore moins permis de l'entendre qu'aux matrones des *Caquets de l'accouchée*, qui s'abstenaient d'assister à ses parades, pour cause de pudeur. Les gros mots n'offensaient pas leurs yeux, mais ils auraient révolté leurs oreilles, devant témoins. Comme le dit le savant M. Leber, dans sa piquante brochure, il ne manquait à ce spectacle « que quelques loges grillées pour décider les femmes du plus haut parage à l'honorer de leur incognito [1]. »

Le théâtre de Tabarin se dressait sur la place Dauphine, où, aux heures des représentations, venaient chercher fortune tous les coupe-bourses du pont Neuf. Il se composait d'une simple estrade, sur le derrière de laquelle s'élevait un lambeau de tapisserie. Les personnages étaient au nombre de cinq : Tabarin et le maître, un joueur de viole et un joueur de rebec, enfin une manière de page chargé de présenter les fioles à Mondor [2]. Ce dernier était un charlatan de première volée, possédant à fond toutes les finesses du métier, au parler docte et à la tenue magistrale, un parfait enjôleur de badauds. Son habit court, qui étincelait de clinquant et d'oripeaux, jurait singulièrement avec le hoqueton de toile verte et jaune de Tabarin, que recouvrait à moitié un morceau de serge jeté sur l'épaule droite.

L'histoire, qui tient registre des moindres détails de la vie fastidieuse des tueurs d'hommes, ne daigne pas s'occuper du pitre de la place Dauphine, qui rendait la gaieté aux hypocondres et ne faisait mourir les gens que de rire. N'hésitons pas à condamner l'ingratitude de nos aïeux, qui éclataient « à gueule bée » devant ses tréteaux, et qui ont été d'une discrétion coupable à l'égard de Tabarin. Nul ne sait où et quand il est né. Le mieux renseigné de nos érudits en est réduit à « supposer qu'il était d'origine italienne, que son véritable nom s'écrivait *Tabarini*, dont on fit Tabarin, et qu'il eut au moins cela de commun avec un autre grand homme de même lieu, *il signor Mazarini* [3]... » Et quelle est

[1] *Plaisantes Recherches d'un homme grave sur un farceur*, Techener (édit. de 1856), p. 16.

[2] Que l'on trouve aussi écrit Montdor et Montd'or.

[3] *Plaisantes Recherches...*, p. 14.

la base de son hypothèse? Un trait de la satire intitulée : *Harangue faite au charlatan de la place Dauphine*, qui qualifie l'associé de Mondor d'enfant gâté de la ville de Naples, et un passage de la *Descente aux Enfers*, où il est dit « que la race de Tabarin a tellement pullulé, que la France et l'*Italie* en sont pleines. » Enfant gâté de la ville de Naples... on sait, depuis Charles VIII, ce que signifie ce dicton. M. Leber a beau souligner le mot Italie, cette phrase ne prouve pas davantage que la première : la France pourrait réclamer au même titre le bénéfice de la citation. Quant à M. Gustave Aventin, qui réédite l'hypothèse de M. Leber, il ne s'appuie pas sur une amphibologie, mais il met en avant des textes limpides, positifs, qui, rapprochés, démontrent... tout le contraire : « Le *Clair-voyant*[1] ne peut comprendre pourquoi Mondor et Tabarin s'appellent freres : l'un est de Milan, l'autre est de Lorraine[2]. » Et, plus loin, ces quelques mots extraits du *Parlement nouveau :* « Un nommé Tabarin et un Italien nommé Mont-d'Or[3]... » En vérité, ne serait-on pas en droit d'inférer de ceci que Tabarin était de Lorraine?... Accordons, pour tout concilier, qu'il était de l'Italie du père André, un Gaulois qui prêchait à l'italienne et que l'on a appelé le Tabarin de la chaire.

Selon un document qui doit faire foi en pareille matière, *Fantaisies tabariniques*, l'étymologie du nom de Tabarin a provoqué chez « les autheurs, tant anciens que modernes, » de graves et solennelles discussions : « ...les úns le derivent de *taberna*, comme qui diroit *tabarina*, et certes bien à propos, veu que tous les discours tabariniques ne buttent qu'à la taverne et à la mangeaille. Les pointes les plus gaillardes de ce droguiste ne sont tirées que du fond de la marmite ; ses devis les plus facetieux ne sentent que la cuisine ; c'est de quoi le reprend ordinairement son maistre, et de

[1] Le *Clair-voyant intervenu sur la response de Tabarin*, 1619. — Pièce qui se rapporte au débat soulevé par Courval-Sonnet, et dont nous parlerons plus loin. Elle est de celles que nous avons éliminées, parce qu'elles dénaturent le caractère du bateleur en le faisant descendre au simple rôle de charlatan.

[2] *Œuvres complètes de Tabarin* (édit. elzévirienne). Introduction, p. v-vi.

[3] *Idem*, p. IX.

ceci e mot françois nous en fournit de grandes preuves et des apparences tres-evidentes, car Tabarin vaut autant à dire, si nous voulons un peu periphraser, que *table à vin*, ce qui se rapporte et conforme grandement à ses plaisanteries et sornettes.

« Les autres, qui sentent davantage la medecine, opinent favorablement à leurs desirs, car ils derivent ce nom du mot latin *tabes*, veu que, par ses onguens et medicamens, Tabarin guerit plusieurs genres de maladies comprises sous ce nom, et ainsy ils croyent enrichir l'etymologie de Tabarin par cette intervention et anoblir grandement son nom de ses propres depouilles.

« Les plus fins, et qui veulent mettre le nez plus avant en ceste recherche, disent que ce nom est formé du mot grec Ταυρὸς, quasi Ταυαρινὸς, et ne rencontrent point mal à mon advis... » Nous n'invoquerons pas, et pour cause, comme l'auteur des *Fantaisies*, le savant archevêque Eustathius, à propos du double sens de Ταυρὸς . ce n'est pas le lieu d'équivoquer. Nous renvoyons les curieux au lexique, nous en tenant à la dérivation latine et à la simple signification de *taurus*, d'autant plus « que Tabarin (principalement quand il a le chapeau fait en cornes), par un beuglement coustumier aux taureaux, represente assez bien cette nature. » Étymologie que, d'autre part, justifie amplement le *Clair-voyant*, qui, au chapitre du blason de Tabarin, raconte qu'il avait fait peindre « sur sa porte... une teste de mouton, et au-dessous la teste d'un bœuf. » A n'en pas douter, bœuf est mis ici pour taureau : l'un vaut l'autre sur une enseigne. Et voilà comme, si l'on n'y prenait garde, la naïveté d'un barbouilleur nous entraînerait dans des bévues héraldiques de la dernière gravité.

Ne souriez pas de dédain : il ne s'agit ni plus ni moins que d'un descendant « de Saturne, qui, au temps que Jupiter le poursuivoit, s'estant venu cacher au pays de Latium, engendra un fils qu'il nomma *Tabarum*, comme escrivent Strabo et Pausanias, autheurs dignes de foy. » Cela est encore consigné dans le document intitulé *Fantaisies tabarini ques*. Nous y trouvons aussi d'inappréciables renseignements sur l'origine du merveilleux chapeau que Tabarin pétrissait si dextrement : « ... Ce fut Saturne qui le porta le premier, non si large comme il est, fuyant 'ire de Jupiter, pour se desguiser, car

personne n'avoit encore inventé les chappeaux poinctus à l'espagnole... » Suit un bref détail des rares avantages d'une telle coiffure pour Jean ou Jeannin, ce digne ascendant de Sganarelle. Passons à ce qui concerne Tabarin : Saturne, « entre tous les dons dont il voulut signaler sa courtoisie, luy fit transport du susdit chappeau, avec deffenses tres-estroites de ne l'aliener, vendre ny donner à qui que ce fust, luy enjoignant, de plus, de le garder comme une piece fatale à sa race et un precieux thresor. » Nul cadeau ne pouvait être mieux approprié au personnage. C'est plaisir de le voir imprimer à ce morceau de feutre gris les formes les plus diverses, selon les rôles qu'il lui plaît de figurer. Écoutons ce qu'en dit un témoin oculaire : « Ce chappeau, manié et retourné par son maistre, est rempli de toutes sortes de perfections... Le chappeau de Tabarin, assisté de celuy qui le porte, a plus fait rire de peuple, en un jour, que les comediens n'en sçauroient faire pleurer, avec leurs feintes et regrets douloureux, en six, quelque comedie, tragicomedie, pastourelle ou autre subjet qu'ils puissent jouer dans l'hostel de Bourgogne ou d'autres lieux semblables [1]. »

Avec son épée de bois et sa barbe en trident de Neptune, Tabarin valait, à lui seul, les plus fameux histrions d'alors. Ses représentations, qui avaient lieu tous les soirs, se recommandaient par un charme toujours nouveau : l'appât de l'inconnu. Il attirait non-seulement par l'entrain de son jeu, mais aussi par l'originalité de ses calembredaines improvisées séance tenante.

C'était chaque jour un feu roulant de questions saugrenues, que Mondor essayait en vain de résoudre : il y perdait son latin, voire même son grec, car le charlatan de la place Dauphine avait été bercé sur les genoux des Anciens, et ne lâchait pas une parole qui ne vînt en droite ligne de ses pères nourriciers. « Dès le plus tendre de mon enfance, dit-il (*Fantaisie et dialogue XXIII*), j'embrassay les lettres et me mis à l'abri des lauriers d'Apollon... »

Il avait le ton redondant de l'emploi, et jamais un sourire ne dérangeait la sérénité majestueuse de sa face vénérable, couronnée de longs cheveux argentés et terminée de la barbe d'Aristote. Le docte marchand de baume était doublé d'un

[1] Les *Fantaisies plaisantes et facetieuses du chappeau à Tabarin.*

philosophe, et d'un philosophe bardé de l'argot scolastique du moyen âge.

Mondor se scandalisait parfois de l'impudence des demandes de Tabarin, mais, après l'avoir qualifié de « gros vilain, » il revenait à sa placidité habituelle, et gravement, avec un flegme superbe, tirait de son cerveau les réponses les plus savantes, — perles jetées au pourceau. L'incorrigible bouffon qui, sans sourciller, avait laissé Mondor dérouler les plis de sa pompeuse éloquence, et s'en draper d'un air victorieux, le rembarrait d'une brutale fin de non-recevoir, en le narguant d'aller chercher sans cesse midi à quatorze heures; puis, comme solution, de lui lancer, en plein visage, des immondices que le Pogge n'eût pas désavouées. Et le maître de s'écrier, les mains levées au ciel :

— J'estois bien estonné si tu ne m'allois repaistre de ces vilains discours.

A quoi ripostait insolemment Tabarin :

— J'estois bien estonné si vous respondiez à une seule de mes demandes.

Quand ce dernier l'engageait à jeter sa langue aux chiens, Mondor répliquait avec une modestie empourprée de pudeur : « J'ayme mieux confesser mon ignorance en cecy que de proferer aucune parole qui tournast à mon deshonneur. Nous devons estre integres et nets en nos discours, ou autrement nous symboliserions avec la nature des pourceaux, desquels la saleté me fait horreur. »

Voilà sur quelle mesure s'exécutait le duo quotidien de Mondor et de Tabarin, au grand ébahissement d'une foule compacte et mêlée de gens de toute sorte : procureurs en quête de clients, tire-laine en quête de manteaux, merciers échappés de leur boutique, gentilshommes descendus de leur chaise, harengères à l'affût d'un mot salé, rentiers affriolés de gaudrioles, portefaix au repos, soudards à cheval, maquignons d'amour clignant de l'œil au galant qui frise sa moustache, chambrières courant la prétentaine, paysans égarés, filles perdues, et, brochant sur le tout, pages, écoliers et laquais en train de se faire gratuitement, par leurs niches, les complices de messieurs les filous.

La place Dauphine, le vendredi, se bourrait tellement de curieux, qu'elle avait peine à les contenir : c'était le jour des représentations extraordinaires. Tabarin ne se contentait

plus de dialoguer avec le maître, que souvent alors il reléguait au fond de la scène avec ses onguents comme un comparse indigne, à moins qu'il ne le travestît en capitaine Fracasse, sous le sobriquet de Rodomont, anagramme de *Montdor*. Il avait raccolé, pour les grandes parades, quelques chenapans prêts à tout faire et une femelle à deux faces, mijaurée ou gourgandine, au choix, répondant au nom de Francisquine ou d'Isabelle.

Francisquine était embouchée comme il convenait au rôle qu'elle remplissait de verve. Aux remontrances de son mari, qui se plaignait d'être salué « avec deux doigts, » elle ripostait, les poings serrés sur les rognons : « Mercy Dieu, cornard, double Jennin ! est-il temps de fermer la porte quand les chevaux sont eschappez? Le premier jour de nos nopces (qui estoit dernierement), quand je te demanday conseil comment je me devois gouverner, tu me dis à ma volonté (ce qui me pleut grandement), et maintenant tu me renvoyes de Caïphe à Pilate, tu me *contes* des fagots pour des cottrets. Va, va, de par le diable ! va-t'en querir du vin cependant que je me disposeray à manger mon potage... » Et autres menus propos, pêchés aux lieux d'honneur.

Le chapelet de gros mots défilé, il suffisait d'un coup de baguette pour transformer cette éhontée en dragon de vertu. Isabelle avait une telle allure de vierge endurcie, que, pour l'amollir, Tabarin, qui n'aimait que le mot propre, descendait, comme un simple soupirant, jusqu'au phœbus le plus langoureux. Il se lamentait en vers attendris et désolés :

Suis-je point dans l'accez de quelque fievre aiguë?
Ou bien aurois-je point avalé du poison?
Ai-je pris l'arsenic ou la froide ciguë?
Non, et quand ce seroit, j'en sçay la guerison.

Suis-je point affligé de quelque hydropisie?
Ou plutôt ai-je point, privé de ce beau jour
Qui m'esclairoit les yeux, pris quelque frenesie?
Ouy, et plus, car je suis atteint du mal d'amour...

Isabelle, la fleur de toutes les plus belles,
Qui porte dans ses yeux mille brillans flambeaux,
Qui surpasse en blancheur les blanches colombelles,
Et surmonte en douceur la douceur des agneaux...

Bonjour, mon petit tout, ma petite nimphete,
Mon petit passereau, mon petit agnelet,
Mon appuy, mon support, ma divine et parfaite,
Ma petite linote et mon petit poulet!

Ayme-moi, je te pry, car mon amour extresme
Me cause tous les jours quelque tourment nouveau.

La gente Isabelle répondait d'une voix rauque :

Je ne veux point aymer, ni ne veux que l'on m'ayme,
Car l'amour ne fait rien que troubler le cerveau.

Et Tabarin de s'exclamer piteusement :

Isabelle, il faut donc que pour toy je trespasse,
Puisque tu rends mon mal du tout desesperé?

Et l'impitoyable virago de lancer un excellent trait de comédie :

Tabarin, que veux-tu qu'en tout cela je fasse?
Si tu meurs, tu seras comme un autre enterré.

La réplique était cruelle, mais l'énamouré revenait encore à la charge. Il s'écriait, la prunelle en feu :

A quoy te peut servir cette grace gentille,
Ce front blanc comme laict et ce soucy divin,
Et ces crespez cheveux que tant tu entortille,
Si ce n'est pour lier le pauvre Tabarin?...

Et Isabelle de clore le débat par ce ricanement :

Adieu, mon petit fou! adieu, mon Pantalon!

La pièce des *Amours de Tabarin et d'Isabelle* est unique en son genre dans le répertoire des faits et gestes du farceur de la place Dauphine : elle repose des incongruités qui l'environnent et que Molière n'a pas remuées en vain. Saluons « la comédie naissante. » Qu'importe si, « comme l'enfant, elle salit ses langes! » Métaphore aussi juste qu'ingénieuse, empruntée au plus rutilant de nos *imagiers* de lettres, M. Paul de Saint-Victor.

C'est en 1622, au moment où la vogue de Tabarin était ar-

rivée à son apogée, que parurent, « chez Sommaville et chez son confrère Rocollet, ces thèses à la fois si grotesques et si doctes où l'on croit retrouver les combats du sage aux prises avec l'esprit malin; ces fleurs d'éloquence balsamique, ces piquantes gaillardises, ces mots étourdissants de naturel et de naïveté qu'on ne veut plus entendre en public, mais qu'on lit encore sans témoins; ces rapprochements singuliers, imprévus, inouïs, d'idées qui ne se rencontrèrent jamais dans une tête rassise, mais dont l'originalité, plus puissante que la raison, triomphe de tout, même des répugnances du goû et du bon sens[1]. »

Dans l'avis au lecteur qui précède la première publication tabarinique, *Recueil général des œuvres*..., l'imprimeur avait pris soin d'opposer cet argument sans réplique aux susceptibilités criardes des tartufes de vergogne : « Je ne leur demande qu'une seule chose, sçavoir qu'ils aient la veuë aussi chaste en lisant ces plaisanteries que leurs oreilles ont esté pudiques à entendre l'original, et que le jugement qu'ils ont fait de Tabarin, en l'entendant, soit le mesme qu'ils feront de ce discours en le lisant. » On retrouve une précaution oratoire presque identique en tête de l'*Inventaire général :* « Prenez garde de ne heurter le vaisseau de vostre esprit contre les escueils d'une mauvaise opinion qui tournast au desavantage de celuy qui a basty les principes de cet ouvrage; c'est un plat de ris qu'il vous presente : vous le devez prendre jovialement. Il n'est pas deffendu de lascher les rennes à la resjouissance, pourveu qu'on puisse la retenir en temps et heure et maistriser les mouvemens qui nous pourroient alterer au dedans... Le sieur Tabarin sera tousjours bien aise de sçavoir que le jugement que vous aurez fait de son interieur, l'entendant en public, symbolise avec celuy que vous ferez de ses œuvres en les feuilletant. Au reste, si vous faites voile dans le discours de cette œuvre, quand vous verrez quelques promontoirs lubriques ou quelques amas de mots qui vous sembleront indigestes, donnez un coup de rame plus avant, vous trouverez que, si Tabarin insere quelques traicts de gaillardise un peu trop libre, le sieur de Mondor vous versera le suc emmiellé d'un langage plus scientifique et plus eloquent. »

[1] *Plaisantes Recherches*..., p. 19-20.

L'énorme succès de la publication de Sommaville, lancée vers la fin de mars, avait fait pousser, quelque deux mois plus tard, la publication rivale de Rocollet, qui fut loin d'acquérir une pareille vogue. Pourquoi cette différence de fortune quand les deux livres se valent, nés qu'ils sont sur les mêmes tréteaux, du même père, dans un même accès de verve ? Demandez-le à ce belître qui s'appelle le public.

Les beaux esprits qui ont recueilli les joyeusetés de Tabarin se sont plu à s'envelopper des plus épaisses ténèbres. On ne sait rien de l'éditeur du *Recueil général*, sinon qu'il avait de beaucoup dépassé l'âge de raison et qu'il n'en était pas à « son premier chef-d'œuvre. » Quant aux initiales H. I. B., dont il signe l'*Épistre dédicatoire*, ce sont purs hiéroglyphes destinés à casser la tête aux Champollion du bouquin. Les lettres A. G., qui se trouvent au bas de l'*Épistre dedicatoire* de l'*Inventaire général*, déroutaient également l'inquisition la plus persistante, quand M. Gustave Aventin a découvert le passage suivant de la *Vraie Histoire comique de Francion :* « Il y a cinq ou six coquins qui gagnent leur vie à faire des romans, dit le pédant Hortensius ; et il n'y a pas jusques à un mien cuistre, qui a servi les jésuites depuis moi, qui s'amuse aussi à barbouiller le papier. Son coup d'essai a été le *Recueil des farces tabariniques*, qui a si longtemps retenti aux oreilles du cheval de bronze... Ce cuistre s'appelle *Guillaume* en son surnom[1]. » N'est-on pas bien avancé ? Il ne reste plus qu'à prier Guillaume d'ôter son masque.

Mais reprenons, en manière de conclusion, la biographie de Tabarin et de Mondor, et précisons, autant que faire se peut, le moment de leur apparition et celui de leur éclipse. D'après l'*Apologie pour le sieur de Mondor*[2], ce dernier aurait fait son entrée dans Paris à la fin de 1618. Il avait jusque-là promené ses baumes par le monde. C'est lui qui prend la peine de nous donner ce détail : « J'ay autrefois voyagé, dit-il (*Fantaisie et dialogue XVI*e) ; j'ai veu une partie de l'Europe, tantost à pied, tantost à cheval, selon les occurrences du temps où je me suis trouvé. » Et ailleurs (*Recueil général*, Ire partie, question XXV) : « J'ai veu les Espagnes et traversé une grande partie des Allemagnes... » — Rien ne signale l'ar-

[1] Édition de 1858 (Bibl. gauloise), p. 459.
[2] Voyez plus loin, p. 168.

rivée de Tabarin. On le dirait tombé du ciel. Quand il se révèle à nous, c'est son illustration qui le dénonce. Il couvre Mondor de la popularité de son nom et le défend contre les attaques du sieur de Courval, docteur en médecine, avec une vaillante vivacité d'arguments. Il efface le maître pour détourner sur lui-même tout le feu de la lutte et revêt la peau d'un charlatan fieffé pour se donner la mine, en plaidant la cause du baume, de combattre *pro domo sua*. La scène se passe en 1619. L'année d'ensuite, sa renommée grandissante sert de passeport à un pamphlet intitulé l'*Ombre du marquis d'Ancre... avec les admirables proprietés de l'absynthe... le tout recueilly par un secrétaire de la faveur*, DISCIPLE DE TABARIN.

A partir de cette époque, il n'est bruit que de Tabarin. C'est à Tabarin que l'on attribue la paternité de toutes les brochures qu'engendre le caprice du jour : on lui vole sa signature pour escroquer le succès[1]. Si Tabarin vient à disparaître, soit que le carême ait fermé son théâtre, soit qu'il coure la province avec Mondor, on n'entend par les rues que des cris de ce genre : *La descente de Tabarin aux Enfers, avec les operations qu'il y fit de son medicament pour la bruslure ; — l'Adieu de Tabarin au peuple de Paris, avec le regret des bons morceaux et du bon vin, adressez aux artisans de la gueule et supposts de Bacchus*. Et les poëtes d'exhaler ce soupir :

Tout divertissement nous manque,
Tabarin ne va plus en banque[2]...

Présent ou absent, nous le répétons, il n'était question que du célèbre pitre.

Voilà l'homme que l'on a qualifié de valet de Mondor par une niaise interversion de rôles. Le vrai maître, c'était Ta-

[1] On s'approprie aussi ses gaillardises, témoin les *Rencontres... du baron de Grattelard*, que, pour cette cause, nous ne réimprimons pas : elles seraient d'une lecture fatigante pour le lecteur, sept Questions sur quatorze ayant été détachées du *Recueil general* (on nous a fait dire à tort *douze* au lieu de sept, *voy*. p. 27. — Rectifions en même temps deux inexactitudes de la page 28 il faut lire *Homerus* à la place de *homo*, et *eam* à la place de *eum*).

[2] *Parnasse satyrique*, p. 33 de l'elzevier.

barin : il avait trop d'esprit pour laisser déprécier ses fariboles ; c'était lui qui faisait pleuvoir l'argent dans la caisse, et c'était lui qui prenait la part du lion. Aussi acheva-t-il sa fortune avant Mondor. Le charlatan continuait encore en 1634[1] son commerce d'onguents, avec l'aide d'un bateleur nommé Padel[2], tandis que, dès 1630, Tabarin s'était retiré dans ses domaines aux environs de Paris... Oui, le bouffon de l'île du Palais s'était érigé en seigneur châtelain ; et pourquoi non ? Il était homme à jouer son personnage avec autant de naturel qu'un Montmorency authentique. Mais il ne devait fournir qu'une courte carrière de gentilhomme : elle ne dura que quatre années. De méchants hobereaux du voisinage, indignes d'endosser le hoqueton de toile qu'il avait pendu au croc, s'offusquèrent de l'opulence de Tabarin et le tuèrent lâchement à la chasse [3].

[1] Plaincte portée au mois d'aoust 1634. (*Registres manuscrits du Parlement.*)

[2] Voyez l'excellent travail de M. Édouard Fournier, *Histoire du pont Neuf*, publié dans la *Revue française*, t. IV, p. 265.

[3] *Parlement nouveau*, ch. XXIV.

RECUEIL GENERAL

DES

RENCONTRES ET QUESTIONS

TABARINIQUES

AVEC LEURS RESPONSES

LE LIVRE AU LECTEUR

Si un vieillard eut le courage
De bastir ce plaisant ouvrage
Pour s'esgayer en ses vieux ans,
Ne t'estonne point de son œuvre.
Ce n'est point son premier chef-d'œuvre :
Il en a faict de plus plaisans[1].

[1] Ce sixain manque dans la première édition.

AU SIEUR TABARIN

DOCTEUR REGENT EN L'UNIVERSITÉ DE LA PLACE DAUPHINE [1]

MONSIEUR,

Ce seroit le faict d'un entendement mal poly et d'un entendement gauche de mettre cet œuvre au jour et lui faire voir les carrefours de la lumiere, sans, au prealable, le targuer [2] du parasole de vostre nom et le mettre à l'abry sous le toict de vostre intellect, afin qu'ayant passé le rabot de vostre jugement sur les bosses et callositez de ses imperfections et assis le cul de vostre cerveau sur l'escabelle de ses bassesses, il eust plus de courage et d'avantage à se barricader et fortifier dans les murailles et bastions de son incapacité, contre les machines et canonnades des envieux, qui peut-estre l'affronteront et tascheront à y mesler le tillac de leurs conceptions, pour oster la poupe et les mats de sa doctrine; doctrine qui n'a esté que pillée, ny broyée dans le mortier de vostre esprit, espraînte d'autre alambic que de vostre jugement; doctrine, dis-je, d'autant plus elaborée, que le rateau de vos inventions en a effleuré le dessus; d'autant mieux cultivée, que le ciseau de vostre suffisance en a esmondé et esbranché les superfluitez. Si la moustache de ce discours ne

[1] Dans les autres éditions, cette pièce est signée Tabarin et intitulée : *Epistre dedicatoire de Tabarin à son maistre.*
[2] Couvrir.

respond à la barbe de vostre eloquence, vous pouvez à bon droict accuser la perruque de l'insuffisance de celuy qui l'a extraict et collationné, pour n'avoir esté pulverisée, embellie ny frisée au ferrement de vos imaginations. Je sçay bien, à la verité, qu'il est impossible que l'escalier de mes paroles puisse atteindre au plancher et dernier estage de vos sublimitez; et moins encore pourrois-je penetrer, avec la clef de ce discours, dans la serrure ou plustost dans l'antichambre de vostre bien dire, n'ayant jamais mis le frain des estudes sur le col de mes libertez. Toutes fois, si vous rencontrez quelque chose qui responde au goust et saupiquet[1] de vos rencontres, vous vous pouvez vanter que les chenets de vostre doux langage ont servy de soustien et d'appuy au bois verd de mes imperfections et luy ont donné l'aliment pour allumer le brazier de ces plaisanteries qui ne serviront à autre chose qu'à faire briller et esclatter les estincelles du fusil[2] de vostre merite davantage, et luy faire ouverture parmy les plus espais escadrons des Aquilons contraires. Permettez donc, durant ce peu de sejour qui vous reste à demeurer encore avec nous, que la lanterne de vostre faveur serve de guide et de conduite au chariot de ce petit Recueil, afin qu'evitant la boüe de la calomnie il soit recogneu pour avoir été faict par un qui ne fust, n'est et ne sera jamais[3]

Vostre serviteur.

H. I. B.

[1] *Sauce très-épicée*, gaillardises.

[2] Briquet.

[3] Dans l'*Epistre dedicatoire*... il y a au contraire : « qui est et sera à jamais... »

L'IMPRIMEUR AU LECTEUR

Quelques-uns s'estonneront peut-estre du frontispice de ce livre, et l'estimeront indigne de paroistre devant le monde, fondez premierement sur cette raison : Que la vieillesse de celuy qui en a jetté les fondemens devoit s'employer à quelque chose de meilleur et qui fust correspondant à son aage (Aussi jamais le but de l'autheur ne fut de luy faire voir la lumière, ains[1] de le faire plutost pour son particulier et pour s'esgayer en ses vieux jours, ayant esté, des son bas aage, d'une humeur assez libre, que pour autre consideration qui regardast le public.) Mais, ayant trouvé le moyen d'en tirer une copie, j'en ay voulu faire part aux curieux, qui peut-estre le trouveront d'un goust assez delectable pour estre purement et simplement extraict des plus gentilles rencontres de Tabarin; et, en cecy, je ne crois offenser personne, ny pour le regard de celuy qui en est le premier inventeur, ny pour ce qui concerne ceux qui en feront la lecture. Je ne leur demande qu'une seule chose, sçavoir qu'ils ayent la veüe aussi chaste en lisant ces plaisanteries que leurs oreilles ont esté pudiques à entendre l'original, et que le jugement qu'ils ont fait de Tabarin en l'entendant soit le mesme qu'ils feront de ce discours en le lisant. Que si, au reste, ces rencontres semblent estre trop libres, les accusations qu'ils en dresseront

1 Mais.

ne doivent tomber sur l'autheur, qui les a transcrites, ains sur l'inventeur, qui les a espreintes de l'esponge de ses imaginations. Jouxte que l'on doit conceder et permettre quelque chose au temps auquel ce livret a esté imprimé (sçavoir aux jours gras) : tout est alors de Caresme-prenant, et ne doit-on s'estonner si, parmy ces rencontres, il s'y rencontre des choses nullement deguisées, ains naturellement dépeintes Celuy qui les a excogitées ne parla jamais en feintise, ains avec pleine liberté.

Adieu.

ODE

SUR LES RENCONTRES TABARINIQUES

C'eust esté une perte estrange,
Si, perdant Tabarin des yeux,
Nous eussions perdu le meslange
De ses devis facetieux.
Perte d'autant plus regrettable,
Que ses discours sont pretieux;
Discours autant recommandable
Qui se soit veu dessous les cieux.
Ce sont des marques éternelles
De la gloire de Tabarin,
Qu'il a gravées sur les ailes
De la Fortune et du Destin.
Parmy ces rencontres jolies
Et ce dialogue plaisant,
Vous y trouverez des saillies
D'un homme lettré et sçavant.
Si, par quelque belle rencontre,
L'un manifeste son pouvoir,
L'autre, plus docte, fera monstre
De sa doctrine et son sçavoir.
Tous deux peut-estre feront naistre,
En refeuilletant ces escrits,
Un desir en vous de cognoistre
Et d'admirer leurs beaux esprits.

EXTRAICT DU PRIVILEGE DU ROY

Par grace et privilege du Roy, il est permis à Jean-Baptiste Chevrol, imprimeur et libraire de Lyon, d'imprimer ou faire imprimer, vendre et débiter, un petit livre intitulé : *Recueil general des Rencontres tabariniques, avec les responses.* Et sont faites tres-expresses deffenses à tous imprimeurs et libraires, ou autres de quelque estat ou condition qu'ils soient, d'imprimer ou faire imprimer, vendre ny distribuer ledit livre, soubs couleur d'augmentations et annotations, sans le consentement dudit Chevrol. Et ce jusques au temps et terme de six ans, à peine de confiscation de tous les livres qui se trouveront et de cinq cents livres d'amende, comme plus amplement est declaré és lettres-patentes du Roy, données à Paris, le 7 février 1622. Signé par le conseil,

Bergeron.

Ledit Chevrol a permis à Antoine de Sommaville, marchand libraire, demeurant à Paris, de vendre et debiter ledit livre, suivant l'accord fait entre eux le lundi 2e jour de janvier 1622.

APPROBATION

DE MESSIEURS DE L'HOSTEL DE BOURGONGNE

Nous soubsignez, docteurs regens en l'Université de l'hostel de Bourgongne, certifions avoir veu et leu ce present livre intitulé : *Recueil general des Questions tabariniques, avec leurs responses, etc., etc.*, auquel n'avons rien trouvé qui soit contraire aux peuples ordinaires de nostre Escolle, ains digne de paroistre et d'estre engravé au dos de la posterité, comme une piece rare et antique, et des mieux basties de nostre temps. Enjoignant de plus à tous nos escoliers jurez, gens tenant nos cours de plaisanteries, de ne venir desormais en nostre dicte Escolle, sans au prealable s'estre garny d'une de ces copies. Fait le jour de Mardy-Gras, au college de Bontemps, an susdit.

Signé G. GARGUILLE,

GROS GUILLAUME [1].

[1] Où trouver des juges plus compétents en pareille matière que ces illustres farceurs de l'hôtel de Bourgogne? — Rappelons, en passant, que Gaultier Garguille épousa la fille de Tabarin.

PREMIERE PARTIE

DES

RENCONTRES ET QUESTIONS

DE TABARIN

QUESTION I

Qui sont les meilleurs medecins, et comme on cognoist les maladies.

TABARIN. — Mon maistre!

LE MAISTRE. — Qu'y a-il, Tabarin?

TAB. — Un petit mot, s'il vous plaist; j'ay entendu dire que vous sçaviez parfaitement ce que c'estoit que de la merde saine.

LE M. — Medecine, gros asne!

TAB. — Et que vous aviez une entiere cognoissance d'icelle.

LE M. — A la verité, depuis ma jeunesse, je m'y suis toujours employé, jugeant que c'estoit une science autant utile aux hommes que necessaire à leur entretien particulier; toutefois, si je ne suis parvenu au supresme de cette cognoissance, tant pour la practique que pour la

speculative, pour le moins, ay-je tasché d'en effleurer une partie; un homme est toujours loué d'avoir employé son temps en une estude si serieuse, et contribué ce peu qu'il a de sa nature pour l'acquisition d'une chose qui ne peut estre que profitable.

TAB. — Il ne vous falloit point arrester tout le temps de vostre jeunesse à cela, puisque vous n'en avez effleuré qu'une partie; si vous aviez envie de flairer l'essence de la merde saine, il ne falloit que venir frapper à ma porte de derriere.

LE M. — Oh! l'impertinent! je te dis effleurer, et non pas flairer, c'est-à-dire en tirer quelque cognoissance et en gouster quelque chose.

TAB. — Par la mort de ma vie! vous y eussiez trouvé du sentiment. Mais venons à vostre propos; puisque vous avez toutes ces cognoissances, dites-moy, je vous prie, qui sont les meilleurs medecins, et comment cognoissez-vous les maladies?

LE M. — Les meilleurs medecins sont ceux qui ont une parfaite cognoissance de la nature des choses, qui cognoissent leurs qualitez, passions, proprietez, compositions et temperamens, qui sçavent leurs complexions, et de là reflechissent leurs cognoissances et leur jugement sur ce qui est propre pour la santé. Et jaçoit[1] que ceux qui ont la theorie soient tres-excellens, si est-ce que ceux qui conjoignent la pratique et l'experience à la theorie me semblent les meilleurs, parce qu'ils ont plus parfaite notion des maladies et accidens qui peuvent arriver de leur guarison, car toute l'essence de la medecine consiste en l'experience.

TAB. — Mais je voudrois sçavoir de vous comment vous cognoissez une maladie et un homme malade?

LE M. — Nous le cognoissons quand nous l'allons visiter; nous luy tastons le poux, nous luy demandons en

[1] Vieux mot que Ménage fait dériver de *jam sit* : quoique.

quelle partie du corps il se trouve mal, nous jugeons à sa couleur, nous le voyons à son urine, nous nous enquestons s'il mange bien, et ainsi des autres.

TAB. — Zeste! non pas de ma vie, allez-vous chercher midy si loing? Vrayment, quand le malade vous a dit sa maladie, il vous est facile de juger où le mal le presse? Je vous veux bien apprendre un autre secret; les meilleurs medecins, et qui cognoissent mieux les maladies, sont les tonneliers.

LE M. — Les tonneliers, Tabarin? sçachons voir, et venons aux preuves.

TAB. — Quand un tonnelier va visiter une piece de vin, il ne demande pas : « Est-il blanc? est-il clairet? sent-il mauvais? a-il les cerceaux rompus? » L'on ne cognoist jamais les maladies que par l'interieur; il y regarde luimesme, et, pour ce faire, il ouvre le bondon qui est audessus de la piece, et y met le nez; puis des deux mains, à chaque costé du fond, il donne un grand coup de poing; la vapeur alors s'exhale, et sort par la partie superieure : ainsi il cognoist si le vin est bon ou non. De mesme, vous, quand vous allez visiter un malade, vous ne vous devez arrester à tant de questions et discours; il faut, de prime abord, faire mettre vostre malade les pieds en haut, et, si vous voulez sçavoir le fondement de sa maladie, vous devez mettre vostre teste entre ses fesses, et approcher vostre nez du soupirail merdique, puis luy donner un coup de poing dans le ventre. Les exhalaisons, qui, de leur nature, sont legeres, vous montent au nez, et alors vous jugerez de la maladie, et donnerez vostre sentiment sur la senteur que vous en aurez senty. Voilà le moyen d'estre en bref un bon médecin.

LE M. — Oh! le gros asne!

TAB. — Oh! le gros veau!

LE M. — A qui parlez-vous?

TAB. — Retirez-vous, je vous prie, je parle à ce marmiton de Pluton qui est derriere vous.

QUESTION II

Lequel des deux est le meilleur d'avoir la veüe aussi courte que le nez, ou le nez aussi long que la veüe.

TABARIN. — Mon maistre, je vous supplie tres-affectieusement de me dire lequel vous aymeriez mieux ou d'avoir la veüe aussi courte que le nez, ou le nez aussi long que la veüe.

LE MAISTRE. — Voyla des questions fort abstractes, Tabarin, et qui ne demandent point de responses; et, certes, s'il me falloit choisir lequel des deux me plairoit davantage, j'aymerois mieux passer sous un autre arbitre, et ne choysir ny l'un ny l'autre; mais, puisque ta curiosité te porte jusque-la que de me le demander, il faut que ma courtoisie te satisfasse. Je te diray : d'avoir le nez aussi long que la veüe, c'est une grande difformité.

TAB. — Vous avez raison, ce seroit une belle gouttiere; il y a des camus qui ne peuvent porter de lunettes, faute qu'ils ont le nez court; mais vous ne seriez en ces peines-la.

LE M. — D'avoir aussi, en contre eschange, la veüe aussi courte que le nez, ce seroit une chose bien déplorable, et, s'il y a de la difformité en l'un, il n'y a pas moins de dommage dans l'autre, car la veüe est la lampe et le flambeau de nos actions.

TAB. — Encore est-on bien aise de voir clair pour manger sa souppe.

LE M. — Je fais tant de cas de la veüe pour estre le premier organe du corps et la premiere piece de tout ce bastiment, tant pour sa structure, qui est le plus admirable chef-d'œuvre de la nature, que pour sa beauté, qui est incomparable, que, nonobstant la difformité,

j'aymerois mieux avoir le nez aussi long que la veüe, que la veüe aussi courte que le nez.

TAB. — Aussi auriez-vous un grand advantage par-dessus les autres de vostre aage.

LE M. — Quel advantage, Tabarin?

TAB. — Parce que vous n'auriez plustost veu un estron de loing, que vous auriez le nez dedans. Oh! qu'il le feroit beau voir sur la montagne de Montmartre avec un nez de dix lieues de long, car on y voit de fort loing! il luy faudroit des fourches pour soustenir son nez.

QUESTION III

Chercher ce qu'on ne veut pas trouver.

TABARIN. — Nostre maistre, me respondrez-vous bien à ce que je vous vay demander?

LE MAISTRE. — Je ne sçay pas, Tabarin; tu as quelquefois des questions si esloignées de raison, que les plus subtils se trouveroient bien empeschés d'en sortir.

TAB. — C'est la verité, j'ay estudié; ouy, ò diable! je sçay du latin, je suis bon astrologue, je prevoy le passé; quand il n'y a personne au logis, je conclus necessairement que ses maistres et ses serviteurs sont dehors. Ditesmoy, cependant, comment se peut-il faire qu'un homme aille cherchant ce qu'il ne veut pas trouver?

LE M. — Cela ne se peut faire, Tabarin, à tout le moins d'un homme sensé, et qui a du jugement, car ce seroit lutter contre la raison mesme, d'estre privé de cette lumière naturelle de l'intellect, et en cecy, celuy qui le chercheroit se contrarieroit soy-mesme, et seroit susceptible de deux formes contraires, qui, selon les philosophes, ne se retrouvent jamais en un mesme sujet.

TAB. — Toutes ces raisons-la n'empeschent pas qu'on ne

cherche souvent ce qu'on ne voudroit pas trouver : premierement, quand un gueux comme vous fait une ronde au soir dans les coins et recoins de sa chemise, il cherche s'il trouvera des poux; dites-moy, s'il vous plaist, quand il les trouve à monceaux entassez l'un sur l'autre, en est-il bien aise? Il ne faut pas aller plus loing que vous, je suis empesché jour et nuit autour de la garnison de vos chausses. En deuxieme lieu, quand un marchand, pour quelque haste qu'il a, veut de nuit estaller sa foire, et qu'il va au privé sans chandelle, vous le voyez qui, d'une main douteuse et chancelante, à pas coupez et interrompus, taste et visite la bouche de monsieur le privé, voir s'il n'y trouvera rien de gras; voudroit-il trouver ce qu'il cherche, je vous prie? témoin vostre pere, l'autre jour. Ah! quand j'y pense, le vieux penard!

LE M. — Eh bien, mon pere, que fit-il?

TAB. — Il faut que je vous le confesse. J'estois en la meilleure disposition de faire des bignets que je fus de ma vie; j'avois dit à la servante qu'elle achetast de la farine pour faire des châssis, et un cent d'œufs, et quatre pintes de laict; il y avait la de quoy faire de la colle.

LE M. — Voila comme on dissipe le bien de la maison quand je n'y suis pas!

TAB. — Vous avez de grands biens, à la verité; il y a plus de trois ans que vous avez un muy de vin en cave, encore fait-il une gueule aussi grande qu'un four. Pour revenir donc à mes bignets, la farce estoit toute preste, et l'huile estoit sur le feu qui petilloit desja; mais, de malheur, ah! quand je pense à la perte que je fis! Vostre pere vint frapper à la porte; incontinent ce fut de plier bagage; je ne sçavois où mettre la poëlle ny la farce; sur le lit, il l'eust apperçeu, car il a toujours le nez grandement susceptible d'odeurs; je m'advisay, en dernier ressort, de le porter au privé; il y a deux embouchures (comme vous sçavez); en l'une je mets la poëlle, en l'autre la farce; mais, de fortune, il ne fut sitost

entré, qu'il alla droit au privé, et encore, ce qui estoit à craindre, on n'y voit pas trop clair, il vint de prime abord, tant il estoit hasté de s'asseoir, où estoit la farce; au mesme instant, il sentit un masque qui lui serroit les fesses, et, croyant que ce fust quelque reste de matiere merdique : « C'est une chose estrange, se disoit-il, que ces servantes icy ne nettoyent pas le privé! » Pensant avoir meilleur marché en l'autre embouchure, il y porte son venerable estuy; son cul ne fut pas plustost assis, que les bignets commencerent à frire; cela luy pendait par lambeaux des fesses; je vous jure qu'il eut, pour le moins, la moitié de sa moustache rasée.

LE M. — Oh! le gros porc! nous rempliras-tu toujours de ces matieres fecales?

TAB. — Et, je vous prie, n'estropiez pas leurs noms; c'est de la merde, en bon françois; cependant, si vous voulez manger des bignets, il vous faut aller au cul de vostre pere, vous y en trouverez de tout cuits.

QUESTION IV

Si la raison et la verité peuvent compatir ensemble.

TABARIN. — Mon maistre, donnez-moi un peu de merde pour les dents.

LE MAISTRE. — De remede, gros nigaut!

TAB. — Et m'instruisez un peu de ce que je vous vay demander; il y a longtemps que mon jugement veut estre esclaircy d'une chose, sçavoir si la raison et la verité peuvent demeurer ensemble.

LE M. — Ouy dea[1], Tabarin, il n'y a aucun doute ny

[1] « Interjection laquelle renforce la diction où elle est apposée, comme : ouy dea, non dea. » *Dict. de Nicod.*

lieu de soupçoner cela ; la raison est toujours conforme à la verité, et, partout où est la verité, la se trouve la raison ; elles sont tellement conjoinctes et unies, que, si le mensonge vient à desmonter l'assemblage de l'un, il faut de necessité que l'autre perisse. Pour rendre cecy plus clair, prenons un exemple. Supposons que tu me doives dix escus.

TAB. — Dix escus! D'où diable vous devrois-je dix escus?

LE M. — Je ne dis pas que tu me les doives, mais faisons la supposition.

TAB. — Je n'ay que faire de vos suppositions ; je ne vous dois rien.

LE M. — Oh! le gros lourdaut! il est tres-certain que tu ne me dois rien, mais c'est pour te faire cognoistre que la verité et la raison sont ensemble; supposons donc que tu me doives dix escus ; c'est la verité que tu me les dois.

TAB. — Je vous ay desja dit cent fois que je ne vous dois rien; vous seriez content d'abuser un pauvre orphelin de dix escus.

LE M. — C'est une chose estrange d'avoir affaire à des gens si hébétés; je te dis que je suppose.

TAB. — Oh! oh! vous supposez; donc c'est une autre chose.

LE M. — Selon ma supposition, il est vray que tu me les dois.

TAB. — Il est vray.

LE M. — Si tu les dois, n'est-ce pas la raison que tu me les payes? Et ainsi voilà la raison et la vérité qui sont ensemble.

TAB. — Si vous attendez que je vous les paye, vous attendrez longtemps ; or çà, vous avez supposé ; laissez-moy supposer à mon tour, et je vous vay prouver le contraire. Supposons que vous avez vostre nez dans mon cul, vous ne l'y avez pas ; mais, quand il vous plaira, la

boutique est toujours ouverte, la taverne n'est pas loing : on vous tirera du meilleur.

LE M. — Voilà les suppositions d'un gros vilain et d'un gros lourdaut comme toy.

TAB. — Puisque vous m'avez fait supposer à vostre fantaisie, je vous rendray vostre change ; supposons donc que vous ayez vostre nez en mon cul, oh ! tous les diables ! qu'il feroit beau vous y voir, que de senteurs aromatiques !

LE M. — Eh bien, pesons le cas, puisque tu le veux.

TAB. — Supposons que vostre nez soit dans mon cul, c'est la vérité qu'il y est.

LE M. — Selon ta supposition.

TAB. — Est-ce la raison qu'il y demeure?

LE M. — Nenny dea, Tabarin.

TAB. — Vous voyez donc que la raison et la vérité ne peuvent demeurer ensemble.

QUESTION V

Pourquoy les chiens, s'entre-saluant, se flairent au derriere l'un de l'autre.

TABARIN. — Je suis estonné de ce que j'ay veu les chiens, qui, pour saluer leurs compagnons de prime abord, les viennent flairer au derriere. Je voudrois bien en sçavoir la raison.

LE MAISTRE. — La raison en est commune, Tabarin : c'est un instinct naturel qu'ils ont entre eux qui les porte à cette action. La nature a esté tellement diversifiée en ses effects et une mere si liberale, qu'elle a donné à chaque animal une proprieté et une passion particuliere qui ne se retrouvent point és autres especes ; ains le linx de sa nature voit clair, les taupes ne voient goutte, le cheval hannit, le taureau beugle, le chien abboye ;

bref, selon leur instinct, ils exercent les actions auxquelles ils sont conduits de la nature.

TAB. — Ce n'est pas encore la (mon maistre); vous n'avez point veu les annales des chiens, à ce que je peux remarquer.

LE M. — As-tu quelque meilleure raison, Tabarin? je te prie de me l'enseigner.

TAB. — Il faut que vous sçachiez que les chiens s'assemblerent un jour ensemble et voulurent tenir les estats pour plusieurs raisons, car ils se voyoient aucunes fois bastonnez de leurs maistres et mal menez des serviteurs. Ils tindrent donc conseil pour pourvoir à ce qu'on avoit à faire desormais. Les gros dogues, comme les plus grands, presidoient et recueilloient les sentences des plus petits; un qui avoit esté toujours à la cuisine et qui aymoit à lecher les plats fut d'avis de faire une bourse commune entre eux et d'acheter de la viande, et ainsi trafiquer sans estre toujours subjects à autruy. Un autre plus ancien se leve et dit que cette opinion n'estoit pas bonne, et qu'eux-mesmes mangeroient toutes leurs viandes, et qu'ainsi ils ne feroient pas grand trafic; un des plus bas vint à opiner et dire qu'il falloit aller aux Indes pour trafiquer en espicerie, et que c'estoit une matiere qui ne seroit pas consommée. Son conseil fut approuvé et bien reçeu; on fait une solde, chacun contribue, et deleguerent un chien avec la bourse pour aller faire trafic aux Indes. Ce chien, par cas fortuit, comme il estoit sur mer par une grande tempeste qui s'esleva, fut jetté en l'eau pour decharger le navire; ses compagnons l'attendirent longtemps; depuis, toutes les fois qu'ils se rencontrent, curieux de sçavoir des nouvelles des Indes, ils viennent flairer au derriere l'un de l'autre pour voir s'il ne sent point les espices; voilà la vraye raison, mon maistre.

QUESTION VI

En quoy les vieillards surpassent les jeunes.

TABARIN. — En quelle chose particulierement les vieillards excellent-ils les jeunes?

LE MAISTRE. — En trois choses, Tabarin : en aage, en experience et en prudence : en l'aage, parce qu'ils ont atteint une plus grande maturité; en l'experience, parce que, par une longue suite d'années, ils ont veu davantage que les jeunes et remarqué plus d'effects. Troisièmement, en prudence, car, les jeunes n'ayant aucune expérience des choses, il n'est pas de merveille s'ils sont si souvent trompez; au contraire, les vieillards, apres une longue experience, se manient avec plus de poids en leurs actions, et gouvernent leurs affaires sous une prudence plus prévoyante.

TAB. — Vous avez fort bien rencontré de dire que les vieillards surpassent les jeunes gens en trois choses; mais ce ne sont pas celles que vous venez de raconter, car on voit de la jeunesse qui fait les mesmes actions que les vieillards, et, le plus souvent, les surpasse en prudence; les trois choses en quoy les vieillards excellent les jeunes, c'est premierement en veüe, parce qu'ils voyent davantage; secondement, en ce qu'ils commandent plus que les jeunes; tiercement, en ce qu'ils pissent plus haut.

LE M. — Voyons et examinons ces trois poincts : pour la veüe, tu seras contrainct d'advoüer que les jeunes voyent plus clair, et ainsi tu opineras de mon costé; pour les autres conditions, venons aux preuves.

TAB. — Premierement donc, je prouve qu'ils voyent davantage que les jeunes, parce que les jeunes voyent

les objets selon qu'ils sont gros et que les especes sont representées à leurs yeux; les vieillards usent de lunettes où les especes se reflechissent, et font paroistre l'objet plus grand qu'il n'est; de sorte que, s'ils regardent un estron non plus gros que vostre nez, ils croiront qu'il sera aussi gros que le poing; voila, pour la premiere condition, qu'ils voyent davantage.

Secondement, ils commandent davantage, parce qu'ils commanderont cent fois une chose avant qu'on leur obeisse; au contraire, un jeune, si on lui manque au premier commandement, martin-baston ne manquera pas de marcher.

En troisieme lieu, ils pissent plus haut, car les jeunes ont de coustume de pisser à terre, et eux, faute de vigueur naturelle, ils pissent sur leurs genoux.

QUESTION VII

Qui doit plustost visiter le malade, ou le medecin ou sa mule.

TABARIN. — Mon maistre, je ne sçavois hier assez admirer un medecin, qui, venant voir vostre pere malade, fut bien si eshonté et si peu remply d'honneur, qu'il laissa sa mule à la porte.

LE MAISTRE. — Comment, Tabarin, t'estonnes-tu de telles choses? Il n'y a point grande cause d'admiration ny d'estonnement; attendois-tu qu'il fist monter sa mule à la chambre?

TAB. — Et comment l'entendez-vous donc? Elle estoit plus digne d'y monter que luy.

LE M. — Oh! l'estourdy! Ne vois-tu pas que c'est une chose hors de tout jugement qu'un medecin fasse visiter le malade par une mule, et luy demeure à la porte?

TAB. — Je trouve que, par raison, la mule doit plus-

tost aller voir le malade que le medecin : dites-moy, je vous prie, pourquoy est-ce que le médecin va voir le malade?

LE M. — C'est parce qu'il porte la doctrine et la science, par laquelle il peut subvenir aux incommoditez du malade et le retirer de tant de maux, où il trempe et va languissant, outre plus que, cognoissant la maladie, il dispose des remedes propres et salutaires pour la santé, et, par les compositions qu'il fait, il reforce la composition de la nature et la remet en son entier.

TAB. — En parlant de la façon, vous deffendez ma cause, car de la je tire un argument infaillible, que la mule doit plustost visiter le malade que le medecin. N'est-ce pas une pitié qu'il faille faire attendre une pauvre beste à la porte, cependant que l'autre est aupres du feu à se reschauffer les entrailles d'un verre de vin? La raison que vous apportez, pour appuyer vostre response, est que le medecin voit le malade parce qu'il porte la science quant et [1] soy, et moy je dis que la mule y doit plustost aller, parce qu'elle porte la science, la doctrine et le medecin tout ensemble.

QUESTION VIII

Quel est le plus honneste, du cul d'un gentil-homme ou d'un paysant.

TABARIN. — Mon maistre, quel est le plus honneste du cul d'un gentil-homme ou du cul d'un paysant? ou bien, si vous voulez plus tost gouster la substance de l'un ou de l'autre, lequel des deux sent le plus mauvais?

LE MAISTRE. — Tes questions ne ressentent que la villenie, Tabarin, et toujours tu nous repais de matieres

[1] Avec.

illegitimes qui sont d'aussi difficile digestion à la langue de les prononcer qu'à la bouche de les mascher.

TAB. — J'auray toujours cet advantage qu'il y a du suc et de la substance à mes questions, c'est pourquoy je vous prie de m'en esclarcir.

LE M. — Bien que ce soit une chose peu honneste de te respondre, je veux toutes fois satisfaire à tes demandes et contenter ta curiosité en cecy : la partie posterieure d'un gentil-homme...

TAB. — N'estropiez pas son nom, je vous prie, c'est le cul.

LE M. — Et bien, le cul d'un gentil-homme me semble plus honneste que celuy d'un paysant, parce que, estant plus courtois et mieux en ordre, garny toujours d'ambre gris, de musc et de bonnes odeurs, il faut necessairement qu'il soit bien plus honneste en toutes ses parties du corps.

TAB. — Pour moy, je tiens tout le contraire et assure que le cul d'un gros villageois ne sent pas si mauvais que celui d'un gentil-homme; venons aux preuves : quand un gentil-homme veut chier (ne vous deplaise), et qu'il va au privé, il va en un lieu plein de puanteurs, une sentine de villenies, un cloaque de mondices; quand il est là, il met le derriere sur la bouche de monsieur le privé, les vapeurs cependant s'eslevent du bas de la cheminée privatique, et montent droictement, de sorte que, bien souvent, en peu de temps, on y verroit naistre une comete si le gentil-homme ne se retiroit, tant l'exhalaison qui s'y amasse est puante; apres, s'il touche son derriere, il prend du papier, et, au lieu d'oster l'ordure, il ne fait qu'aplatir et replastrer les matieres, et bien souvent le papier se perce, et puis ils mettent le doigt dans le trou; venons maintenant à faire la comparaison avec un paysant : un villageois ne mange que des viandes grossieres qui ne sont pas si tost digerées qu'ils ont le ventre constipé; s'ils veulent aller à

leurs affaires, ils n'iront pas chercher un privé, cela est trop vilain, ils iront au milieu d'une verte campagne, et, si d'adventure il y a quelque ordure, ils se garderont bien d'en approcher de peur de deshonorer leur derriere, ains chercheront une place nette pour s'esvacuer. Ce n'est pas tout, de peur que les vapeurs montantes ne viennent à gaster et deshonorer monsieur le cul, ils regarderont de quel costé vient le vent afin de faire passer la fumée à costé, et ainsi leurs ponans sont plus honnestes que les autres.

LE M. — Tes raisons sont tirées de trop loin, Tabarin.

TAB. — Je vous diray, vous parlez tant de vos experiences, esprouvez et allez flairer au cul de l'un et de l'autre qui sent meilleur. Vous y trouverez de quoy boire et de quoy manger ; vous n'auriez qu'à ouvrir les narines, l'odeur vous montera au cerveau, cela vous confortera les hipopondrilles de l'entendement.

QUESTION IX

Pourquoy les chiens levent la jambe en pissant.

TABARIN. — Mon maistre, j'ay pensé faire tantost un mauvais tour à un chien.

LE MAISTRE. — Comment, Tabarin, tu luy as voulu mesurer les costes avec un baston?

TAB. — Nenny ; mais je luy ai pensé faire une bourguignotte [1] d'un pot à chier; il estoit si imprudent que de venir pisser contre notre muraille, et, qui plus est, comme se voulant moquer de moy, il levoit la jambe.

[1] Sorte de casque ou de salade. « La *bourguignotte* est ouverte par devant et à l'épreuve de la pique et du mousquet. Son nom vient de ce que les Bourguignons s'en sont servis les premiers. » *Dict. de Trévoux*.

LE M. — C'eust esté mal fait de le frapper, Tabarin, il recherchoit à vuider les superfluitez de la nature. Tous les animaux sont subjects à ces inconvéniens, car la faculté concotrice et la faculté retentrice ayant jouy de leurs privileges et receu l'aliment necessaire pour le cours de la faculté expultrice, puis apres agit et exclud le superflu; de sorte qu'il ne te falloit courroucer contre ce chien, lui estant une chose naturelle d'esvacuer ses excremens.

TAB. — Ce qui me faschoit le plus, c'est que je luy voyois lever la jambe; je voudrois bien sçavoir pourquoy les chiens levent la jambe quand ils pissent, car je n'ay remarqué cela en aucun des autres animaux.

LE M. — Tu as toujours des curiositez si discordantes avec la bienseance et la raison, qu'il me seroit plus convenable de ne te respondre du tout que de te satisfaire; toutefois, je te dirai en passant que cet animal, ayant les muscles, les tendons, les cartilages, les nerfs et les ligatures difficiles à ployer, et ne pouvant avoir le mouvement si libre que les autres animaux, est contrainct de lever la jambe pour faire place à son urine. Ainsi l'ours, pour la mesme raison, ne se peut tourner en un costé, qu'il n'y tourne le corps tout-à-fait, car les muscles n'obeissent pas, et sont plus bandez qu'és autres animaux.

TAB. — Je voulois esprouver si vous aviez estudié cette leçon mieux que moy; mais je vois bien que vous n'estes qu'une beste aussi bien qu'eux, puisque vous n'avez encore atteint cette doctrine.

LE M. — As-tu quelque meilleur fondement, Tabarin?

TAB. — Je m'en vay vous l'enseigner : vous sçavez que la nature a donné de la providence à chaque animal pour se garantir des inconvenients qui peuvent arriver; ainsi les souris et les rats ont un certain instinct de sçavoir quand une maison doit tomber, et s'en retirent; les chiens ont eu leur part de cette prevision, et sont grandement prudens, esgalant en cela leur fidelité. Or toute

leur prudence ne se cognoist qu'en leur pisser, car vous ne voyez jamais un chien pisser au milieu des rues; ils s'en viendront contre une muraille, et choisiront la plus belle place, puis, levant la jambe, ils joüent du flageolet; sçavez-vous pourquoy ils levent la jambe? c'est de peur que la muraille ne tombe sur eux, ils se servent comme d'un pillier pour appuyer la muraille[1].

[1] On lit dans les *Rencontres, fantasies*, etc., du baron de Grattelard, dont les douze premières sont entièrement semblables à des questions tabariniques :

DEMANDE XIV

Pourquoy les chiens pissent contre les murailles et levent la jambe.

GRATTELARD. — Mon maistre, vous qui estes un grand astrologue et un de ces pronostiqueurs qui, à l'heure mesme qu'ils ont mis leur main dans un estron, disent et prophetisent que c'est merde, me diriez-vous bien la cause et la raison pourquoy les chiens pissent contre les murailles et levent la jambe en urinant? C'est une belle chose que d'estre curieux des secrets de nature et de pouvoir rendre solution de tout ce qui est.

LE MAISTRE. — A la verité, Grattelard, pour t'en rendre une raison scientifique, je ne le peux pas, car je n'ay jamais estudié ny employé mon temps aux lettres; toutefois je te diray avec Galien que chaque animal a une particularité qui n'est commune qu'à son espece, et des proprietes qui naissent et meurent avec eux; la nature leur a distribué à tous esgalement quelque instinct qui les porte à des actions que les autres ne voudroient avoir embrassées.

GRAT. — Pour moy, mon maistre, je ne sçay pas si vous estes le procureur des chiens, mais je suis du naturel des chats : quand on me flatte, la queue me chatouille, et, si on me pique (comme j'ay desja dit), j'esgratigne.

LE M. — On a toujours remarqué les chiens exercer cette action et avoir cette coustume ordinaire entre eux, comme de père en fils, de pisser contre les murailles.

GRAT. — Ils font bien davantage, car, si dans une chambre il y a quelque beau tapis, monsieur le chien ne manquera pas d'y desbander son arbaleste et de lascher son coup.

LE M. — Es choses qui sont proprietez de la nature, on ne peut rendre ny donner d'autre resolution : *Quærere plura nefas*, dit un certain poëte de l'antiquité.

GRAT. — J'ai donc esté plus sage que vous, nostre maistre, car, ayant feuilleté les anciens codices des chiens, *cap. de musculis*, et

QUESTION X

Qui sont ceux qui se mocquent des medecins et apoticaires.

TABARIN. — Qui sont ceux, à vostre advis, qui se mocquent des medecins et apoticaires?

LE MAISTRE. — Ce sont les maladvisez, qui, ne croyant avoir affaire d'eux, se gabent[1] de leurs receptes; gens de neant qui ignorent que la medecine est un art tout-à-fait celeste et divin, qui restitüe et reintegre la nature en sa perfection et en son entier apogée; la medecine est la science des sciences naturelles, et mal appris sont ceux qui la mesprisent. *Altissimus de cœlo creavit medicinam, et vir prudens non abhorrebit eam*[2].

TAB. — J'en disois dernièrement de mesme à un cousturier qui me fit un bas de chausses pour moy : *Homo et vir prudens non abhorrebit eum.*

LE M. — Pour mon regard, je tiens que ceux qui contemnent les medecins, ce sont les ignorans, et cette manière de gens qui ne croyent avoir affaire à eux.

TAB. — Vous vous trompez, car ceux qui se mocquent sont ceux-la mesme qui ont plus besoin de leur aide, ce sont les malades.

LE M. — Les malades, Tabarin? Comment se peut-il

leu toutes les croniques, annales, chiffres, memoires, papiers, journaux et manuscris de leurs predecesseurs, j'ay trouvé que la raison pourquoy ils pissent d'ordinaire au pied des murailles est qu'ils ne peuvent monter dessus. Voila qui est assez clair; et la cause pourquoy quand ils pissent ils levent la jambe, c'est qu'ils sont si prudens, qu'ils ont peur de pisser dans leurs chausses; ils aiment mieux hausser la jambe, car ils seroient honteux s'ils estoient contraincts d'aller laver leurs hardes à la rivière.

[1] Se raillent. Selon Brochart, *gaber* vient du bas-breton.

[2] L'Ecclésiaste (XXXVIII, 4) dit simplement : *Altissimus creavit de terra medicamenta, et vir prudens non abhorrebit illa.*

faire qu'un malade se mocque d'un medecin, vu qu'il le recherche et en a tant de besoin?

TAB. — N'est-ce pas une grande mocquerie quand on tire la langue d'un demy-pied de long à celuy qui vous vient voir?

LE M. — A la verité, tirer la langue est un signe de derision.

TAB. — Or est-il que, si un medecin vient voir un malade pour sçavoir la cause de son mal, le malade luy tirera la langue, c'est une pure mocquerie.

LE M. — Et l'apoticaire?

TAB. — L'apoticaire en a bien davantage; car, s'il vient de fortune pour apporter un clystere à un malade et le visiter, le malade, en se gaussant de luy, luy presentera le cul pour lui servir d'estuy à son nez. Ne sont-ce pas la de grandes derisions et mocqueries?

QUESTION XI

Qui est le meilleur libraire du monde.

TABARIN. — Qui prenez-vous pour le meilleur libraire du monde?

LE MAISTRE. — Le meilleur libraire est celuy qui sçait trafiquer par tout un royaume, qui debite, qui vent, qui sçait employer les moyens à imprimer de bons livres dont il retire du profit par apres; jouxte que les meilleurs libraires sont ceux qui non-seulement sçavent debiter et trafiquer de païs en un autre, mais il est tres-necessaire qu'il sache imprimer; outre plus, ils doibvent sçavoir relier un livre et le couvrir, le dorer, l'accommoder; enfin, je trouve ce libraire le meilleur qui est bon imprimeur, bon relieur et bon doreur.

TAB. — Devinez, selon vostre opinion, qui je trouve pour le meilleur libraire du monde?

LE M. — Qui ce est, Tabarin, qui se peut à bon droit vendiquer ce nom?

TAB. — C'est monsieur le cul; je ne parle pas sans fondement : vous dites premierement qu'un libraire doit sçavoir trafiquer de costé et d'autre; voulez-vous un plus grand trafiqueur que le cul, il est toujours au milieu de la foire, il ouvre sa boutique à tous venans, si vous voulez y mettre le né; secondement, quel meilleur imprimeur sçauriez-vous reconnoistre qu'un cul? D'une seule lettre il fait merde; la chemise ne luy est si tost appliquée, qu'elle est imprimée. Pour bon relieur, il ne s'en retrouve pas de tels dedans l'Université, car on ne sçauroit rien lier sans corde. Or est-il qu'on dit en commun discours d'un cul qui est longtemps à l'estrade qu'il chie cordelle, il est donc bon relieur; quant à la derniere condition, n'est-il pas le meilleur doreur du monde? Je m'en rapporte à votre haut de chausse, il en eut dernierement tout son saoul; puis y a-il dorure meilleure que dorure de merde? Pour moy, je croy qu'on ne sçauroit trouver de l'or plus fin au monde.

QUESTION XII

Pourquoy les femmes sont faciles à surprendre.

TABARIN. — Mon maistre, pour quelle raison est-ce que les femmes sont plus faciles à surprendre que les hommes?

LE MAISTRE. — La cause en est tres-evidente; c'est qu'elles sont d'une nature plus debile et d'un temperament plus froid; elles ont le sang moins vigoureux. Or est-il que l'homme de courage est celuy qui a le naturel fort, l'imagination plus excellente et mieux composée, le sang plus chaud, bref, qui ressent le viril davantage que la femme.

TAB. — La femme ressent aussi bien le viril que l'homme; mais passons outre. Vous dites que c'est par la foiblesse que la femme est si souvent surprise et parce qu'elle est d'une nature plus fragile; vous n'avez pas bien rencontré, car il ne se trouve pas, de memoire d'homme, que leur nature (bien qu'elle soit fendüe de my-pied) se soit jamais cassée; aussi ne tombent-elles pas de haut, car elles ne tombent que sur leurs talons. La vraye raison pourquoy elles sont si tost surprises est que leur sentinelle est si près du corps de garde, que, devant qu'elle ait adverty le caporal, l'ennemy fonce la barriere et entre dans le tapecul.

QUESTION XIII

Pourquoy les vieillards petent et vessent.

TABARIN. — D'où vient que les vieillards, quand ils se marient en leurs vieux jours, ont coustume, au lieu de courtiser leurs espousées, de peter et de vesser?

LE MAISTRE. — Ce sont les incommoditez qui suivent cet aage, Tabarin, parce qu'estant plus remplis de vapeurs et leur estomac ne pouvant digerer les viandes qui leur sont entremises ils sont plus subjects aux ventositez.

TAB. — A la verité, ce sont pauvres gens, ils ressemblent grandement bien aux meusniers.

LE M. — Comment, Tabarin?

TAB. — Parce que, quand les meusniers sont las et ont bien travaillé, ils couchent leur teste sur les sacs et se reposent à leur aise; le mesme en est des vieillards, car, quand ils ont assez travaillé, et qu'ils sont saouls de la besogne, ils font incliner leur pauvre frere, apres tant de travaux, la teste sur le sac naturel.

LE M. — Ce n'est pas la où gist notre question.

TAB. — Je ne dis aussi cela qu'en passant. Pour revenir à nostre chemin, la raison pourquoy les vieillards petent et vessent quand ils sont couchez aupres de leurs nouvelles mariées est qu'ils ont tant travaillé en leur jeunesse, qu'ils sonnent la retraite en leur vieillesse, et ne veulent plus aller à la charge.

QUESTION XIV

Qui sont les meilleurs logiciens.

TABARIN. — Nostre maistre, je suis philosophe depuis cet hyver; mais la philosophie ne me plaist gueres.

LE MAISTRE. — Pourquoy, Tabarin? c'est une science qui doit allecher un esprit curieux, comme toi, à l'acquerir et s'en rendre possesseur.

TAB. — Diable, vous dites vray; mais il n'y a point grand acquest à l'acquerir; je commence desja à faire des argumens *in frisse*[1] *sonorum*, et avec cela je suis mal vestu, le vent me soufle au derriere; si vous y voulez mettre vostre nez pour me servir de châssis.

LE M. — Allez, gros porc, sortez d'icy; allez-vous-en au logis.

TAB. — Mais, à propos de logis, qui sont ceux qui se peuvent dire à bon droit les meilleurs logiciens?

LE M. — Les meilleurs logiciens sont ceux qui sçavent bien definir, diviser et argumenter, qui ont une notion parfaite, intelligente et scientifique des operations de l'ame et de l'object de la logique, qui cognoissent les natures universelles, et de la trouvent les vrayes definitions des secondes substances, et les constituent en leurs vrayes especes.

TAB. — Quoy, pour estre bon logicien, doit-on sçavoir

[1] Pour *frice*, mot forgé du grec φριξ (frisson, effroi).

toutes ces brouilleries? Vostre pere toutesfois fut un des premiers logiciens de son temps, et jamais pourtant ne sçeut-il faire syllogisme *in celantes*. Sa boutique estoit ouverte à tout le monde, aussi bien que celle de la nouvelle encre, qui est sur le pont Neuf.

LE M. — Qui prends-tu donc, Tabarin, pour estre les meilleurs logiciens?

TAB. — Les meilleurs logiciens du monde sont les macquereaux de la Samaritaine[1], parce qu'ils ont une entière et parfaite cognoissance des bons logis de Paris.

QUESTION XV

Qui est le premier inventeur des nottes de musique.

TABARIN. — Mon maistre, peust-estre que vous ne sçavez pas qui a esté le premier inventeur de musique.

LE MAISTRE. — L'invention de la musique est bien une des plus belles particularitez qui soient en l'univers, aussi tient-elle son rang parmy les arts liberaux, comme une chose rare et excellente; les accords dont elle est composée, l'harmonie dont elle monstre assez que son extraction est plus que celeste, les anciens en attribuent l'invention à un Amphion et Orphée qui ont esté les plus grands musiciens de leurs siecles; aussi ont-ils peu, par les doux tons de leurs accords, l'un fléchir les Furies infernales et les cœurs des Eumenides, l'autre adoucir les flots de la mer et calmer sous leur douce chanson le courroux de Neptune; si l'antiquité leur a deferé cet honneur et cette invention, pourquoy d'un mesme vol n'embrasseray-je la mesme opinion?

TAB. — Vous vous estes grandement trompé en vostre

[1] On sait combien était mêlé le populaire qui s'assemblait d'habitude près de la Samaritaine.

élection, car l'invention des notes vient d'Italie : vous devez sçavoir qu'une certaine damoiselle Italienne avoit un jour ses souliers decousus, et qu'en voulant remedier à cet inconvenient, elle se porta chez un savetier et lui dit : fa, mi, la, re, sol, la : Refaites-moy mes souliers. Le savetier, qui vouloit respondre à sa demande, lui dit : yo, vous la, re, sol, la, re; c'est-à-dire, je vous les referay. Voila desja une partie de la besogne faite, et la moitié des notes trouvées; pour les achever (c'estoit en plein hyver), il commanda à son garçon de monter au haut de son grenier, et il crioit d'en bas : fa, sol, la, car il n'avoit point de feu, il lui demandoit s'il faisoit soleil; le garçon lui respondit : la, sol, fa, et voila toutes les nottes de la musique rencontrées.

QUESTION XVI

Pour raser la barbe et moüiller en un mesme temps.

TABARIN. — Mon maistre, quelle invention trouvez-vous pour raser la barbe et moüiller tout en un mesme temps? c'est une chose que les barbiers devroient pratiquer, car l'invention en est rare.

LE MAISTRE. — Cette invention-la regarde les barbiers; tu leur devrois enseigner, Tabarin; pour moy, bien que ce ne soit mon mestier, toutesfois serois-je bien aise d'apprendre quelque chose; je n'y sçais pas aucune finesse, que de prendre le rasoir d'une main, et, de l'autre, avoir une esponge et moüiller le costé que l'on veut raser.

TAB. — Vostre subtilité n'est pas beaucoup grande; ainsi, ce ne seroit moüiller et raser en mesme temps; ains, à diverses fois, je vous veux apprendre un secret. Vous sçavez que quand les servantes vont tirer du vin, et principalement quand le tonneau a la gravelle et qu'il ne sçait pisser, cependant que le pot sera à attendre les

faveurs du robinet, elle se mettra en un coin de la cave, et vous fera un gros estron; qu'arrive-il? Il arrive que par negligence cet estron venant à vieillir, la barbe luy commence à croistre de demy pied de long; si maintenant vous voulez user de mon secret, et sçavoir moüiller et raser en un mesme temps, il ne vous faut que lescher cette venerable piece, en mesme instant vous le mouillez et rasez la barbe.

QUESTION XVII

Pour faire passer une troupe d'oysons sur un pont sans le gaster.

TABARIN. — Puisque vous vous vantez d'avoir tant d'experience, auriez-vous bien l'esprit de faire passer un escadron d'oysons sur un pont, sans que le pont fust souillé ny gasté de leurs defluxions merdiques, car vous sçavez que c'est un animal qui a toujours la porte de derriere ouverte?

LE MAISTRE. — Tu me fais ordinairement des questions si insolentes, que je me desiste dorenavant d'y plus respondre.

TAB. — Si est-ce pourtant que mes questions ne manquent point de sentiment, et, ce qui est davantage, il y a toujours de la substance et de quoy boire et manger; cependant je vous prie de me dire ce que vous en sentez.

LE M. — Il est tres-facile de les faire passer sur un pont sans le gaster, il n'y faut qu'estendre une toile et les faire passer par dessus.

TAB. — Ouy, mais vous ne les feriez pas passer sur le pont, ains sur la toile.

LE M. Il faudrait donc les porter l'un apres l'autre.

TAB. — Et tendre vostre chapeau au trou du derriere. Non, non; si vous n'y sçavez autre finesse, vous pouvez

bien retourner à l'escolle Saint-Germain, voir combien vallent les cottrets ; sçavez-vous, quand vous vous rencontrerez en telle besongne, ce que vous ferez ?

LE M. — Que faut-il faire, Tabarin?

TAB. — Il faut faire passer le premier devant, et mettre le bec du second au cul du premier, et le bec du troisieme au cul du second, et ainsi consecutivement les attacher l'un au cul de l'autre jusqu'au dernier.

LE M. — Et le dernier, qui l'empeschera de faire ses ordures?

TAB. — Vous y mettrez vostre nez et boucherez sa fenestre de derriere, et ainsi vous passerez sur le pont sans aucunement le gaster.

QUESTION XVIII

Quel est le premier creé de l'homme ou de la barbe.

TABARIN. — Mon maistre, vous estes philosophe.

LE MAISTRE. — Non pas si excellent qu'un Aristote ou un Platon ; mais, si ceux qui ont fait leurs cours et employé une partie de leur diligence à cette estude se peuvent appeler philosophes, je ne craindray de me mettre au rang des autres, bien que je n'en aye acquis une entiere cognoissance.

TAB. — Resoudez-moy une question, je vous prie, c'est toute philosophie que je vous demande : quel est le premier creé de l'homme ou de la barbe?

LE M. — Pour te faire comprendre cecy, Tabarin, il te faut sçavoir qu'entre les philosophes, il y a deux sortes de priorités; l'une s'appelle priorité ou primauté de nature, l'autre priorité de temps. Or il est tres-certain que l'homme est premier que la barbe selon sa priorité de nature, car *prius est hominem esse hominem quam*

esse talem, bien que pour la priorité du temps cela soit à disputer.

TAB. — Et moy je soutiens que, selon la priorité de nature et selon la priorité du temps, la barbe est premiere que l'homme : n'est-il pas vrai que Dieu crea le ciel, la terre, les animaux et les plantes, devant que bastir et composer la structure de l'homme? et est-il que le bouc a de la barbe et fut creé devant l'homme, estant animal irraisonnable? *Ergo*, la barbe est premiere que l'homme. O le brave philosophe! allez, mon amy, on vous a desrobé vostre argent de vous avoir appris de la sorte.

QUESTION XIX

En quelle partie du corps la peau est la plus dure.

TABARIN. — Il y a longtemps que je suis en doute d'une chose.

LE MAISTRE. — De quoy, Tabarin? Si cela est dedans la sphere d'activité de ma cognoissance, je serois bien aise de t'en eclaircir. La science que nous avons acquise doit paroistre à l'exterieur, autrement elle ne seroit plus science.

Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter [1].

TAB. — Je desirerois sçavoir en quelle partie du corps la peau est la plus dure.

LE M. — La partie la plus dure du corps est celle où se retrouvent les callositez, qui se font pour le mouvement continuel dont telles parties sont agitées. Comme, par exemple, au dedans des mains, qui, par la continua-

[1] Perse, sat. I, v. 27.

tion du travail, se rendent calleuses, et s'endurcissent; ou bien, si tu veux, la plante des pieds est la partie la plus dure, pour ce que la peau y est espaisse, à cause du mouvement perpetuel, et cecy se remarque principalement aux villageois, à cause du travail qu'ils exercent journellement, et la compassion qu'ils font tant aux mains qu'aux autres parties du corps.

TAB. — Ne bougez de là, vous n'y estes pas : la peau la plus dure du corps de l'homme est celle qui est au devant de la teste, en la suture cornale, je veux dire corronale.

LE M. — Pourquoy, Tabarin?

TAB. — Parce que vous verrez des hommes qui, durant l'espace de vingt ans, auront porté des cornes en la teste, et toutefois la peau est si dure, que, bien qu'elles soient de leur nature assez pointües, elles ne la peuvent percer, et se monstrer au jour : c'est une chose visible, et toutesfois on a bien du mal à les voir.

QUESTION XX

En quel temps les femmes pissent plus nettement.

TABARIN. — Mon maistre, en quel temps est-ce que les femmes pissent plus nettement?

LE MAISTRE. — Est-il possible que tu m'importuneras toujours de demandes si impertinentes? Ne sçaurois-tu t'evertuer à rechercher quelque chose de plus haut?

TAB. — J'ayme mieux rechercher les choses basses que les choses hautes. Je vis l'autre jour un certain en la Greve, qui montoit sur une eschelle comme les escrevisses à reculons, sans doute qu'il vouloit rechercher quelque chose de haut; mais, le pauvre homme, il y demeura pour les gages. Peut-estre qu'il n'avoit de quoy payer.

LE M. — J'entends que tu dois exercer tes imaginations à des choses plus relevées.

TAB. — Mais cependant rendez-moy response de ce que je vous demande.

LE M. — Je ne puis dire autre chose, sinon que quand elles sont malades et qu'elles veulent monstrer leur urine au medecin, je crois qu'alors elles taschent à pisser plus nettement que l'ordinaire.

TAB. — Il vaut mieux que je vous l'apprenne, car c'est une curiosité que vous ne devriez ignorer.

C'est en esté, quand il fait de la poudre, que les femmes pissent le plus nettement, et, pour mieux entendre cecy, vous sçavez que, quand les femmes veulent pisser, elles se retroussent et s'accroupissent, et, la piece ne pouvant distiller si on ne luy donne vent par derriere, elles vous font une vesse qui, par son soufle, nettoye toute la place; c'est alors qu'elles pissent plus nettement.

Nostre maistre, si vous ne me voulez croire, prenez des lunettes de Hollande[1] et regardez.

QUESTION XXI

Quelle difference il y a d'une femme à un flacon.

TABARIN. — Quelle différence trouvez-vous entre une femme et un flacon? vous n'ignorez pas qu'un flacon, c'est un vaisseau où on a coustume de mettre le vin.

LE MAISTRE. — Difference, Tabarin, autant que du jour à la nuit.

TAB. — Je sçais bien, à la verité, qu'une femme n'est pas un flacon, et qu'elle en differe de genre et d'espece;

[1] Le télescope était ainsi appelé du nom du pays où il fut inventé.

toutesfois il y en a beaucoup qui ayment à boucher leur bouteille. Dites-moy donc, s'il vous plaist, en quoy vous fondez la vraye différence.

LE M. — Quand les philosophes veulent faire la distinction d'une chose à une autre, ils apportent la difference essentielle, qui, conjointe avec le genre, constituë une espece toute distinguée des autres; ainsi je diray que le flacon differe de la femme par sa nature propre.

TAB. — C'est la verité, vous ne rencontrastes jamais mieux; elle n'est differente qu'en sa nature.

L'essence d'un flacon ou d'une bouteille est quand elle est pleine de vin.

LE M. — Je trouve que la vraye difference et distinction d'une femme et d'une bouteille ou flacon est que l'essence et l'existence de l'une ne communique aucunement avec l'essence de l'autre.

TAB. — Et moy je trouve, dans mes rubriques des jours ouvriers, que les femmes et les flacons sont une mesme chose, et qu'ils ne different qu'en un seul point; ne sçavez-vous pas qu'on appelle les servantes flacons, et qu'elles ne font que causer et flaconner envers leurs maistresses?

LE M. — Et en quoy different-ils?

TAB. — En ce qu'un flacon se ferme à vis par dehors, et une femme se ferme à vis par dedans; voila la difference.

QUESTION XXII

Pour quelle raison les femmes portent des croix à leur col.

TABARIN. — Pour quelle raison est-ce que les femmes portent ordinairement des croix penduës en leur col?

LE MAISTRE. — Ceste coustume est pratiquée de longtemps, Tabarin, comme une chose pieuse; tu sçais que

les femmes sont de soy tres-devotes, et qu'elles ayment à porter avec soy les marques de la devotion, jouxte aussi qu'il y en a qui ne le font que par ostentation et pour se braver et faire davantage paroistre le lustre de leur beauté.

TAB. — Vous n'avez pas penetré au fond de la besongne : n'avez-vous jamais veu aux grands chemins des croix qui monstrent aux passans la route qu'ils doivent tenir?

LE M. — J'ay remarqué cela en plusieurs endroits, et le plus souvent, Tabarin, telles croix ne servent que d'adresses aux passagers et voyageurs.

TAB. — Vous en devez estimer le mesme de ces croix que portent les femmes; ce n'est que pour enseigner le grand chemin par où il faut passer pour descendre en la vallée paphienne.

QUESTION XXIII

Quelle difference il y a d'une eschelle et une femme.

TABARIN. — Cependant que nous sommes sur les femmes, faisons notre discours à loisir. Dites-moy, quelle distinction mettez-vous entre une femme et une eschelle?

LE MAISTRE. — Nous voicy en la mesme peine qu'au flacon; pour en parler philosophiquement, je te diray qu'il y a quatre genres supresmes en la nature, dont les especes sont distinguées de leur propre intrinsec, *a parte rei*, comme disent les philosophes : la substance, le corps, le vivant et l'animal; de sorte que tout ce qui est animal est vivant, tout ce qui est vivant est corps, et tout corps est substance : *Nonne converso;* car il n'est pas vray de dire en descendant que toute substance soit corps (car les anges sont incorporels), ny que tout corps soit vivant (car les pierres n'ont aucune vie), ny que tout vi-

vant soit animal, car, bien que les arbres ayent la vie vegetante, ils n'ont pourtant la sensibilité qui les distingue des dernieres. Or tous ces quatre genres supresmes ont chacun leurs especes distinguées les unes des autres, en tant qu'elles sont immediatement constituées sous genres divers. Toute substance est spirituelle ou corporelle. La substance corporelle est ou vivante, ou sans vie; vivante, comme les arbres qui ont l'ame vegetative; sans vie, comme les pierres, mineraux, etc., etc. Le corps qui a la vie est sensible ou insensible; sensible comme les animaux, insensible comme les plantes; de sorte que si je veux trouver la vraye distinction d'une femme et d'une eschelle, je regarde s'ils sont sous un mesme genre immediat : je trouve que la femme est une substance corporelle, vivante, sensible et animée; de l'autre costé, je voy que l'eschelle est seulement une substance corporelle, ny vivante, ny sensible. Je conclus donc qu'elles different en l'espece, et que, par conséquent, elles sont distinguées l'une de l'autre reellement et de fait.

TAB. — O tous les diables! voila l'escolle effondrée, la philosophie s'enfuit par les fenestres; allez-vous tourner si loin pour tomber si pres? Ne sçavez-vous pas que la femme est une substance et l'eschelle une substance?

LE M. — Il est vray de ce que tu dis.

TAB. — *Ergo est animal.*

LE M. — O la bonne consequence!

TAB. — Laissez faire, avec le temps je deviendray philosophe; je ne feray pas tant d'argumens que vous, et prouveray mieux mon dire. La femme n'est differente d'une eschelle qu'en une seule chose.

LE M. — En quoy, Tabarin?

TAB. — En ce que, quand on veut monter sur une eschelle, on la dresse, et quand on veut faire le mesme en une femme, on la couche; diable, il n'y faut point d'estrier. Ce sont de bons chevaux de poste : ils ont bientost mené un homme de Paris à Naples.

QUESTION XXIV

Quelles sont les differences de l'amour.

TABARIN. — Puisque nous sommes sur les differences, n'en sortons que bien à propos. Quelle difference trouvez-vous entre l'amour mangeatif et l'amour carnatif?

LE MAISTRE. — Il y a autant de difference que de la terre au ciel. Tabarin, ignores-tu que les poëtes nous feignent que l'amour est de la race des dieux, et que, par consequent, sa demeure ordinaire est le ciel? Au contraire, l'amour mangeatif se recouvre parmy les animaux qui ne sont que terrestres. L'amour est une chose divine, et une des premieres passions qui ont empire sur nostre ame, et la mangeaille est une chose corporelle et materielle qui ne regarde que le corps.

TAB. — Il y a donc une grande distance entre l'amour carnatif et l'amour mangeatif, puisqu'il y a autant d'espace qu'entre la terre et le ciel. Et moy, je suis de contraire advis, je trouve qu'il n'y a pas difference de quatre doigts. Par où entre l'amour carnatif?

LE M. — Il entre par les yeux; c'est l'organe de l'amour, par où il fait voir ses passions, ses gehennes et ses tourmens.

TAB. — Les aveugles ne sont donc guere amoureux, à vostre compte; et l'amour mangeatif, par où entre-il?

LE M. — Par la bouche.

TAB. — Oh! la grande distance! Mesurez s'il y a plus de quatre doigts entre les yeux et la bouche; ce n'est pas tout : l'amour mangeatif sort par la porte de derrière, et l'amour carnatif par la porte de devant. Voila pas un grand espace! Allez à l'escolle, notre maistre, et apprenez que c'est d'une difference.

QUESTION XXV

Qui sont ceux qui sont les plus courtois.

TABARIN. — Quelles gens trouvez-vous les plus courtois du monde?

LE MAISTRE. — J'ay esté en Italie, j'ay veu les Espagnes et traversé une grande partie des Allemagnes, mais je n'y ay jamais remarqué tant de courtoisie qu'en France; vous voyez lés François qui, entre toutes les nations du monde, s'embrassent, se caressent, se bien-veillent[1], s'ostent le chapeau. Enfin je n'ay, entre toutes les contrées où je me suis trouvé, veu ny remarqué gens si courtois qu'en France.

TAB. — Appelez-vous un trait de courtoisie d'oster le chapeau? Je ne voudrois pas beaucoup voir de telles caresses, moy.

LE M. — La coustume d'oster le chapeau en signe de bienveillance est ancienne, Tabarin, pour tesmoigner l'honneur, le respect et l'amitié qu'on doit à ceux qu'on saluë. Les Romains furent les premiers qui inventerent cette coustume; car, lors que le sacrificateur immoloit les victimes aux dieux, il avoit la teste couverte pour monstrer plus de majesté, et tout le reste des assistans estoit au-dessous de l'autel, teste nuë, pour tesmoigner la reverence.

TAB. — De façon que toute l'essence de la courtoisie, vous la jugez consister à oster le chapeau. Voulez-vous sçavoir qui sont les gens les plus courtois du monde?

LE M. — Qui, Tabarin?

TAB. — Ce sont les tireurs de laine de Paris, car ils ne

[1] Se font bon accueil.

sont pas seulement contens de vous oster le chapeau, mais le plus souvent ils vous ostent le manteau quand et quand[1].

QUESTION XXVI

Si le serviteur est aussi grand seigneur que le maistre.

TABARIN. — Mon maistre, contons un peu nous deux, je vous prie; il y a longtemps que nous n'avons pas regardé nos parties; il est desormais temps que je sois le maistre, j'ai trop esté serviteur.

LE MAISTRE. — Allez, gros coquin! gros pendard! vous voulez estre le maistre, marmiton que vous estes; voulez-vous donc me commander? Ah! vrayment, il feroit beau voir!

TAB. — Ouy, vrayment, il feroit beau voir; ne suis-je pas autant que vous et aussi grand maistre que vous?

LE M. — Qu'est-ce d'un homme quand il se persuade quelque chose et qu'il s'imprime dans l'intellect quelque insolence? Viens ça, gros maraud! qui t'entretient? qui te nourrit? qui te fournit toutes tes necessités?

TAB. — A la verité, vous vous devez bien vanter de me nourrir; vous estes un beau maistre! Quand je vins vous servir, vous fistes un pacte avec moy et me promistes de m'habiller, me vestir et me nourrir; au diable si vous en avez observé la centieme partie! toutes les fois que je me suis levé, j'ay esté contraint de m'habiller moy-mesme; quand il m'a fallu disner, m'avez-vous donné à manger? J'ai esté contraint moy-mesme de prendre la peine de porter la main au plat, et de la charier en ma bouche; encore, pour en trop prendre, j'ay souventes fois versé;

[1] Du même coup.

j'en ay trop enduré de vous : mais, dorenavant, je vous apprendray que c'est d'estre maistre.

LE M. — As-tu la cervelle si troublée et le jugement si louche et hors de ses alignemens, que tu ne cognoisses pas que je suis ton maistre?

TAB. — Non dea, je vous maintiens que je suis aussi grand maistre que vous; dites-moy, s'il vous plaist, en quoy recognoissez-vous le maistre d'entre le serviteur?

LE M. — Il est aisé de le cognoistre soit à son lever, soit à son coucher, mesme parmy les ruës, le maistre marche toujours devant.

TAB. — Ah! je vous tiens au piége; venez ça : vous dites que le maistre se recognoist en ce qu'il marche toujours devant; dites-moy, je vous supplie, toutes les fois que vous allez souper en ville, et que vous revenez le soir au flambeau, qui est-ce qui marche le premier de nous deux?

LE M. — C'est toy, Tabarin; car, portant le flambeau, tu dois m'esclairer.

TAB. — Je suis donc le maistre, car je marche devant le brave laquais qui me suit alors.

QUESTION XXVII

Qui sont les plus obstinez du monde.

TABARIN. — Nostre maistre, diriez-vous bien qui sont ceux qui sont les plus obstinez du monde?

LE MAISTRE. — Les gens les plus obstinez du monde sont les ignorans comme toy, Tabarin, hommes qui se persuadent ce qui leur vient en la teste, gens estourdis et sans consideration quelconque, qui, depuis qu'ils ont imbu une opinion, il est impossible, ny par raisons naturelles, ny par artifices, de leur faire quitter, ny de les

sortir du labyrinthe où ils sont plongez, et, tant plus on les prie à quitter leur erreur, plus ils s'obstinent contre ceux qui taschent à les ramener au sentier de la verité.

TAB. — Vous n'y estes pas arrivé ce coup-la, nostre maistre; il vous falloit feuilleter davantage les *Fables* d'Ésope, vous y eussiez trouvé que les plus obstinez du monde sont les bossus et les boiteux; car, en despit de ceux qui les regardent, ils iront toujours tortu jusqu'à la mort, et n'y a aucun moyen de les faire redresser jusques à la sepulture, tant ils sont entiers en leur obstination.

QUESTION XXVIII

Quel est le meilleur peintre du monde.

TABARIN. — Quel est le meilleur peintre de tout l'univers?

LE MAISTRE. — Le meilleur peintre qui se puisse rencontrer est celuy qui, par son industrie, peut tromper nos jugemens et les faire balancer à l'estimation de ce que les yeux regardent. Ainsi Appelles estoit au rang des premiers peintres du monde, parce qu'il sçavoit si bien par son art tromper la veuë des assistans, que leurs sens estoient quasi contraincts à l'interieur d'advoüer pour veritable ce que leurs yeux approuvoient à l'exterieur, bien que l'imagination taschant de leur desrober leurs jugemens, et n'estoient pas seuls qui y furent trompez; les peintres mesmes se sont laissé prendre à la peinture, et ont creu la realité de ce qui n'estoit que feintise. Aussi Alexandre le Grand defendit-il que personne ne fust si hardy de le peindre que cet Appelles.

TAB. — Appelles ny Zeuxis ne peuvent aller de front

avec celuy dont j'entends parler, soit pour broyer les peintures, soit pour les appliquer.

LE M. — Qui est donc ce peintre si expert, Tabarin, qui a une telle adresse que tu vantes?

TAB. — N'est-ce pas une grande subtilité à peindre, de broyer les couleurs et les appliquer en un mesme temps?

LE M. — A la verité, c'est une perfection qui se trouve en peu de gens.

TAB. — Il n'y a donc au monde meilleur peintre que le cul, parce qu'en mesme instant il broye les couleurs dans le marbre des deux fesses, et les applique sur la chemise, et encore, ce qui plus est, il ne peint que des choses confuses et qui apportent mauvais air, sçavoir les cometes; il est bien plus expert à peindre ces choses que d'autres. Jouxte aussi qu'il ne crayonne jamais ses patrons.

QUESTION XXIX

En quoy consiste la noblesse.

TABARIN. — Quand je considere mon extraction et l'origine de mes ayeux, il me prend un desir de sçavoir en quoy consiste d'estre noble.

LE MAISTRE. — On peut estre noble en trois façons, Tabarin : ou de race et par le sang, ou par lettres, ou par quelque bel acte genereux où on ait fait signaler sa vertu. Ceux qui sont nobles de sang sont ceux qui, de leur ancienne extraction, se trouvent avoir jouy des priviléges dont jouissent les nobles, et ceux de qui la famille et l'ancienne tige est annoblie par les roys et princes anciens; les autres sont nobles par leurs faits glorieux, comme ceux qui se sont montrez courageux en quelque

rencontre ou siege de ville, et qui ont fait paroistre leur vertu et leur valeur au fait des armes, prodiguant genereusement leur vie à l'abandon des coups pour acquerir de l'honneur et de la reputation.

> Nam genus et proavos, et quæ non fecimus ipsi
> Vix ea nostra puto.

La troisieme sorte par laquelle un homme peut se qualifier du tittre de noble, c'est par les lettres et par les escrits qui le vont eternisant, et luy servent de bouclier pour deffendre sa gloire contre les coups du temps et de la fortune; ainsi Ciceron, Virgile, Homere et tant d'autres graves autheurs, dont la memoire est emburinée sur le front de l'immortalité, bien que de basse condition et de faible racine, se sont toutesfois annoblis par leurs estudes.

TAB. — S'il est vray de ce que vous venez de dire, je veux desormais porter l'espée, car je suis gentil-homme.

LE M. — Allez, gros nigaud, gros villageois que vous estes! voila pas un brave gentil-homme!

TAB. — Ouy, je soustiens que je suis gentil-homme. Premierement, par race et par sang; je suis noble de sang, car mon pere estoit boucher; pour la seconde condition, n'avez-vous pas remarqué que mon grand-pere se trouva un jour à la defaite d'un escadron de morpions, et au siege d'un haut de chausse, et qu'il fit une telle destruction de soldats qui couroient la campagne et ravageoient ce qu'ils trouvoient au passage, que le sang en vint jusqu'au bout des ongles.

Quant à la noblesse qui vient des lettres, quand on recueilleroit l'opinion de tout le monde, il n'y a personne qui ne donnast un arrest en ma faveur, car la noblesse que j'ay acquise par les premieres conditions n'est rien au regard de celle que je me suis acquise par les lettres; car, des ma jeunesse, j'ay toujours esté messager et distribué quantité de lettres; jamais Mercure, messager de

Jupiter, ne fit tant de despesches que moy, et ainsi me voila gentil-homme, et de sang, et de merites, et de lettres.

QUESTION XXX

Qui ce sont ceux qui ne se servent point de gants en hyver.

TABARIN. — Je m'esmerveille qu'au temps de la froidure, où les aquilons soufflent de tous costés, comme il y a des gens qui ne se servent pas de gants : en sçavez-vous bien la raison, mon maistre?

LE MAISTRE. — Je te diray, Tabarin, il y a certaines personnes qui sont plus chaleureuses que les autres, parce qu'elles participent d'une nature ignée et d'un temperament plus chaud, estant composées et fabriquées d'un element plus leger, comme est le feu et l'air. Car tout ce qui est en la nature, qui croist et a vie ou qui est insensible, est composé de quatre qualitez elementaires, qui, par un meslange discordant, font un accord harmonieux et bastissent un corps, auquel elles donnent mouvement temperé, selon qu'elles sont meslées ; ainsi les uns ont un temperament plus sec, et participent plus de la terre (parce que c'est la qualité qu'elle a, *in octavo gradu*, la froideur ne luy estant qu'adjacente et conjointe, *in gradu remissiori*). Les autres abondent davantage en humidité, en froideur, et, selon que ces qualitez se rencontrent plus ou moins intenses, ils tiennent moins ou davantage de la nature de l'eau ou de l'humidité de l'air. Les autres participent du feu, et ont une temperie plus chaleureuse; de ceux-cy, je te pourrois asseurer qu'ils n'ont beaucoup besoin de gants, mesme en plein hyver, car la chaleur naturelle qu'ils ont, s'opposant entierement au froid qui vient du dehors, par cet antiperistaze dissipe et chasse le froid qui tasche à s'insinuer en ces

parties, jouxte que plus le chaud est environné de son contraire, plus il agit, *nam agens agendo repatitur, et patiens patiendo reagit.* Ainsi le chaud, qui est en hyver plus grand en l'estomach, se communique aux parties loingtaines et les empesche du froid; je t'en fournirois bien d'autres qui ne se servent de gants en hyver; ceux qui se graissent de ma pommade n'en ont pas besoin, car le froid ne les peut attaquer; ils ont un remede fort bon pour les crevasses, qui arrivent de froidure.

TAB. — Vous auriez besoin de me garnir de deux ou trois boistes de vostre pommade, car j'ay une crevasse sous mon nez qui m'empesche bien d'amasser : je l'engraisse tous les jours, j'y fais des lavemens, et toutesfois je ne peux rejoindre les *labies;* mais venons *ad rem.* Toute vostre philosophie n'a point rencontré ceux que je demande, car ceux qui participent davantage de la nature aquatique que des autres elemens, comme les macquereaux, sont ceux qui, mesme en plein hyver, ne se servent point de gants, et toutefois se veulent-ils chauffer. Ceux qui n'ont que faire des gants en hyver sont les coupeurs de bourses, parce qu'ils eschauffent leurs mains dans les poches de leurs compagnons.

QUESTION XXXI

Combien il y a de sortes de natures.

TABARIN. — Nostre maistre, vous parliez l'autre jour de la nature, et que vous aviez des medicamens, et les secrets les plus rares et les plus exquis que jamais la nature ait descouverts, dites-moy un peu combien il y a de sortes de natures?

LE MAISTRE. — Il n'y a qu'une sorte de nature, Taba-

rin, qui substante, qui nourrit, qui alimente et soustient tout ce que nous voyons; qui fait croistre les plantes, vegeter les arbres, et nous donne toutes les vicissitudes, alterations et changemens que nous remarquons en cet univers.

La nature est une en sa substance et une en son essence, que les physiciens deffinissent, *principium motus et quietis*, le principe du mouvement et du repos : c'est de cette unique piece dont toutes choses prennent leur accroissement, mandient et empruntent leur estre; aussi, s'il y avoit plusieurs natures, on verroit du meslange et broüillement en ce monde inferieur; car, de toutes choses creées, il n'y doit avoir qu'un seul principe, d'où derive et procede leur estre et leur essence.

TAB. — Je vois bien que nous ne tomberons pas d'accord, car je trouve qu'il y a quatre natures, et qu'elles se divisent en quatre especes.

LE M. — Voyons un peu ta division; je serois tres-aise d'apprendre quelque chose de toy qui meritast, car tu n'as jamais que des recherches si insolentes, qu'elles me font plustôt envie de me taire que de m'enquerir.

TAB. — La premiere sorte de nature est la nature sale; la seconde, la nature chaste; la troisiesme, la nature nette; la quatriesme, la nature commune.

LE M. — Voyons maintenant, et espluchons un peu toutes ces natures par le menu; premierement, la nature sale, quelle est-elle?

TAB. — La nature sale est la nature d'une vache, car elle chie toujours sous soy; la nature chaste est la nature des mules, car elles n'engendrent jamais; la nature nette est la nature des chiennes, car les chiens la leschent souvent avec leur langue : c'est la premiere salüade qu'ils font l'un à l'autre, par se baiser au cul.

LE M. — Et la nature commune, quelle est-elle, Tabarin?

TAB. — Puisque vous en estes si curieux, je n'osois

vous le dire; mais il n'y a pas de danger de contenter vostre curiosité. La nature commune, c'est la nature de vostre mère; elle estoit ouverte à tout le monde : c'estoit la porte de la ville, tout le monde y entroit. Oh! le curieux philosophe, qui veut sçavoir que c'est que la nature commune! Vertu de ma vie! c'estoit une belle boutique; on pouvoit bien crier largesse quand elle passoit.

QUESTION XXXII

A qui on doit porter plus de reverence, à un estron ou à du musc.

TABARIN. — Monsieur, y a-il longtemps que vous n'avez mangé?

LE MAISTRE. — Depuis le disné, Tabarin; pourquoy?

TAB. — Parce que je vous vay apporter une bonne matiere; bouchez le nez, s'il vous plaist, et me dites vostre opinion. A qui on doit plustost porter honneur, à un estron ou à du musc?

LE M. — Allez, gros porc! Vous me voulez toujours embaumer de discours vilains et deshonnestes; ne sçavez-vous pas que le musc est d'une odeur suave, agreable et delicate, et qui de soy alleche un chacun à le porter sur soy; outre plus que les odeurs qui sentent bon ont une force et une vertu particulieres pour concerter le cerveau et le maintenir en son entier, où, au contraire, les odeurs puantes gastent, infectent et corrompent l'air, excitent des maux de cœur et des sincopes aux malades, qui, puis apres, apportent de grands detrimens à leur santé?

TAB. — Si vous faites tant de cas du musc pour l'odeur, il y a pour le moins autant d'odeur et de sentiment à la merde qu'au musc; c'est ce qui me fait conjec-

turer qu'on ne luy doit point porter tant de reverence qu'à un estron; et, pour establir davantage mon dire et affermir mon discours sur des pilotis et des fondemens plus veritables, imaginez-vous un jeune muguet, qui, venant du palais achepter du musc, de la civette ou de l'ambre gris, par cas fortuit, en pensant tirer son mouchoir hors de sa poche, en aura laissé tomber quelque partie à terre, un gros villageois viendra à l'estourdy et le foulera aux pieds, sans beaucoup se soucier si c'est civette ou ambre gris; mais, si, de fortune, il rencontre un estron au passage, principalement de ceux qui ont desja atteint la vieillesse et qui portent la barbe grise (car ils sont plus venerables et plus anciens que les autres), vous verrez mon villageois qui, au lieu de suivre son grand chemin, ira faire un grand contour et un long circuit, tournera en arriere, de peur d'offenser monsieur l'estron; n'est-ce pas luy porter plus de reverence qu'au musc?

QUESTION XXXIII

Qui on doit prendre pour les meilleurs palefreniers.

TABARIN. — Qui prenez-vous pour estre les meilleurs palefreniers de Paris?

LE MAISTRE. — Les palefreniers les meilleurs sont ceux qui pansent leurs chevaux avec un grand soin et diligence, qui les peignent, qui les lavent, qui les estrillent et espoussent avec un labeur tres-curieux de les bien entretenir; bref, qui ont une cure particuliere de leur donner l'avoine à leur heure et de les abreuver quand il est temps; et, avec cette diligence, il est aussi expedient que les palefreniers ayent quelque legere cognoissance des maladies et accidens qui peuvent arriver aux chevaux, afin d'y apporter un prompt remede; car les maladies,

qui, des leur naissance, sont contre-poinctées par de bons et valables medicamens, sont bien plustost guaries que celles qu'on laisse croupir et languir dans une morne paresse.

Ignis ab exigua nascens extinguitur unda;
Sed postquam crevit, volitantque ad sidera flammæ,
Vix putei, fontes, fluvii succurrere possunt.

TAB. — Tournez de l'austre costé, car vous n'estes pas au vray chemin; les meilleurs palefreniers de Paris sont les barbiers.

LE M. — Quelle raison as-tu pour prouver ton dire, Tabarin? Les barbiers et les chirurgiens ont-ils chevaux à panser?

TAB. — Nenny, mon maistre; mais ils sont si adroits et subtils, qu'ils pansent les poulains sans estrille.

QUESTION XXXIV

Pourquoy les femmes ont les fesses plus grosses que les hommes.

TABARIN. — Pour quelle raison les femmes ont-elles les fesses plus grosses que les hommes?

LE MAISTRE. — Allez, gros vilain! vous n'avez point de honte, de me remplir de ces discours! C'est une chose estrange que, depuis qu'un homme s'est laissé emporter à des folies, que la coustume et l'usage ordinaires qu'il embrasse s'enracinent et s'engravent de telle façon dedans son ame, que le temps mesme, bien qu'il corrompe et dissipe toutes choses, ne peut faire esvanoüir ces folies de son esprit; et ce qui estoit auparavant coustume se change et se metamorphose en nature. Tabarin est tellement imbu de questions sales et deshonnestes, qu'il ne me fait qu'importuner de ses folles demandes.

TAB. — Voila comme il faut dire quand on est au bout de son roollet.

LE M. — Ma science ne s'estend pas si avant que de respondre directement à tes questions, Tabarin.

TAB. — C'est la verité, je sçay bien des longtemps que vous n'estes qu'un asne; je vois bien qu'il faut que je vous apprenne mon secret. La raison naturelle pourquoy les fesses des femmes sont plus grosses que celles des hommes, est que l'enclume doit estre toujours plus grosse que le marteau; si vous ne me voulez croire, demandez-le plustost aux mareschaux et aux serruriers, ils vous en diront des nouvelles.

QUESTION XXXV

Pourquoy on vesse en pissant.

TABARIN. — Mon maistre, devinez un peu pourquoy le plus souvent, quand on pisse, on vesse ou on pette.

LE MAISTRE. — Cela se fait naturellement, Tabarin; car la nature ne demande qu'à vuider et esvacuer ses excremens, et les causes qui ne luy sont utiles et necessaires.

Nostre nourriture se fait premierement par l'intromission de la viande dedans l'esophage, et la, estant portée dedans le creux de l'estomach, la concoction se fait; estant faite, l'estomach, par une vertu expultrice qu'il a en soy, pousse dehors l'aliment, qui, changé en chile, entre dans les boyaux; puis les veines mesarayques, qui viennent du foye, attirent, par une subtile vertu et puissance, ce chile et ce qu'il y a de meilleur dans l'aliment; ce qui est inutile passe outre, et naturellement se fait chemin selon que les canaux sont disposez.

TAB. — Ce n'est pas la raison ny le centre de l'affaire dont il est question; vous n'estes pas bon tonnelier : ne sçavez-vous pas que quand un tonneau est plein qu'il luy faut donner vent pour en tirer quelque chose? La raison pour laquelle un homme pette ou vesse en pissant, c'est qu'il ne peut tirer rien de son robinet s'il ne donne vent à sa piece par derriere; souffle, nostre maistre.

QUESTION XXXVI

La difference d'une femme à une fille.

TABARIN. — Quelle difference mettez-vous entre le *tu autem* d'une femme mariée et la coquille d'une pucelle, ou plustost, pour le vous donner mieux à entendre, en quoy different la nature d'une femme et la nature d'une fille?

LE MAISTRE. — Leurs natures ne sont nullement distinguées, Tabarin, et participent de la mesme essence, et convient en une mesme espece, sçavoir sous le vivant sensible.

TAB. — Vous dites la verité, il n'y a rien au monde de plus remuant ny de plus sensible; elles sentiront l'avoine d'une lieuë loing. Il fait beau voir les femmes quand elles sont eschauffées; mais pourtant vous n'estes pas encore dedans par vostre resolution. La difference que je trouve entre ces deux natures est que l'une est fermée, bastie et composée de chair de ciron, et l'autre de terre de marets.

LE M. — Voicy de nouvelles inventions; pour quelle cause fais-tu ce discours, Tabarin?

TAB. — La nature des filles est de chair de ciron, parce que leur coquille leur demange toujours.

LE M. — Et la nature des femmes?

TAB. — Elle est composée de terre de marets, parce qu'on y enfonce jusques au ventre, et le plus souvent on y demeure si bien embourbé, qu'on est contraint de voyager en Suède[1] pour s'en retirer.

QUESTION XXXVII

En quel mestier il est meilleur d'estre serviteur que maistre.

TABARIN. — Quel est le meilleur d'estre maistre ou d'estre serviteur?

LE MAISTRE. — Eh! gros asne, revoques-tu cela en doute? ne sçais-tu pas que le maistre a surintendance sur ses sujets, qu'il faut qu'on lui obeisse, qu'on le serve? c'est luy qui dispose, qui regle, qui conduit tous ceux qui sont au logis; s'il y a quelque urgente occasion où il y aille de son interest, c'est le maistre sur qui reposent toutes les affaires de la famille, c'est luy qui doit soigner de les faire aboutir à une heureuse fin; au contraire, le serviteur n'est pas maistre de ses actions; ains, par un respect honorable, il se soumet aux lois et commandemens qui luy sont prescrits de son maistre.

TAB. — Si est-ce que je trouve un mestier où j'aymerois mieux servir que commander.

LE M. — Quel mestier, Tabarin?

TAB. — C'est aux Quinze-Vingts où se donnent ces conditions-la. Je vous conseillerois volontiers de vous y porter; vous y pourriez gaigner vostre vie à estre serviteur de quelque aveugle; pour moy, j'aimerois mieux estre serviteur d'un aveugle que d'estre le maistre; diable! c'est une pitié depuis qu'on ne voit goutte à manger sa soupe.

[1] « Manière de parler figurée, qui signifie avoir le mal de Naples. » *Dict. com.* de Leroux.

QUESTION XXXVIII

Qu'est-ce qu'un aveugle retourné.

TABARIN. — Puisque nous sommes sur les aveugles, qu'estimez-vous que ce soit un aveugle retourné?

LE MAISTRE. — Un aveugle retourné, Tabarin, certes je me trouverois bien empesché à respondre à ta demande, si ce n'est que tu entendes comme il y a au mot aveugle, quand les lettres sont anagrammatisées et renversées; car, de cette sorte, je trouve qu'un aveugle retourné c'est un gueu, parce qu'il y a *le gueu* dedans son anagramme.

TAB. — Croyez-vous trouver des aveugles qui vous donneront de l'argent? vrayment ils sont bien rares semez, chacun sçait bien que ce sont tous gueux; mais il ne faut viser aux anagrammes, car dedans vostre nom de Mont d'Or, il y a bien Rodomont, si on le veut anagrammatiser (aussi faites-vous aucune fois son personnage en vos tragedies). Un aveugle retourné n'est autre chose qu'un coquin à qui on a gravé les armoiries de France sur les espaules.

LE M. — Pourquoy cela, Tabarin?

TAB. — Parce qu'un aveugle ordinaire de la maison des Quinze-Vingts porte une fleur de lys devant soy, et l'autre la porte derriere, voila un aveugle retourné.

QUESTION XXXIX

De quelle matiere est composée une femme.

TABARIN. — Mon maistre, de quelle matiere est composée une femme? (Encore, puisque vous estes medecin,

devez-vous sçavoir et respondre à cette demande, autrement vous auriez perdu vostre argent à l'eschole.)

LE MAISTRE. — Il est tres-facile de te respondre en cecy, Tabarin. La femme, aussi bien que l'homme, est composée de peaux, de chair, d'os, de muscles, de fibres, de membranes, de cartilages, de tendons, de ligamens, de nerfs, de veines, de tuniques et autres infimes parties, où la nature a fait voir ce qu'elle avoit de plus exquis en toute l'estenduë de sa puissance; parties que je serois trop prolixe à en faire le denombrement. Il me suffira d'en avoir effleuré le dessus.

TAB. — Il ne faut pas tant de drogues ni de mixtions pour composer une femme; elle n'est bastie et assemblée que de trois sortes de bois : premierement, de bois de tremble; secondement, de bois de sapin; en dernier lieu, de bois de buis.

LE M. — Voici une composition toute fresche, composée des inventions de Tabarin. Voyons un peu sa subtilité?

TAB. — Premierement donc, elle a la teste de buis, dure comme tous les diables; elle a le cul de bois de tremble, car elles ne font que remuer, jamais elles ne sont en seureté; et, en troisiesme lieu, si le derriere est de tremble, le devant est de bois de sapin, car il n'y a rien de plus tendre ni de plus delicat que cette piece; il ne faut pas beaucoup pousser pour la percer; on n'a que faire des ville-brequins des menuisiers, ny des ferremens de serrure; la porte en est bientost ouverte.

QUESTION XL

Lequel est le meilleur d'estre cheval ou asne.

TABARIN. — Qu'aymeriez-vous mieux estre cheval ou asne, mon maistre? ce sont de belles qualitez, ouy.

LE MAISTRE. — Telles demandes ne veulent point de response, Tabarin; mais si, par un renversement et meslange des deux natures, cela se faisoit, j'aymerois mieux imbuer la nature du cheval que la nature asinine. Les poëtes racontent que les meslanges se sont autresfois faits en la nature, et que Mercure, messager des dieux, descendoit du ciel et venoit sur le fleuve d'Oubly, aspergeant les ames qu'il y trouvoit de l'eau d'oubliance, qui, leur faisant perdre mémoire de ce qu'elles avoient veu au monde durant leur vie, leur engendroit un nouveau desir de rentrer en nouveaux corps et de revoir la lumière. Pithagore, philosophe ancien, a esté le premier qui a ouvert le passage à ceste fable, croyant que ce changement et ce meslange se pratiquast en nos corps par une certaine metempsycose qu'il appeloit. Et ainsi ceux qu'il voyoit vivre en epicuriens et en gens libertins, addonnez à leurs voluptez, il disoit qu'autres fois leurs ames avoient esté dans le corps de quelque pourceau; le mesme en asseuroit-il des hommes genereux qu'il attribuoit à divers effects.

TAB. — De sorte que, si la metamorphose de Pithagore avoit lieu, vous aymeriez mieux estre cheval qu'asne, mon maistre ?

LE M. — Je ferois ce choix parce que les chevaux excellent les asnes, et qu'on les tient en plus grande estime.

TAB. — Sans doute que vostre pere estoit maquignon de chevaux, que vous plaidez si bien pour eux; et moy je suis de contraire opinion en cet endroit avec vous, car j'aymerois mieux estre asne que cheval.

LE M. — Pourquoy, Tabarin?

TAB. — Parce que les chevaux ont la peine de courir les benefices, et le plus souvent les asnes les prennent.

LE M. — Allez, gros asne!

TAB. — Allez, gros cheval, tirez-vous d'ici; mais cet homme-la n'auroit-il pas bonne morgue à estre cheval?

QUESTION XLI

En quoy consiste l'essence d'un soulier.

TABARIN. — Mon maistre, je ne sçay si vous avez esté savetier : dites-moy, je vous supplie, en quoy consiste l'essence, la nature, la quiddité [1], la raison formelle, les proprietez, la forme informante et le dernier ingredient d'un soulier.

LE MAISTRE. — Il te faudroit aller chez les cordonniers, Tabarin, pour tirer de certaines nouvelles de ta demande.

TAB. — Mais je vous prie de m'oster de cette peine, vous me ferez plaisir, car j'userois la moitié de mes souliers à y aller, comme l'autre jour que vous m'envoyastes porter une lettre à une damoiselle, je reçeu le plus grand affront que j'aye jamais eu au monde.

LE M. — Quel affront receus-tu si grand?

TAB — Vostre avarice en fut cause : vous m'aviez fait attacher des cornes de lard à mes souliers; je fus tout estonné qu'en pensant faire la reverence lors que je baillois ma lettre, un petit chien me vint deschirer la moitié du talon de mon soulier gauche; mais venons à nos moutons.

LE M. — Pour satisfaire à ta demande, on ne peut pas autrement dire en quoy consiste l'essence d'un soulier, sinon en sa figure et en sa composition : il est de cuir, il a ses liaisons, ses conjonctions, carrures, semelles, etc., etc.

TAB. — Je ne suis point philosophe, toutesfois je trouveray la raison, et en quoy consiste la nature et l'essence du soulier : sa quiddité et raison essentielle consiste en

[1] Du latin *quid* : essence.

la forme du talon, car un soulier sans talon, ce n'est pas un soulier, c'est une pantoufle.

QUESTION XLII

Pour faire cinquante paires de souliers en une demie-heure.

TABARIN. — Cependant que nous sommes chez messieurs les savetiers, sçavez-vous bien l'industrie pour faire cinquante paires de souliers en une demie-heure? c'est un grand secret. Je ne croy pas qu'il y ait homme au monde qui ait jamais practiqué cette invention.

LE MAISTRE. — A la verité, Tabarin, ce secret doit estre curieusement recherché; c'est une des gentilles inventions qui se soient veües de longtemps; pour moy, je suis contrainct en cela d'advouer mon ignorance, sinon que, pour parvenir à ce but, je prendrois cent cordonniers et leur donnerois à chacun un soulier à faire; ainsi je crois qu'en peu de temps je viendrois à terme de ce que je desirerois.

TAB. — Je ne l'entends pas de la façon, je ne parle que d'un homme seul qui, en moins de demie-heure, fera cinquante paires de souliers; il n'y a rien de plus facile. Vous advouerez vous-mesme, quand vous sçaurez le secret, que c'est une des plus belles remarques qui se puisse imaginer : les savetiers des halles en tireront de grands profits. Or, pour en avoir l'experience, il vous faut prendre cinquante paires de bottes toutes neufves (si vous desirez que vos souliers soient neufs) et les couper tous esgalement à l'endroit de la cheville du pied; par ce moyen, au lieu de cinquante paires de bottes que vous aviez auparavant, vous trouverez en moins de demieheure cinquante paires de souliers toutes faites. N'est-ce pas une jolie invention?

QUESTION XLIII

Pourquoy les femmes pleurent et vessent si souvent.

TABARIN. — Il y a longtemps que je me suis mis en peine pour quelle cause les femmes pleurent et vessent si souvent; car vous les voyez toujours eslargir le derriere, et encore (ce qui plus est) elles gardent cette mode entre elles, qu'à mesure qu'elles ouvrent la bouche, elles ferment le ponant; et, si de cas fortuit elles veulent ouvrir la porte de derriere et lascher la bride à quelque sifflement (car c'est la montagne d'Éole : je croy que tous les vents sont enclos en cette caverne), vous les voyez serrer les levres et faire petite bouche : j'en voudrois bien tirer la raison de vous.

LE MAISTRE. — Les larmes sont le propre des femmes, et la raison est qu'elles sont plus humides que les hommes. Or les larmes ne viennent que d'une compression de cerveau qui s'espraint par la douleur ou tristesse que nous concevons en l'ame, ainsi qu'une esponge pressée. De sorte que les femmes ne pleurent qu'à cause de l'humidité qui abonde en elles. La mesme raison est pour la deuxiesme demande; car la nature, se voulant descharger et esvacuer l'humidité, cause des ventositez davantage, et ainsi elles vessent souvent.

TAB. — Ce n'est pas la vraye raison; voulez-vous la sçavoir ?

LE M. — Je desire toujours d'apprendre quelque chose.

TAB. — La seule cause qu'elles pleurent et vessent si souvent est qu'elles veulent estre mouillées par-devant et soufflées par derriere.

QUESTION XLIV

Qui sont les plus devots.

TABARIN. — Mon maistre, quelles gens estimez-vous les plus devots et plus assidus à l'eglise?

LE MAISTRE. — Nous voyons plusieurs gens qui font profession de la devotion, jusque-la qu'ils semblent confits en prieres, et qui mesme participent davantage du ciel que beaucoup d'autres ; il y en a qui font des austeritez, des aumosnes, jeusnes et oraisons ; ceux-la, je les trouve grandement devots ; toutesfois il semble que les femmes veulent aller de pair avec eux, et certes j'estime que les femmes, tant pour leur simplicité et ferventes prieres que pour leur assiduité à l'église, j'estime, dis-je, qu'elles sont les plus devotes.

TAB. — Vous ne seriez pas bon sur le bout du pont Saint-Michel[1] à priser les marchandises qui s'y vendent et distribuent ordinairement, car vous n'estimez pas bien : que, s'il est vray que les plus devotieux sont ceux qui sont assidus aux eglises, je ne trouve pas que ce soient les femmes, mais je croy plustost que ce sont les gueux.

LE M. — Pourquoi, Tabarin?

TAB. — Parce qu'on est contraint le plus souvent de les chasser à coups de baston hors de l'eglise, tant ils y sont assidus, tesmoin l'autre jour que vous eustes de si belles bastonnades quand vous faisiez le demy-crucifix.

LE M. — Demy-crucifix, Tabarin ; qu'entends-tu par ces paroles?

TAB. — Vous sçavez que les crucifix ont les bras ouverts, et un demy-crucifix est celuy qui tend le chapeau

[1] C'était là que se faisaient les ventes publiques.

à un autre et luy demande l'aumosne, car il n'ouvre que la moitié du bras.

QUESTION XLV

Pour dire trois veritez d'un mot.

TABARIN. — N'avez-vous jamais appris à dire trois veritez d'un mot?

LE MAISTRE. — Nenny, Tabarin; nous ne sommes pas si heureux en nostre langue que d'avoir des mots qui signifient tant de choses; encore les Hébreux, comme les premieres familles de la terre, et ceux dont la langue est la plus ancienne, ont cette prerogative, par-dessus toutes les nations de l'univers, qu'en un mot ils disent plusieurs choses; nous, au contraire, souventes fois, en beaucoup de mots et de paroles, nous ne signifions que la mesme chose.

TAB. — Il vous faut aller à nostre servante; elle me l'apprit l'autre jour.

LE M. — Et comment, Tabarin, a-t-elle cette science?

TAB. — Elle passoit avec une autre femme de ce quartier en la rüe Saint-Denys : il avoit grandement pleu, de sorte que peur d'avoir des crottes au derriere (mais la pauvre fille avoit beau faire, elle en a toujours), elle commença à lever le cotillon, ayant practiqué la mesme chose par le devant; puis elle disoit : « Dieu, ma commere, qui fait sale icy ! » En disant ce mot, elle disoit trois veritez : premierement, qu'il faisoit sale en chemin par où elle passoit; secondement, à son devant où elle avoit mis la main; et, en troisiesme lieu, à son derriere.

QUESTION XLVI

Quel est le meilleur jardinier de Paris..

TABARIN. — Mon maistre, qui trouvez-vous à Paris qui soit bon jadinier et qui sçache bien cultiver une plante ?

LE MAISTRE. — Il faut aller chez les princes et grands seigneurs, Tabarin; c'est en ce lieu où se trouvent les meilleurs jardiniers. Or telles gens doivent sçavoir parfaitement cultiver, planter, esmonder, esbrancher, couper, inciser, embellir et labourer la terre, les arbres, les racines; outre plus, avoir une grande curiosité de rares et belles fleurs et un amas de toutes les plus belles graines qui se puissent trouver; puis sçavoir le temps de planter et de semer, et avoir quelques notions des astres et changemens de temps qui peuvent arriver, afin qu'il en tire son profit.

TAB. — Il ne faut pas aller chez les princes pour rencontrer le meilleur jardinier de Paris; vous n'y en sçauriez trouver de plus expert que le fils de maistre Jean Guillaume; et, s'il vous prend un desir de le voir, allez-vous-en la Greve : c'est un jardin ordinaire; il n'a point sitost planté un arbre, qu'au bout de deux heures vous y voyez du fruit; diable! c'est une mauvaise chose que de faire des cabrioles en l'air, et quand il faut qu'un pauvre homme aille, malgré soy, faire la sentinelle à Montfaucon, ou qu'il est contraint d'aller garder les moutons à la clarté de la lune.

QUESTION XLVII

Pour faire passer une femme toute nüe au milieu de Paris sans qu'on se mocque d'elle.

TABARIN. — Quelle invention trouveriez-vous pour faire passer au milieu de Paris une femme toute nüe sans qu'on se mocque d'elle?

LE MAISTRE. — De nostre naturel, nous sommes plustost enclins à la risée et à la mocquerie qu'à autre chose, Tabarin; et, bien que l'homme soit garny du liberal arbitre qui nous peut faire embrasser le bien ou le mal, et incliner nos passions à faire choix de l'un ou de l'autre, toutefois nostre nature est de soy tellement depravée et corrompue, que je tiens comme impossible de faire ce que tu dis sans empescher que cette action n'engendrast de la risée et de la mocquerie à ceux qui le regarderoient; pour moy, si j'avois à me manier en cette affaire, je voudrois la faire passer par la ville en plein minuit : au moins serois-je certain que personne ne la verroit et qu'elle ne seroit aucunement mocquée.

TAB. — Je ne l'entends pas de la sorte, car je suppose que ce soit en plein jour, mesme au temps qu'il y auroit plus de gens parmy les rües.

LE M. — De ce costé-la, Tabarin, je confesse mon peu d'experience, car je ne vois surgir aucune invention qui me facilite cette affaire.

TAB. — Je vous en veux enseigner le secret : si jamais vous vous trouvez en cette besongne, il vous faut mettre vostre nez dedans son cul et la faire passer toute nüe parmy la troupe; je vous promets qu'on ne se mocquera pas d'elle, mais toute la risée et mocquerie tombera sur vostre dos.

QUESTION XLVIII

Quelles sont les qualitez d'un parfait musicien.

TABARIN. — Quelles qualitez sont requises et necessaires pour estre parfait et excellent musicien?

LE MAISTRE. — Il y a quatre qualitez principales, Tabarin, en quoy singulierement le musicien doit exceller: il faut qu'il ait bonne veüe, bonne ouye, bonne voix et bonne mesure. Premierement, il est tres-necessaire et expedient qu'un musicien soit fourny d'une bonne veüe et d'un œil penetrant pour voir les notes, demi-tons, soupirs et ce qui est requis au chant de la musique; secondement, bonne ouye pour observer et discerner les tons discordans et les accens mal entonnez; outre ce, pour estre parfait en cet art, ce n'est assez d'avoir acquis la theorique si elle n'est secondée de la pratique; il est requis avec ces deux premieres conditions d'avoir une bonne voix et un accord agreable, car c'est l'objet total de la musique; la quatriesme condition est d'avoir bonne mesure pour donner l'harmonie au corps du musicien.

TAB. — De sorte donc que ceux qui ont ces quatre conditions sont parfaits musiciens?

LE M. — Il est vray, Tabarin.

TAB. — Par ainsi, je prouve que les asnes sont les plus excellens musiciens du monde.

Premierement, selon vos conditions, il est requis d'avoir une bonne veüe et bons yeux; ne trouvez-vous pas ceux des asnes d'une assez grande proportion? Ils les ont aussi larges que des salieres; en deuxiesme lieu, il est necessaire d'avoir bonne oreille; voulez-vous voir de plus belles oreilles que celles d'un asne, mon maistre? il

y en a qui les ont longues de demy-pied; jamais Midas ne les eut si longues; sans doute on ne leur a pas mis de beguin en leur jeunesse. Je jure la barbe d'un vieil et venerable estron, vous ne sçauriez voir pareille chose! En troisiesme lieu, il faut qu'un musicien ait bonne voix: y a-il plus douce melodie que celle d'un asne quand il commence à entonner un air au milieu d'une prairie? Je ne crois pas qu'il se trouve musique pareille au monde. En quatriesme lieu, vous dites qu'un excellent musicien doit avoir bonne mesure: tous les diables! les asnes ne manquent pas de ce costé-la; ils sçavent bien battre la mesure, principalement au mois de may : c'est le temps où ils sont amoureux; vous leur voyez une mesure plus longue que mon bras. Oh! les braves musiciens, que les asnes! les beaux et harmonieux accords qu'ils font quand ils sont ensemble!

QUESTION XLIX

Lequel de l'asne ou de l'homme a le plus grand jugement.

TABARIN. — Mon maistre, lequel des deux a le plus grand jugement, l'asne ou l'homme? Puisque nous sommes sur les asnes, encore faut-il parler en leur faveur.

LE MAISTRE. — Voila la question d'un asne, Tabarin; je vois bien que tu as imbu la nature asnique, puisque tu me fais cette demande; as-tu oublié que l'homme est l'honneur et le premier des animaux, et qu'il les passe d'autant en excellence que son esprit est relevé pardessus leur nature terrestre? Les hommes ne doivent aucunement entrer en comparaison avec les bestes irraisonnables, autrement on ravalleroit d'autant leur essence qu'on esleveroit la nature des animaux; la raison

dominie en leur corps et les rend inconferables avec les bestes.

Altior est ollis anima et cœlestis origo [1].

Nostre ame exerce ses fonctions et ses conceptions avec les organes qui lui sont preparez de la nature. Le jugement est une de ses premieres parties et des plus rares pieces qu'elle contienne en soy, et c'est à toy une grande indiscretion de comparer le jugement d'un asne au jugement humain; en cela, je recognois bien que ton jugement dement la nature en laquelle tu vis et t'entretiens.

TAB. — Vous avez beau conter tout ce que vous voudrez, si est-ce que je prouve qu'un asne a bien plus de jugement qu'un homme.

LE M. — En quoy, Tabarin?

TAB. — Premierement, en ce que, si un homme meine un asne au marché pour porter sa charge, l'asne, comme plus judicieux, marchera devant; si son maistre luy fait le moindre signe, à dia ou à hue-hau! l'asne l'entend; ne sont-ce pas la des traits d'un grand jugement? Il en a bien plus que l'homme; car, s'il vient à entonner son langage et parler en langue asinique, son maistre n'a pas l'esprit de l'entendre seulement; luy, au contraire, il entend le langage de son maistre.

QUESTION L

Quelle est la chose la plus hardie.

TABARIN. — Mon maistre, auriez-vous bien l'esprit de me dire quelle est la chose du monde la plus hardie?

[1] Réminiscence du vers de Virgile (*Énéide*) :

Igneus est ollis vigor et celestis origo...

LE MAISTRE. — C'est la mort, Tabarin; il n'y a rien de plus hardy ny de plus audacieux, elle combat, renverse et terrasse les plus foudroyans monarques, et les princes les plus sourcilleux : les dieux mesmes (pour parler avec les anciens) ont craint de l'offenser; elle affronte les plus puissans empereurs, bouleverse leurs desseins. La mort ravit, pille, emporte et saccage tout; elle rend tout tributaire. Les villes les plus fortes, les chasteaux les plus munitionnez, l'espaisseur des ravelins [1] ny l'esclat des canons foudroyans ne la peuvent empescher qu'au milieu des armes, des herissemens d'un million de piques, le plus souvent elle ne s'attaque au capitaine et ne brandisse ses javelines meurtrieres contre l'acier de sa cuirasse.

TAB. — Mais, venez ça, je veux rembarer vostre response; tout ce qui est en vie n'est-il pas subjet à la mort?

LE M. — Ouy, Tabarin; c'est un arrest irrevocable de la nature, que tout ce qui a vie n'a autre but, pour le bout de sa carriere, que la mort; et, qui plus est, elle est tellement attachée aux choses d'icy-bas, qu'outre ce que personne ne s'en peut exempter, il n'y a rien de plus espouvantable; et, si elle est certaine à tout le monde par la loi commune, il n'y a rien de plus incertain que son arrivée.

TAB. — Poursuivons nos demandes : la mort est-elle morte ou vive? Si elle est en vie, il faut qu'elle ait peur de la mort, puisque tout ce qui est est soubs le joug de la mort; si elle est morte, pourquoy seroit-ce la chose la plus hardie du monde? Je vous laisse à penser la hardiesse qu'il y a en un estron quand il est mort.

LE M. — Elle n'est ny morte ny vive, Tabarin; c'est une pure privation de la forme precedente et un renouvellement de forme en la matiere.

[1] Terme de fortification correspondant à demi-lune.

TAB. — Ce n'est donc pas si grande chose que vous disiez; la chose la plus hardie du monde, c'est la chemise du meusnier.

LE M. — Pour quelle raison, Tabarin?

TAB. — Parce qu'elle prend tous les jours un larron au collet.

QUESTION LI

Quelle est la force des medicamens tabariniques.

TABARIN. — Mon maistre, vous vantez tant vos drogues, principalement vostre bausme, vostre pommade et tous les autres medicamens que vous dispensez : je desirerois grandement sçavoir leur energie, leur proprieté et puissance.

LE MAISTRE. — A la verité, il faut que je confesse, sans philautie[1] ou ostentation, que mon bausme est un des plus rares secrets que la nature ait jamais descouverts, tant pour les experiences qu'il a fait paroistre, tant à Paris qu'ès autres villes de France, où je l'ay distribué, que pour les evenemens et guarisons admirables qui en sont reussis, outre mesme mon attente. Il est tres-bon aux douleurs de teste, aux migraines, vertigo, tenebrosité de cerveau ; il est singulier pour le mal d'estomach, sincope, vomissemens, palpitations et autres incommoditez qui naissent en cette partie ; il est rare pour l'obstruction du foye, pour l'opilation de la ratte, pour mal de reins, de fluctions catareuses et pour les sciatiques; il ne faut qu'en engraisser la partie malade avec un linge bien chaud; on en voit des effects admirables.

TAB. — Vous dites qu'il est souverain pour les defluxions? J'ay une mauvaise defluxion au derriere, qui

[1] Amour de soi-même, orgueil.

me tombe le long des boyaux ; je desirerois bien en estre guary : je croy que c'est une defluxion merdique.

LE M. — Pour le mal de teste, il se faut graisser les deux temples, la nuque et la suture coronale.

TAB. — Je trouverai bien une invention par laquelle ceux qui se trouveront malades de la teste auront bien plustost fait. Il ne faut que prendre soixante ou quatre-vingts douzaines de boëtes de bausme (plus ils en prendront, plus nous aurons d'argent), et en graisser tous les marets et l'eschelle du Temple[1].

LE M. — Les deux temples, gros asne !

TAB. — Ou bien, s'ils ont mal aux reins, qu'ils aillent à Chalons, il n'y a que dix lieues de la, je leur promets qu'ils n'auront plus mal à Reims; quant à vostre pommade. vous dites qu'elle est tres-bonne aux crevasses et fentes ; je vous prie de m'en donner une boëte sur mes gages ; nostre chambriere a une fente qu'il n'y a point de drogue qui la puisse resserrer ; tant plus on y applique d'onguens, plus la playe s'eslargit ; outre plus, ceux qui ont le pignon de leur maison fendu, il le faut graisser de cette pommade ; n'est-il pas vrai, mon maistre ?

LE M. — O le gros lourdaut ! la grosse masse de chair ! tu ne sçauras jamais rien faire que folatrer !

QUESTION LII

Quel est le plus noble, le cuisinier ou l'homme de chambre.

TABARIN. — Quel est le plus noble, et à qui on doit porter plus d'honneur, à l'homme de chambre ou au marmiton de cuisine ?

1. « L'échelle étoit un signe de haute justice, comme ailleurs les fourches patibulaires, où les criminels étoient fustigés et exposés à la risée publique. On voit encore à Paris l'*échelle* du Temple, qui est la marque de la justice du Temple. » *Dict. de Trévoux.*

LE MAISTRE. — Tu me presentes une demande qui n'est pas beaucoup espineuse ny difficile à respondre. La noblesse d'une chose se prend toujours et recueille de la noblesse de l'objet; c'est luy qui specifie la chose et qui la constitue en son rang. Ainsi les philosophes disent que la metaphysique est la plus noble et la plus excellente de toutes les sciences, parce qu'elle a un objet qui surpasse et laisse derriere soy tout autre objet qui se puisse imaginer; j'en diray le mesme de la question : l'office et le devoir de l'homme de chambre est bien plus relevé et un degré plus haut que celuy de la cuisine.

TAB. — Examinons, je vous prie, un peu, de plus pres, cette question; car elle merite d'estre vuidée avec justice. Premierement, l'affaire d'un cuisinier, quel est-il? c'est de mettre le pot au feu et recurer la marmite; ô qu'il fait beau voir gargotter un pot, quand il est bien garny de toutes ses parties! Et apres, l'office d'un cuisinier est de dresser le disner, d'apprester à manger et de vuider la marmite. Voyons maintenant l'office d'un homme de chambre : il fait le lit, ballie la chambre; il vuide le pot à pisser, et, le plus souvent, son cousin-germain, le pot à chier. Quel est le plus honorable, de vuider le pot à chier ou de vuider la marmite? Monsieur le cuisinier n'est-il pas plus noble et plus honorable?

QUESTION LIII

De six oiseaux, en tuant trois, combien il en demeure.

TABARIN. — Je me promenois l'autre jour aux champs, du costé de Madrid[1]; je vis un homme qui avoit une harquebuse sur son dos, qui alloit chassant avec deux limiers

[1] Le château de Madrid, bâti sous François Ier, à l'extrémité du

le long d'une coste; je n'avois jamais veu chose pareille; j'estois estonné que, par où il passoit, tous les oiseaux prenoient la fuite. Je me resolus d'en avoir le passetemps et de voir l'issue de sa chasse; il avoit une corde en sa main et un charbon de feu au bout.

LE MAISTRE. — O l'ignorant! on voit bien que tu n'es jamais sorti de ton village; c'estoit une mesche allumée qu'il portoit pour tirer sur le gibier, si de fortune il en rencontroit.

TAB. — Il ne falloit pas aller à Madrid pour tirer au gibet; il n'avoit qu'à aller à Montfaucon, ou, s'il ne sçavoit le chemin, s'y faire mener par le fils de maistre Jean-Guillaume.

LE M. — Je te dis gibier, gros asne, je ne parle point de gibet.

TAB. — Enfin, comme toujours il alloit chassant, il s'arresta à un arbre où il y avoit six estourneaux qui s'estoient perchez sur une branche dudit arbre; incontinent il banda son harquebuse, bien qu'il n'y eust pas de rouët, puis il y mit le feu, et le tira si dextrement, que de six oiseaux qui estoient sur l'arbre, il en tua trois. Je vous demande maintenant combien croyez-vous qu'il en soit demeuré?

LE M. — O la subtile demande!

TAB. — Peut-estre serez-vous assez empesché à la resoudre.

LE M. — Il y en avoit six, et il en tua trois.

TAB. — C'est la verité.

LE M. — Je veux donc dire asseurement qu'il en demeura trois, puisqu'il n'en avoit tué que trois.

TAB. — Vous en avez menty; ne sçavois-je pas bien que vous broncheriez en si beau chemin; il n'y en demeura pas un, car les trois premiers estant tuez, les trois autres

bois de Boulogne, est remplacé aujourd'hui par un établissement public.

s'enfuyrent. Voila un grand esprit, il croit que trois oiseaux soient de si pauvre entendement que d'attendre que le chasseur ait rechargé son harquebuse.

QUESTION LIV

Lequel il faudroit couper si le nez estoit dans le cul.

TABARIN. — Mon maistre, si, par cas fortuit, en quelque mauvaise rencontre de fortune, vous aviez vostre nez tellement attaché dans l'estuy et le trou du soupirail de mon venerable cul, de sorte qu'il n'y eust aucuns moyens de vous en defaire, sinon en coupant la piece de l'un ou de l'autre, lequel choisiriez-vous des deux, ou de couper vostre nez ou de faire une incision dedans mes fesses?

LE MAISTRE. — Allez, gros maraud, de quelle parole nous venez-vous icy embausmer, n'y a-il point de questions plus subtiles que celles-la?

TAB. — Ne vous courroucez point; il n'y a point de sentiment à ce que je vous demande, bien qu'il y ait de la substance à foison; l'odeur, toutesfois, ne vous corrompra point le cerveau. Cependant je vous convie de faire election de l'un ou de l'autre; de couper vostre nez, ce ne seroit pas seulement luy faire tort, ains luy faire un affront tres-impudent, et à mon cul quant et quant[1], car je ne l'ay point accoustumé à porter de tels bouchons.

LE M. — S'il me falloit passer par la, j'aymerois mieux qu'on te coupast le cul que mon nez, Tabarin.

TAB. — O le bel homme, qu'il feroit beau le contempler avec une partie de mon cul! cela luy serviroit de masque. Vous auriez une belle paire de lunettes, nostre maistre; on donneroit de l'argent pour vous voir.

[1] En même temps.

QUESTION LV

Pourquoy les femmes ne respondent pas à la messe.

TABARIN. — Pourquoy ne voyez-vous jamais femme ny fille qui responde aux prestres quand ils celebrent le service divin?

LE MAISTRE. — La raison de cecy est manifeste, Tabarin; ce sont des mysteres sacrez et qui ne se doivent traitter que par des hommes et non par des femmes, ny par le sexe feminin, qui, de son naturel, est foible et debile et de basse complexion, qui mesme ne sont pas dignes de s'approcher des choses si hautes et relevées.

TAB. — Vous n'avez pas bien rencontré, mon maistre; ne sçavez-vous pas bien que les femmes, partout où elles se trouvent, veulent toujours avoir le dernier? La vraye cause pourquoy elles ne sont admises aux divins offices, c'est qu'on ne pourroit jamais achever; par exemple, le prestre commence et finit le *kyrie eleyson*, si une femme lui respondoit, il n'auroit jamais fait, car elle voudroit toujours avoir le dernier; car elles sont d'une humeur toute contraire aux hommes. Les hommes expliquent en deux mots ce qu'elles disent en cent paroles.

QUESTION LVI

Quel est le plus liberal, d'un homme ou d'une femme.

TABARIN. — Quel est le plus liberal, d'un homme ou d'une femme?

LE MAISTRE. — Entre toutes les especes d'animaux, il ne se trouve pas de plus liberal que l'homme; la libera-

lité se campe en son ame et se saisit de ses sens, produisant souventes fois des effects au dehors, non-seulement à ses amis et plus confidens, ains à ses ennemis mesmes. Aussi la liberalité vient et procede d'un cœur libre et net; au contraire, les femmes sont retenues, mesnageres, n'ayant autre soin que d'espargner, que d'attirer et d'attraper, mesme souvent chiches à elles-mesmes, se laissant abattre et mourir de faim pour peut-estre gaigner un double; vous les verrez faire cinquante pas dans un marché, tournoyer, virer et faire mille tours pour gaigner un desnier.

TAB. — Je suis d'un contraire advis, car j'estime qu'il n'y a rien au monde qui puisse contrecarrer, ny aller de front avec la liberalité des femmes, principalement de nuit, c'est le temps qu'elles font leurs liberalitez.

LE M. — Pour quelle raison vas-tu contrecarrant la verité de ce que je dis?

TAB. — Parce que les femmes vous donnent toujours deux gros jambons pour une andouille, n'est-ce pas la une grande liberalité?

QUESTION LVII

A qui doit estre l'enfant, ou à la mere ou au pere.

TABARIN. — Allegresse, allegresse, resjouyssance, mais-y a bien des nouvelles.

LE MAISTRE. — Quelles nouvelles, Tabarin?

TAB. — Ma sœur est accouchée d'un fils, c'est mon nepveu, ouy.

LE M. — Il y a de quoy se resjouyr. C'est le bonheur d'une femme mariée, Tabarin, quand elle a ce bien que de voir des enfans de son mariage. Jadis les femmes sterilles estoient en grandissime deshonneur parmy les anciens, qui tenoient ce cas pour une punition des dieux.

TAB. — Ne parlez-vous pas de mariage? ma sœur ne fut jamais mariée.

LE M. — C'est donc une femme impudique.

TAB. — Je vous prie, ne touchez point sur son deshonneur; elle est bien autre chose que les femmes d'aujourd'huy; vous en verrez qui seront vingt ans mariées sans avoir aucuns enfans issus d'eux; mais elle a fait davantage, car, sans estre mariée, elle en a fait un beau et excellent à merveille; j'en suis le plus joyeux du monde. Voila la famille et la race tabarinique qui commence à se peupler et pulluler desormais. Mais il y a bien des affaires au quartier : celuy quy a fait cet enfant à ma sœur veut avoir l'interest de son courage, et intenter un proces contre nous; il demande l'usufruit de ses semences. Ma sœur luy a refusé tout à plat; c'est pour son nez qu'on luy face des enfans, pour lui donner en charge. Je vous en voudrois demander vostre advis, si nous luy devons donner ou non.

LE M. — Il ne faut pas douter que, si cet homme vous poursuit par justice, il gaignera sa cause, comme disant qu'il n'est pas en bonne main, et qu'il le veut faire instruire.

TAB. — Et nous luy dirons que c'est le nostre aussi, et que nous le ferons aussi bien instruire que luy; pourquoy l'auroit-il plutost que nous? Vous estes un beau juge, vrayment; je vous soutiens, par droit de justice et de raison, que l'enfant nous doit demeurer et non pas à luy, et ce par un exemple tiré de la cour des vaches : quand un villageois meine sa vache au taureau, et que, par l'accointance du dudit taureau, elle vient à produire un veau, à qui, de droit et de raison, doit-il appartenir, ou au maistre du taureau ou à celuy qui luy a meiné la vache?

LE M. — Il appartient d'equité et de justice à celuy à qui est la vache en payant le salaire de son taureau.

TAB. — Demeurez la, nous sommes dedans; par ainsi cet enfant n'appartient qu'à ma sœur et non pas à l'ou-

vrier qui a travaillé; diable! j'ayme bien mieux luy donner un teston pour sa peine et que l'enfant nous demeure.

QUESTION LVIII

Quel est le meilleur chirurgien de Paris.

TABARIN. — Mon maistre, qui estimez-vous qui soit le meilleur barbier de Paris?

LE MAISTRE. — Les meilleurs chirurgiens sont ceux qui ont une parfaite notion et cognoissance du corps; outre cecy, il est encore grandement requis et necessaire au barbier de bien sçavoir faire le poil, sçavoir friser la moustache, accommoder la barbe, et autres petits secrets qui embellissent la face de l'homme.

TAB. — Ce n'est pas encore la le nœud de la besongne; vous n'avez pas mis vostre nez assez avant : le meilleur chirurgien qui soit non-seulement en cette ville, mais en tout le monde, c'est le *quoniam bonus* d'une femme, pour ce qu'il lave la teste et tient le bassin tout d'un mesme instant.

QUESTION LIX

Pourquoy on fend les marrons en les mettant cuire.

TABARIN. — Mon maistre, je me suis grandement estonné de voir hier nostre servante, qui, jettant des marrons dans le pot pour les faire cuire, les fendoit tous l'un apres l'autre avec un cousteau; j'ay remué tous les cayers et vieux registres de mon intellect, et ay esté par toutes les antichambres, coins et recoins, et cabinets de mes

imaginations, et toutesfois je n'ay pu trouver la raison de ce que je lui avois veu faire.

LE MAISTRE. — Je ne m'estonne pas beaucoup que tu as tant cherché sans trouver; il ne faut pas beaucoup de difficulté pour amuser un ignorant; l'ignorance, comme dit fort bien Seneque, est la mere de l'admiration et de la curiosité, et encore, qui plus est, jamais un ignorant ne se trouve satisfait aux responses qu'on luy donne. La seule cause pourquoy l'on fend les marrons, Tabarin, c'est de peur qu'ils ne pettent, parce qu'estant d'une matiere plus aërique et venteuse, en mesme temps qu'ils viennent à s'eschauffer, la chaleur fait dilater et rarefier l'air qui est enclos dedans eux, qui ne trouvant libre accès pour s'exhaler et evaporer, il fait effort et rompt avec d'autant plus d'impetuosité que l'escorce luy est contraire. C'est d'où vient le bruit qu'ils font quand ils ne sont pas fendus, ce qui n'arrive pas si on les fend.

TAB. — Je n'approuve pas cette raison-la, elle n'est aucunement valable, car, s'il est vray qu'on fend les marrons de peur qu'ils ne pettent, il s'en suivroit que nostre servante ne devroit jamais peter, car elle a pour le moins demy-pied de fente; tous les diables! on l'entend maintes fois tonner, petarder, canonner; on la prendroit pour un roussin d'Allemagne, tant elle joüe bien de la fluste du cul. Jamais l'aquilon ne sort avec tant d'impetuosité de la caverne d'Eole.

QUESTION LX

Quelle difference il y a entre le nez et le cul.

TABARIN. — Quelle difference avez-vous entre le nez et le cul?

LE MAISTRE. — Gros vilain, impudent que vous estes, qui vous a appris à me faire telles demandes?

TAB. — Retournons plutost l'escuelle : quelle distinction mettez-vous entre le cul et le nez?

LE M. — Puisque ta curiosité te porte si avant, je responds que le nez est une partie bien plus recommandable, faite de la nature pour la commodité du cerveau, et pour vuider ce qui luy est nuisible.

TAB. — Aussi le cul est-il destiné pour vuider les excremens du corps.

LE M. — Jouxte que le nez est un organe particulier pour juger des senteurs et odorer les objets qui nous sont presentez.

TAB. — Encore le nez donc est pour recevoir les odeurs, et le cul pour les distribuer. Cela est bien, ouy, quand le cul met quelque chose en lumiere et qu'il donne au public ce qu'il a de plus odoriferant ; si est-ce que cela n'empesche point que vous ne soyez une beste de n'avoir atteint à la cognoissance de ma question. Voulez-vous que je vous enseigne la difference de ces deux pièces?

LE M. — Je seray toujours bien aise, avec cet ancien philosophe, jusqu'à la mort mesme, d'apprendre quelque chose de nouveau.

TAB — La vraye difference est que le cul a le poil dehors et vostre nez dedans, mon maistre. Voila, en peu de mots, ce qu'il falloit respondre, et mettre vostre nez dans l'affaire tout d'un coup sans tournoyer.

QUESTION LXI

Pour escrire un sot en deux lettres.

TABARIN. — Vous avez appris à escrire, mon maistre, escririez-vous bien un sot en deux lettres?

LE MAISTRE. — A la verité, il y a longtemps que je verse en l'escriture[1]; mais il me semble impossible d'es-

[1] Pour : je m'adonne à l'écriture.

crire ce mot en deux lettres; je ne trouve aucune abreviation par laquelle je puisse raccourcir ce mot.

TAB. — Il n'y faut point aussi d'abreviation, et n'est aucunement necessaire de rechercher l'invention de le raccourcir, il ne faut qu'allonger le nez; la chose est tres-facile pour escrire un sot en deux lettres : il faut premierement mettre un S sur une de mes fesses et un T sur l'autre, puis laver vostre nez et le nettoyer bien nettement, et le mettre dedans mon cul, vous trouverez qu'il servira d'O, et, par ce moyen, il y aura sot en deux lettres. Le mesme en est de plusieurs astrologues nouveaux, qui devinent et pronostiquent les choses passées, et, quand de mauvaise rencontre ils mettent la main dans un estron, ils devinent que c'est merde, et pour dire merde, ils usent de cinq lettres; mais moy, qui sais les abreviatures, j'en auray plus tost escrit et barbouillé une page entière, qu'eux deux lignes.

LE M. — Si est-ce qu'il faut cinq lettres pour escrire ce mot.

TAB. — Vous estes sans doute de la categorie des premiers. Je vous dis, pour mon regard[1], que, quand je veux escrire merde, je ne me sers que d'un Q en une lettre, vous avez l'abreviation de merde; je tiens cette doctrine d'un savant personnage qui mesme m'apprit à escrire *apud* en une seule lettre. Il fit un grand A sur une feuille de papier blanc; je m'estonnois de ce qu'il vouloit escrire; comme j'estois en cet estonnement, il chia sur son papier.

LE M. — O le gros porc, toujours tu me parles de ces villenies.

TAB. — Bouchez vostre nez si vous ne voulez gouster des odeurs. Enfin, cet homme ayant esvacué les superfluitez de son ventre, il me le baille à sentir; je tournay le nez de l'autre costé, disant : Retirez-vous de moi ; voila un

[1] Pour : quant à moi.

A qui pue grandement, et il me dit que c'estoit le moyen d'escrire *apud* en une seule lettre.

QUESTION LXII

Pour passer sur un pont où il y auroit des foüille-merdes.

TABARIN. — Mon maistre, s'il vous falloit passer sur une petite riviere, et que, pour la traverser, il fallust de necessité franchir sur une petite planche large de deux pieds, et qu'icelle planche fust toute remplie de fouïlle-merdes, quelle invention trouveriez-vous pour passer sans marcher sur eux ny leur faire aucun tort?

LE MAISTRE. — J'y marcherois librement, car je les renverserois et jetterois toutes dedans la riviere.

TAB. — Mais vous leur feriez tort; vous seriez cause, en partie, que peut-estre ils se romproient le col ou se desnoueroient les hipopondrilles du derriere; puis les petits enfans se moqueroient d'eux les voyant sans teste.

LE M. — Je ne sçay pas d'autre invention, je te prie de me l'enseigner, Tabarin.

TAB. — Il n'y a point grand chose à faire, c'est qu'il vous faut desnouer une esguillette et excrementer sur un des bouts de la planche, elles ne manqueront toutes de se trouver au rendez-vous et à l'assignation, principalement si le vent souffle à propos et que l'odeur merdique leur ait penetré dans l'antichambre du cerveau; ils vous feront place nette, et alors vous passerez librement sur la planche sans les toucher ny leur faire tort.

QUESTION LXIII

Quel est l'animal le moins glorieux.

TABARIN. — Nostre maistre, qui est l'animal le moins glorieux des animaux?

LE MAISTRE. — C'est l'homme, Tabarin, car, bien qu'il ait le moyen de s'extoller[1] et se glorifier par dessus toutes les creatures, comme estant le plus parfait et le plus excellent, toutefois il ne se glorifie, sinon en un seul point, sçavoir est d'estre homme : c'est sa plus grande gloire, et où il se sent relevé par dessus toutes choses, et bien que plusieurs animaux ayent des particularitez, qui surpassent en quelque chose cette nature humaine, comme le linx en la veüe, le chien en l'odorat, le cerf en la course, le lion en la force, et autres telles proprietez où la nature s'est voulu esgayer pour monstrer sa puissance et declarer son industrie; si est-ce que la raison de laquelle l'homme jouit surpasse et laisse derriere soy toutes les autres considerations, et toutesfois l'homme ne se glorifie point tant que la chose requiert; ains se contente de ce que la nature luy a donné de plus rare et de plus precieux.

TAB. — Vous n'y estes pas. L'animal le moins curieux d'honneur, c'est le pourceau, mon maistre, parce qu'il ayme cent fois mieux avoir un estron en sa gorge qu'un bouquet à son oreille.

[1] S'élever.

QUESTION LXIV

Quelle est la chose la plus pesante du monde.

TABARIN. — Je vois bien qu'il y a trop longtemps que je vous importune, mon maistre, il est temps d'aller fricasser la farce; mais, cependant qu'on rince les verres, dites-moy encore ce mot : quelle est la chose la plus pesante et la plus lourde du monde?

LE MAISTRE. — C'est l'or, Tabarin, parce qu'estant composé d'une matiere plus terrestre, il est plus pesant; car il est à remarquer que toutes les choses estant faites et basties de quatre elemens : feu, air, eau et terre, plus elles participent de l'un, plus elles s'impriment des qualitez qui se retrouvent en luy. La legereté, *simpliciter* (comme disent les philosophes), convient au feu, et la legereté, *secundum quid*, convient à l'air; ainsi la gravité, *simpliciter*, convient et s'approprie à la terre, et la gravité, *secundum quid*, suit la nature de l'eau. De maniere que les choses qui sont plus terrestres ont aussi plus de gravité et de pesanteur, outre que *ad levitatem sequitur rarefactio et ad gravitatem condensatio*, plus les choses sont pesantes, plus elles sont condenses et ramassées; ainsi l'or est le plus lourd des metaux, tant parce qu'il participe plus de la terre que pour ce qu'il est plus condense.

TAB. — Vous rencontrez fort bien de dire qu'il n'y a rien au monde de plus lourd que l'or, mais vous le prenez de biais, et moy je vous prouveray par un argument *in brocardo*, que la merde est la chose la plus lourde et la plus pesante du monde : *sic autem argumentor ex concessis;* il n'y a rien de plus lourd, ny de plus pesant au monde que l'or (c'est vostre majeure ; venons à la mineure : or est-il rien de plus ord que la merde? donc

la merde est la chose la plus lourde du monde. Voila pas une demonstration tout entiere? Venons aux preuves et à l'experience : si un crocheteur a une charge de cottrets sur le dos, il les portera plus facilement; mais si de fortune il a seulement une demie-livre de merde qui veuille sortir, il la trouvera si pesante, qu'il sera contraint de descharger ses espaules pour descharger son fardeau de derriere.

LE M. — Allez, gros vilain, n'est-pas une honte qu'il faille toujours vous reprendre de ces saletez? Je vous defends de me plus parler de ces villenies ny de m'importuner davantage de vos folles demandes.

Et onc depuis il ne parla.

Ainsi Tabarin devisoit,
Ainsi il se resjouyssoit,
Vendant son bausme et ses pommades.
Heureux sont ceux qui comme luy
Peuvent gaigner l'argent d'autruy
En faisant deux ou trois gambades.

SECONDE PARTIE

DU

RECUEIL GENERAL DES RENCONTRES

ET QUESTIONS DE TABARIN

A MESSIEURS LES DISCIPLES ET SECTATEURS ORDINAIRES DE LA PHILOSOPHIE DE TABARIN, DOCTEUR REGENT A PARIS, EN L'UNIVERSITÉ DE L'ISLE DU PALAIS.

Messieurs,

La diligence et le concours ordinaire que j'ay recogneu en vous depuis trois ans, en ça [1], tant aux leçons, escrits et theses publiques de Tabarin, qu'aux disputes, altercations, demandes, questions et responses d'iceluy, m'a convié à vous tracer ces lignes, et vous representer, non si naïfvement et au vif, comme vous avez veu, ains en crayonner, esbaucher et effleurer quelque chose, afin qu'à tout le moins il vous en restast quelque idée imprimée en la memoire, et que toutes ces plaisanteries, dont la sauce vous a semblé autrefois de goust, ne fussent du tout abysmées et ensevelies dans le fleuve d'oubly. Et, certes, ce seroit une chose autant desplorable pour vos contentemens que regrettable pour vostre memoire, si, apres avoir fait un si long cours, et idolatré si long temps de vos yeux ce que vos oreilles

[1] Adverbe dont le sens est le même que celui d'*abhinc*.

ont jugé jusqu'icy si agreable, vous demeuriez à sec, sans rien remporter d'un si brave maistre, qui se peut vanter d'avoir esté aussi bien suivy que regent de son temps.

Je vous offre donc un brief recueil, abregé et compendion de ses plus rares discours, un amas de pointes les plus aiguës, où vous verrez luire une naïfveté naturelle, un langage sans fard, non feint ou dissimulé, remply de varietez et sentences bien choisies; de cette lecture, tous, de quelque qualité et condition qu'ils soient, en pourront puiser de grands profits. Le courtisan y apprendra une diversité et changement correspondant à son humeur; le noble y trouvera l'antiquité de sa race; le roturier l'estymologie de son nom; le marchand y rencontrera toujours la foire ouverte et favorable à ses desseins; les chevaliers de la table ronde y trouveront de quoy boire, pourveu qu'ils eslargissent les narines; les patissiers verront les bignets tous faits; les aveugles n'y verront rien; car, suivant un arrest donné en la cour des Quinze-Vingts, il leur est défendu de lire; les femmes ne sçauront de quel bois sont faites les cornes dont elles annoblissent leurs maris; les cocus apprendront les meilleurs cuisiniers [1]. Ceux qui ayment à se repaistre de conceptions plus relevées, et nourrir leurs esprits parmy des cognoissances plus hautes, tant en droit qu'en philosophie, y sçauront qui sont ceux qui se peuvent qualifier justement du tiltre et du nom de logicien. Les criminels de la Conciergerie auront cet advantage de sçavoir en peu de temps comme on doit faire un argument *in boraco*. Ceux qui, poussez d'un vent plus fort, desirent penetrer dans les cabinets de la physique, y trouveront les matieres toutes fraisches, *in potentia ad omnes formas*. Pour les formes, messieurs les savetiers, à Dieu n'en desplaise, les pourront trouver toutes enfermées. Quant à la privation, qui est un des principes qui concurre à la production des choses naturelles, nous aurons force questions sur le privé. Les mathematiciens, astrologues, et ceux qui appetent les abstractes, y mangeront souvent leur pain au flair; l'on leur fricassera des farces en nouveau volume. Bref, toutes sortes de gens y seront bien receus; pourveu qu'ils apportent le pain et la viande, ils ne payeront que le vin.

[1] L'Auteur de cette *Épistre* joue-t-il sur le mot cuisinier, en latin *coquus?*

SECONDE PARTIE

DES

RENCONTRES ET QUESTIONS

DE TABARIN

AVEC SES PROLOGUES, PREAMBULES ET AUTRES GAILLARDISES

A LA FIN EST INSERÉE L'EXTRACTION DE SA RACE ET L'ANTIQUITÉ DE SON CHAPEAU

QUESTION I

Qui sont ceux qui font la pire fortune entre les hommes.

TABARIN. — Mon maistre, j'avois juré par la vertu *nobis* que je ne vous importunerois plus de mes discours; mais, puisque nous nous sommes rencontrez derechef en banque, je trouve qu'il ne seroit pas mal à propos de passer joyeusement ce temps et tromper le loisir.

LE MAISTRE. Pourvu que tu me veuilles entretenir de choses serieuses d'où je puisse tirer quelque profit, j'en suis tres-content, Tabarin, car de consommer le temps en frivoles, comme tu as de coustume, c'est faire une

perte irreparable. Le temps coule sans cesse, les minutes chassent les heures, les heures tirent le jour, une journée pousse l'autre; l'hyver chasse l'esté, et continuellement nous vivons dans une revolution de siecles, d'années, de saisons, de mois, de jours, d'heures et de minutes; la fin d'une année est le commencement de l'autre; les jours coulent insensiblement à guise des flots, qui roulant peu à peu leurs boüillons viennent enfin se descharger dans la mer; ainsi malheureux est celuy qui perd le temps, et qui consomme ses années es choses inutiles, puisqu'il n'y a rien au monde de si precieux.

TAB. — Vous m'espouvantez de prime-abord, nostre maistre, car ce sont gaillardises inventées à plaisir, desquelles je vous veux entretenir ce jour, en quoy il n'y a pas grande nourriture pour un esprit fort.

LE M. — Quelquesfois, sous telles gaillardises, se recouvrent de belles pointes, Tabarin, *nam nugæ seria ducunt*[1].

TAB. — *Maxime domine*, mais, pour entrer en lice, mettez le pied dans l'estrier et la lance à l'arrest, et me dites qui sont ceux qui font la pire fortune entre les hommes.

LE M. — Tu me donnes un champ de longue estendüe, Tabarin. La fortune est aveugle, et ne regarde pas à qui elle departit ses faveurs. Quelquefois les hommes de merite sont mesprisez, et les hommes de néant s'advancent; l'estat de la vie humaine est perpetuellement en bransle; l'un monte, l'autre descend; la chute de l'un est l'advancement de l'autre. Cette aveugle deesse balance ainsi nos sorts, et n'est jamais asseurée qu'en son incertitude. Il n'y a rien, en ce monde inferieur, qui ne soit sous l'empire de ses loix; elle tient les resnes des royaumes, les donne et les departit à qui bon luy semble, et, qui pis est,

[1] Horace (*Ars poet.*, v. 451 et 452) dit :

Hæ nugæ seria ducent
In mala derisum semel exceptumque sinistre.

la vertu pour le jourd'huy est mesprisée, et le vice reveré et respecté; telle est la decadence de notre aage, pire cent fois que le siecle de plomb, et qui doit, en bref, engendrer un temps plus miserable. Ceux que j'estime faire la pire fortune sont ceux qui quittent la vertu pour embrasser le vice, et qui font choix de la deshonnesteté pour fuyr ce qui est honneste et recommandable, et, le plus souvent, quand ils se sont longtemps entretenus dans leurs meschancetez, et sont repris de justice et punis selon leurs demerites : mais surtout je deplore la condition de ceux qui vont aux galeres pour tirer à la rame; car on les peut nommer les vrays esclaves et le rebut de la fortune.

TAB. — Voila mal enfourné, mon maistre, pour le premier coup. Peut-estre que vostre pere estoit à Marseille [1], puisque vous deplorez tant les galeriens; pour mon regard, ceux que je trouve faire la pire fortune, ce sont les joüeurs de violons, de luth et d'espinette.

LE M. — Comment, Tabarin! y a-il quelques-uns au monde qui vivent avec plus de contentement qu'eux? ils sont continuellement en danses et en banquets.

TAB. — Ils sont d'une condition si miserable, que toutes leurs commoditez, leurs biens, leurs richesses et leur vie mesme, ne despend que du bois et de la corde. N'est-ce point estre bien infortuné? Ceux qu'on meine à la Greve n'en ont point davantage.

QUESTION II

Quelle difference il y a entre une femme et une maison.

TABARIN. — Par ma foy, je viens d'un lieu où j'ay bien eu du plaisir; il n'en faut point mentir, car, comme dit

[1] Nous dirions aujourd'hui Toulon.

l'autre, volupté qu'on conçoit, ce neantmoins plaist-il; dame, en voila un qui me regarde, mon maistre, est-ce pour bien ou pour mal?

LE MAISTRE. — C'est pour bien, il n'y a personne en la compagnie qui te veuille du mal.

TAB. — Regardez donc aussi bien le derriere que le devant.

LE M. — Mais tu te perds en tes discours, Tabarin; en quel lieu as-tu eu tant de contentement?

TAB. — A propos, ouy, à la verité, par ma foy, ça esté dans le Palais, où j'ay vu plaider quatre sortes de personnes bien differentes : la cause s'agissoit entre un bossu, un boisteux, un chastré et un aveugle. Le bossu disoit qu'il y avoit longtemps qu'il estoit en procès, et qu'il vouloit estre deschargé de ces pièces; le boisteux presentoit sa requeste la-dessus, et disoit qu'il avoit fait une infinité de pertes, et qu'on luy feroit tort si on ne luy bailloit le droit; mais de ce quoy je m'estonne davantage, ce fut d'un aveugle qui dit qu'il ne payeroit jamais les interests, si on ne faisoit en sorte qu'il vist les pieces, et qu'il vouloit estre necessairement esclaircy du faict. Devinez qui a perdu la cause, mon maistre.

LE M. — Lequel est-ce des quatre qui a perdu son proces?

TAB. — Ça esté le chastré, par ma foy, car il ne sçeut jamais faire exhibition des pieces necessaires au proces, et, bien davantage, il fut le seul qui demeura sans pouvoir monstrer ne produire aucuns tesmoins, et ainsi perdit son proces faute de produire. Mais, à propos de maree, quelle difference trouvez-vous entre une femme et une belle maison?

LE M. — Il n'y a point grande difference, Tabarin : une belle maison, bien bastie et enrichie au dedans de toutes ses particularitez, peut, en quelque chose, symboliser et convenir avec les beautez de la femme. Les philosophes apportent des differences et des raisons pour-

quoy les femmes ne peuvent pas s'accorder, quant à la nature, ensemble avec une maison; mais quant aux accidens, il y a bien de la convenance.

TAB. — Ny en la nature, ny aux accidens, il n'y a rien de plus discordant qu'une maison et une femme.

LE M. — Comment, Tabarin?

TAB. — La difference d'une femme et d'une maison est que, quand on veut bastir une maison, on la couvre de peur qu'il ne pleuve dedans, et la femme, au contraire, plus vous la couvrirez, plus il y pleuvra; voila la difference, mon maistre.

QUESTION III

Quel est le plus grand voleur du monde.

TABARIN. — Entre tant de coupeurs de bourses, qui sont dans Paris, qui empruntent l'argent d'autruy sans interest ny intention de le rendre, pourrez-vous bien me dire lequel vous estimez estre le plus grand et le plus insigne voleur?

LE MAISTRE. — Je ne communique nullement avec telles gens, Tabarin; trop bien sçay-je qu'il y en a un grand nombre dans Paris, car le vice est aujourd'huy tellement impuny, que tout le monde y court à bride abattue sans crainte des loix ny des malheurs qui en peuvent reüssir.

TAB. — J'en vis dernierement prendre un sur le pont Neuf, à qui on pensoit couper l'oreille, mais on trouva qu'un autre avoit deja fait l'office.

LE M. — Pour moy, je tiens que le plus grand et le plus insigne voleur qui se puisse trouver est celuy qui mesdit d'autruy et qui desrobe sa bonne renommée; ce larcin est un des plus grands vols qu'on puisse faire à un homme, car de luy prendre un manteau ou un chapeau, cela est de peu de consequence.

TAB. — C'est toujours un trait de courtoisie d'oster le chapeau, mon maistre.

LE M. — Mais quand on s'attaque à l'honneur, et que, d'une langue medisante, nous deschirons la renommée d'autruy, il n'y a vol, pour signalé qu'il soit, qui puisse entrer en parallele avec celuy-cy. *volat irrevocabile verbum;* une parole, une fois sortie, ne se peut rappeler; c'est pourquoy la nature, sage et prudente en ses effects, nous a donné deux oreilles et une langue, voulant signifier qu'il faut beaucoup ouyr et peu parler, jaçoit[1] que nos sens exterieurs soient limitez de quelque empeschement pour retarder l'action, comme les yeux sont couverts de paupieres, nature, en attachant nostre langue au palais, nous a baillé deux obstacles, afin de ne l'exercer en vain, qui luy servent comme de murailles, qui sont les dents et les levres, afin qu'estant retardez par l'ouverture de ces deux ponts, nous peussions premediter deux fois une chose devant que de la dire. Y a-il larcin plus dangereux que celuy qui ravit la bonne renommée de son prochain? Tout autre larcin se peut restituer, mais celuy-cy ne se peut rendre, et n'y a rien qui puisse oster la tache que la medisance a imprimée sur l'honneur de quelqu'un.

TAB. — Vos discours ont bien quelque chose de superficiel; mais vous ne touchez jamais au fond de la question. Ceux que j'estime les plus grands voleurs de France sont les procureurs et les advocats, parce qu'ils n'ont qu'une plume, et toutesfois il n'y a personne qui se puisse vanter de voler aussi haut qu'eux.

[1] Pour : encore que.

QUESTION IV

Pourquoy on mouille les œufs quand on les met cuire

TABARIN. — Mon maistre, je fus l'autre jour le plus estonné du monde de voir nostre chambriere qui, mettant cuire un œuf à la coque, cracha dessus; sçavez-vous bien la raison pourquoy cela se faict?

LE MAISTRE. — C'est l'ordinaire coustume qui se practique, Tabarin. J'ay veu toujours cette façon de faire depuis ma jeunesse; je parlois l'autre jour à un certain philosophe de cecy, il me disoit que le feu ou la chaleur estant autour d'un air condensé...

TAB. — Qu'appelez-vous condensé? je n'entends point le grec.

LE M. — C'est-à-dire agregé et ramassé, qu'elle fait eslargir cet air qui se rarefie, et qu'il faut necessairement qu'il s'esvapore ou par amitié ou par force; et cela se fait souvent avec grand bruit, principalement quand le feu environnant est aspre.

TAB. — Il faut donc dire qu'il fait bien chaud quelquesfois derriere moy, car j'y entends souvent de grandes canonnades.

LE M. — Voila la cause pourquoy on les rafraischit, afin qu'ils ne s'esclatent et ne pettent.

TAB. — C'est donc pour les empescher de peter qu'on crache sur les œufs et qu'on les mouille, mon maistre?

LE M. — C'est la verité.

TAB. — Mon maistre, faites-moy un plaisir.

LE M. — Je le veux, Tabarin, il n'y a rien que je ne fasse pour toy.

TAB. — Si vous voulez m'empescher de peter, crachez-moy au cul, et je vous chieray au nez.

LE M. — O l'impudent vilain! sera-il dit que tu nous embausmeras incessamment de tes villenies?

QUESTION V

Qui sont ceux qui s'accordent mal en musique.

TABARIN. — Mon maistre, quelles gens estimez-vous qui s'accordent mal en musique?

LE MAISTRE. — Pour te respondre pleinement, il faut sçavoir quelle est la nature de la musique pour, de là, venir à la cognoissance des effects. Arist., livre VIII de la *Répub.*, chap. IV [1], dit que la musique est une branche qui a la vertu pour son trosne, parce qu'elle n'engendre point seulement cette melodie qui vient frapper nos oreilles, mais aussi elle fait naistre une certaine proportion en nos œuvres, sur laquelle nous moulons nos actions. Cette harmonie produit en nos ames un accord meslodieux qui fait que nous suivons ce que nous dicte la raison; aussi la musique est-elle tout à fait divine, et derive des astres, où les anciens philosophes tiennent qu'il y a un son harmonieux qui regle et donne le bransle aux mouvemens des cieux; aussi, pour respondre à ta demande, je te diray qu'un homme vertueux s'accordera toujours mieux qu'un autre; mais, pour ce qui est de la musique et de son harmonie, celuy qui s'est le plus exercé en cet art me semble se devoir mieux accorder, parce qu'il s'est acquis l'habitude qui le facilite par-dessus les autres, tant à bien chanter qu'a regler le ton et le corps des musiciens, où, au contraire, celuy qui ne l'a jamais exercé s'accorde tres-mal.

[1] Aristote se demande, en effet, « s'il faut croire que la musique contribue en quelque chose à la vertu; » et sa conclusion est assez exactement indiquée par Mondor. — *Politique*, liv. VIII, ch. IV-VII. (*Repub.* a été mis pour *Pol.*)

TAB. — Je crois, pour moy, que le fils de M. Jean-Guillaume seroit fort bon musicien, car, depuis qu'il a pris la mesure du col du pauvre patient, il fait bander sa chanterelle sur un si haut ton, que bien souvent l'harmonie de la corde, qui bande trop fort, convertit toute la musique en souspirs et en sincopes.

LE M. — La musique a ses parties, ses tons, demy-tons, soupirs, clefs, et autres singularitez qui regardent la melodie, et font qu'un homme aye une grande experience pour accorder le chœur, principalement quand il entremesle les luths, violes et autres instrumens musicaux, et ainsi ceux qui n'auront acquis cette habitude s'accorderont tres-mal, Tabarin.

TAB. — Toutes vos definitions ne sont que des paroles inutiles : ceux qui s'accordent tres-mal en musique, c'est un vieillard marié avec une femme.

LE M. — Comment se fait cette dissonante harmonie, Tabarin? Je ne vois aucune raison qui authorise ton discours.

TAB. — Premierement, le plus grand defaut vient du vieillard, qui ne bat point bien la mesure.

LE M. — Si est-ce pourtant qu'il a de l'aage et de l'experience.

TAB. — En second lieu, la femme veut toujours chanter par nature, et le vieillard ne chante que par B mol, lettre qui en grec vaut autant qu'un V. Qu'arrive-il en troisieme lieu la-dessus?

LE M. — Qu'arrive-il, Tabarin?

TAB. — La jeunesse de la femme luy fait faire deux ou trois soupirs, puis elle change de partie, de tons et de notte et prend la quinte.

LE M. — A la verité, les femmes sont bien quinteuses, Tabarin; tu as quelque raison en cecy.

TAB. — Ce n'est pas tout; quand elle a pris une quinte, elle retourne le feuillet, et, au lieu de deux nottes vuides, en prenant une pleine, elle change de clef, et met une

crochüe sur le front de son mary. Voila ceux qui s'accordent le plus mal en musique.

QUESTION VI

Quels advocats il fait bon consulter pour un procez.

TABARIN. — Monsieur, depuis deux jours en ça on m'est venu donner un adjournement, touchant une fille que j'avois enflée (mais je ne songeois point à mal, par ma foy), cela fut fait à l'impourvu : j'estois allé en la cave pour me descharger d'un flux de ventre, nostre servante y vint sans chandelle, et, comme je m'estois mis aupres du tonneau, elle vint aussitost pour tourner le robinet; mais, sentant que le vin ne venoit plus, elle demeura toute estonnée, c'est la plus plaisante drollerie du monde; je vous asseure que vous en rirez trop; elle se laissa donc tomber à la renverse de frayeur qu'elle eust, et moy pensant par courtoisie la relever, elle me fit tomber aussitost apres, et je vous laisse un peu à penser la où nous estions. Et maintenant, je ne sçay si quelque couleuvre luy est entrée dans le ventre; mais elle m'a fait appeler pour estre ouy en jugement. Pour moy, je ne luy demande rien, je la quitte et me tiens pour content.

LE MAISTRE. — Elle a bien raison, Tabarin, de te faire appeler; tu seras enfin contraint de l'espouser par droit de justice.

TAB. — Par la mort diable! vous en aurez menty; je veux garder le droit pour moy-mesme. Vous estes un sot.

LE M. — A qui parles-tu? est-ce à moy à qui tu adresses ces paroles?

TAB. — Non da, mon maistre, ce n'est pas vous que j'appelle sot; mais les paquets s'adressent à vostre sei-

gneurie. Cependant quel remede, quel conseil me donnez-vous? qui dois-je consulter?

LE M. — Bien qu'en vain tu chercherois des remedes en cette cause, il est bon toutesfois de regarder à qui on s'adresse; il te faudroit consulter quelque vieillard, qui, par une longue experience qu'il a acquise depuis sa jeunesse, te pourroit donner un bon conseil et un remede tres-souverain pour ce suject.

TAB. — Non, mon maistre, les vieillards ne font que tousser et qu'esternuer; je n'aurois jamais raison d'eux. Devinez, selon mon jugement, lequel il fait bon consulter?

LE M. — Qui, Tabarin?

TAB. — On ne sçauroit consulter jamais un meilleur advocat que monsieur le cul, parce qu'en peu de temps il vous rendra ses affaires si claires et liquides que mesme vous les pourriez boire et avaler sans mascher, tout ce qu'il dit, ce ne sont que sentences dorées; tout ce qu'il escrit, ce n'est qu'en lettres d'or; et, qui plus est, il y a des sentimens, nostre maistre.

LE M. — O le gros porc! nous repaistras-tu toujours de telles viandes?

TAB. — Il n'y a rien pourtant de plus delicat au monde, c'est un hachis et une capilotade la plus delicieuse que vous ayez jamais goutée; esprouvez-le seulement, vous verrez que la consultation vous reüssira à votre contentement.

QUESTION VII

Quelle difference il y a d'une femme à un oyseau.

TABARIN. — Mon maistre, quelle distinction mettez-vous entre une femme et un oyseau? encore est-ce une

belle particularité à un homme quand il esveille ses idées à la cognoissance de quelque secret.

LE MAISTRE. — Tu dis la verité, Tabarin, nostre ame est eternelle, *a parte post*, et desire toujours d'apprendre jusqu'a ce qu'elle soit arrivée à la source et origine de toutes les cognoissances, qui est le souverain bien; ce desir et cet appetit s'esveille en nous par une certaine curiosité que la nature nous a infuse à nostre naissance, de façon que les esprits mesmes les plus indigestes ont cette inclination et sont bien aises d'apprendre quelque chose.

TAB. — Respondez donc à ma demande sans tant tournoyer, et ne consommez point le temps en vain.

LE M. — J'ay donné, il y a longtemps, une solution à cette question, Tabarin, touchant la difference dont tu m'as autrefois entretenu; mais de parler philosophiquement avec un esprit lourd comme le tien, et de luy faire concevoir les raisons naturelles de cecy, ainsi qu'elles sont en degré plus haut que tes conceptions, aussi est-il tres-difficile de te les faire entendre.

TAB. — *Ad rem*, je vous prie. Vous m'allez toujours chercher un *alibi* extravaguant.

LE M. — La difference que je mets entre un oyseau et une femme, bien qu'elle soit en l'espece, comme je t'ay enseigné autrefois, et que, de sa propre nature, la femme soit distinguée de l'oyseau, tu le peux remarquer au plumage, en la composition des organes, au bastiment, tant des parties exterieures qu'interieures, tant contigües que continües, tant similaires que dissimilaires, tu le peux cognoistre au vol et à la legereté.

TAB. — Pour ce costé-la, je defie le plus subtil du monde de cognoistre lequel des deux est le plus leger de la femme ou de l'oyseau; pour moy, je tiendray toujours l'affirmative pour les femmes.

LE M. — Je te pourrois apporter la definition de Platon, bien qu'accidentelle à l'homme et à la femme, *homo*

est animal implume, bipes, et, par la, tu pourras recognoistre la grande difference qu'il y a d'une femme à un oyseau.

TAB. — Je m'en vay vous faire un argument *in dabitis*, par lequel je vous prouveray que ce n'est point là où est la difference. Toute femme n'est-elle point corporelle?

LE M. — On en trouve peu de divines et de spirituelles, Tabarin; c'est *rara avis in terris*.

TAB. — L'oyseau a un corps, donc l'oyseau et la femme ne sont qu'une mesme chose; n'estant qu'un, ils n'ont qu'une essence, sont indivisibles; estant indivisibles, ils participent à la mesme nature, ils sont tous un mesme genre, ils constituent un mesme esprit; *ergo*, semblables; *ergo*, sans difference; *ergo*, vous estes une beste. Voila degoiser de la philosophie à pleine cuvée, cela; voyez, je vous prie, en quelles extremitez je vous reduis *a prima ad ultimum*. Reprenant la queue de tous mes sillogismes, je prouve que vous estes un animal. La vraye difference qu'il y a d'un oyseau à une femme se remarque en ce que, quand l'oyseau est sur l'arbre, et qu'il aperçoit l'harquebusier ou l'archer qui bande son arbaleste, il s'enfuist, et quand la femme voit l'arbaletier qui bande sa raquette, elle se couche. Falloit-il tant tournoyer pour venir tomber si pres?

QUESTION VIII

Quelle distinction il y a d'une femme à un verre.

TABARIN. — Mon maistre, allons boire; j'ay le gosier bien aride : par ma foi, j'avallerois maintenant une douzaine de verres de vin sans m'arrester; mais, à propos de verres, quelle distinction et difference mettez-vous entre un verre excellent et une femme?

LE MAISTRE. — Tu ne parles jamais que de manger ; à quoy bon comparer une femme à un verre?

TAB. — Je m'en vay vous le dire, parce que la nature, qui, au commencement, venant enfin à symboliser dans l'antiperistase d'une navigation où le dieu Neptune, assis sur le mast d'un navire, ouy, par ma foy, il est vray... Car la chose venant, plaist-il?

LE M. — Tu ne sçais ce que tu dis ; ne vois-tu pas que tu t'esgares en tes discours? Un beau verre de cristal bien net, bien poly, dont la glace transparente aille monstrant l'esclat de ses richesses, peut se comparer à une belle femme, dont la face reluisante produit mille rayons dans l'ame de ceux qui regardent ; c'est dans leurs yeux où, comme dans un cristal, parfois l'amour se baigne et prend plaisir à s'esgayer.

TAB. — Tous les diables ! nostre maistre, vous me faites venir l'eau à la bouche ; par ma foy ! n'en parlez pas davantage ; et puis ce n'est pas là qu'il faut chercher la difference, la distinction d'une femme et d'un verre.

LE M. — Où la trouves-tu, Tabarin?

TAB. — Je la trouve en ce que, quand on a beu dans un verre et qu'on n'y veut plus boire, on le jette par terre, et il se casse ; au contraire d'une femme : car, quand vous aurez beu vingt ans dans son vaisseau hypocondriaque, et que vous le jetteriez cent fois contre terre, encore qu'il soit fendu, il ne se cassera jamais ; de sorte que vous serez contraint toute vostre vie d'y boire malgré vous ; vrayment, ce n'est point un verre de fougere, car on dit que, quand on y met de la poison, le verre se casse ; mais il y aura plus de cinquante ans que la poison operera dans ce vaisseau infect, et toutesfois on n'en pourra voir le bout ; il faudroit bien cent boistes de vostre bausme pour le purger ; c'est une playe incurable.

QUESTION IX

En quel temps les hommes travaillent davantage pour les femmes.

TABARIN. — J'admirois l'autre jour dans le Palais un homme qui se fust volontiers transplanté aux quatre coins du monde pour l'affection qu'il portoit à sa femme. En quel temps est-ce, je vous prie, que l'homme travaille davantage pour les femmes?

LE MAISTRE. — Toute nostre vie n'est qu'un perpetuel travail, Tabarin; ce n'est qu'un continuel flux et reflux : depuis que l'homme est marié, il engage sa liberté et se vend soy-mesme, à l'envi des mecontens; car des lors le soin et le soucy de son mesnage l'attire dans un monde de peines, et il est en perpetuelle agitation; tantost il court les mers, va aux Indes, traverse les Moluques, pour tascher d'attraper quelques richesses, *effodiuntur opes, irritamenta malorum* [1]. Il n'est à peine retourné que la fin de son travail est le commencement d'un autre; le repos se bannit de son ame; il a toujours l'esprit bandé sur les affaires de sa famille, et, comme balancé dans l'incertitude de sa fortune, il revient, il coupe, il taille, et rogne de tous costés. Quelquefois il arrivera qu'une femme luy aura apporté quelque dot; mais, pour la difficulté de l'avoir, il faudra suer sang et eau, se consommer en proces, et alors j'estime que les hommes travaillent davantage pour les femmes, car il n'y a rien de si penible qu'à solliciter un proces ny où on employe tant de soins, et le plus souvent, apres avoir bien travaillé, on se trouve frustré de ses espérances; quelques-

[1] Ovid., *Metel.*, I, 140.

fois il arrive aussi que les femmes travaillent pour les hommes.

TAB. — Pour cela, c'est une chose qui arrive assez souvent; quand elles voyent que leurs maris sont empeschez, elles ne veulent pas perdre le temps de leur costé : elles ayment mieux faire travailler un autre en leur place.

LE M. — En quel temps estimes-tu donc que les hommes travaillent davantage pour les femmes, Tabarin?

TAB. — C'est quand ils süent la verole, nostre maistre; car ils vuideroient volontiers jusqu'à la derniere goutte de leur sang pour leur consideration; ils font des dietes admirables pour les femmes; bref, leur travail est si penible, qu'ils süent perpetuellement pour elles; ils font des voyages estranges pour ce sexe, ils vont en poste à Naples; de la, passant sur la ligne equinoctiale, où est la zosne torride, ils reviennent par le pays de Sirie, Suede et Baviere, et tous ces voyages se font sans bouger de leur place, et quelquesfois sans boire ny manger : voulez-vous travaux plus penibles que ceux-cy?

LE M. — J'estois bien estonné si tu ne m'allois repaistre de ces vilains discours.

TAB. — J'estois bien estonné si vous respondiez à une seule de mes demandes.

QUESTION X

A qui la barbe vient premier que la peau.

TABARIN. — J'ay admiré cent fois les chats et les chevres, et une infinité d'autres bestes, mon maistre, qui portent de la barbe; je m'estonnois de voir croistre leur barbe insensiblement avec leur aage, et toutesfois je voyois d'autres choses où la barbe estoit premiere au monde

que les autres particularitez du corps; à qui pensez-vous que la barbe vienne premier que la peau?

LE MAISTRE. — Cela ne s'est jamais veu; il faut toujours voir l'arbre devant que voir les feuilles, et les fleurs devant qu'apercevoir les fruits; la nature a ainsi ordonné la despendance et constitution des choses que nous voyons en l'univers; tout ce qui prend accroissement s'augmente peu à peu, ainsi qu'un feu, qui, excité par le souffle des vents, produit une petite fumée, puis s'embrase en soy-mesme; de là, il esclatte et monte au faiste des arbres, prend vigueur, et de sa flamme rapide emporte, dissipe, ravit, consume ce qu'il rencontre : quand quelque chose commence de naistre, ce n'est qu'une masse d'imperfections, qu'un meslange confus de discordes, qui, avec le temps, se digere, se perfectionne et prend ses accroissemens.

TAB. — Teste non pas de ma vie! et puis vous dites que vous ne sçavez point de science? Il n'y a asne en notre pays qui en puisse tant dire; mais vous n'y estes pas arrivé : vostre nez n'est pas long assez pour penetrer dans cette affaire; la chose à qui la barbe vient premier que la peau, c'est à un estron, mon maistre : vous le voyez fleurir et velu devant que jamais il aye une seule particule de la peau.

QUESTION XI

Pourquoy on pette quelquesfois en pissant.

TABARIN. — Mon maistre, vous pouvez bien fermer la bouche et ouvrir les narines; je m'en vay vous tirer droit au nez : pour quelle raison est-ce qu'en pissant il arrive quelquesfois insensiblement, et sans y songer, qu'on pette?

LE MAISTRE. — Oh! le vilain! nous voila pas entrez dans l'ordure?

TAB. — Vous y estes embourbé jusqu'au nez, mon maistre; vous avez moyen de boire à vostre saoul et de manger tout ensemble.

LE M. — Mais faut-il que je te reprenne continuellement de ces villenies et salletez?

TAB. — Il est vray que les paroles ne puent point; mais cela sieroit mieux en vostre bouche qu'en la mienne.

LE M. — A quoy servent les galeres, que tu n'y es attaché, pour tirer à la rame? Tu verrois à tout le moins de quel costé vient le vent.

TAB. — Pourveu qu'il ne vienne point du septentrion culique, il ne m'en chaut; mais, je sçay, vous estes de nature humide et fort sujet aux exhalaisons. Retirez-vous d'icy! Mort de ma vie! vous m'avez bridé le nez d'une mauvaise odeur! Trente diables! quelle puanteur! Voila un mauvais vent de bise; s'il pleut de ce vent-la, nous sommes en danger d'estre embrenez tout à fait.

LE M. — Mais à qui en as-tu? Es-tu yvre? Veux-tu entretenir le monde de tes ordures?

TAB. — A quoy sert Montfaucon, que vous n'y allez estaller vos marchandises, sans venir icy empuanter nostre theastre? Pleust aux oignons que le gibet fust changé en taverne! vous viendriez tout à propos pour servir de bouchon. Le vent vous souffleroit au derriere, mais ce seroit bien autrement.

LE M. — Viens ça, gros vilain! Ne vois-tu pas qu'on se moque de tes ordures et qu'il n'y a paroles plus malseantes à un homme que celles que tu proferes? Nous devons estre aussi bien nets en nos discours et communs entretiens qu'en nos mœurs; un langage vilain desplaist à tous : nous devons conformer nos paroles à ce qui est de l'honnesteté; et nous laisser emporter à ces ordures, c'est vomir nos saletez et rendre par la bouche ce que nous devrions expulser par un autre endroit. Apprends à

estre plus modeste en paroles ; c'est une vertu qui doit estre courtisée esgallement de toutes sortes de personnes ; un homme sage ne se laisse jamais prendre à tels vains discours, qui sont de leur nature boufonesques ; on n'en peut remporter que du deshonneur et du blasme.

TAB. — Où allez-vous chercher midy à quatorze heures ? Respondez seulement à ce que je vous demande, ou confessez vostre ignorance en cette matiere.

LE M. — J'ayme mieux confesser mon ignorance en cecy que de proferer aucune parole qui tournast à mon deshonneur ; nous devons estre entiers et nets en nos discours, ou, autrement, nous symboliserions avec la nature des pourceaux, desquels la salleté me fait horreur.

TAB. — Puisque vous ne voulez mordre en cette matiere, je vous en vay raconter ce que j'en sens. La seule raison pour laquelle il arrive qu'un homme pette en pissant est que monsieur le cul est un organe tres-prudent (aussi a-il de la barbe comme les philosophes) ; quand il voit donc qu'on veut pisser, il donne advertissement à tous ceux qui sont aux environs, et dit en son langage merdique : « Garre l'eau ! » Voila pas un beau trait d'une grande prevoyance ?

QUESTION XII

Qui sont les meilleurs tripotiers de la France.

TABARIN. — Vous en avez menty, vilaine ! Vous estes une gueuse, mordienne ! Me voila en colere, je suis fasché, par ma foy !*

LE MAISTRE. — Qu'y a-il, Tabarin ? Me semble, à te voir, que tu sois esmeu ?

TAB. — N'est-ce pas une honte d'entendre des injures d'une femme ? Mort de ma vie ! je lui ay bien tripoté les joües ; vous estes une coquine !

LE M. — Pour beau! tout beau! Appaise un peu tes feux; qui a-il? sçachons voir.

TAB. — Pour le confesser, j'estois allé prendre une heure de recreation dans un tripot; maintenant cette maraude de servante me vient contester[1].

LE M. — C'est à faire à des chiens à abbayer contre leurs femelles, et non aux hommes, qui sont d'une nature plus courageuse.

TAB. — Je ne suis point de la nature des chiens, nostre maistre; quand on me pique, j'esgratigne; mais, puisque nous sommes sur le tripot, qui trouvez-vous en France qui se puisse qualifier du nom de meilleur tripotier?

LE M. — Le jeu de tripot est l'exercice ordinaire des grands, et à ce mestier se portent ordinairement les plus experts et les plus adroits; pour moy, je tiens qu'en la France on ne sçauroit trouver de meilleurs tripotiers que dedans Paris; car, comme c'est la metropolitaine du royaume, aussi prend-on plaisir de tous costez, et principalement les hommes industrieux, à y venir choisir leur demeure et habitation.

TAB. — Ce n'est pas la, mon maistre; il est bien vray que c'est à Paris où l'on retrouve les premiers tripotiers de France; mais ceux qui, à bon droit, se peuvent qualifier de ce nom, sont les macquereaux.

LE M. — Pour quelle raison, les macquereaux?

TAB. — Parce qu'il n'y a personne qui sçache mieux s'adresser dans le petit trou, dans la blouse et dedans la grille qu'eux. Ils ont toujours leur tripot ouvert, mais il faut apporter les balles et les raquettes, et, bien davantage, on s'y eschauffe tellement, que souvent, en quatre coups, ils vous font gaigner une partie qui vous contraint d'aller au royaume de Suede, pour vous raffraischir et vous faire frotter.

[1] Disputer.

QUESTION XIII

Pour faire un diable d'artifice, ce qu'il faudroit pratiquer.

TABARIN. — Quelle invention vous imagineriez-vous pour faire un diable d'artifice, mon maistre?

LE MAISTRE. — Il faudroit aller à l'original, Tabarin; on ne le peut peindre si artificieux qu'il est; et, quand bien mesme un Appelles en voudroit crayonner la forme, il seroit impossible. Le diable est un Protée qui change de toutes couleurs, et s'accommode à l'humeur de ceux qu'il suit pour les attrapper; de rechercher rusé plus industrieux, ny artificieux, il est impossible; ainsi ta demande est inutile et vaine; car quel artifice pourroit-on prendre pour faire la ressemblance d'un artifice, si l'art a tant de peine à imiter le naturel, et vouloir perfectionner par ses industries ce qu'elle enfante et met au jour, combien auroit-elle plus de peine à representer ce qui n'est point et ce qui ne s'est jamais veu? Si c'est en bosse et en relief que tu veux jetter et former ce diable artificiel, il faudroit presupposer toutes les furies devant que de venir à un assemblage, ce qui ne se peut faire, puisque le diable est invisible et qu'il n'a point de corps; car dela suit qu'il est invisible, et, n'ayant pas de parties materielles, on ne le pourroit former; si c'est en plate peinture que tu le veux crayonner, il n'y a peintre, pour expert qu'il soit, qui le peut faire, puisqu'en vain il donneroit des couleurs à ce qui n'en a point, outre qu'il est requis à un peintre d'avoir l'objet devant ses yeux; autrement, les idées s'esvaporent hors de sa puissance imaginative, qui est la matrice où il forme la representation et les postures des choses qu'il veut representer.

TAB. — Je voy bien que vous n'avez jamais esté en enfer, nostre maistre, puisque vous ne sçavez comment il

faut faire un diable d'artifice; mais vous irez bientost, s'il plaist à Dieu.

LE M. — C'est un chemin que je ne veux point apprendre, Tabarin...

> Noctes atque dies patet atri janua ditis,
> Sed revocare gradum superasque evadere ad auras,
> Hoc opus, hic labor est[1]...

via lata quæ ducit ad Orcum. Le chemin de l'Averne est large et spacieux, et bien souvent il arrive que l'artifice du diable nous y precipite et nous y entraisne.

TAB. — Revenons, je vous prie, et ne nous perdons point en si beau chemin; vous dites qu'on ne peut faire un diable artificiel? N'a-t-on pas autresfois peint des chimeres et des fantasies qui n'ont jamais eu autre estre que celuy que l'intellect humain leur a donné?

LE M. — Il est vray qu'on a peint autrefois des chimeres, lesquelles, jaçoit qu'elles n'aient aucune essence, *parte rei*, toutesfois *habent fundamentum in re* (πρὸς τε λέων, ἐπιθένδε δραxων μεστηδε Χιμαίρα). Les chimeres se font dans nostre esprit par l'assemblage et union de diverses choses que l'intellect conçoit comme joinctes ensemble.

TAB. — Sçavez-vous comment vous ferez une belle chimere, nostre maistre? Il faudroit que vous missiez vostre nez dans mon cul : ce seroit la plus belle chimere qui se peut imaginer; il y auroit de la realité et de la *parte rei;* mais, par le mesme moyen, je vous veux enseigner comment il vous faudroit faire un diable d'artifice. Premierement, il luy faudroit bailler des jambes de laquais et des souliers de solliciteur de proces, un cul de couvent, afin que le vent luy soufflast toujours au derriere, des oreilles d'asne pour entendre de plus loin, un nez de sergent pour avoir meilleur flair, des cornes de cocu pour sonner la retraite, et finalement une teste de femme; car il n'y a rien qui rapporte tant aux actions

[1] Virg., *Æneid.*, v. 127-129.

des diables que ce sexe maudit. Voila comme il faudroit faire un diable d'artifice, nostre maistre, sans aller chercher la quintessence de l'alchimie et employer tous les vieux registres de Nostradamus pour cette invention.

QUESTION XIV

Qui sont ceux qui trafiquent le plus en ce monde.

TABARIN. — Mon maistre, l'experience que vous peut avoir donnée vostre vieillesse me pourroit-elle bien declarer qui sont ceux qui trafiquent le plus dans l'univers?

LE MAISTRE. — Le monde est de large estendüe, Tabarin; chacun a droit de s'en dire bourgeois, chacun y trafique : l'un y vend, l'autre y achepte; tous, de quelque condition qu'ils soient, taschent, tant par le travail de leurs corps que de leurs esprits, à gaigner leur vie, et trafiquer pour leurs descendans et pour leur vieillesse. Exemple des fourmis qui recueillent l'esté pour leur hyver. Malheureux est celuy qui ne travaille point, et qui croit que les alloüettes lui doivent tomber toutes rosties! C'est un trait d'une grande imprudence que de ne point trafiquer pendant qu'on a le temps et que la fortune nous rit; l'occasion est chauve : pendant nostre jeunesse, si nous ne trafiquons pour nos vieux jours, nous sommes en danger de ne la rappeler jamais. Or tout trafic se fait au dedans ou au dehors de nostre pays; toutes les nations ont esté poussées par je ne sçay quel instinct à trafiquer chez leurs voisins, et, par ce moyen, à avoir le commerce libre; c'est l'invention de la vie humaine et l'union qui joint les hommes l'un avec l'autre; ce trafic vient de ce que toutes les provinces ne sont pas remplies d'une mesme chose : la nature prudente n'en a desparty ses faveurs esgalement à toutes les regions, leur donnant à

toutes quelque chose de particulier, afin d'engendrer en nos ames un desir d'y trafiquer : *Non omnis fert omnia tellus,*

> India mittit ebur, molles sua thura Sabæi,
> At Chalibes nudi ferrum, virosaque pontus
> Castorea, Eliadum palmas Epiros equarum [1].

Ainsi une region, ayant en soy ce que l'autre n'a point, trafique, donne et emprunte à ses voisines, et ses voisines d'elle. Mais le plus grand trafic vient toujours du dehors, et, plus loin on va, plus le trafic est grand.

TAB. — Voila bien trafiqué, et, toutesfois, vostre trafic ne me plaist point. Vous allez chercher des alibis forains [2]; il vaudroit mieux demeurer dans les termes de lard, et frotter vostre nez avec de la coine; ceux qui trafiquent davantage en ce monde, selon mon jugement, ce sont les femmes.

LE M. — Il est bien difficile de croire ce que tu dis, Tabarin; je n'estime pas que ta proposition soit appuyée d'aucune verité.

TAB. — Il est tres-aisé de le croire pourtant par l'experience; car elles sont si subtiles et si artificieuses en leur trafic, que, pour une peau de conin, elles gaigneront les queues de cent veaux : c'est un trafic usuraire à dix pour cent, ou cent pour dix; prenez lequel vous voudrez.

QUESTION XV

S'il y avoit une araignée dans le corps, comme il la faudroit tirer dehors.

TABARIN. — C'est une belle chose d'appliquer son esprit à quelque belle invention et subtilité, nostre maistre; cela est digne d'un homme doué de prudence et de rai-

[1] Virg., *Georg.*, I, 57-59.
[2] Des contes en l'air. Expression proverbiale.

son ; ainsi, peu à peu, l'experience des choses a produit les artifices et inventions que nous voyons devant nos yeux. Sçavez-vous bien, vous qui estes medecin, tirer une araignée du corps d'un homme, s'il l'avoit avallée par mesgarde, sans qu'elle envenimast ses entrailles?

LE MAISTRE. — L'araignée est une beste venimeuse, qu ne vit que d'ordures, et qui, par consequent, feroit un grand mal à un homme si elle estoit entrée dans son corps. Devant que de declarer l'invention que je trouverois pour la jetter dehors, faut que tu sçaches que l'estomach est celuy qui cuit, qui enferme et qui reçoit les viandes qui lui sont envoyées par l'esophage, dans la concavité duquel, comme dans un pot, la viande, apres avoir bien bouilly, sort et s'escoule dans les boyaux ; cette piece est une des principales pour le soustien de l'homme ; car de la bonne ou mauvaise disposition de l'estomach despend toute l'esconomie generale du reste du corps, ou, s'il vient à recevoir quelque viande qui luy soit contraire, il ne la peut endurer, et bien souvent se sousleve pour la jetter dehors ; mais il est tres-dangereux quand il la cuit parmy les autres ; car celle qui est mauvaise se communique à ses voisins et gaste tout le chil, et de la viennent les indispositions de cette piece, *nam vitiata una concoctione vitiantur*, etc. Or il n'y a rien qui corrompe davantage l'estomach que le venin et les choses venimeuses ; car cela se communique incontinent au cœur et le rend livide, le brusle et le remplit d'ulceres : à tout cecy on a l'antidote ou composition qui, excitant un vomissement, fait jetter dehors ce qui empescheroit les fonctions de la vertu concoctrice, et remet l'estomach en son entier. Or, entre toutes les herbes qui me semblent pouvoir expulser le venin de l'araignée, si elle estoit entrée dans le corps, ce seroit celle qui est appelée des femmes athéniennes *agnus castus* [1], car

[1] Le gattilier, vulgairement appelé *arbre au poivre*.

elle a une vertu particuliere à chasser les bestes venimeuses.

TAB. — Vous n'y estes pas, mon maistre, car je suppose que l'araignée eust déja passé les boyaux et qu'elle fust proche du soupirail culique, et alors on n'auroit aucun besoin de medicament ny de regime pour la faire vomir par le haut, puisqu'estant une fois sortie des ventricules de l'estomach, elle n'y pourroit plus rentrer.

LE M. — Il est vray qu'en ce cas la nature ne la pourroit faire remonter par en haut; mais, comme de soy elle se descharge sans se laisser violenter par des medicamens laxatifs, elle le rendroit par bas, et ainsi l'homme n'endureroit aucune alteration de cecy : trop bien l'araignée laisseroit-elle quelque impression et reliques de son venin, qu'il faudroit purger par bons et salutaires remedes.

TAB. — Je vay vous enseigner la façon qu'il y faudroit proceder (car je voy que d'aujourd'huy vous n'y parviendrez) : vous sçavez que l'araignée aime grandement les mouches, et qu'elle leur fait une guerre continuelle.

LE M. — Chaque animal a un antagoniste contre lequel la nature l'arme en puissance et le rend fort en industrie.

TAB. — De faict, si un homme avalle quelque araignée, et que le faisiez mettre le cul en haut, et, par consequent, la teste en bas, puis tenir une mouche immediatement sur la rotondité et orbicularité du quadran naturel, l'araignée, qui sera dans ses boyaux, oyant le bruit et le voltigement de la mouche, sortira dehors, et alors, peu à peu, vous l'attirerez jusques sur les meulons du ponant, qui sont les fesses; tantost elle sortira, tantost elle rentrera.

LE M. — Si elle prend la mouche, et qu'elle y rentre, ce seroit une peine inutile.

TAB. — Je m'en vay vous donner une invention pour obvier à cecy : si, ayant alleché avec vostre mouche l'araignée hors du boulevard aquilonique, elle veut rentrer dedans sa caverne, vous perdez alors vostre temps; et y

mettez vostre nez, et, par ce moyen, vous sauverez un jeune homme de la mort.

QUESTION XVI

Pourquoy les femmes portent des masques [1].

TABARIN. — A quelle fin les femmes portent-elles des masques en France, nostre maistre? Je croyois estre, l'autre jour, au caresme prenant; je me rencontray avec une assemblée de femmes, je ne vis jamais tant de masques, ny tant de beaux mentons.

LE MAISTRE. — Les femmes portent des masques pour se conserver le teint frais, pour se garder du hasle et ne fletrir point les roses et les lys qui se vont esmaillant sur le verger de leurs joües, et toutesfois, helas! qui est de plus fresle, de plus caduque et de plus tost fletri que la beauté du corps? L'aurore la voist naistre, le midy la met à son apogée, et le soir la ravit sous ses ombres, semblable à ces fleurs journalieres et perissables, lesquelles, au dire des poetes :

Sole oriente vigent,
Sole cadente cadunt.

Ainsi en est-il de nos beautez qui perissent et se fletrissent en mesme temps qu'elles sont mises à l'air; vaine curiosité et inutile imagination des femmes, qui se persuadent que, pour mettre un masque qui leur va bordant le nez, leur beauté soit plus longtemps en vigueur; et toutesfois, helas! il ne faut qu'un vent, il ne faut qu'une petite maladie pour tout ruiner et corrompre; et puis, qu'est-ce que la beauté d'une femme apres son mal? Il

[1] La mode de porter des masques ou loups, importée sous Henri III, a régné jusque vers la fin du dix-septième siècle.

n'y a personne qui n'en ait horreur : c'est un receptacle et un repaire de vers, une sentine de puanteur, un cloaque de villenies, que nos yeux mesmes, qui estoient captivez apres cette carcasse animée, et qui l'alloient idolastrant, ont honte d'envisager. Qu'est-ce que la beauté du corps pour en faire tant de parade? Rien qu'ombre de la beauté de l'ame, qui est un esclat de la divinité, d'où sort la supresme beauté, et, à vray dire, tout ce que nous voyons dans ce bas monde n'est que corruption et villenie au regard des beautez d'une ame qui se perfectionne en la vertu. Dieu, quel esclat brillant rejaillit de son auguste face! Il ne luy faut point de masque, elle n'emprunte point ces vanitez superflues; mais, comme un rayonnant soleil qui est en son midy, elle darde ses rais[1] de tous costez, et remplit tous les environs de splendides lumieres.

TAB. — De sorte que la raison pour laquelle les femmes, selon vostre opinion, portent des masques est pour se conserver le teint frais et entretenir leur blancheur plus longtemps?

LE M. — C'est la seule cause, Tabarin; elles ne sont pas seulement contentes de ce masque, elles se plastrent et se masquent d'une infinité d'ingrediens pour se faire paroistre ou plus blanches ou plus rouges.

TAB. — Je trouve que vous estes bien esloigné de la raison, nostre maistre, car, si vostre opinion avoit quelque eclat de verité, il suivroit, en consequence, que mon cul devroit estre plus blanc et plus candide que toutes les femmes, parce que, des sa naissance, je luy ai baillé le masque, et toutesfois il n'y a rien de plus noir.

[1] Rayons.

QUESTION XVII

En quel temps on commença à froncer les chemises.

TABARIN. — Mon maistre, puisque vous avez lu dans les croniques et annales de l'antiquité, me diriez-vous bien en quel temps on commença de froncer les chemises?

LE MAISTRE. — Crois-tu que les annales soient remplies de ces frivoles, Tabarin? Ce sont livres authentiques et sacrez, où l'on voit les hauts faicts et prouesses des grands personnages; la se trouvent les gestes memorables qu'ils ont mis au jour pendant le temps qu'ils vivoient.

TAB. — Je prendray donc le roman de *Jean de Paris*[1], de *Renault de Montauban*[2], de la *Belle Maguelonne*[3], de *Richard sans Peur*[4], et autres infinies histoires pour annales, car vous ne vistes jamais plus beaux faicts d'armes ny courages plus hardys.

LE M. — Les croniques et annales sont les repertoires, les pancartes et les archives où les princes gravent et impriment tout ce qui se fait de rare et d'excellent durant leur regne. Or voicy la raison qui est tres-belle, et que chacun de nous devroit avoir perpetuellement devant les yeux. Le plus grand argument que nous ayons de l'eternité de nostre ame, qui est immortelle, est le soin et la diligence que toutes les nations ont eu que la posterité recogneust leur grandeur et les effects admirables de

[1] Le *Romant de Jean de Paris, roy de France*, etc.

[2] La *Conqueste de l'empire de Trebizonde et de la specieuse Asie, faicte par Regnauld de Montauban.*

[3] Le titre de ce roman est : *Histoire du chevalier Pierre de Provence et aussi de la belle Maguelonne, fille du roi de Naples.*

[4] L'*Histoire de Richard sans Peur, duc de Normandie, fils de Robert le Diable, qui fut roy d'Angleterre, lequel fit plusieurs conquestes.*

leur vertu et courage; car, si l'ame fust morte avec le corps, à quoy bon se peiner à travailler durant sa vie? Il eust mieux valu prendre les plaisirs en ce monde, et vivre à l'epicurienne parmy les voluptez que nous offre cette terre. Mais, comme dit Aristote[1], l'eternité est un des appetits de nostre ame, c'est une de ses passions et où elle incline le plus; c'est pour cette raison que tous les grands personnages de l'antiquité, bien que payens, et hors de la cognoissance de l'eternité, se sont proposez un prix et un trophée, s'imaginant que la posterité feroit retentir leurs louanges. Ainsi Themistocles disoit que les vertus d'Alcibiade ne le laissoient jamais reposer. Or le plus bel expedient qu'il eust trouvé pour rendre leur memoire eternelle a esté de faire graver et imprimer leurs hauts faits et proüesses dans les annales et archives.

TAB. — Je vois bien qu'il faut que je vous enseigne ce que j'ay appris : vous pouvez croire que la façon de froncer les chemises est une des plus anciennes modes des modes, car elle est du temps de Noé, qui nous a laissé cette authentique, delicate, purpurée, nectarine, scientifique, admirable, ambrosine et mellifique liqueur, qu'on nomme le piot. De son temps, il y avoit une infinité de lingeres, lesquelles, voyant que leurs aiguilles estoient rompues, commencerent à travailler du cul; voila d'où on prit l'invention de faire des chemises froncées.

QUESTION XVIII

Par quel moyen on se peut exempter de payer aux hostelleries.

TABARIN. — J'ay veu divers livres où l'on peut remarquer les stratagemes de plusieurs grands guerriers; j'y ai recogneu une infinité d'inventions, de subtilitez, d'ar-

[1] C'est sans doute Platon que Mondor voulait mettre en cause.

tinces et surprises; toutesfois, jamais je n'ay peu rencontrer un autheur qui m'aist donné un expedient pour sortir franc et quitte de l'hostellerie sans payer aucune chose. Vous qui avez une imagination quintessentiée, trouverez-vous bien quelque invention pour ce sujet?

LE MAISTRE. — Plus le siecle vieillit, Tabarin, plus la corruption s'y engendre; plus le monde prend croissance, plus le vice s'y enracine. A bon droit, les poetes anciens ont comparé les premiers siecles au siecle d'or; car la nature, estant alors en la premiere de son aage, entretenoit tous les hommes en une simplicité; depuis, le luxe et la superfluité s'est jetée de province en province, et est montée à tel degré, que pour le jourd'huy il est bien difficile de se traiter sans une grande despense. On parle du luxe de ces princes anciens en leurs festins, comme de Cleopatre, qui fit avaler à Marc-Antoine une perle de cinquante mille escus, et de cet autre empereur qui fit dresser un banquet de tous les animaux imaginables en la nature; mais nous sommes en un temps où toutes ces superfluitez sont plus en credit que jamais, et principalement dans les hostelleries de Paris, où on ne fait aucune difficulté de traiter les jeunes gens à dix et vingt pistoles par teste; ce sont des despenses prodigieuses.

TAB. — Je vous prie, n'en parlez pas davantage; vous me faites venir l'eau à la bouche; il me semble à voir que je tiens une perdrix en mes dents. Il est bien vray que vous me dites qu'on fait aujourd'hui de grandes despenses aux festins; mais vous ne me donnez pas un expedient pour en sortir, quand on a fait bonne chere, sans rien payer. .

LE M. — Pour moy, je ne trouve aucune invention en cette rencontre, car nous sommes en un temps où celuy qui a de l'argent est le plus fort; il est le ressort de tout ce que l'on fait, et quand bien mesme Danaé fermeroit ses portes et barricaderoit ses fenestres, empeschant l'entrée de son logis à tout le monde, si est-ce qu'elle ne peut

empescher que Jupiter par une pluie dorée ne fonce tous ces obstacles.

TAB. — Je voy bien qu'il ne vous faudroit plus avoir que les oreilles de Midas, car deja vous avez une cervelle bien asinique. L'expedient que dorenavant je veux avoir pour estre franc et quitte par toutes les hostelleries où j'iray est premierement d'acheter un estat de gentilhomme.

LE M. — La noblesse n'est point venale, Tabarin, elle ne s'acquiert que par la vertu.

TAB. — J'en trouveray pourtant à bon marché; il en passe quelquesfois sur le pont Neuf, dont vous ne voudriez avoir baillé un doublon. Quand j'auray acquis cet estat, il me sera permis de me battre en duel, et alors il ne faudra pas me demander si j'estramaçonneray comme il faut de l'espadon à deux jambes; si, de fortune, je tue mon adversaire, comme il arrive que quelquesfois un fol rencontre mieux qu'un sage, on me tranchera la teste, et alors j'auray un grand avantage par toutes les hostelleries où j'iray, car l'on traite à deux ou quatre pistoles par teste, je seray exempt à cause que j'auray la teste coupée. Voila le vray expedient qu'il y a pour ne pas faire beaucoup de despenses aux hostelleries.

QUESTION XIX

Qui sont ceux qui surpassent le diable en meschancetez.

TABARIN. — Quelles gens, à vostre advis, surpassent les diables en malice, nostre maistre?

LE MAISTRE. — Il est tres-certain que le diable est l'autheur de tous les vices et le seul ressort par le moyen duquel tous les malheurs que nous avons ont esté enfantez en la nature; ce seroit mal penser de croire qu'il y eust quelqu'un de plus malicieux que luy en l'univers; tou-

tesfois je ne sçay comment la corruption s'est glissée dans ce siecle et comme quoy la meschanceté y a pris telle racine, que pour le jourd'huy nous voyons ordinairement que la malice de l'homme va de pair avec la meschanceté du diable, veu que le plus souvent il met des actions au jour que le diable a mesme en horreur. En quels estranges symptomes a-on veu la nature reduite depuis que cette corruption s'est engendrée sur l'univers! en quels crimes enormes n'a-on veu desborder les hommes! quelles actions horribles n'a-on veues parmy nous!

TAB. — Vous auriez plus de raison si vous disiez que ceux qui surpassent les diables en meschancetez, ce sont les femmes, car il n'y a chose plus malicieuse que ce sexe.

LE M. — Au contraire, qu'y a-il de plus doux que les femmes? On ne voit pas sortir d'icelles, ny des conseils sanglans, ny des actions prodigieuses que produisent les hommes.

TAB. — Souvenez-vous que je les tiens au-dessus des diables en meschancetez; les diables ne tourmentent que les morts, et les femmes tourmentent les vifs. Aussi, en tout temps, elles ont une teste de diable, et n'y a aucun moyen de les dompter quand une fois elles s'imaginent quelque chose en leur caprice.

LE M. — Tu fais injure aux femmes, de dire qu'elles ayent une teste de diable.

TAB. — Je ne parle point sans preuve; vous devez sçavoir que Pluton, pere des diables, vint un jour aux prises avec Cybele, mere des dieux, et contesterent fort longtemps dans l'antichambre de Jupiter pour le partage qui estoit arrivé à Pluton, dont il se mescontentoit grandement; de sorte que, la querelle montant peu à peu, ils en vindrent aux mains. Jupiter, qui faisoit des despesches en son cabinet pour envoyer aux nouveaux habitans du Canada, oyant ce bruit, et ignorant ce que c'estoit, envoya Mercure, le plus subtil qui fust jamais entre les

divinitez, et luy commanda de faire passer au fil de l'espée ceux qui luy faisoient un tel bruit. Luy, sans regarder sur qui il deschargeroit son coup, leur coupe à tous deux la teste; mais, ayant recogneu que c'estoit Pluton et Cybele, il en vint advertir Jupiter, lequel, en mesme temps, quittant ses despesches, arrive sur le lieu où le pauvre diable de Pluton tiroit aux abois; et, promptement, prenant la premiere teste qu'il rencontra, la remit sur le tronc qui le premier luy vint au-devant; ne prenant garde que la teste de la femme, il la mettoit sur le corps du diable, et la teste du diable sur le corps de la femme, et, depuis ce temps-la, les femmes sont devenües grandement plus meschantes que ne sont pas mesmement les diables qui sont aux enfers.

QUESTION XX

Quel est le plus advantageux, de l'homme sain ou du malade.

TABARIN. — Mon maistre, me diriez-vous bien celuy qui est le plus advantageux, de l'homme sain ou du malade? C'est une question de vostre medecine, et que vous pourrez peut-estre expliquer; c'est le propre d'un savetier, de parler de son soulier et de sa forme essentielle.

LE MAISTRE. — A la verité, ayant passé le meilleur de mes ans en la medecine, ce seroit avoir peu profité si je n'avois atteint quelque legere cognoissance. Il ne faut aucune medecine pour conclure que celuy qui est sain et gaillard est plus heureux que celuy qui se porte mal et est indisposé, parce qu'estant en bonne disposition, nos organes, qui sont en bonne intelligence, produisent des actions bien plus avantageüses que non pas ceux qui, estant comme assoupis dans les langueurs d'une importune et fascheuse maladie, trempent dans une continuelle pa-

resse, et ne peuvent faire paroistre au dehors aucunes fonctions qui leur puissent donner quelque louange; outre que l'ame qui est dans un corps qui se porte bien a un grand ascendant en ses operations et produit des œuvres bien plus excellentes que celle qui est dans un corps malade; de la l'on voit que les melancoliques, à cause qu'ils ont les sens hebetés, terrestres et stupides, ne font aussi que des actions grossieres, bien loin de ceux que l'agilité du corps accompagne, et suit l'agilité de l'esprit.

TAB. — Et moy je trouve que les malades sont plus heureux que les mieux disposez et ceux qui jouissent d'une pleine et entiere santé, parce quand on est au sommet de la roüe, il faut descendre; au contraire, un malade, plus il se trouve indisposé, et plus il attend sa guarison avec ardeur et vehemence, et ainsi il est plus heureux que celuy qui est sain, puisqu'il n'attend que la maladie.

QUESTION XXI

Combien il y a de points à une chemise d'une femme.

TABARIN. — Vous me direz que vous n'estes point cousturier, et qu'il faudroit faire une exacte recherche de ce que je vous demande pour m'en dire quelque chose; toutesfois je voudrois demander combien il faut de points pour faire la chemise d'une femme.

LE MAISTRE. — Ce seroit regarder de bien pres, Tabarin; nous ne devons juger que de ce qui nous regarde, et non aller regratter sur ce qui ne nous touche pas; la curiosité est trop importune en cecy, *navita de ventis, de bobus narrat arator*[1]. Nous ne devons arrester ny

[1] Prop., lib. II, eleg. 1re, v. 43. — Mondor a mis *bobus* pour *tauris*.

jetter les yeux sur des choses de si peu de consequence; nostre esprit, qui tient son estre du ciel, ne doit rechercher que des curiositez qui sont du ciel, et non se laisser aboutir aux vanitez et folies de la terre; à quoy bon assujetir sa pensée à la consideration des femmes? C'est un sujet trop humble et trop bas.

TAB. — Je veux dire, nostre maistre, si le sujet est si bas, il ne faut que mettre le pied dans l'estrier et monter dessus, ou bien prendre une feuille de papier, afin de le faire plus grand et plus sublime.

LE M. — Faut-il qu'incessamment je te reprenne de cette licence effrenée que tu as de proferer tant de villaines paroles et tant d'esquivoques? Doit-on en un public parler si licencieusement? N'est-ce pas assez que je t'aye repris de ce vice, sans que tu t'y laisses retomber de rechef?

TAB. — Voila le vray et unique bouclier par lequel et avec qui vous pouvez parer à toutes mes demandes; c'est le seul moyen par lequel vous pouvez esviter mes attaques; toutesfois, puisque vous ne m'en sçavez donner aucune resolution, je vous veux l'enseigner : pour sçavoir asseurément combien il y a de points à la chemise d'une femme, vous pouvez tenir pour tout certain qu'il y en a cent devant et cent derriere, et de la senteur partout.

QUESTION XXII

Pour empescher la fumée et senteur d'un privé.

TABARIN. — Mon maistre, si, par cas fortuit, vous aviez quelque grand bastiment, et qu'apres l'avoir esdifié, le lieu se trouvast incommode, que la fumée vous importunast sans cesse et que l'odeur du privé vous vinst border le nez comme des lunettes, quelle invention

trouveriez-vous pour empescher qu'il ne fumast dans vostre cheminée, et qu'il ne sentist aussi mauvais dans vostre privé?

LE MAISTRE. — Il est tres-vray que le plan d'un bastiment est quelquefois si mal pris ou les fenestres si peu proportionnées, que le vent d'un souffle perpetuel importune ceux qui sont dedans; toutesfois, l'esprit de l'homme s'est rendu si expert en toutes choses, qu'il n'y a rien qu'il ne mette à chef[1] quand il en a pris la resolution; l'aage et l'experience nous ont fourny mille inventions pour resister à ces empeschemens que tu nous apportes, et n'y a chose au monde, plus haute et plus relevée qu'elle puisse estre, qui ne face joug à la science de l'homme, qui peu à peu s'est accrüe et augmentée à ce dernier point où elle est.

Hinc[2] variæ venere artes : labor omnia vincit
Improbus, et duris urgens in rebus egestas[3].

La necessité est une pepiniere d'où sont sorties, *tanquam ex equo Trojano*, toutes les plus riches inventions et subtilitez du monde.

TAB. — Vous avez beau cajoller, et toutesfois ne m'enseignez-vous point par quelle industrie vous entreprendriez de satisfaire à ma demande.

LE M. — Pour empescher la fumée, on a, depuis peu, inventé les garde-vents qui empeschent que le vent ne descende et luy ferme le passage : quant au lieu secret, il ne faut qu'avoir quelque senteur odoriferante.

TAB. — Quel parfum plus odoriferant sauriez-vous desirer que l'odeur du privé? Il n'y a senteur au monde plus forte ny qui penetre plustost au cerveau. Mais, pour conclure en cela, recognoissez votre bestise, ne me pou-

[1] Mettre à chef signifie achever, mener à bonne fin.
[2] Au lieu de *tum*.
[3] Virg., *Georg.*, lib. I, v. 145 et 146.

vant rendre aucune resolution de mes demandes. La seule et formelle invention que vous pouvez rencontrer pour empescher qu'il n'y ait de la fumée dans la cheminée et qu'il ne sente mauvais dans le receptacle merdique, ou, pour parler plus purement entre nous et entre hommes privez, dans le cabinet privatique, est qu'il faudroit faire le feu dans le privé et chier en la cheminée; c'est la plus jolie invention que les arracheurs de testes, je veux dire les architectes, ayent jamais su rencontrer.

QUESTION XXIII

D'où vient que les femmes sont plus galeuses que les hommes.

TABARIN. — Je me suis estonné cent fois de ce qu'une femme, en trois ou quatre coups d'eperons, envoyoit un homme de Paris à Naples, et de la en la ligne equinoxiale, et que bien souvent, par les frequentes vues et revues que les hommes ont avec les femmes, remportent de larges galles qui les diffament entierement. Pour quelle raison croyez-vous que les femmes ayent plustost le farcin et la galle que les hommes? Je vous prie de promener un peu votre esprit dans cette galerie.

LE MAISTRE. — Pour t'en bailler la vraie origine, il faudroit feuilletter les autheurs qui en ont parlé; les uns disent que les Espagnols apporterent cette maladie des Indes, autres en accusent les Italiens. Quoy que c'en soit, il est tres-facile de voir que c'est une juste punition du ciel, par laquelle il veut tirer raison des brutales actions des hommes : pour la raison naturelle, elle est tres-claire. La corruption vient de l'humidité superabondante, en quoy la femme surpasse l'homme; car il n'y a rien de plus humide ny de plus remply de saleté et de corruption que la femme. C'est pour cette cause qu'ayant

en soy ce principe, il est facile de juger qu'elles en peuvent communiquer les effets à ceux qui les hantent et frequentent.

TAB. — Vous êtes aussi sage en cette matiere comme aux autres, nostre maistre; la vraye raison pour laquelle les femmes sont plus galleuses que les hommes, c'est parce que de tout temps elles ont aymé à porter les vertus-galles[1], afin de faire paroistre leurs calendriers externes plus gros (car il faut que l'enclume soit plus large et plus grosse que le marteau); mais la vertu estant pour le jourd'huy meprisée, a pris son vol vers le ciel, et la galle leur est demeurée. Voila la raison *quidditative* pourquoy les femmes sont plus galleuses que les hommes.

QUESTION XXIV

A quoy ressemble l'humeur d'une femme.

TABARIN. — Qu'estimez-vous de toutes les choses du monde qui aye le plus de correspondance avec la femme, nostre maistre?

LE MAISTRE. — Voicy un champ de longue estendüe, Tabarin. La femme estant un excrement de la nature, et, comme disent les anciens poëtes, le superflu de la matiere qui restoit de l'homme, a aussi une grande correspondance avec tous les animaux irraisonnables. L'homme seul, cet animal divin et microcosme, et

[1] Pour donner cours à son quolibet, Tabarin altère le mot de vertugade ou vertugadin. « C'étoit une pièce de l'habillement des femmes, qu'elles mettoient à leur ceinture pour relever les jupes de quatre ou cinq pouces. *Farla spira*. Il étoit fait de grosse toile tenduë sur de gros fil de fer. Il les garantissoit de la presse et étoit fort favorable aux filles qui s'étoient laissé gâter la taille. » (*Dict.* de Trévoux.)

abregé des plus rares objets de l'univers, est unique, qui, par un ascendant avantageux, a eu la raison en partage; la femme n'en a eu qu'une petite parcelle; aussi symbolise-elle avec toutes sortes de bestes : c'est ce que vouloit dire fort bien le sçavant poëte :

> Fiet enim subito sus horridus, atraque tigris,
> Squamosusque draco, et fulva cervice leæna [1].

Et, à vray dire, si on examine toutes les actions d'une femme, on y verra un grand distant de raison, qui est la maistresse piece et le ressort que la nature humaine nous a donné pour mettre nos entreprises à chef. Quelques fois elle se met en furie et s'arme de l'irascible du lyon; quelques fois la melancolie la saisit et ne s'attache qu'aux choses de la terre; tantost elle prend la forme d'une sirene, et, pire que Circé, desploye tous ses artifices pour se faire valoir. Mais surtout à quoy je la pourrois comparer avec beaucoup d'avantage, c'est avec un singe, car tout ce qu'elle fait sont de vrayes singeries, taschant en toutes ses actions de vouloir faire l'homme et feindre ce qu'elle n'est pas; leur singerie paraist en leur ambition, teste esventée et folies legeres, où quelques fois elles s'attachent avec avidité, et ne songent qu'à assouvir leurs appetits et imaginations fantastiques.

TAB. — Je ne sçay pas si c'est que vous avez baisé vostre mere au cul en venant au monde, que vous parliez si mal des femmes, mais il me semble que vous n'avez esté nourry à autre escole que pour mal parler d'elles. Ce à quoy une femme me semble bien ressembler, c'est aux quatre elemens.

LE M. — Voila un probleme bien esloigné du vray semblant, Tabarin; en tant qu'elles sont composées des quatre elemens, elles peuvent avoir quelques rapports

[1] Virg., *Georg.*, lib. IV, v. 407 et 408.

avec eux; mais, si on les prend selon leur particulier, il n'y a rien de plus esloigné.

TAB. — Premierement, elles ressemblent à la terre, sont lourdes, stupides et terrestres, n'ayant que des operations mollasses et bastardes. En second lieu, elles tiennent de la qualité de l'eau, à cause de leur humidité; de l'air, elles ont emprunté la legereté et la vitesse, et du feu la promptitude, car il n'y a rien de plus inconstant ny de plus fougueux; elles ont les jambes de terre : il n'y a rien de plus fragile ny de plus sujet à tomber. Elle a les mains et le corps d'eau; la teste est composée d'air, car il n'y a rien de plus impatient ny qui soit plus leger.

LE M. — Et le feu, où le logeras-tu, Tabarin?

TAB. — Pour le feu, à cause que c'est un element plus rapide, elle l'a mis en son derriere; il n'y faut plus que souffler : c'est le plus beau calendrier que vous vistes jamais.

QUESTION XXV

Quelle est la pierre la plus precieuse du monde.

TABARIN. — Mon maistre, il y a une infinité de pierres au monde, laquelle estimez-vous la plus precieuse?

LE MAISTRE. — La nature s'est egayée sur divers subjets, et principalement en la production des perles, où elle a versé ce qu'elle avoit de plus beau et de plus rare; là, comme dans un clair miroir, on voit reluire, briller ses puissances, etalant en ces objets les plus riches couleurs qu'elle eust jamais mis au monde, voire mesme, il semble que les pierreries veulent contester avec les astres de la beauté de leurs rayons, veu que d'une sombre et obscure nuit elles font naistre un jour clair et serain. Entre les pierreries, il y en a de diverses especes : vous avez premierement

la Perle orientale, qui se fait de la pure rosée, gelée, et qui est recuitte par les rais du soleil; il y a des Rubis et Escarboucles, tous deux bien rayonnans et etincelans; il y a la Sardoine et l'Amethiste, la Turquoise et la Crisolite, le Saphir, l'Opale, la Gerosole, l'Hyacinthe, l'Emeraude, la Cassidoine, l'Ambre et le Cristal, l'Aymant, le Beril, les Coquilles et Naces[1]; mais, quelques pierreries que la nature ait jamais produit, il ne s'en peut trouver de plus riche, de plus brillant, ny de plus agreable que le Diamant; il jette un esclat fort et estincellant, et remplit les environs d'une vive lueur qui sort de son fonds; bref, de tout temps cette pierrerie a esté estimée pour la plus riche et la plus belle qu'il y eust en la nature. Les anciens autheurs nous ont voulu faire croire que le Diamant ne se pouvoit fondre ny alterer que par le sang de bouc; mais l'experience nous enseigne le contraire.

TAB. — La plus belle et la plus precieuse pierre que j'estime estre en la nature est la meule de moulin, nostre maistre.

LE M. — Voila bien rencontré, Tabarin; comment se pourroit faire ce que tu dis? Il n'y a rien de plus lourd que cette pierre; nous sommes en un temps où on ne fait guere estime que des choses qui sont rares, et non de ce que nous voyons tous les jours devant nos yeux.

TAB. — Pourriez-vous trouver quelque chose de plus precieux que ce qui nous donne la vie? La meule de moulin a cet efficace, et, bien davantage, elle fait que tout le monde chie l'or; n'est-ce pas la une grande vertu? Y a-il diamant qui se puisse egaler à une si riche pierre?

[1] De l'espagnol *naca*, qui signifie nacre.

QUESTION XXVI

Qui est-ce qui a de meilleures intelligences au debit de la marchandise, de l'homme ou de la femme.

TABARIN. — Vous avez esté en divers endroits de la terre et veu une bonne partie de ce qui se peut voir de beau et de souhaitable, qu'avez-vous remarqué qui trafique le plus de l'homme ou de la femme?

LE MAISTRE. — Il n'y a point de doute que tout ce que je pourrois dire au desadvantage de l'homme en ce subjet ne tournast à mon propre blasme; chacun sçait bien le peu d'experience qu'ont les femmes, et combien elles sont peu soigneuses et exercées à la marchandise; l'homme, quelque action qu'il puisse embrasser, a toujours esté au dessus de la femme.

TAB. — Je sçay bien que la femme ne demande jamais que le dessous de l'homme; mais encore remarqué-je quelque action où elles les surpassent.

LE M. — Pour mon regard, sçachant l'imperfection qu'il y a en la femme, et balançant leur humeur avec la sagesse et prudence de l'homme, je trouve que l'homme a, pour entreprendre quelque chose de grand et pour avancer quelque œuvre commencée, beaucoup d'advantage sur la femme, en tant qu'il ne faict ou entreprend aucune chose qu'il n'y ait premierement consulté la raison et l'experience; en cela il surpasse la femme; jouxte que quand il faut aller trafiquer en lointains pays, traverser les regions et aller jusqu'aux Indes pour y trafiquer, ce sont entreprises, non de femmes qui sont lasches et de peu de courage, mais d'hommes qui, d'un cœur masle, franchissant par dessus tous les hasards qu'ils peuvent rencontrer, penetrent et se font planche[1] dans les pro-

[1] S'ouvrent un chemin.

vinces les plus reculées. De sorte que je conclus que, de quelque façon que tu le prennes, toujours l'homme trafiquera davantage que la femme.

TAB. — On peut bien recognoistre que vous avez fort peu d'experience en cecy, veu qu'il n'y a trafic plus grand que celuy que font les femmes.

LE M. — Quel debit de marchandise font-elles pour faire un tel trafic? pour moy, je n'en vois aucune apparence.

TAB. — Le trafic, le debit quelles font, est qu'en une demy-heure, avec les intelligences qu'elles ont, elles baillent une lettre de change à un homme pour aller en Surie, et lui donnent de la marchandise assez pour y passer leurs jours caniculaires. Quel plus beau trafic sçauroit-on trouver que d'avoir des intelligences si loing et en pays si reculez?

PREAMBULES

EN FORME DE DIALOGUE ENTRE TABARIN ET LE MAISTRE

PREAMBULE I

Le testament de Tabarin.

LE MAISTRE. — C'est une chose estrange que l'effronterie a un tel empire sur les actions des hommes de ce temps, qu'on estime à honneur de se laisser captiver par le vice. La vertu est meprisée, et l'irreverence des loix a pris un tel ascendant sur nos mœurs, que les plus infames actions sont tenues pour les plus vertueuses.

Depuis quelque temps je me sers d'un certain Tabarin; il n'y a impudence ny effronterie où il ne se rende signalé.

TABARIN. — Nostre maistre est en colere d'estre fasché, sans doute que sa soupe a esté repandue.

LE M. — A bon droit, ce grand prince de l'éloquence disoit jadis : *Frons, vultus et oculi persæpe mentiuntur*[1]; car, si vous jettez les yeux sur la face et sur l'exterieur de ce mien valet, vous le prendrez pour le tableau ra-

[1] Cicér., *Quint.*, *Fr.* I, 5.

courcy de la simplicité mesme, tant il a d'artifice à pallier les meschancetez.

TAB. — Que diable faut-il à nostre maistre? n'est-ce point à cause qu'il n'y a plus de vin à la cave? Il est fasché, par ma foy.

LE M. — Venez ça, pendard! n'ay-je point juste occasion de me fascher, puisque de jour à autre j'entends de nouvelles plaintes de vous? encore n'avez-vous ny honte ny vergogne, vous deshonorez mon logis; qu'avez-vous fait à la servante?

TAB. — Je ne croy pas luy avoir fait aucun mal, nostre maistre; encore fait-il bon surseoir le jugement et entendre les deux parties : c'est peut-estre qu'elle vous a dit que j'avois mangé le lard; je n'y songeay jamais, par ma foy, ça esté le chat, demandez-luy plustost.

LE M. — Ce n'est point le nœud de la besongne; la pauvre servante a esté abusée, et s'est trouvée grosse; il faut resolüment que vous l'espousiez, car elle remet toute la faute sur vous.

TAB. — Est-ce le sujet de vostre fascherie? Vrayment, vous vous moquez de vous fascher d'une chose de si peu de consequence, car je vous promets qu'en le faisant je ne songeois à aucun mal. Remettez, s'il vous plaist, votre colere dans le fourreau. Je m'en vay vous dire ingenüment tout le faict, et comme tout se passa.

LE M. — Quelquesfois une confession nuëment declarée alentit la punition et retarde la vengeance qu'on en peut prendre. Voyons si ce pendard suivra le sentier de la verité.

TAB. — Vous devez sçavoir que l'esté passé (il y a environ huit mois), nostre servante estant couchée sur le four, ainsi que vous sçavez, elle m'appela comme j'estois moy-mesme couché, et me pria de luy venir prester secours à chasser les puces qui la tourmentoient grandement; moy, qui suis simple et tout bon, je ne la voulus laisser à l'abandon de cette petite beste, j'y vay donc pour la

secourir; nous fusmes quelque temps à faire une revüe partout le lit; enfin il fallut venir de plus pres à la charge. Il y avait un grand trou à sa chemise, elle me dit : Tabarin, bouche ce trou-la, je cherchay de ce costé-cy; cela fut plus tost fait que dit, mais on ne m'en doit accuser, car je ne bouchay que le trou de la chemise.

LE M. — Ne voila pas comme dans mon logis mesme on fait un lieu infame! qu'on m'apporte une espée, mon amy, il faut resolüment que je luy tranche la teste.

TAB. — Quoy donc, mon maistre, vous estes resolu de me faire mourir? Ah! pauvre Tabarin! ma mere me l'avoit toujours bien dit que je tomberois dans la main de quelque bourreau; voila comme on traite aujourd'huy les pauvres orphelins. A tout le moins, mon maistre, si vous me voulez tuer, je vous prie que ce ne soit pas en ma presence; que croyez-vous qu'on dise de moy quand on me verra sans teste? les petits garçons s'en moqueront.

LE M. — Mon amy, si tu as quelque chose à faire devant que de mourir, depesche-toy, car je veux te trancher la teste.

TAB. — Quoy, voulez-vous donc oster la pratique à maistre Jean-Guillaume? Si c'est pour annoblir la race Tabarinesque que vous me voulez couper la teste, vous n'avez que faire de passer outre, car mon pere est noble de sang : c'estoit le premier boucher de nostre pays.

LE M. — Je suis resolu à te faire mourir; songe à tes affaires.

TAB. — Il me faut donc faire mon testament, et commencer par mon noble et authentique chapeau; aussi bien n'en auray-je plus besoin quand j'auray la coupe testée. A qui le pourrois-je, avec plus d'avantage, laisser en partage qu'aux courtisans? Il n'y a rien de plus variable; c'est le seul prototype du changement, l'image racourcie de la varieté et le tableau au vif de la mode; c'est sur ce noble et authentique chapeau qu'on a pris toutes les modes

qui ont esté en France, de les faire tantost en pointe, tantost plats, tantost à grands bords. Je sçay bien que les apoticaires voudront entrer en debat pour la succession de cette venerable piece, disant que seuls ils s'en peuvent servir en guise de chausse[1] à passer l'hypocras; mais je les desherite, et ayme mieux le laisser aux courtisans pour la correspondance d'humeurs. Pour mon masque, je le laisse au crocheteur de la Samaritaine, aussi bien il a le visage bien haslé; il y a longtemps qu'il regarde par la fenestre. Pour ma noble jaquette, de la laisser aux meusniers, ny aux cousturiers, ils sont assez larrons d'eux-mesmes; j'ayme mieux la donner en partage aux coupeurs de bourses et macquereaux. On dit que la robbe de Rablais est à Montpellier, et qu'on ne passe jamais docteur en medecine que premierement on n'en soit revestu. Ainsi de mesme, lesdits susnommés seront aussi tenus de se revestir de ma noble jaquette pour passer maistres en leur mestier. Pour mon haut de chausse, seul temoin oculaire et irreprochable des pets et vesses que j'ay faicts, le vray rendez-vous de mes cruditez et l'arriere-boutique reculée de toutes mes conceptions culiques, l'estuy venerable de mon authentique et renommé calendrier, le seur concierge, la citadelle ordinaire et le magasin de mes armes, petards et canons; haut de chausse, l'alambic de mes distillations journalieres, la loge et demeure ordinaire des vents et tempestes; à qui le pourrois-je mieux adresser, et quel heritier pourrois-je rencontrer plus infortuné que le pauvre Jacquemart, qui est sur le clocher de l'eglise Saint-Paul? aussi bien y a-il une infinité de siecles que le vent luy souffle au cul. Pour le reste de mes habillemens, je les donne à mon maistre : encore faut-il laisser quelque chose pour le bourreau.

LE M. — As-tu bien tost achevé?

[1] Tamis.

TAB. — Mon amy, voila faict; j'ay dressé mon testament, *fais ton devoir*.

LE M. — Quelquesfois le delay esmousse la pointe de nostre colere et aboutit la passion bruslante qui est en nous; ce mien valet m'a faict tant de pitié, que je me sens tout refroidy de la punition que j'avois envie d'en prendre.

TAB. — Non, non, je ne veux point de pardon, je suis resolu à la mort, depesche-moy vite.

LE M. — C'est un traict de courage de vaincre ses ennemis, mais c'est une magnanimité plus genereuse que de se pouvoir vaincre soy-mesme; au premier, nous symbolisons avec les bestes; au second, nous nous montrons vrayment hommes, et seuls possesseurs du liberal arbitre. Va, mon amy, je te pardonne librement, à la charge que tu n'y retourneras plus.

TAB. — Je ne l'entends pas ainsi, je veux avoir la teste coupée; fais ta charge. J'aurais bien peu de jugement si j'allois au contraire; c'est un advantage qui me vient. A tout le moins, j'irai par toutes les bonnes hostelleries, qu'il ne m'en coustera rien; car, quand on va disner en quelque cabaret, il est dit qu'on baillera tant pour teste; je serai exempt de cette taille, car j'auray la teste coupée.

PREAMBULE II

Procez gagné sans despens.

TABARIN. — J'ay gaigné mon procès et sans despens; c'est la plus grande droslerie du monde, par ma foy, sans despens.

LE MAISTRE. — Des le matin, j'avois envoyé ce pendard en quelques miennes affaires; il a marché sur la platte

de quelque orange et a glissé dans un cabaret, car il n'est point retourné.

TAB. — Resjouissance, mon maistre, resjouissance, j'ay gaigné mon procez haut et court, et sans despens.

LE M. — Que me veut dire ce maistre docteur icy avec ses despens?

TAB. — On dit que les procureurs et les conseillers sont plus chauds et plus sanguins que les autres, à cause qu'ils ne vivent que d'espices; mais ils n'ont rien gaigné apres moy, car le procez est sans despens. Pour vous l'enseigner (nostre maistre), vous devez sçavoir que ce matin, voyant qu'il n'y avoit que disner chez vous...

LE M. — Comment, impudent, est-ce là la louange que vous me donnez du traitement que je vous fais?

TAB. — Voila un grand traictement, vous vous en devez bien vanter : dans vostre logis il y a une grande chaudiere que vous emplissez pleine d'eau, et, si de fortune vous y mettez cuire quelques pois, on pourroit bien se jetter à la nage au beau milieu pour les trouver; mais passons outre, cela n'apporte rien à nos discours. Je me suis donc trouvé ce matin chez un de ces cabaretiers de l'escole, qui m'a demandé si je voulois boire pinte. — Plustost carte, luy ai-je respondu. Nous nous sommes mis à table, où, d'un premier coup, j'ai trouvé que le vin d'une oreille estoit meilleur que celuy de deux oreilles; apres que nous avons eu dîné, il m'a dit qu'il falloit conter. Je croyois qu'il entendist qu'il nous falloit coucher quelque grave et serieux discours sur le tapis, en quoy desja j'esperois le surpasser. J'ay commencé à luy conter le roman de *Jean de Paris*, le conte de *Robert le Diable*, le *Grand Almanach des bergers*, l'histoire des *Quatre fils Aymon* et plusieurs autres belles fables et antiquitez sur la bouteille, *de natura bibentium*, comme *bene vivere*. Ainsi cela vaut autant à dire en langage gascon que *bene bibere*, et que de ce proverbe estoit venu ce qu'on dit d'un homme qui sçait oster l'humidité des pots,

sçavoir qu'il sçait fort bien *gasconner* une bouteille. Bref, j'ay esté plus de deux heures à conter sans luy demander aucun argent; luy, au contraire, à grande peine a-il eu conté l'espace d'autant de temps que vous seriez à mettre vostre nez dans mon cul et le retirer, qu'il m'a demandé deux quarts d'escus pour ma part; je luy ai dit qu'il n'y avoit aucune raison à me contraindre pour un si petit conte qu'il avoit faict, de luy faire solution de la dite somme. Or, de bonne fortune, nous estions trois qui devions payer le mesme escot; nous consultames sur ce sujet, et se trouva que pas un n'avoit argent suffisant pour faire ledit payement; moy qui suis fertil en subtilitez et inventions, pris alors la parole pour les autres, et dis au maistre qu'il se fist bander les yeux, et que le premier qu'il prendroit dans la chambre payeroit tout l'escot : ce qu'il fit cependant que nous nous escoulasmes et fismes monter son serviteur à la chambre, qui fut rencontré du maistre, lequel, croyant avoir trouvé la pie au nid, commença à s'escrier; mais il n'y trouva que les plumes, les oyseaux s'en estoient enfuis. Il n'en demeura pourtant point là, car il nous fit poursuivre. Moy, qui ne pouvois beaucoup advancer, à cause que je m'estois chargé en devant, il me mena devant le juge.

LE M. — Il ne faut pas douter qu'en bonne justice tu perdrois, Tabarin.

TAB. — Nous avons esté devant le juge, lequel nous a interrogés du differend où nous estions; nous luy avons declaré mutuellement nostre affaire. Il a jugé que, puisque j'avois mangé le bien de l'hoste, il falloit que je luy payasse mon escot, mais qu'il ne pouvoit pretendre aucuns despens contre moy. Ainsi nous sommes sortis hors de cour et de procez et sans despens.

LE M. — Ouy; mais le juge entendoit que tu devois payer l'escot, et que, pour les despens du procez, il n'y auroit aucune action ny validité contre toy.

TAB. — C'est de quoy nous sommes en querelle (diable!). Je soutiens qu'il n'y a rien de plus clair que cela.

LE M. — Toujours Tabarin fait paroistre quelque eschantillon de sa malice.

TAB. — Enfin on nous a mis dehors de cour et de procez sans despens.

PREAMBULE III

Subtilité de Tabarin.

TABARIN. — Mon maistre, me voilà tout eschauffé, par ma foy; on m'a fait un des grands affronts que puisse recevoir un homme de qualité comme moy.

LE MAISTRE. — Tu es un personnage bien relevé, voirement, et de grande qualité.

TAB. — On dit que Ciceron fut le premier de sa race qui ait annobly sa posterité à cause des lettres et de la science qui estoit en luy; n'en pourrois-je pas avec autant de raison dire de la race tabarinesque, puisque le tayon[1] du grand-pere de l'oncle de mon pere estoit jadis un des fameux messagers et des pauvres porteurs de lettres de son temps?

LE M. — Ce n'est pas là où se trouve la noblesse d'un homme, Tabarin, c'est en la vertu; c'est elle qui annoblit nos esprits et qui nous met au-dessus des plus grands de la terre; la noblesse que nous empruntons de l'extraction de nos parens, ce n'est qu'une image de la vraye noblesse : *Una hominem virtus post sua fata beat.*

TAB. — *Maxime, domine.* Mais, pour revenir à mon premier discours, vous debvez sçavoir que, dernierement, voyant que la rigueur de l'hiver commençoit à nous at-

[1] Le grand-père.

taquer, et que vous ne faisiez aucun compte de me raccommoder ny me revestir.......

LE M. — Ne t'ay-je pas habillé d'une toile neufve?

TAB. — Il est vray; mais vous sçavez le procez que nous avons eu sur les bras; vous allastes desrober une aisle du moulin de la porte Sainct-Anthoine [1] pour me faire une juppe; encore les cousturiers m'en ont-ils pris la moitié. Mais passons outre. Je m'en allay donc chez un grand de la cour qui me cognoissoit de longue main, luy priant de me donner quelqu'un de ses vieux habits, ce qu'il me promit, et me dit que j'y retournasse du matin, ce que je fis; mais ses laquais furent si impudens, qu'ils ne me donnerent que le haut de chausse et le bas. Je me mis en colere là dessus, croyant qu'on se mocquoit de moy de me donner en partage l'estuy aux vesses. Que fais-je là-dessus?

LE M. — Que fis-tu, Tabarin?

TAB. — Je leur tesmoignis bien que Tabarin avoit de l'esprit, et que l'*urbe inclite et famosissime* de Lutece ne progenere point de cerebres si mal timbrez qu'ils n'ayent une suffisante potence dans l'intellect de s'en rememorer et d'en tirer une *ratione vindictæ*.

[1] *Voy*. la pièce que nous publions plus loin.

FANTAISIES TABARINIQUES

DE L'ETHYMOLOGIE ET ANTIQUITÉ DU NOM DE TABARIN

La cognoissance des choses tant universelles que particulieres gist en leurs principes et commencemens; de sorte que nul ne peut dire avoir acquis ce titre de cognoissance s'il n'a penetré dans les secrets les plus cachez de la chose cognuë, parce que, d'autant plus qu'il ignoreroit sa source et son origine, tant plus il s'esloigneroit de son progrez et de sa foi. Ainsi nostre jugement seroit plus tost limité d'une ignorance tres-obscure qu'esclairé d'une notion parfaite. Nostre ame qui, à la recherche exacte des choses, aiguise ses plus fortes conceptions, desire avec plus de vehemence sçavoir leurs commencemens que leurs progrez.

C'est ce qui m'a esguillonné, en parlant de Tabarin, d'en rechercher la source et me rendre certain tant de son extraction que de son origine. Cette cognoissance me servira de planche pour passer à la suite de ce discours, parce qu'il est aisé, en cognoissant parfaitement la cause et son essence, d'acquerir la cognoissance des effets qui en peuvent naistre.

Pour l'ancienneté, ethymologie et dependance du nom de Tabarin, les autheurs, tant modernes qu'anciens, en

sont en grande dispute (aussi est-ce un differend digne d'exciter les plus subtils esprits et d'esveiller les jugemens les plus solides pour les terminer).

Quant à l'ethymologie du nom, les uns le derivent de *Taberna*, comme qui dirait *Tabarina*, et certes bien à propos, veu que tous les discours tabariniques ne buttent qu'à la taverne et à la mangeaille. Les pointes les plus gaillardes de ce droguiste ne sont tirées que du fond de la marmite; ses devis les plus facetieux ne sentent que la cuisine; c'est de quoy le reprend ordinairement son maistre, et de cecy le mot françois nous en fournit de grandes preuves et des apparences tres-evidentes, car Tabarin vaut autant à dire, si nous voulons un peu periphraser, que Table à vin, ce qui se rapporte et conforme grandement à ses plaisanteries et sornettes.

Les autres, qui sentent davantage la medecine, opinent favorablement à leurs desirs, car ils derivent ce nom du mot latin *tabes*, veu que, par ses onguens et medicamens, Tabarin guarit plusieurs genres de maladies comprises sous ce nom, et ainsy ils croyent enrichir l'ethymologie de Tabarin par cette invention et annoblir grandement son nom de ses propres despoüilles.

Les plus fins, et qui veulent mettre le nez plus avant en ceste recherche, disent que ce nom est formé du mot grec Ταῦρος, quasi Ταυαρινὸς, et ne rencontrent point mal à mon advis pour plusieurs raisons.

La première raison qui parle pour eux est que ce mot grec Ταῦρος (selon Eusthatius, autheur assez recommandable) ne signifie pas seulement ce que nous appelons en latin *taurus*, mais encore demontre et denote cette partie du corps humain qui est entreposée entre le *scrotum* et le *podex*, sur laquelle viennent aboutir et respondre comme au centre toutes les lignes, tant paralleles qu'inegales, des jouxtes[1]; que, quand bien même nous retiendrions

[1] Pour *tenants et aboutissants*.

le mot latin *taurus*, nous aurions toujours suffisante preuve de ceste derivation, puisque Tabarin, principalement quand il a le chapeau fait en cornes, par un beuglement assez coustumier aux taureaux, represente assez bien cette nature.

Cette opinion, à la verité, est un peu subtile et a quelque apparence de verité; si est-ce pourtant que les autheurs n'en ont qu'effleuré le dessus, sans beaucoup se soucier de penetrer dans la quintessence et desnoüer la difficulté de cette affaire. Il faut que je confesse que, pour estre recente, elle n'a pas moins de poids pourtant; car, si, de l'ethymologie de ce nom, Ταυαρινὸς, nous descencendons dedans l'antiquité de la secte tabarinesque, nous trouverons des raisons tres-certaines de cette derivation.

Premierement donc, il est à remarquer que Pline, livre V, chapitre xxvii de son Histoire, parlant de l'assiette de la province de Carie et des villes du pays, en raconte une qu'il nomme *Tabæ Tabarum*, fort ancienne, qui se presume et se vante de l'origine des Tabarins, et fondée sur ce qu'un certain fugitif de Troye, nommé *Tabarinos*, qui (mesme au recit d'Homere) estoit l'homme de chambre de Pàris, l'a esdifiée et bastie (tant toutes les nations de la terre ont à cœur de se dire de la race des Troyens, bien que gens effeminez). Or la province de Carie comprend une grande partie de l'Asie Mineure, et de la Licie, et de l'Ionie, en laquelle province, au rapport de Strabo, flambeau de l'antiquité, est une partie du mont Taurus, large et spacieux; contrée qui s'étend par toute la Grece, tellement que, si nous voulons aiguiser nos esprits, nous trouverons que Tabarin, tant à cause du mot de *Tavarinos* que pour l'ancienneté de la ville de *Tabæ*, qui est située assez proche du mont Taurus, se derive à bon droit de ce mot grec de *Tauros* ou *Tavarinos*. Ce qui confirme cette opinion et l'appuye grandement, c'est que Bacchus se nommoit jadis *Tauros* et

Taurophagos, duquel Tabarin est le grand amy, comme l'ayant curieusement choisy entre tous les dieux, et preferé à toute la bande celeste pour estre gravé, emburiné et entaillé au derriere de son portraict et de sa medaille. Voila pour ce qui regardoit l'origine de son nom.

Quant à son extraction et antiquité de sa race, les autheurs se trouvent aussi embrouillez qu'à la derivation de son nom, bien que sa race soit une des antiques familles du monde, et certes ce n'est pas peu de difficulté que d'expliquer et desvelopper d'une longue suite d'années le nom et la memoire d'une race et de rechercher les premières souches d'une famille. S'il y a peu d'advantage pour le premier, pour ce qui regarde l'ordre de la genealogie, il n'y a pas moins de peine pour le dernier pour authoriser les asseurances et le fondement de telles recherches; aussy la gloire qui s'acquiert en l'un ne cede rien à l'honneur qui se brigue en l'autre.

Si quelque lignée se peut présumer pour son antiquité, celle de Tabarin se doit partager les premiers rangs, comme estant d'un des plus anciens estocs[1] de la terre, car je trouve qu'il est descendu de Saturne, qui, au temps que Jupiter le poursuivoit, s'estant venu cacher au pays de *Latium..... his quoniam latuisset tutus in oris*[2], engendra un fils qu'il nomma Tabarin, comme escrivent Strabo et Pausanias, autheurs dignes de foy. Iceluy estant venu à la perfection de l'aage, où une ardeur martiale fait genereusement boüillir les entrailles aux plus vaillans, voulut faire paroistre que si son sang avoit un dieu pour pere, son courage en desmentoit les actions comme fugitif.

Le Pont-Euxin, où habitent les Calibes, voisins du fleuve Thermoodon, fut le champ fatal où il ouvrit les premiers traicts de sa valeur. Il se rendit maistre de la

[1] *Estoc*, qui signifiait primitivement tronc d'arbre, est employé ici dans le sens de souche.

[2] Virg., *Æneid.*, lib. VIII, v. 323.

campagne, et, voulant eterniser son nom où il avoit immortalisé son courage, il nomma les peuples des environs, de son nom, *Tabarini*, selon Pomponius Mela, auquel ils sont encore de present, ou, si nous nous voulons asservir à l'arbitrage de Strabo, *Tabarni* ou *Tabarini*, de sorte que voila nos Tabarins trouvez, dont sa race, consecutivement, de temps en temps, s'est conservée, accrüe et augmentée, comme on peut voir en Italie, où ils sont pullulez particulierement, comme estant leur ancien patrimoine.

DE L'ANTIQUITÉ DU CHAPEAU DE TABARIN, DES TENANS, ABOUTISSANS ET DESPENDANCES

C'eust esté une consideration trop grande, et une faute qui eust autant encouru de blasme que de destriment, si, en parlant de l'ancien estat et origine de Tabarin, je ne venois par mesme moyen à traiter et esplucher quelque parcelle de l'ancienneté de son chapeau, qui est la premiere piece, et l'ornement de sa boutique, d'autant plus recommandable, que, contre les coups du temps et de la fortune, il s'est toujours conservé et maintenu dans son entier. Je n'ignore pas à la verité que plusieurs n'aient exercé leurs plumes et leurs esprits à la description de ce chapeau, mais je sçay bien que la recherche que j'en fais sera d'autant plus authorisée, qu'elle est fondée sur de graves et antiques autheurs, et d'autant mieux recueillie qu'elle est d'une haute origine, s'il est vray que les choses qui se rencontrent rarement se voyent avec plus de vehemence et d'impatience.

Ce chapeau est bien une des pieces la plus mysterieuse qui se soit veue de longtemps, pour estre descendu des hommes les plus illustres et renommez de la terre. Les philosophes disent que la matiere, qui est le premier principe de la generation des choses naturelles, ne se trouve jamais sans forme, et bien que ce soit une pure puissance qui induise tantost une forme, tantost une autre, et que, par ces changemens et alterations, elle semble estre despouillée d'accidens, si est-ce que jamais elle ne reste seule, ou independante d'aucunes formes.

Le contraire se remarque en ce noble chapeau, qui est une vraye matiere premiere, *indifferens ad omnes formas*. Car, bien qu'à la verité il ne soit tout à fait destitué de la forme essentielle, si est-ce que la multitude des formes qui le vont informant le rend quasi comme sans forme, n'ayant rien plus constant que l'inconstance; et certes, si *est generatione unius fit corruptio alterius*, ce chapeau souffre de grandes alterations, n'y ayant moment ny instant où il ne reçoive une nouvelle figure; aussi vient-il d'un dieu grandement variable, et semble que pour toute succession il eust eu le changement en partage. Car si nous nous voulons borner des opinions de Berose et Maneton, autheurs chaldéens, nous trouverons que ce fut Saturne qui le porta le premier, non si large comme il est, mais en forme longue, car toutes les choses s'agrandissent avec le temps.

Tantum ævi longinqua valet mutare vetustas [1]...

Il le fit faire expressement quand il vint en Italie, comme dit est, fuyant l'ire de Jupiter pour se desguiser, car personne n'avoit encore inventé les chapeaux pointus; trop bien Mercure en avoit un qui luy couvroit la teste, mais il étoit d'une forme ronde : depuis ce temps,

[1] Virgile, *Æn.*, lib. III, v. 415.

la mode est venue de porter les chapeaux pointus à l'espagnole, et mesme en France, où on a faict la mesme mode, mode qu'on peut dire à bon droit mariée à l'inconstance. Plusieurs portent aujourd'huy les chapeaux, non point tant pour embrasser les loix de la mode que pour cacher les cornes dont leurs femmes les emmosent, qui aboutissent en pointes, ce qu'ils ne feroient si aisement si leur chapeau étoit de forme plate, comme l'année passée, car il y auroit à craindre qu'elles ne perçassent et se fissent paroistre au travers de ces chapeaux plats.

Saturne, pour tesmoignage de l'affection qu'il portoit à Tabarin, sçachant sa deliberation touchant son parlement, outre les dons dont il voulut signaler sa courtoisie, il luy fit transport du susdit chapeau, avec desfenses tres-estroites de l'aliesner, vendre, ny donner à qui que ce fust, luy enjoignant de plus de le garder comme une piece fatale à sa race, et un precieux thresor. Aussi Saturne, estant le pere des changemens, ne luy pouvoit donner chose plus correspondante à son humeur que la vicissitude.

Tabarin, qui auparavant alloit nue-teste, fut bien aise d'avoir un expedient pour se garer de la chaleur du soleil; ce fut de ce chapeau qu'on tira l'invention des parasols, qui sont maintenant si communs en France, que desormais on ne les appellera plus parasols, mais parapluyes et garde-collets, car on s'en sert aussi bien en hyver contre les pluyes qu'en esté contre le soleil. Ce chapeau, de pere en fils, fut gardé comme une precieuse relique en souvenance de Saturne leur ayeul, car c'estoit son bonnet des jours ouvriers, mais, de fortune, apres quelque espace de temps, comme les choses perdent toujours leur premier lustre, un de la race Tabarinienne, qui l'avoit en garde, le laissa égarer, soit que le destin luy eust disposé un autre maistre, ou autrement. Ganimede, mignon des dieux, par rencontre le trouva, et, desireux de luy faire voir le ciel, le prit et le porta à Jupiter. Ce dieu, porte-

foudre, s'estonna de prime abord de voir la structure, le bastiment et les estages de ce venerable chapeau : il en voulut gratifier Mercure, et luy en faire un present, comme estant seul entre tous les dieux qui se servoit de chapeau; luy qui aime la vanité le fit remettre en forme et reintegrer en son premier lustre par Piloforon [1], son chapelier ordinaire, et, voulant desormais s'en servir aux plus urgentes occasions, y attacha des ailes; mais, de malheur, comme il fut commandé de Jupiter d'aller faire un voyage aux Champs-Elyseens, en se callant du ciel, le vent s'entonna dedans, de maniere qu'il tomba, et oncques depuis il ne voulut porter un chapeau à la pyramide. Janus, qui vivoit en ce temps-là, fut si heureux qu'il le recueilla, mais, ayant deux faces et la teste grosse à proportion, il eslargit la premiere forme, et de là en avant, il demeura large comme en le voit à present. Cestuy-cy le cacha sous le mont Aventin; mais Romulus, bastissant la ville de Rome, le recouvrit : il fut longtems comme une piece rare et exquise, mesme on le portoit aux triomphes des empereurs, quand, chargez de despouilles et trophées, ils entroient à Rome.

Ce fut aussi ce chapeau d'où vint la coutume aux Romains de se couvrir la teste en leurs sacrifices, ce que les grands sacrificateurs observoient fort religieusement, car, quand ils vouloient faire une hecatombe aux cieux, ils se couvroient de ce chapeau (tous les assistans estant descouverts pour plus grande reverence). Cette loy estoit inviolable, et pratiquée en tous les sacrifices, excepté en ceux de Saturne, où ils se presentoient teste nue, comme raconte Plutarque, voulant par cette ceremonie deferer quelque honneur à ce dieu pour son chapeau, et tesmoigner que ce seroit une indecence de luy sacrifier estant couronné de ses propres despouilles.

Cette piece fut conservée plusieurs siecles dans le

[1] Πιλοφόρος, qui porte un chapeau de feutre.

Capitole; enfin un certain de la race Tabarinique, qui estoit esclave du grand sacrificateur, s'en saisit secretement, comme si quelque destin l'eust sourdement excité à cela; depuis en descendant, il demeura toujours en la ligne droite et masculine des Tabarins, qui commencerent des lors à se peupler en Italie, plus que devant; jusques à tant que le grand-pere du grand-pere de Tabarin, au tems que François I[er] faisoit esclater ses armes par toute l'Italie, le donna à un soldat françois, qui estant retourné en sa patrie, surpris qu'il fut d'une forte maladie, n'ayant autre chose pour se guerir, le donna en eschange d'une medecine à un apoticaire de la place Maubert, qui s'en est servy, luy et ses enfans, comme d'une chausse pour passer l'hypocras.

Tabarin, qui avoit leu les annales, croniques et archives de ses predecesseurs, et combien ce chapeau avoit esté en grande estime, a recherché tous les moyens de le recouvrer; enfin dernierement qu'il vint à Paris, il le recognut, et le racheta dudit apoticaire, estimant une chose tres-indigne qu'un si sacré vaisseau fust ainsi pollu; maintenant il s'en sert, et s'il est le dernier qui le possede, il se peut dire à bon droit le premier qui a inventé de luy donner nouvelles et nouvelles formes.

INVENTAIRE UNIVERSEL

DES

ŒUVRES DE TABARIN

CONTENANT SES

FANTAISIES, DIALOGUES, PARADOXES, FARCES,
RENCONTRES ET CONCEPTIONS

ŒUVRE EXCELLENT

OÙ PARMY LES SUBTILITEZ TABARINIQUES ON VOIT L'ELOQUENTE DOCTRINE
DU SIEUR DE MONDOR

EPISTRE DEDICATOIRE

A MONSIEUR

MONSIEUR DE MONDOR

Monsieur,

Les sources les plus vives; les fontaines les plus cristallines et les fleuves les plus spatieux, tirent en general leur origine des moites et humides grottes de l'Ocean. Le marbre argentin de leurs ondes, le gasouil emmiellé de leur reflus et l'estendue immense de leurs courses ne releve que de la mer, et n'a pour bornes ny pour limites de ses grandeurs que le sein de Thetis. C'est le lieu de leur naissance, c'est le sejour où leurs courses aspirent et la place seule où elles peuvent esperer quelque repos. Et si l'eau, par violence, ou par quelque secrette destinée, enclose dans les pores et canaux de la terre s'esleve au sommet des rochers et se guinde aux coupeaux des montagnes les plus aiguës, depuis qu'une fois elle a trouvé passage à son cours et qu'elle rencontre la sortie favorable au cristallin de ses ruisseaux, elle descend alors de son propre mouvement dans les plaines humides de Neptune et se porte de son propre poids au lieu de sa naissance, sans estre aucunement violentée, sinon d'un appetit interieur et d'une propension naturelle que toutes choses ont de chercher leur centre.

Le mesme en est de moy : la raison sembloit requerir de

mon devoir ce que l'affection que j'ay à vos merites me dictoit dès longtemps : sçavoir est de vous consacrer ce petit livret, bien qu'indigne d'arrester la veüe de celuy de qui l'eloquence plus qu'admirable peut enrether[1] les plus beaux esprits de la France. Et certes je ne pouvois le dedier à personne avec plus d'advantage qu'à vous-mesme : c'est vous rendre ce qui est emprunté de vous et vous apporter en dehors ce que vous possedez entierement au dedans.

Je ne vous offre rien qui ne soit vostre, sinon la sterilité et le langage peu cultivé que vous remarquerez en cette œuvre ; car, comme depuis ma jeunesse j'ay esté peu curieux des lettres et peu affectionné à la douce harmonie d'un langage bien poly, aussi ne se faut-il estonner si on trouve icy des discours qu'une langue mieux disante que la mienne eust defrichés et perfectionnés avec plus d'advantage ; vous m'accuserez peut-estre d'imprudence d'enfanter au jour des choses inutiles qui devroient estre plustost couvertes de l'obscur manteau d'un silence que d'estre données au public ; toutesfois je vous respondray avec un grand poëte de nostre siecle :

... *Et nugæ seria ducunt.*

Parmy les gaillardises on y trouvera des preceptes serieux, non pas couchez en si bons termes que vous les avez donnez autresfois. (Ce seroit aussi gauchir trop avant dans la temerité que d'entreprendre de vous suivre et d'entrer en parallele avec vous, veu que celuy qui se presumeroit de marcher de front avec vostre eloquence se verroit autant esloigné de ses projets que vous le surpassez en sagesse et en prudence.) Le bien dire vous est naturel ; l'eloquence par laquelle vous ravissez les oreilles de ceux qui vous escoutent n'est aucunement premeditée, ce sont des dons advantageux que la nature vous a distillez en l'ame, et qui seroient plus que suffisans de desadvouër ce livret comme indigne de voir le jour, si vostre benignité et vostre douceur, qui marchent de pareil pas en vous, ne suspendoient l'arrest de ce jugement. Ces deux vertus m'ont servy d'esguillon pour me porter à

1 Enlacer.

vous vouër et consacrer mon service et mes affections, en vous dediant et consacrant ce livret.

Pardonnez donc, monsieur, et au trop de temerité que j'ay eu de vous presenter ce discours et au peu d'experience que la nature m'a departy et donné de la cognoissance des choses. Ce sont deux manquemens et deffauts qui accroistront d'autant plus mes affections et qui me serviront de garand pour vous tesmoigner que je suis et seray toute ma vie,

Monsieur,

Vostre tres-humble et tres-affectionné serviteur,

A. G.

A MONSIEUR DE MONDOR

SONNET

Si on veut voir quelque source argentine,
Ou le courant d'un fleuve impetueux,
C'est sur un roc ou un mont sourcilleux
Qu'on peut en bref sçavoir son origine.

Toute eau descend du haut d'une colline :
Le Rhin, le Pô et le Rosne areneux[1]
Tirent leur cours d'un pays montagneux,
Et vont chercher aux Alpes leur racine.

Ainsi, monsieur, vous estes le Mont-d'Or,
D'où l'eloquence espanchant son tresor
Par cent canaux se distille en nos ames.

Mont-d'Or vrayment ! puisque vostre vertu
Dont au dedans vous estes revestu
Engendre en nous de si divines flammes.

[1] Sablonneux.

A MESSIEURS

LES ECOLIERS JUREZ DE L'UNIVERSITÉ

DE LA PLACE DAUPHINE

Messieurs,

Si jamais le navire de vos imaginations a esté porté par l'ocean spatieux d'une lecture admirable, où vous pouviez ensemble et rasserener les tenebres obscures de vos melancholies et borner vostre veüe d'un million de raretez non moins belles que profitables, c'est dans l'estenduë racourcie de ce petit livret et dans les detroits de cest ouvrage où vous le pouvez prattiquer avec asseurance. Vous voguerez icy avec toute certitude, sans crainte de tomber dans les destours et labyrinthes de difficultez et d'explications : le zephir du sens literal conduira les rames de vostre barque dans un port de naifveté, où vous gousterez avec delices et à loisir ce que vous avez austrefois ouy en passant et à la haste. Le pilote de vos courses sera le bon jugement que vous en ferez, et qui seul vous servira de guide en ce voyage : vos yeux seront l'Ourse et la Cynosure[1], sur l'aspect desquels vostre jugement fera singler le galion de vos desirs, pour parvenir à la terre ferme d'une vraye liesse, qui sera le port heureux où vous moüillerez l'ancre de vos lectures et où vous attache-

[1] La petite ourse.

rez les cordages de vos plaisirs. Et en ceste navigation prenez garde de ne heurter le vaisseau de vostre esprit contre les escueils d'une mauvaise opinion qui tournast au desadvantage de celuy qui a basti les principes de cest ouvrage. C'est un plat de ris qu'il vous presente, vous le devez prendre jovialement; il n'est pas deffendu de lascher les rennes à la resjouissance, pourveu qu'on la puisse retenir en temps et en heure et maistriser les mouvemens qui nous pourroient alterer au dedans; et si de fortune les voix charmeresses des syrenes envieuses vous persuadent, au milieu de la course de vos lectures, de voguer en autre endroict, bouchez vos oreilles de la cire d'une ferme resolution et vous attachez au mas d'une deliberation determinée de voir la fin aussi bien que le commencement; le sieur Tabarin sera toujours bien aise de sçavoir que le jugement que vous avez faict de son interieur, l'entendant en public, simbolise avec celuy que vous ferez de ses œuvres en les feuilletant. Au reste, si vous faictes voile dans le discours de ceste œuvre, quand vous verrez quelques promontoirs lubriques ou quelques amas de mots qui vous sembleront indigestes, donnez un coup de rame plus avant, vous trouverrez que, si Tabarin insere quelque traict de gaillardise un peu trop libre, le sieur de Mondor vous versera le suc emmiellé d'un langage plus scientifique et plus eloquent, et ainsi, vos courses et vos voyages achevez, le contentement vous demeurera à tout le moins en l'ame, apres la lecture, que vous aurez feuilleté l'œuvre d'un de vos plus anciens et plus affectionnez serviteurs.

Adieu.

L'IMPRIMEUR AUX LECTEURS

MESSIEURS,

Il y a trois ans que je vous eusse faict part de ce livret, si je ne vous eusse veu aussi assidus aux leçons ordinaires du sieur Tabarin que vous m'y avez tousjours semblé estre portez et enclins d'une propension libre et naturelle. Je vous presente icy la premiere partie de ses œuvres, non au point vertical de sa perfection (car les choses precipitées ne peuvent estre parfaictes), en telle sorte toutesfois que plusieurs y trouveront quelque goust delectable; la seconde edition nous produira occasion de le perfectionner et de le mettre en son apogée.

Je sçay bien qu'on vous a desja presenté quelque chose de ses questions et demandes; mais, comme elles ne sont pas toutes espreintes ny tirées des conceptions de Tabarin[1], aussi seront-elles d'autant plus inferieures aux fantaisies que je vous offre, veu que luy-mesme il en a incisé et esbranché les superfluitez, jetté les premiers fondemens et eslevé le frontispice, et ce avec plus de particularitez que vous pourrez remarquer en la lecture de ses gaillardises quelques traicts de la doctrine du sieur de Mondor, non tirez si au vif qu'il peut faire sur son theatre; car comme il est unique qui peut assembler les parties d'une vraye eloquence, aussi

[1] Trait lancé contre le *Recueil général.*

est-il seul qui en peut faire un racourcissement et en crayonnèr un pourtraict au vif.

En vain les philosophes nous disent que deux contraires ne peuvent demeurer en un mesme subject, vous remarquerez icy des qualitez discordantes, qui toutesfois seront liées et unies d'un accord mutuel : la gravité se trouvera joincte aux gaillardises, la prudence aux feintises, bref la sagesse aux facetieuses rencontres.

Recevez doncques de bon œil ce que nous vous presentons de pure et sincere affection, en attendant que nous vous faisions veoir la seconde partie où nous vous promettons des merveilles [1].

Adieu.

[1] Promesse que l'auteur n'a pas tenue, car cette seconde partie est restée à l'état de projet.

EXTRAICT DU PRIVILEGE DU ROY

Par grace et privilege du roy, il est permis à Pierre Rocollet, marchand libraire de cette ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre et distribuer un livre intitulé : *Inventaire universel de tous les œuvres de Tabarin, contenant les fantaisies, dialogues, paradoxes, preambules, farces, gaillardises, rencontres*, etc. Faisant tres-expresses deffences à tous imprimeurs, libraires et autres d'imprimer ou faire imprimer dedans ou dehors ce royaume ledit livre, part ou portion d'iceluy, ny autres œuvres dudit Tabarin, tant imprimées qu'à imprimer, pendant l'espace de six ans, à compter du jour et datte des presentes, sur peine de confiscation des exemplaires, de tous despens, dommages et interest et de mille livres d'amende, moitié à nous applicable, et l'autre audit exposant. Voulons qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit livre ces presentes, ou un extrait d'icelles, qu'elles soient tenuës pour signifiées et venuës à la cognoissance de tous.

Donné à Paris, le vingtiesme jour d'avril, l'an de grâce mil six cent vingt-deux, et de nostre regne le douziesme.

Par le conseil,

Signé : PONCET.

Ledit Rocollet consent et accorde qu'Anthoine Estoc jouysse du susdit privilege comme il est accordé entre eux.

PREFACE

SERVANT D'ADVERTISSEMENT A LA SUITE DE CE DISCOURS

CHAPITRE I

Qu'il n'y a aucune infamie à 'un homme de merite de distribuer ses remedes en public, ains que c'est un grand honneur qu'il monte sur un theatre.

La vertu a un ascendant si advantageux sur le vice, qu'elle ne se peut voir captivée ny enchaisnée de ses liens : l'esclat brillant de son auguste lumiere dissipe, rompt et fend tous les nuages et obscuritez qui veulent ternir les rais de sa face. Et si le feu, pour estre le plus subtil et le plus leger element qui soit en l'Univers à cause de sa rareté qui ne se peut voir enfermée ny contraincte, fait des effects si admirables et de si grands prodiges, quels plus grands efforts doit-on croire que fait la vertu pour n'estre abismée ou ensevelie dans les obscures grottes de l'oubliance? Il n'y a machine ny obstacle qui luy puisse empescher de se mestre au jour : elle veut enfin couronner ses actions solennellement et leur partager les lauriers deus à leur merite. Or, comme elle a divers canaux

par où elle fait distiller ses faveurs à ceux qui la suivent d'un courage genereux, aussi les hommes ont-ils recherché divers moyens de s'en rendre dignes et recommandables : les uns, laschant la bride à leurs passions, ont suivi les armes, où par leurs actions victorieuses ils ont dedans les combats engravé leur renommée sur le front de la posterité : les autres ont embrassé la cognoissance des lettres, où ils ont acquis des lauriers immortels : les autres ont pratiqué autres exercices pour embrasser la vertu et avoir part en ses faveurs selon que leur dictoit leur propre naturel : mais, comme toutes choses bonnes ne sont bonnes qu'en tant qu'elles sont communiquables, j'ay aussi toujours estimé ceux qui cherissent la Medecine et departissent ses richesses pour fils aisnez de la vertu. Medecine d'autant plus excellente que le supresme moteur des astres en a esté l'inventeur ; car, comme il n'y a rien de plus difficile que l'acquisition de ceste science, aussi n'y a-il rien de plus souhaitable que de voir un homme qui en fasse part à ceux qui en ont besoing, veu que les choses, pour bonnes qu'elles soient, si elles sont secrettes et cachées, perdent leur essence : en vain nous aurions une puissance donnée de la Nature, si par nonchalance et negligence on ne la mettoit en acte : de quoy serviroit à un homme d'avoir de grands biens, si en temps de famine, et lorsque la necessité voudroit graver ses loix, il les tenoit cachez en son grenier, sans les departir au peuple ? à quoy bon de savoir parfaitement pincer les cordes d'un luth, si on ne s'en veut point servir aux occurences? Plusieurs ont creu jusqu'à present, et mesme de ceux qui s'estiment les mieux sensez, que c'estoit une marque d'infamie à un homme de monter sur un theatre pour departir des remedes au public (je ne doute pas que ce ne soit infamie à ceux qui sous ce manteau abusent du peuple et le trompent) ; mais je soutiens par bonnes et solides raisons qu'un homme de qui l'experience d'une longue suitte d'années a approuvé les remedes ne peut

acquerir que de l'honneur et de la gloire de se montrer en public. Les trois plus forts pilliers qui peuvent servir de soubassement à mon dire sont la rareté d'un remede qu'on debite, l'experience pratiquée de long temps, et l'utilité qu'en reçoit le public, qui trois joinctes ensemble doivent effacer toutes les considerations de quelques-uns qui estiment à deshonneur de monter sur un theatre. Premierement, pour ce qui regarde la rareté, qui est-ce qui ne voit à l'œil qu'un secret qui peut apporter tant de bien dans une ville ne doive estre exposé à tout le monde? Si la Nature a descouvert quelque particularité à quelques-uns qui ont tasché depuis leur tendre jeunesse de se perfectionner en la cognoissance des choses, sera-il dit pourtant qu'un public doit estre privé de ce thresor? Faudra-il que cette richesse, à la poursuitte de laquelle un homme aura consommé ses ans, demeure ensevelie dans un morne et paresseux silence? Ce seroit desnier à la vertu ce qu'elle ayme et cherit davantage. En deuxiesme lieu, la preuve et l'experience qui peut juger en dernier ressort des actions humaines authorise grandement ce que j'ai proposé du commencement, et, certes, je pourrois icy m'estendre en discours et permettre à ma plume de tracer combien l'experience cognüe de tous peut advoüer un homme de monter sur un theatre, si l'utilité que le public en reçoit ne me tiroit de son costé, utilité qui devroit fermer la bouche à ceux qui se formalisent de ceste proposition, veu mesme que les actions que nous estimons les plus viles et abjectes, pourveu qu'elles buttent à nostre utilité, sont estimées pour tres-honnestes : quel thresor avons-nous en ce monde, plus admirable que nostre santé? C'est où doit tendre le principal de nos actions; chacun doit soigner tant qu'il peut à conserver son individu : ce n'est rien d'avoir puisé l'estre de la Nature, nous devons toujours avoir le bien estre et chercher les moyens les plus convenables de nous y maintenir, qui sont d'autant plustost trouvez, qu'on nous les presente;

et, certes, si on loüe ceux qui, prevoyant quelque maladie qui leur peut arriver, vont chercher le Medecin devant le mal, quelle honte et quelle notte d'infamie trouverez-vous en celuy qui, pour vous relever de ceste recherche, vous vient presenter ses remedes en public? Toutes ces raisons meurement digerées sont plus que suffisantes de faire confesser, voire mesme aux envieux, qu'il n'y a aucune infamie à monter sur un theatre, ains que c'est à grand honneur qu'un homme debite ses remedes en public.

CHAPITRE II

Apologie pour le sieur de Mondor, et response à quelques envieux.

La calomnie a tellement pris pied dans la conception des hommes, et la mesdisance s'y est insinuée avec tant d'advantage, que la Nature ne semble nous avoir produict que pour estre la butte et l'arc-boutant de toutes les javelines de l'envie; depuis qu'on voit un homme de merite qui a quelque ascendant sur le commun, la calomnie prend le party de ceux qui envient son bonheur et desbande le ressort de toutes ses inventions pour offusquer sa gloire et obscurcir sa renommée : en vain pourtant, puisque la vertu du soleil brillant de la verité deslie enfin toutes ses nuées et debroüille ce cahos de confusion et ce meslange de discord. Depuis trois ans et demy que le sieur de Mondor a fait paroistre dans la ville metropolitaine de ce Royaume ce que la Nature luy a desparty de plus rare, quelques-uns, qui ne peuvent digerer d'une volonté libre tant de secrets qu'il donne au public, ont tasché de ternir sa renommée par leurs discours calomnieux : ils ont dit que ses remedes n'avoient la perfection à l'interieur qu'il leur donnoit à l'extérieur par son clo-

quence ; estomachs crus et cacochimes, qui ne sçavent à quel goust consommer tant de raretez ! Qui est-ce dans Paris qui, voulant seulement recueillir la sentence de sa raison propre, n'opine grandement en sa faveur? Peut-on dresser une batterie contre tant d'experiences que la vertu de ses remedes a mesme fait paroistre aux yeux de ceux qui desadvoüent par leur bouche ce que leur cœur authorise au dedans? L'experience est la mere de la verité; il est impossible que s'estant servy trois ans durant d'un remede, qu'on n'en descouvre les imperfections, s'il y en avoit; le temps descele tout, il ne peut rien tenir caché. Il faut donc conclure que puisque la bouche de tant de diverses personnes, et mesme d'un peuple de Paris, où est la pepigniere de tous les plus beaux jugemens du monde, approuve ses remedes et concurre d'une mesme voix à ses louanges, ils sont tres-rares et tres-excellens, et qu'en vain on s'attaque à la renommée de celuy qui a eu la premiere invention : invention qui rendra à jamais sa memoire affranchie du trespas et son nom si recommandable, que la posterité en fera renaistre le souvenir dans les nations les plus esloignées de la terre. Et, certes, quel tittre a-on de calomnier un homme qui n'a autre but que de servir le public, et duquel tant de personnes differentes d'aage et de qualité ont receu des guarisons notables? N'est-ce pas directement s'opposer à ce que la vertu enfante de plus rare et de plus excellent? Mais tant s'en faut que cela resjaillisse à son desadvantage, qu'au contraire cela fait reluire d'autant plus l'esclat brillant de sa renommée, s'il est vray que *contraria contrariis opposita magis elucescunt*. On a toujours remarqué que l'envie a voulu obscurcir la candeur et integrité des hommes de merite; mais toutes les javelines qu'elle a brandi contre leur renom ne sont sorties qu'à sa propre ruine; plus elle a tasché de corrompre leur splendeur par le nuage espais de ses calomnies, plus ils ont fait paroistre les rays transparens de leur lumiere.

INVENTAIRE UNIVERSEL

DE TOUTES LES

FANTAISIES, DIALOGUES

PARADOXES, GAILLARDISES, RENCONTRES ET CONCEPTIONS

DE TABARIN

FANTAISIE ET DIALOGUE I

Quelle est l'herbe la plus mauvaise qui soit en la nature.

TABARIN. — Mon maistre, il y a long temps que je ne vous ay point importuné de mes discours, il n'est pas mal à propos de recommencer nos premieres brizées : me direz-vous bien quelle est l'herbe la plus mauvaise du monde?

LE MAISTRE. — Bien que je ne veuille, par une filautie[1] et ostentation trop advantageuse, me mettre au rang des

[1] Pour : *philautie*, amour de soi.

hommes doctes, Tabarin, si est-ce pourtant qu'ayant consumé une grande partie de mon temps aux sciences et cognoissances des choses naturelles, je pourray en quelque chose te satisfaire en cecy.

La Nature a caché des secrets et des vertus admirables dans les plantes : il n'y a racine, herbe ny legume qui n'ait une force particuliere; mais, comme cette vertu est interieure en la plante, aussi y en a-il plusieurs qui n'ont jamais esté l'object de nostre cognoissance; l'experience et l'usage en a descouvert quelques-unes : mais nostre esprit, bien que tres-capable de sa nature de penetrer dans la cognoissance des autres, toutes fois, à cause de l'imbecillité qui semble lier et retenir ses organes, n'en a peu jamais trouver les proprietez. C'est une chose admirable de voir comme la Nature a diversifié ses œuvres et s'est rendue prodigue en ses effects : la Cigüe a des qualitez si contraires, qu'elle nourrit les estourneaux et empoisonne les hommes; l'Hyosciame pris par un homme apporte la mort, et pris par un porc ou un sanglier luy apporte la vie; les Amandes ameres concourrent à la santé de l'homme, et prises par les renards leur causent la mort; la Ferule [1] nourrit les asnes et tue les chevaux; la Mandragore, le Pavot et infinité d'autres, prises avec excez, apportent de grands maux; mais entre toutes les herbes, je n'en trouve pas de plus mortelles ny de plus venimeuses que le Napelus : c'est une plante dont la racine et le tronc apportent la mort, mesme à ceux qui les manient et les tiennent, et prise par la bouche a une force si presnante qu'elle s'insinue aussitost dans le cœur, arrache et brusle l'interieur et en peu temps apporte une convulsion et restriction de nerfs qui est enfin suivie de la mort, et il n'y a medicament qui y puisse remedier quand une fois elle a penetré jusques au cœur.

TAB. — Pour la premiere chose que je vous demande,

[1] Pline, liv. XXIV, 1, 2.

vous ne me satisfaites pas, mon maistre. Voulez-vous que je vous enseigne quelle est l'herbe la plus mauvaise du monde?

LE M. — Je desireray toujours jusques au dernier poinct de ma vie, avec un grand philosophe de l'antiquité, d'apprendre quelque chose.

TAB. — L'herbe la plus mauvaise du monde et que la Nature ait jamais produicte, c'est le chanvre.

LE M. — Le chanvre, Tabarin; voicy un paradoxe inouy, quelle raison as-tu de cette proposition?

TAB. — Vous sçavez bien que les cordes sont faites de chanvre; ceste herbe a une telle vertu, que depuis que maistre Jean Guillaume l'a tenue demy quart d'heure sous le col d'un homme, elle luy baille une telle restriction de nerfs, qu'elle luy fait perdre la vie.

On n'y a que faire d'orvietan ny d'antidote, c'est une herbe qui a bientost sorty son effect.

FANTAISIE ET DIALOGUE II

Faire un mal sans peché et un bien sans merite.

TABARIN. — Mon maistre, que voudriez-vous practiquer pour faire un mal sans peché et un bien sans merite?

LE MAISTRE. — C'est une chose qui emporte avec soy une contradiction manifeste. Tabarin, nos actions sont bonnes ou mauvaises; si elles sont mauvaises, ce n'est qu'en tant qu'elles ont un object qui est mauvais en son essence, de maniere qu'il est impossible de trouver une action mauvaise où il n'y ait pas de peché, veu que le peché est tellement lié et enchaisné aux infames actions, que la nature, en toute l'estendue de sa puissance, ne pourroit produire un acte mauvais qui ne fust un vice. Le mesme se peut dire de l'action qui est bonne; le merite est la

recompense des bonnes actions qui les couronne solennellement, et jamais un acte genereux ne peut estre mis sous le voile de l'oubliance, ny caché dans les tenebreuses obscuritez du mespris; la vertu qui le produit et qui l'enfante au dehors ne permettroit jamais qu'on le privast du merite qu'il doit recevoir; la renommée lui serviroit de trompette en ce cas pour faire esclater sa splendeur : pour moy il n'y a aucune raison naturelle qui puisse conduire mon jugement à croire qu'on puisse faire un mal sans peché et un bien sans merite.

TAB. — Il ne faut pas grande philosophie pour vous mettre bien en peine; vous ne seriez pas bon à chercher la pierre philosophale, car vous n'y entendez rien : la façon par laquelle on fait un mal sans peché, et un bien sans merite, est bien facile à faire, vous l'avez faict plus de cent fois en vostre vie.

LE M. — Je te prie, Tabarin, fais-moy part de cette science, afin de m'en servir aux opportunitez.

TAB. — Je n'en veux pas garder un morceau pour moy, je vous donneray tout; pour sçavoir pratiquer ce secret, il vous faut chier dans vos chausses, voila un tres-grand mal sans peché.

LE M. — Il est vray, Tabarin.

TAB. — Si vous voulez apres tourner le feuillet, et faire un grand bien sans merite, c'est d'aller laver vos chausses à la riviere, voila un bien sans merite.

LE M. — O le gros vilain, nous importuneras-tu toujours de tes villenies?

FANTAISIE ET DIALOGUE III

A qui on doit prester.

TABARIN. — Mon maistre, si vous aviez une grande somme de deniers, à qui vous voudriez vous addresser pour la prester?

LE M. — Le temps d'aujourd'huy est si corrompu, Tabarin, et plein de vicissitudes et alterations, que si j'avois quelque argent à mettre à rente, je serois bien empesché de l'asseurer sur un ferme pillier; toutes choses tirent de jour à autre au declin : les familles les plus grandes, les races les plus relevées, et les hommes qui semblent estre fondez sur les pilotis d'une fortune enracinée sont ceux qui sont plustost bouleversez; la fortune contrebalance ses faveurs, elle esleve l'un pour abbaisser l'autre; rien ne peut demeurer en son estat : car ce seroit desnier au temps le pouvoir et l'influence qu'il a sur nous, et aux mouvemens l'authorité qu'ils peuvent graver sur nos destins : et ainsi il est maintenant bien difficile de trouver quelqu'un d'asseuré à qui avec certitude l'on puisse hardiment prester quelque chose.

TAB. — Je vous veux oster de cette difficulté qui enveloppe vostre cerveau, et vous enseigner à qui il fait bon prester et mettre quelque chose en depost.

LE M. — A qui trouves-tu, Tabarin, qu'il face bon prester?

TAB. — A une femme, mon maistre, car elle rend toujours en double : elle vous donne toujours pour une andouille deux jambons, et pour une cheville qu'on luy met au bas du nombril, elle fait naistre deux cornes sur le front de son mary.

FANTAISIE ET DIALOGUE IV

Quelle femme on doit prendre en mariage.

TABARIN. — Si le sort vous presentoit un bon party, et que vous voulussiez vous marier, laquelle de ces trois choisiriez-vous pour vostre femme, une boiteuse, une borgne, ou une bossue?

LE MAISTRE. — Le mariage est un lien et une cadene ou sont attachez beaucoup de malheurs, Tabarin; les plaisirs qu'on y reçoit sont bientost changez en aigreur et amertume, et les douceurs dont on s'y repaist pour un temps donnent une funeste catastrophe de douleurs à la fin; un homme qui se marie vend sa liberté, dont il ne doit avoir rien de plus cher, et par laquelle seule il est homme constitué en son estre parfaict; depuis qu'une fois ce petit Cupidon de la pointe de ses javelines a penetré dans nos cœurs, nous nous revestons de certaines passions, et faisons naistre au dehors des actes qui desadvoüent et desauthorisent la perfection que nous devrions avoir (je ne blasme pas pourtant le mariage, je sçais bien que c'est une chose saincte, et une conjonction pure et sincere); toutesfois, quand bien je desirerois m'asservir aux loix d'hymenée, je voudrois rendre ma puissance terminée d'un bel object, et nourrir mes feux dans les flammes plus brillantes, que non pas borner mes volontez et arrester mes yeux sur ces monstres de Nature qui ne sont qu'imperfection.

TAB. — Si d'advanture vous cherchez un beau subject, il n'y a pas une de ces trois que je vous raconte qui ne soit capable par les rais de sa beauté d'attirer les dieux, mesme de leurs trosnes, pour les caresser, ce n'est pas pour vous persuader à les prendre toutes trois, car on

ne doit pas avoir trois femmes : mais c'est pour vous donner à choisir.

LE M. — De prendre la bossuë, cela est grandement difforme : la Nature a cecy de particulier qu'elle veut estre bien ornée en toutes ses œuvres, elle abhorre les monstres comme avortons de ce qu'elle engendre de si beau.

TAB. — A la verité une bossuë ne s'accommoderoit pas bien avec vous, car de l'estenduë de son dos elle tiendroit toute la place du lict; et ainsi il vous faudroit coucher dehors, ce n'est pas la vostre faict.

LE M. — De prendre une borgne, cela est encore grandement disconvenable, et disproportionné avec une jeune beauté, car l'œil est l'ornement de la face, et le premier organe de tout le corps, la porte de l'amour, l'entrée par où penetrent les affections et vont au cœur.

TAB. — Une borgne d'austre costé ne voit que la moitié du monde : c'est une pitié, depuis qu'on ne voit goutte à manger sa souppe.

LE M. — Entre toutes celles que tu me presentes, j'aymerois mieux la boiteuse (si le sort me violentoit à me joindre sous les loix du mariage), car on peut cacher cette indisposition, ce qui ne se peut prattiquer aux autres.

TAB. — Vous estes mal conseillé, mon maistre : il vous faudroit prendre la borgne.

LE M. — Pourquoy, Tabarin?

TAB. — Parce que vous auriez un advantage sur tous les autres cornards de Paris, car ils ont deux cornes et vous n'en auriez qu'une, veu qu'on dit que l'amour entre par les yeux, et que l'amour d'autruy fait les hommes cocus; or est-il qu'il n'entreroit que par un œil, *ergo* vous n'auriez qu'une corne, et seriez grandement privilegié par-dessus les autres de vostre qualité et de vostre condition.

FANTAISIE ET DIALOGUE V.

Pourquoy les hommes nagent mieux que les femmes.

TABARIN. — Mon maistre, vous qui vous vantez d'avoir esté autrefois aux escolles de philosophie, et qui faites profession de sçavoir les secrets de la Nature, dites-moy un peu pour quelle raison les hommes nagent mieux que les femmes.

LE MAISTRE. — Il est tres-aisé de t'en esclaircir, Tabarin. La coustume prend tellement pied sur la chose où elle grave ses loix et son authorité, que peu à peu s'insinuant par ses habitudes en nous, elle se metamorphose en nature; c'est la raison d'où vient que l'homme, estant né libre, est esclave le plus souvent de ses propres passions; ses habitudes sont tellement enracinées, qu'il ne peut se maistriser; j'en dis de mesme, la cause pourquoy les femmes ne nagent pas si bien que les hommes est que les hommes exercent plus souvent cette action; *si quidem ex multiplicatis actibus acquiritur habitus.* Or les femmes ne se portent jamais, ou fort rarement, à cet acte, jouxte aussi que la honte et la pudeur les retient de s'exposer ainsi à nud à la veüe du monde, où au contraire l'imprudence et la hardiesse des hommes les precipite et desvoile toute sorte de vergongne pour se revestir d'un front obscene et d'un masque d'impudence et d'impudicité, et ainsi la femme est empeschée d'exercer cest acte, qu'elle prattiqueroit à l'esgal des hommes si l'honneur luy permettoit d'y aller aussi souvent qu'eux.

TAB. — Sans doute qu'elles vous ont donné quelque chose pour deffendre leur cause et leur servir d'advocat en ceste affaire, si est-ce pourtant que vous ne gaignerez pas vostre procez contre moy : toutes vos raisons ne peu-

vent pas esbranler la constance ny la fermeté de mon fondement.

LE M. — Quel fondement as-tu, Tabarin, contre des raisons si pregnantes?

TAB. — Je dis que mes preuves ne cederont jamais rien aux vostres; qu'ainsi ne soit, je tiens que la vraye raison pourquoy les hommes nagent mieux que les femmes, c'est à cause que les hommes ont deux vessies au bas du ventre qui les soutiennent en nageant, et les femmes sont percées à jour de toutes parts; n'est-il pas vray que ceux qui ont des vessies nagent beaucoup plus facilement que ceux qui n'en ont point?

FANTAISIE ET DIALOGUE VI

Qui sont les meilleurs taverniers.

TABARIN. — Mon maistre, qui prenez-vous pour les meilleurs taverniers de Paris?

LE MAISTRE. — Tousjours Tabarin a soing de la cuisine et de la cave.

TAB. — L'impudence d'un homme! il parle de cave, comme s'il avoit une grande cave!

LE M. — N'ai-je pas aussi une cave garnie de toutes sortes de bons vins?

TAB. — Il n'y a seulement qu'une piece en sa cave, encore a-elle la gravelle aussi bien que la fontaine du Palais : on ne peut la faire pisser; mais vuidons un peu nostre demande.

LE M. — Pour respondre à ta question, il te faudroit aller par tous les cabarets de Paris, et s'enquerir des gourmets pour sçavoir quelles sont les meilleures hostelleries, car c'est en ce lieu que se rencontrent les meilleurs taverniers; toutesfois, pour satisfaire en quelque

chose à ta curiosité, je te diray que les meilleurs taverniers sont ceux qui ont une courtoisie douce et attrayante, qui bienveignent les hostes, les caressent et cherissent, qui ont toutes sortes de delicatesses en leurs viandes, pour resveiller et exciter l'appetit des personnes qui les visitent; il faut de plus qu'un bon tavernier aye une grande cognoissance de la cuisine, des sausses et hauts gousts, qu'il aye une maison bien garnie de tout ce qu'il luy faut, qu'il soit logé au large; mesme le meilleur est d'avoir une salle sur le derriere, afin d'asseoir les venans, et de garder le corps de logis de devant pour ceux qui viennent loger, car on est toujours bien aise d'avoir l'aspect de la rüe, et de ceux qui passent.

TAB. — Devinez selon vostre advis qui je prends pour les premiers taverniers de Paris.

LE M. — Qui trouves-tu qui excelle en cette vaccation, Tabarin?

TAB. — Ce sont les femmes, mon Maistre, parce qu'elles logent sur le devant, et baillent à boire sur le derriere.

FANTAISIE ET DIALOGUE VII

Qui sont les mauvais mesnagers.

TABARIN. — Qui trouvez-vous en l'univers qui soient les plus mauvais mesnagers?

LE MAISTRE. — Le mauvais mesnage provient de plusieurs sources et de plusieurs origines; la premiere cause qui se peut dire efficiente en cecy est le divorce qui arrive quand on est marié, les rixes, les noises, debats, querelles, jurges[1], contentions et crieries; la bonne intelligence qui devroit unir les mariez les disjoint, les separe, et, au lieu d'un amour parfait qu'elle devroit enfanter en

[1] De *jurg um*, dispute.

leur cœur, elle ne produit et n'engendre que haine, que tristesse : ou l'homme sera addonné au vin, et ainsi la maison tire tousjours à sa ruine ; ou la femme sera desbauchée et vivra trop licentieusement, et en ceste occasion l'homme qui se voit mesprisé mesprise et laisse les affaires en suspend, se despite, vend, romp et fracasse tout : le nœud qui tenoit cette alliance si serrée et en son point vertical de bonheur se deslie et renverse ces pauvres gens au nadir du malheur ; jouxte aussi que quant un homme est porté d'une cupidité et avidité des sens, apres l'yvrognerie, bien qu'il soit en bonne intelligence avec sa femme, ruine pourtant la maison, alienne ses biens, et est contrainct, le plus souvent, de faire banqueroute : voilà à mon advis ceux qui sont les plus mauvais mesnagers.

TAB. — Vous n'y estes pas, mon maistre : toutes ces raisons ont bien quelque chose de superficiel et en apparence, mais elles ne touchent au fond de la besongne ; pour moy je tiens que les plus mauvais mesnagers qui soient au monde sont les sergens, car ils ne se contentent pas seulement de vendre leurs biens et de prodiguer tout ce qu'ils ont de bon, mais vous les voyez le plus souvent sur le bout du pont Saint-Michel vendre le bien d'autruy et mesme en leur presence.

FANTAISIE ET DIALOGUE VIII

A quoy peut-on comparer une vieille.

TABARIN. — Vous qui estes desja viedase, je veux dire vieux d'aage, et qui avez attaint la maturité de la vieillesse, dites-moy un peu à qui ressemble une vieille femme : de ceux que vous voyez qui ont le teint vermeil et poly comme du parchemin braslé.

LE MAISTRE. — Nostre estre est de soy labile[1], Tabarin, et ne peut demeurer en une mesme consistance; nous sommes subjets aux mutations des planettes, qui reglent et gouvernent les choses d'icy-bas, sous le cours ordinaire de leurs influences; nostre jeunesse se peut comparer à une fleur printaniere qui espanouit ses tresses cheveluës parmy les moissons dorées que nous apporte l'avril à son retour, quant les prez commencent à s'esmailler d'un million de couleurs, qui d'une agreable representation resjouissent les esprits de ceux qui les contemplent, et les sens de ceux qui les adorent; nous sommes en nostre bas aage comme dans un printemps verdoyant, où peu à peu nos plantes prenant accroissement, fleurissent et s'augmentent de jour à autre; la virilité est l'aage qui apporte la maturité à nos actions, qui les mesure au compas de la raison, qui regle nos mouvemens et qui modere par ses doux temperamens ceste ardeur bruslante qu'on voit esclater et boüillir aux jeunes gens. C'est alors que d'une mesme consideration nous nous portons à des actions et des entreprises virilles et dignes d'un homme de grand courage. Nous ne sommes pas long temps en cest estat : la Nature n'a rien de permanent, de stable ni d'asseuré, sinon le changement.

Tout se change et rechange,
Le temps nous fait, le temps mesme nous mange.

La vieillesse vient qui apporte avec soy toutes sortes de maux, de misere, de calamitez, et n'y a instant où elle ne face sentir les pointes cruelles de ses rigueurs; la nature, qui d'une force puissante devoroit toute sorte de maladies, se rend alors esclave et tributaire de leurs rigueurs; pour moy, ce à quoy je pourrois comparer la vieillesse, c'est à un rude et fascheux hyver, où il n'y a

[1] C'est surtout à la mémoire que cette qualification s'applique, — quand elle bronche.

que glaces, que frimas, que vents, pluyes, gelées, et qu'un comble parfait de toutes sortes d'intemperies.

TAB. Voila bien tournoyé pour venir tomber sur l'hyver; voulez-vous sçavoir à quoy ressemble une vieille femme ou un vieil homme?

LE M. — A quoy une vieille femme ressemble-elle, Tabarin?

TAB. — A un vieux procez pendu au croc, car, à faute d'en feuilleter les pieces, les rats y font leurs nids, et un vieil homme est comme une vieille horloge : plus va avant, plus l'aiguille se racourcit, et plus les contrepois s'allongent.

FANTAISIE ET DIALOGUE IX

Quant les medecins se trompent.

TABARIN. — Mon maistre, puisque vous estes professeur es sciences de medecine, sçavez-vous quand les medecins se trompent et faillent grandement en leurs receptes?

LE MAISTRE. — Les medecins se trompent quelquesfois, Tabarin, car comme nous sommes tous composez de divers temperaments, aussi est-il grandement difficile de les recognoistre parfaitement; car ce qui est à l'interieur, bien qu'il donne des signes au dehors et des apparences de ce qui est voilé et caché au dedans, toutefois souvent le peu d'experience que nous avons et le peu de certitude qu'on doit tirer par les superficielles marques nous font gauchir en nos jugemens; tel aura le temperament chaud à qui un medecin donnera des medicamens exsiccatifs et rechauffans, et par cette façon, au lieu d'attiedir et d'empescher le mal, il rengrege [1] la douleur et luy donne des alimens

[1] Augmente.

plus forts : un autre aura le temperament froid au dedans, qui à l'exterieur produira des marques d'un homme colere et chaud, de maniere que, n'y ayant rien d'asseuré, il faut une longue experience pour servir de soubassement à son jugement devant qu'ordonner une medecine pour un malade : la raison doit plus tost en ce cas consulter l'experience et ce qui s'est remarqué en pareilles adventures que non pas se fonder sur ses propres bastimens. Je crois, pour mon regard, s'il y a quelque rencontre où les medecins sont souvent arrestez et trompez, c'est aux maladies chaudes et aiguës, car alors la raison est tellement precipitée par l'ardeur de la maladie, qu'elle n'est pas libre d'exercer et de mettre au jour en bref ce qui est necessaire pour ces accidens, veu que les operations que nous exerçons sont d'autant plus valables qu'elles sont premeditées avec loisir et mesme consideration : ce qui ne se peut prattiquer en ce cas, puisque l'ardeur de la maladie ne donne pas permission d'y songer.

TAB. — Vous estes un beau medecin ; vous l'avez bien rencontré : ce n'est pas aux maladies chaudes où les medecins se trompent et errent ordinairement, c'est quant ils ordonnent une purgation pour purger le cerveau d'une femme : la medecine cherche haut et bas le cerveau pour operer et n'y en trouve point, voilà en quoy ils s'abusent, mon Maistre.

FANTAISIE ET DIALOGUE X

Où il fait mauvais bastir.

TABARIN. — Vostre pere n'estoit-il pas maçon, mon Maistre ? Je voudrois sçavoir de vous où il fait dangereux bastir.

LE MAISTRE. — Il ne le fut jamais, Tabarin, et, pour

assouvir ta curieuse question, il faudroit sçavoir les maximes des architectes et entrepreneurs; c'est chez telles gens qu'il te faudroit addresser : là tu pourrois remarquer que, pour dresser un bastiment et pour l'eslever en hauteur, faut premierement jetter les fondemens sur la terre ferme ou sur des pilotis ; on a veu jadis des edifices superbes et des bastimens de remarque succomber d'eux-mesmes sous leur propre poids, pour avoir esté bastis et fondez sur le sable ; aussi est-il tres-certain que : *Nil tam durum aut tam robustum quod aliquando non conficiat aut consumat vetustas*. Les anciens ont eu en grande curiosité les bastimens, et en ont laissé des trophées eternels qui ne peuvent estre tellement mutilez des coups du temps et de la fortune, qu'il n'en reste encore quelque partie pour renouveler la memoire de ceux qui les ont eslevez ; l'Egypte et la ville de Rome ont fleury jadis en ces edifices, et maintenant la ville de Paris se decore tous les jours par ses bastimens ; mais tous en general, quant ils ont voulu bastir quelque superbe Palais, ils ont estably et fondé leur muraille sur le ferme : pour moy, le lieu où je trouve plus dangereux à bastir est sur l'eau, car elle mine et sape peu à peu les fondemens et ruine en bref l'édifice.

TAB. — O le grand arracheur de teste que voilà (je veux dire architecte)! A vous voir, mon maistre, vous ne sçavez gueres que c'est de bastir ; le lieu le plus dangereux pour edifier, c'est sur la teste ou sur le devant d'une femme, car il n'y a rien de plus inconstant ny qui soit davantage en branle.

FANTAISIE ET DIALOGUE XI

Quel mestier est le plus difficile.

TABARIN. — Mon maistre, quel mestier croyez-vous le plus difficile à apprendre ?

LE MAISTRE. — Tu me demandes là une question qui porte son estenduë bien loing : il faudroit passer et transcendre toutes les cathegories des mestiers pour apprendre la resolution de ce point ; entre les mestiers, je tiens ceux-là les plus difficiles à apprendre où l'ouvrier et l'apprenty doit monstrer l'artifice des mains; et tant plus l'ouvrage est delicat plus le mestier est difficile, puisque nous ne pouvons pas tout d'un coup avoir nos operations directes, *quia ex multis actibus acquiritur habitus ;* l'habitude ne s'acquiert que par le concours des actes.

TAB. — *Maxime, domine.* Diable ! j'entends le latin principalement quand il n'est pas trop espais.

LE M. — Il y a de certaines choses que nous ne pouvons parfaire sinon apres y avoir employé une grande partie de nostre jeunesse; et, bien que l'étude soit un art et qu'on ne le compte entre les mestiers, je trouve pourtant que c'est la chose la plus difficile du monde à apprendre ; car tel pense avoir fait un grand progrez dans les lettres et penetré jusques au plus secret cabinet de la doctrine, qui se trouve encore sur le seuil des Muses et à l'entrée de la science, tant ce mestier est penible et difficile.

TAB. — Vous n'y entendez pas grand chose, mon maistre, toute vostre doctrine est superfluë ; je vous vay enseigner qui est le mestier le plus difficile à apprendre : c'est le mestier des coupeurs de bourses et des tireurs

de laine, car les premiers ne travaillent jamais sinon qu'en cachette, et les seconds n'osent pas mesme travailler à la chandelle : ils ne font leur ouvrage que de nuict.

FANTAISIE ET DIALOGUE XII

Qui sont les plus prodigues.

TABARIN. — Quelles gens estimez-vous en tout l'univers pour les plus prodigues?

LE MAISTRE. — Les philosophes et principalement Aristote ont creu à juste tiltre que la vertu tenoit tousjours le milieu sans s'approcher aucunement des deux extremitez qui sont vices; la liberalité tient son siege entre l'avarice et la prodigalité, et ceux-là sont prodigues qui ont des moyens, car se voyant garnis, l'apprehension se retire de leur esprit, qui concevant un monde de merveilles, ne se soucie beaucoup de leurs biens, ains les dissipent, jouent et mutuent[1]; il leur semble à voir qu'ils ne sont point bien nez s'ils ne prodiguent leur argent et leurs richesses; entre les prodigues je compte aussi ces jeunes courtisans qui ne voyent pas si tost une chose qu'ils la veulent acheter, sans regarder si elle leur sert ou non.

TAB. — C'est une chose du tout admirable que vous ne sçavez trouver pas une solution à mes demandes; je ne sçay pas où vous avez puisé vostre doctrine tant estimée, car je n'en voy paroistre aucun effect.

LE M. — Un homme ne peut pas contenir en son cerveau toutes les sciences et raretez qui sont en l'univers; nous sommes trop imbecilles de nature pour tout sçavoir; les uns sont parfaits en une chose, les autres excellent

[1] Hypothèquent.

en l'autre, mais on n'en peut rencontrer un seul qui ait un tableau et un portrait racourcy de toutes les sciences.

TAB. — Ceux qui sont les plus prodigues, mon maistre, ce sont les gueux, parce que, pour un double, ils vous donneront plus de benedictions qu'un medecin de santé pour vingt escus.

FANTAISIE ET DIALOGUE XIII

Qu'est-ce que l'eau cordialle.

TABARIN. — Mon maistre, je passois tantost sur un certain droguiste du pont Neuf, où on parloit de l'eau cordialle; que croyez-vous que ce soit de l'eau cordialle?

LE MAISTRE. — Les eaux cordialles sont les essences des simples et des larmes, qu'on tire par l'alambic, qui par le feu se purifient, prennent force et vigueur et se revestent d'une nature bien plus aspre, non tant au goût qu'en l'interieur; telles sortes de compositions se font pour les maladies qui viennent au cœur, comme syncopes, defaillances, palpitations et autres telles infirmitez qui suivent tousjours cette vie humaine, et telles eaux se nomment ordinairement cordialles, parce qu'elles sont faites pour les cœurs.

TAB. — J'ay veu hier de l'eau cordialle, mais elle n'avoit point passé par tant d'alambics comme vous dites; ce fut comme j'estois en la conciergerie du palais; j'apperceus un pauvre homme qu'on alloit mener en greve (je voyois bien à sa mine qu'il n'y alloit pas de bon cœur). Comme il estoit prest à partir, il demanda à boire; or il est à remarquer qu'il y a une belle fontaine dans la cour de la Conciergerie; on prend un verre et luy en porta-on de la plus fraische; il la beut d'assez bon cœur, et je fus tout estonné qu'à peine il n'avoit pas achevé de

boire qu'on luy mit la corde au col et qu'on le mena au gibet ; pour moy je crois qu'on ne sçauroit trouver eau plus cordialle que celle-là.

FANTAISIE ET DIALOGUE XIV

Pourquoy les femmes recherchent les hommes.

TABARIN. — Pour quelle raison les femmes ont-elles tant d'ardeur et de cupidité à la recherche des hommes?

LE MAISTRE. — La cause efficiente en est grandement belle, Tabarin ; entre tous les animaux, il n'y en a point de plus associable que l'homme et la femme, parce qu'estant douez par-dessus le commun du flambeau de la raison qui leur sert de conduite en leurs actions, cette raison ne peut demeurer en un lieu, si elle ne se communique, *siquidem omne bonum communicabile :* elle ne peut se communiquer si elle ne s'insinuë dans les esprits des humains, et ne peut s'insinuer que par le moyen de cette societé et recherche que toutes les especes font de leurs semblables. La nature, mere prevoyante de tout ce qui prend accroissement icy-bas, a tellement ordonné les choses en la perfection de leur estre, que d'un enclin naturel toutes choses sont portées à aimer, cherir et caresser son semblable et les individus de son espece : c'est une liaison si ferme, qu'il n'y a rien en ce monde qui la puisse alterer. Les choses mesmes inanimées et insensibles ont aussi leur inclination ; ainsi le feu monte en haut et la pierre descend en bas ; tout cherche son centre, et bien que cette inclination ne fust comme essentielle à l'homme et à la femme, les beautez qui rayonnent dans les yeux de l'un ou de l'autre ne sont-ils pas assez forts pour les attirer à en faire la recherche ? N'est-ce pas un aymant pour attirer et enrether un cœur le plus enferré qui soit en l'univers ?

TAB. — Par ma foy, il a raison! Diable emporte qui a raison! et toutesfois vostre raison ne peut persuader ma raison que vous ayez raison : il faut que je vous apprenne encor ce secret avec les autres. La cause pourquoy la femme recherche l'homme fut que Venus, la perle unique des beautez celestes, voyant son mary Vulcain boiteux des deux costez, et que cette difformité qu'il avoit au visage à cause de sa forge, n'estoit pas digne d'estre l'object de ses richesses, ny de cueillir les lys et les roses qu'elle faisoit fleurir sur le verger empourpré de ses jouës, delibera de le faire cornard ; elle s'accoste de Mars, dieu de la guerre, et le meine en sa couche nuptiale. Vulcain, jaloux d'une telle courtoisie, fit une chaisne pour les prendre tous nuds au piege ; il fait assembler les dieux et leur monstre ces deux amans, qui, se voyant descouverts, ne furent pas si bien enchaisnez qu'ils ne prissent la fuite. Vulcain, fasché d'avoir manqué à la prise, court apres le marteau au poing, mais ses jambes comme elles estoient disproportionnées, aussi ne purent-elles jamais atteindre ces fuyars ; estant donc comme enragé de les avoir laissé eschapper, il jette son marteau apres eux ; un malheur et un bonheur arriva en cette rencontre : le marteau se desmancha, et, bondissant contre terre, la teste alla se fourrer dans les cuisses de Vénus, et le manche se mit au bas du ventre de Mars, où ils sont demeurez depuis ce temps-là ; les hommes se peuplerent et eurent la mesme marque ; c'est pourquoy la femme recherche toujours l'homme, comme le voulant prier de luy faire la courtoisie de luy ramancher son marteau.

LE M. — L'impudence estrange de Tabarin! Encore plantera-il des estandars victorieux de sa villenie et rira de ses folies.

FANTAISIE ET DIALOGUE XV

De la difference d'une dame et d'un chevalier.

TABARIN. — Nostre maistre, quelle disproportion et difference rencontrez-vous entre une dame d'honneur et un brave chevalier?

LE MAISTRE. — Voilà des questions honnestes et où on ne peut trouver aucune sorte de mal, Tabarin; tu devrois me faire toujours des demandes semblables, et non pas suivre tes propres passions et te mettre à l'abry de tes fantaisies. Pour te respondre, je dis que la difference est grande premierement en sexe, car l'un est d'un cœur plus masle et genereux, et l'autre d'un esprit plus foible et plus debile; l'un ne respire que les sanglans assaults et les cruels combats de Mars, et l'autre n'ayme que les caresses et les mignardises de Venus; l'un se plaist d'avoir le front ombragé d'un verdoyant laurier et charger ses mains d'une palme triomphante; l'autre ne veut courtiser que le myrthe et se mettre à l'abry sous ses feuilles; l'un ne parle que d'entreprises hautes, de stratagesmes relevez, d'escarmouches et de batailles, l'autre ne veut que batailler deux dans la lice d'amour, et seul à seul triompher des prises et des conquestes de ses beautez; l'amour anime la poitrine de l'un, le dieu Mars attise et enflamme le courage de l'autre; l'un n'est fait chevalier que par ses actes genereux et hauts faits, l'autre n'a aucune de ces qualitez : les traicts les plus puissans qu'elle decoche, et les armes dont elle se sert, ne sont que dans ses yeux, où il faut confesser que l'amour y fait et exerce souvent des cruautez et des rigueurs qui surpassent les batailles du dieu Mars, veu que la fatigue de l'un tombe sur les passions de l'ame et l'autre sur le corps.

TAB. — Je ne trouve pas tant de difference entre un brave chevalier que vous; je n'y en trouve qu'une seule, mais qui esgalle en valeur toutes celles que vous avez apportées.

LE M.* — Quelle est-elle, Tabarin?

TAB. — Toute la difference qu'il y a entre ces deux, c'est que le chevalier se fait par le haut du corps en luy mettant le collier de l'ordre au col, et une dame se fait par le bas-ventre; voilà toute la difference.

FANTAISIE ET DIALOGUE XVI

Quels chevaux on doit prendre à louage.

TABARIN. — De qui principalement (si vous aviez quelque voyage à faire) voudriez-vous loüer une monture, mon maistre?

LE MAISTRE. — Il fait bon de sçavoir toutes sortes de pratiques; un homme qui ne sçait qu'une chose est indigne de vivre, car nostre vie n'estant qu'un meslange et changement continuel, il est besoin d'avoir divers ingrediens pour nous entretenir; il y a diverses rencontres où les hommes se trouvent; pour moy j'ay autrefois voyagé, j'ay veu une partie de l'Europe, tantost à pied, tantost à cheval, selon les occurences du temps où je me suis trouvé; le plus souvent je prenois un cheval à loüage pour me transporter d'une ville à une autre, et est tres-bon de prendre garde à ce qu'on loüe, car souvent les chevaux sont hargneux, gastez et ne cheminant qu'avec grande et difficile peine; je croirois qu'un homme qui a de bons moyens et qui louë ainsi des chevaux pour voyager devroit estre plustost recherché que non pas ceux qui n'ont point grand chose, à tout le moins seroit-on asseuré d'avoir une bonne monture.

TAB. — Je vous veux enseigner le moyen de parler à certaines personnes de la confrairie de la Samaritaine, qui vous loüeront une monture où vous pourrez gaigner quelque chose.

LE M. — Ce seroit outre l'ordinaire, Tabarin, qu'après s'estre servy d'un cheval qu'on vous donnast de l'argent.

TAB. — Cela n'est pas tout hors de raison : vous-mesme, l'autre jour en allant desjeuner à la *Pomme-de-Pin*[1], quant vous eustes mangé vostre saoul, vous demandastes bien de l'argent pour la peine d'avoir si bien travaillé : je vous apprendray ce secret pour pratiquer la mesme chose : si vous voulez loüer une bonne monture, il faut vous adresser à un macquereau, il vous donnera une beste qui courrera l'amble et vous conduira en moins de de demie heure de Paris à Naples, et encore vous aurez ce pardessus et cet advantage, que quant vous aurez rendu la monture à son maître, les poulains vous demeureront pour les gages.

LE M. — O le gros porc ! tu es toujours fecond en villenies.

FANTAISIE ET DIALOGUE XVII

Pourquoy les pourceaux ont les dents si longues.

TABARIN. — Mon maistre, je passois l'autre jour par les halles, où je vis dehacher[2] un pourceau ; je m'arrestay quelque temps à visiter des yeux le gurgulio, l'estomach, les veines mesaraïques, le parenchima du foye, les amigdalles et les hypocondrilles du derriere.

[1] Ce cabaret célèbre était situé près de Notre-Dame. Voy. *Ruelles, Salons et Cabarets*.

[2] Couper, tailler. *Dict. de Nicod*.

LE MAISTRE. — Il n'y a rien qui approche tant par le dedans de la nature et de la composition du corps humain que ces animaux.

TAB. — Je ne fus jamais tant estonné que lorsque j'aperceus ses dents, qui sont fort longues; me diriez-vous pas bien la raison pourquoy elles sont si longues, nostre maistre?

LE M. — Les dents ont esté données de la nature à divers animaux pour s'en servir en diverses occurrences, Tabarin. Aristote, au livre[1] des parties animales, dit qu'elles ont esté données aux uns pour l'ornement, aux autres pour se servir de defences, à plusieurs pour agresser; mais le premier but de la nature fut de les faire pour la mastication et pour moudre (s'il faut ainsi parler) la viande qui doit estre introduite dans l'orifice et concavité de l'estomach; plusieurs philosophes tiennent les dents pour excremens du corps, comme les ongles, les cheveux et autres choses superfluës; autres disent qu'elles sont animées et ont du sentiment; pour moy, je tiens qu'elles ne sont aucunement sensibles de soy, ains qu'estant posées sur des nerfs, c'est d'où provient la douleur qu'on en reçoit aucunes fois, où il est à remarquer que les parties qui sont excrementelles et superfluës sont aussi dites contiguës et ne prennent pas nourriture par introsusception, comme disent les philosophes, ni par intromission; mais elles se nourrissent en tant qu'elles sont proches des parties animées et prennent leur accroissement de ces parties; or les dents, par la rencontre qui se fait en la mastication, se diminuënt d'elles-mesmes, et par ceste attrition deperdent autant de matiere par le haut que la racine en prend par le bas; c'est pour ceste raison que nous voyons toujours les dents des hommes d'une mesme grandeur : où au contraire il y a plusieurs

[1] Aristote, au livre II de son *Hist. des animaux*, s'occupe des dents, en effet; mais il ne touche pas le point dont parle Mondor.

animaux qui les ont longues, c'est à cause qu'elles ne font aucune rencontre et attrition en la mastication, comme sont celles des animaux dont tu me parles, et les dents canines qui sortent toujours en dehors et ne s'entrechoquent point.

TAB. — Vous avez bien cherché des chemins, et vous n'estes pas encor au vray sentier; savez-vous pourquoy les pourceaux ont les dents si longues?

LE M. — Pourquoy, Tabarin?

TAB. — C'est qu'ils mangent toujours de la viande qui est deux fois maschée; ils n'ont pas peur de se casser les dents, il n'y a point d'ossement en leur viande.

LE M. — O le gros porc, de nous embausmer icy des villenies d'un pourceau! il est bien vray qu'on ayme tousjours à discourir de son semblable.

FANTAISIE ET DIALOGUE XVIII

Tirer d'une femelle deux masles.

TABARIN. — Mon maistre, auriez-vous bien l'invention de faire deux masles d'une seule femelle?

LE MAISTRE. — C'est une chose impossible, Tabarin; les poetes nous vont feignant qu'il y avoit jadis une fontaine qui changeoit le sexe des hommes; mais d'un individu en faire deux, cela est grandement difficile; pour mon regard j'ay cogneu et cognois encore des hommes dedans la ville de Paris qui à l'instant de leur naissance ont esté filles et huit jours apres ont pris l'estre et le sexe d'homme; cela se fait peu souvent à la verité, mais la preuve en est d'autant mieux authorisée que l'on peut se rendre certain de ce que je dis : autres sont et hommes et femmes tout ensemble, on les nomme hermaphrodites; toutesfois, comme il est à remarquer que le sexe d'une fille ou d'un garçon provient de la froideur ou

de la chaleur qui abonde en la matrice, aussi celuy qui a deux sortes de sexe ne peut exercer librement les actions de tous deux ; ains selon que le temperament qu'il a est chaud ou froid, il produit des actions qui le rendent feminin ou viril ; il est bien vray que cela est rare, mais toutesfois la nature, qui produit librement ses effets, fait voir encore des compositions plus rares et plus exquises ; pour ce que tu me parles d'un individu en faire deux, la nature ne le peut.

TAB. — On m'en fit pourtant une experience l'autre jour sur la teste.

LE M. — C'est une chose de tout impossible et hors de la sphere d'activité de la puissance de la nature.

TAB. — Je m'en vay vous l'enseigner, car je vois bien qu'autrement vous ne pourrez pas me croire : pour faire d'une femelle deux masles, il vous faut aller en nostre grenier et prendre une des thuilles les plus vieilles que vous trouverez sur la couverture de la maison, puis la jeter du haut en bas ; la thuille se cassera en deux, et vous aurez deux thuillots : n'est pas d'une femelle en faire deux masles?

FANTAISIE ET DIALOGUE XIX

Quand plus on boit, moins on pisse.

TABARIN. — En quel cas est-ce que tant plus on boit moins on pisse?

LE MAISTRE. — Voicy une question qui est ample, Tabarin; il y a diverses maladies qui causent la retention de l'urine : nous avons un appetit en nous qui s'esveille quand la nature manque d'alimens necessaires ; cest appetit et ceste sourde cupidité de reintegrer les breches que la chaleur naturelle a causées en nostre estomach par

la digestion, attire l'imagination et demande ce qui lui est propre et apte. Le manquement et le defaut est double ; ou il tient de la faim, ou de la soif; si ceste defaillance procede de la faim, l'appetit qui demande à restaurer cette partie est appelée des philosophes *appetitus calidi et sicci*. Si cette bresche tire son origine de la soif, on la nomme *appetitus frigidi et humidi;* quant nous avons beu, la liqueur ayant passé et esté recuite dans l'estomach, descend dans la vessie, et de là est portée dans le canal pour estre jettée dehors, où il est à remarquer qu'il y a des maladies où plus on boit moins se sent-on excité à l'urine, comme on peut voir ceux qui sont hydropiques ; l'eau s'insinuë par les pores dans le cuir et s'espanchant par tout le corps ne peut raffraischir les parties interieures, qui sont bruslées au dedans et consommées de l'excessive chaleur et de l'adustion[1] qui y agit; la pierre et la gravelle sont aussi des maladies qui empeschent et bouchent les conduits de l'urine, de sorte que plus on boit moins on pisse ; et toutesfois c'est alors qu'on a grand desir de pisser et de vuider ses eaux excrementelles, qui, pendant que le passage leur est fermé, croupissent comme dans les mesmes paresses d'un lac, et donnent de grands ressentimens de douleurs à celuy qui en est travaillé.

TAB. — Y a-il longtemps que vous estudiez, nostre maistre? vous avez perdu vostre argent, car vous ne sçauriez resoudre un seul point. Le temps où plus on boit et moins on urine, c'est quand on se trouve au milieu de quatre ou cinq servantes qui jouent des orgues par derriere : vous beuverez et humerez cent mille vesses et pour le moins autant de pets sans uriner une seule goutte d'eau.

[1] Consomption.

FANTAISIE ET DIALOGUE XX

Qui est le meilleur juge de l'homme ou de la femme.

TABARIN. — Mon maistre, je suis en procez pour un enfant qu'on a fait à ma sœur; je soustiens qu'il nous doit appartenir. Que me conseillez-vous, d'aller voir un homme ou une femme pour decider et juger de cette affaire?

LE MAISTRE. — En toutes les actions que les hommes font, ils ont toujours un grand advantage sur les femmes, car ces operations, procedantes d'un jugement plus solide et d'un intellect plus ferme, font aussy paroistre des effets plus signalez; la justice est une des premieres vertus qui brillent et rayonnent en l'ame de l'homme, vertu d'autant plus excellente et d'autant plus rare, qu'elle moule nos actions et imprime nos sens au prototipe de la grandeur de Dieu; d'autant plus riche qu'elle en grave en nous des marques de la Divinité et du pouvoir que les cieux ont sur les corps inferieurs d'icy-bas; ceste vertu, comme elle est la plus divine et la plus excellente, aussi desire-elle d'estre en parallele d'un excellent et rare objet; *siquidem finiti ad infinitum nulla datur proportio*. Or est-il qu'il n'y a chose au monde qui soit plus capable d'estre l'archive, le sanctuaire et le temple de la justice que l'homme : ses jugemens considerez, ses actions composées et ses temperamens plus qu'admirables, sont les doux attraits qui esmeuvent cette divine Deesse de posseder entierement leur odeur et d'establir son throsne en leurs ames, où au contraire les femmes sont d'une humeur volage, qui voltigent au gré des vents de leurs propres passions et se laissent facilement emporter à la premiere tempeste qui surgit dans l'ocean spatieux de leurs imaginations et vaines pensées.

TAB. — Je m'estonne que vous avez le jugement si gauche et le sentiment si esmoussé que de vous persuader que l'homme face meilleure justice que la femme ; la femme est si equitable et si juste en ses actions, que bien qu'elle ait perdu son procez, si est-ce pourtant que toujours elle veut avoir le droit pour elle et le conserver tant qu'elle peut.

FANTAISIE ET DIALOGUE XXI

Pourquoy la femme n'a point de barbe au menton.

TABARIN. — Mon maistre, je m'estonne que la nature a fait la femme sans barbe, et pourquoy elle en a plustost voulu bien-heurer l'homme de cette faveur que de luy en faire part.

LE MAISTRE.— S'il y a de l'estonnement en toy, le subject en a des marques assez satisfaisantes ; il faut que tu saches, Tabarin, que nous avons deux sortes de poils, selon Aristote : ceux qui naissent avec nous, comme les cheveux et les sourcils, et ceux qui prennent accroissement avec nostre puberté, comme la barbe ; or il est à remarquer que, selon les temperamens de nos corps, nous avons le poil roux, ou blond, ou blanc ; ceux qui l'ont roux participent davantage du feu, ceux qui sont d'un poil noir sont plus melancoliques et terrestres, et la cause pour laquelle les femmes n'ont point de barbe, est qu'elles sont destituées de la chaleur naturelle qui en est la cause efficiente. Leur temperament est plus froid et plus humide que celuy de l'homme, et par consequent les pores par où devroit passer la barbe (qui est un excrement et une evacuation d'humeur qui s'evapore en poil), sont remplis d'autre matiere.

TAB. — J'ai icy un pore qui est remply de matiere, et

toutesfois il ne laisse pas de porter de la barbe; c'est pour renverser vostre opinion et vous apprendre mon secret : la raison pourquoy les femmes n'ont point de barbe au menton, fut qu'un jour, le deluge universel ayant inondé par toute la terre, Deucalion et Pyrrha, restaurateurs du genre humain, qui estoient encore tout jeunes et sans barbe, firent un vœu et un sacrifice à Jupiter, pour savoir qui regneroit des deux; Mercure leur vint dire qu'ils se baignassent tous deux dans une fontaine qui est en Thessalie, et que le premier à qui la barbe viendroit au menton tiendroit l'empire universel de la terre; ils y vont pour executer son commandement; comme ils estoient en la fontaine pour se baigner, l'homme, qui se voyoit à nud, mit sa main à son menton et aux parties septentrionales d'où vient le nort; la femme vouloit faire de mesme, mais de malheur, comme elle fut preste de porter sa main à sa bouche, un frelon commence d'un vif esguillon à la piquer au bas du ventre, elle aussitost y porta sa main, et, au lieu d'avoir la barbe au menton, elle la porta plus bas, nostre maistre.

FANTAISIE ET DIALOGUE XXII

Pour faire un pont eternel.

TABARIN. — Comment voudriez-vous faire, pour bastir un pont avec tant d'artifice, que jamais on n'en peut trouver la fin?

LE MAISTRE. — Il est impossible de le faire, Tabarin, car, comme je t'ay dit tantost, il n'y a rien en ce monde que le temps rongeard et la vieillesse ne consume; quels plus beaux bastimens et quels plus forts edifices sçauroit-on faire maintenant que ceux qui ont esté jadis construits à Rome, que tant de grands colosses, obelisques,

theatres, amphitheatres, piramides et autres infinis bastimens qu'on y voit encor tout ruinez et corrompus? Ce n'est pas en vain que les poetes feignent Saturne, pere du Temps, qui tient une faux en la main et qui mange ses propres enfans; tout ce qui est subject aux influences des astres, et qui est sous leur protection, se roule de cercle en cercle dans les changemens et vicissitudes; il n'y a rien d'asseuré que l'inconstance; le temps, qui a esdifié une chose, cent ans ou deux cents ans apres la corrompt, la mange et la devore; il ruine ce qu'il met au jour, et s'il y a quelque chose principalement où il grave la severité de ses loix, c'est en la structure des bastimens; les ponts plus solides sont souvent emportez par la ravine[1] et le reflux des eaux, de sorte que je tiens pour impossible de faire un pont d'eternelle durée.

TAB. — Il n'y a rien de plus facile, mon maistre : il ne faut que planter les pilotis de nostre pont sur une femme, le pont sera immortel, car on dit tousjours :

> Femme couchée et bois debout,
> On n'en peut jamais voir le bout.

FANTAISIE ET DIALOGUE XXIII

Pour faire une bonne race de chevaux.

TABARIN. — Mon maistre, quelle pratique voudriez-vous faire et quel enseignement voudriez-vous suivre pour avoir une bonne race de chevaux?

LE MAISTRE. — Tu me fais icy des demandes qui passent les limites de mon art, Tabarin.

TAB. — On m'a dit pourtant que vostre pere fut toute sa vie maquignon des haquenées du pont Neuf; vous en devez sçavoir des nouvelles?

[1] Pluie d'orage.

LE M. — Cela est aposté, mais, pour te respondre, je te dis ce que dit le poete :

Fortes creantur fortibus et bonis,
Est in juvencis, est in equis, patrum
Virtus : nec imbellem feroces
Progenerant aquilæ columbam [1].

Pour avoir une bonne race de chevaux, il faudroit faire couvrir les jumens par des coursiers genereux et des genets d'Espagne qui esgallassent les neiges en candeur et les vents au trot, car les philosophes disent que l'effet prend toujours son excellence de sa cause, et que plus la cause qui enfante et produit cet effet est rare et relevée, plus l'effet est à admirer, bien que la corruption se soit aujourd'huy tellement insinuée, que tout va de pis en pis ; jamais tout ce qui naist ne tient de la bonté que pouvoient avoir ceux dont il emprunte son estre.

Ætas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem [2].

TAB. — Je vous prie, si vous ne sçavez rendre resolution de mes demandes, ne me payez pas de grec, car je n'y entends rien : le seul moyen pour avoir en bref et en moins d'une journée une race de bons chevaux, il faut prendre cinquante putains et les faire couvrir; vous trouverez en moins d'une heure qu'elles auront engendré plus de cent poulains.

1 Hor., *Od.*, lib. IV, carm. IV, v. 29-32. — *Nec* est mis au lieu de *neque*.

2 Hor., *Od.*, lib. III, carm. VI, v. 46-48.

FANTAISIE ET DIALOGUE XXIV

Pourquoy les femmes pettent plus souvent que les hommes.

TABARIN.— Mon maistre, j'ay tousjours ouy dire à Rome que la femme pette mieux que l'homme ; en donnerez-vous bien la raison, ou si vous mettriez bien vostre nez au fond de cette difficulté ?

LE MAISTRE. — Allez, gros villain, tousjours vous nous entretiendrez de ces contes et salles demandes.

TAB. — Je vous prie, ne m'esconduisez point de ce que je vous requiers ; vostre courtoisie obligera ma fantaisie de gouster cette ambrosie.

LE M. — La raison de ta question est toute claire : ne sçais-tu pas que les femmes sont d'une humeur froide et humide, et qu'elles ont fort peu de chaleur naturelle ? Voilà la raison pourquoy ne faisant pas la concoction parfaite, elles engendrent des cruditez qui s'esvacuent en vents le long des boyaux, et sortent en dehors par où l'embouchure leur semble favoriser davantage.

TAB. — Vous n'avez pas mis le nez assez avant dans ceste affaire : la raison pourquoy les femmes sont plus subjettes à petter et seringuer des ventositez que les hommes, c'est qu'elles n'ont point de haut-de-chausses : toujours le vent leur souffle au cul.

FANTAISIE ET DIALOGUE XXV

Pour empescher l'entrée d'un logis aux rats.

TABARIN. — Mon maistre, j'entendois hier crier par la ville un certain estranger : La mort aux rats et aux souris.

Comment voudriez-vous faire pour empescher les rats d'entrer en un logis?

LE MAISTRE. — La nature s'est fait paroistre mere de toute admiration, quand elle a produit des animaux et des plantes mesmes, qui de leur propre interieur ont une certaine inimitié et antipathie; ainsi le loup et la brebis se portent une haine secrette; l'elephant et le rinoceros se haïssent; l'aigle et le dragon[1] sont contrepointez[2]; le coc et le lion s'entrebattent; le milan et le poussin se portent une secrette inimitié; dans les plantes, le chesne et l'olivier sont en divorce; la vigne ne peut croistre où il y a des choux ou du lierre; et ainsi de mesme pour empescher les rats d'entrer en un logis, il ne faut que luy opposer leur ennemy particulier et naturel, sçavoir le chat : il y a une telle dissention entre ces deux animaux, qu'ayant mis dans une maison une bonne cinquantaine de chats, j'empescherois cent rats d'y mettre le pied, car ils sont tellement antagonisez, que tous ils perdroient leur vie plustost que de demordre ou de quitter la place.

TAB. — Il ne faut pas prendre tant de peine, car si ce cas arrivoit au mois de janvier, quand les chats sont en amour, où pourriez-vous en trouver un tel nombre? Le meilleur expedient qui soit au monde pour empescher les rats d'entrer en un logis, c'est de mettre un sergent dedans; car les rats qui ne vivent que de ronger, sçachant qu'un sergent y aura esté (comme ce sont tous rongeurs), ils se douteront qu'il n'y aura plus rien à ronger et n'y entreront jamais.

[1] Serpent.
[2] Pour : sont en guerre.

FANTAISIE ET DIALOGUE XXVI

Pourquoy les femmes pleurent.

TABARIN. — Mon maistre, d'où vient que les femmes pleurent si souvent? A la moindre chose qui leur arrive, vous les voyez fondre et resoudre en larmes.

LE MAISTRE. — Cela provient de l'inegalité de leur sexe et de leur temperament avec la temperie des hommes, et de la bassesse de leur courage, car : *Flere, loqui, nere, statuit Deus in muliere.*

Les larmes sont excrementelles et deschargent grandement le cerveau quant elles fluent par les yeux ; la douleur, qui est une des onze passions qui agitent et bouleversent nos sens, fait naistre aussitost en nostre imagination un ressentiment de tristesse qui, porté par les conduits des nerfs dans les concavitez du cerveau, le compresse et empesche la libre fonction de ses esprits ; cest empeschement et ceste compression fait distiller les larmes et les fait couler par les yeux pour tesmoigner au dehors ce que nous ressentons au dedans, c'est la mesme chose qui se pratique aux meteores des pluyes ; le soleil, par l'ardeur de ses rais, attire et esleve de la terre des vapeurs, qui, imitant la vitesse du feu, bien qu'en leur essence elles soient pure eau, montent toutesfois et se rarefient; puis, quand elles sont eslevées au haut de l'air, la compression se fait, tant de celles qui montent que de celles qui, chargées de matieres, de leur propre poids veulent tomber, et de cette seule compression naissent les pluyes, qui fendent et divisent l'air et tombent sur la terre ; le mesme en est des larmes ; l'estomach envoye les vapeurs au cerveau, où se croupissant elles se distillent en pluye, et ce tant plus que l'humidité et la temperie froide reigne dans un corps comme en celuy de la femme. Voilà

la seule cause pourquoy les femmes pleurent si souvent.

TAB. — Je ne trouve aucunement cela probable pour moy, car la seule raison pourquoy elles pleurent plus souvent que les hommes, c'est qu'elles ont tousjours la fontaine devant elles et en tirent quand bon leur semble. Diable! si quelqu'un avoit un differend à vuider, il y auroit moyen d'y boire par les deux bouts : c'est une vraye lechefrite.

FANTAISIE ET DIALOGUE XXVII

L'animal le plus ingrat.

TABARIN. — Mon maistre, quel est l'animal le plus ingrat qui soit en la nature?

LE MAISTRE. — C'est le chat, Tabarin; animal cauteleux et qui ne cherche que son interest; encor le chien a cela de particulier qu'il affectionne et cherit son maistre plus que soy-mesme; les histoires ne sont remplies que de traits de leur fidelité qui n'a rien d'egal avec tous les autres animaux, et qui seulle surpasse mesme la fidelité des hommes; mais le chat n'a autre soin dans un logis que de mal faire; s'il croyoit obliger son maistre de prendre les rats et les souris au piege, il ne le feroit jamais; il n'est porté que de sa propre inclination qui le rend antagoniste de cest insecte; au reste, nous avons des exemples remarquables de la perfidie et ingratitude des chats, entre autres celuy de Rome, qui tua son maistre, me servira de garand : son maistre le caressant s'endormit; le chat s'attaqua à luy de furie et me souvient d'avoir leu autrefois son epitaphe, qui commence en cette sorte :

Hospes, disce novum mortis genus! improba felis
Dum trahitur, digitum mordet, et intereo [1].

[1] *Anthol.*, II, p. 37.

Ceux qui ont veu les particularitez de Rome peuvent authoriser ce que je dis.

TAB. — Vostre chat ne chatouillera pas ma raison et ne chastiera point mon jugement pour me desister de ce que je crois estre l'animal le plus ingrat du monde.

LE M. — Qui tiens-tu donc, Tabarin, pour l'animal le plus ingrat?

TAB. — C'est le poux, nostre maistre, parce que plus vous le nourrissez, plus il vous pique et vous fait de mal.

FANTAISIE ET DIALOGUE XXVIII

A quoi est empesché un canonnier.

TABARIN. — Mon maistre, voicy une question où il faut ouvrir vos esprits et esguillonner vostre jugement à la responce d'icelle : me diriez-vous bien à quoy est empesché un canonnier?

LE MAISTRE. — Je ne peux pas sçavoir les adresses de ce mestier, Tabarin, et ne sçay pas en quoy il pourroit estre bien empesché. Toutesfois sçay-je tres-bien qu'un canonnier ayant à manier l'eslement le plus subtil de tous, il faut qu'il soit aussi grandement subtil, car plus le feu est contraint, plus il s'efforce de rompre tous les obstacles qui semblent enchaisner ses puissances et captiver ses forces ; il se rarefie, et les montagnes les plus espaisses, les roches les plus fortes, ne sont pas suffisantes de resister à sa furie, quant une fois il est allumé ; encor la poudre à canon a cela de particulier, qu'un grain estant embrasé, au mesme instant tout s'enflamme et faut à toute force qu'il trouve passage. Un canonnier doit estre premierement experimenté à tirer en droite ligne et à remarquer que quant les balles viennent tomber *ad*

angulos rectos (comme disent les mathematiciens), elles ont bien plus d'effort et font davantage d'effect que quant le canon est braqué *ad angulos acutos aut obtusos;* cela esmousse facilement sa force, et certes s'il y a de l'empeschement à bien dresser sa visée contre un bastion ou une tour, il n'y a pas moins d'adresse à sçavoir sa portée et sa charge, et le temps où je crois qu'il est bien empesché, est quant l'ayant trop chargé, le feu rompt et esclate, fend la piece et estonne tous les champs des environs.

TAB. — Vous n'avez point tiré au but, mon maistre; ce à quoy un canonnier se trouve bien empesché, c'est à charger une femme, il n'y sçauroit jamais faire entrer assez de munitions : bien souvent il y vuide son fourniment, et toutesfois il ne peut jamais si bien faire que les balles ne demeurent toujours dehors.

FANTAISIE ET DIALOGUE XXIX

Pourquoy les femmes sont timides.

TABARIN. — Pour quelle cause estimez-vous que les femmes sont si craintives? vous les voyez au moindre accident qui leur arrive serrer les fesses et les hipocondrilles du derriere.

LE MAISTRE. — La crainte est une des passions de l'ame racontées par Aristote en ses morales, procedante d'un courage debile et effeminé, qui representant à l'imagination le danger, et l'inconvenient futur, attiedit l'ardeur du cœur et le rend inepte à se preparer de luy resister; ceux qui sont d'un sang froid et qui tiennent d'une nature plus humide sont plus subjects d'estre maistrisez de la crainte; le moindre bruit les estonne, car ayant peu de sang, à la premiere rencontre de l'estonnement qui les

saisit, il se retire au cœur comme à sa source principale et quitte les autres membres, qui, estant destituez des esprits sanguins portez par les nerfs, perdent souvent le mouvement et deviennent comme abastardis à toutes sortes d'entreprises, c'est d'où procede la timidité des femmes; elle leur est ordinaire et comme donnée en partage de la nature à cause de l'imbecillité de leur sexe et de la froideur de la temperie qui demeure en elles.

TAB. — Que vous n'avez garde de nous battre, nostre maistre!

LE M. — Pourquoy, Tabarin?

TAB. — Vous parlez de trop loin; il ne faut pas faire une si exacte recherche de la philosophie morale, et feuilleter tous les cahiers de vos raisons pour trouver la responce de ce que je demande; la raison est tres-esvidente : les femmes sont craintives parce que, leur pot estant desjà fendu, au moindre bruit qu'on fait, elles craignent qu'on ne le vienne casser.

FANTAISIE ET DIALOGUE XXX

Quel est le mestier le plus honorable.

TABARIN. — Entre tous les mestiers du monde, lequel trouvez-vous qui soit le plus honorable, mon maistre?

LE MAISTRE. — C'est la peinture, Tabarin; ce mestier, ou plutost cest art, a tant de proportion avec l'honneur et la bienseance d'un homme genereux et qui veut faire profession de sçavoir quelque chose, que les Princes et les grands de la Cour ne tiennent à contre-cœur de s'en rendre professeurs; ceste partie orne grandement un homme et le rend en son estre parfait : mais, devant que d'acquerir la perfection de la peinture, le chemin est tres-difficile à tenir : peu s'en sçavent bien desmeller. Premierement on doit bien sçavoir meller une couleur,

donner les dimensions, les proportions et les latitudes aux corps qu'on veut peindre; puis on doit sçavoir parfaitement la perspective, les raccourcissemens, relever les ombrages par des couleurs proportionnées et vives; bref ce mestier me semble le plus honorable, puisqu'il est honoré et respecté universellement de tout le monde, et que c'est le seul mestier qui peut si bien tromper nos sens et imiter la nature, que bien souvent les plus experimentez y sont pris.

TAB. — Je ne le trouve pas pourtant le mestier le plus honorable, car il feroit tort à celuy de maistre Jean Guillaume : par ma foy, je crois pour mon regard que son mestier est le plus honorable de tous les mestiers, car premierement, quand il veut travailler, il met ses beaux habits, on le meine dans un carosse à deux roües, et ce parmy une grande affluence de peuple, et en signe de plus grand honneur; quand il est prest d'achever son ouvrage, chacun oste son chapeau; voulez-vous trouver un mestier plus honorable au monde?

FANTAISIE ET DIALOGUE XXXI

Qui sont les plus grands chiquaneurs.

TABARIN. — Mon maistre, qui croyez-vous qui soient les plus grands chiquaneurs de la ville de Paris?

LE MAISTRE. — Helas! Tabarin, la justice est aujourd'huy si mal policée, qu'il n'y a plus au monde que chiquanerie; le moindre divorce qui arrive, on se met en procez, on plaide, et le plus souvent on se ruine, car les biens s'y consomment en frais et vains despens; les sergens, les procureurs et les notaires me semblent les plus grands chiquaneurs, car quand les parties seroient mesme sur le point d'un accord, si l'un de ces trois peut

s'ingerer entre icelles, il les persuade de tout rompre, et de ne parler aucunement que de procez et de contentions; par ainsi les affaires s'aigrissent de plus en plus, et chacun de son costé se partit[1] en cent pieces pour s'opposer à son compagnon; on tasche par mille sortes de surprises d'avoir pied sur son voisin, et de le consommer en justice; les loix sont aujourd'huy prophanées, le diable a tellement semé la zisanie et la grenne de discorde dans l'Univers, qu'il n'y a Province qui n'en a esté gastée et corrompue; tel aujourd'huy vous tesmoignera à l'exterieur mille sortes d'affections, qui demain vous fera appeler injustement devant le juge; en ceste affaire je tiens les sergens pour les allumettes et les fusils[2] des chiquaneurs.

TAB. Vous avez bien quelque espece de raison, nostre maistre, mais pourtant je trouve que les femmes sont les plus grands chiquaneurs du monde.

LE M. — Les femmes, Tabarin ! c'est un grand paradoxe que tu me racontes, veu que les femmes sont d'une vertu douce et facille et qui ne mandent point de querelles.

TAB. — Elles sont si remplies de chicanerie, que quant elles auroient fait vuider le procez à leur advantage, ou que leur cause leur succederoit selon leur plaisir, jamais pourtant elles ne se pourront tenir de plaider; voire mesme elles se servent de juges et ne donnent pas assignation à ceux seulement qui ont eu tort, ains elles font adjourner ceux qui ont le droit et veulent toujours avoir le procez sur leur bureau.

[1] Divise.
[2] Briquets.

FANTAISIE ET DIALOGUE XXXII

L'animal le plus hardy.

TABARIN. — Puisque vous avez quelque legere cognoissance de la nature des animaux (comme vous dites), me diriez-vous bien quel est l'animal le plus hardy et le plus genereux des animaux ?

LE MAISTRE. — Cela est hors de doute, Tabarin, c'est le lyon ; car, comme il est le plus furieux de tous les autres, aussi est-il tousjours le plus hardy ; la hardiesse et la generosité d'une chose se recognoit par la hautesse des entreprises et des assauts qu'elle fait. Or entre toutes les especes des animaux, qui sont presque infinies en nombre, il n'y en a pas qui face paroistre plus de generosité et de hardiesse que le lyon : il est armé d'un masle courage qui l'accompagne en ses actions ; il n'y a beste pour furieuse qu'elle soit qui l'ose affronter ny aller de pair avec luy ; les tigres et leopards les plus cruels sont bien aises de relever de sa force et de tenir leur hardiesse et dependance de luy ; enfin, pour abresger, c'est le plus hardy des animaux

TAB. — Vous vous trompez, mon maistre, je ne veux pas dire que vous ayez menty, mais cela ne vaut guere mieux : l'animal le plus hardy qui soit sur la terre, c'est l'asne des musniers, mon maistre, parce qu'il est tous les jours au milieu des larrons, et toutesfois il n'a aucune peur.

FANTAISIE ET DIALOGUE XXXIII

De quoy il faut faire un tambour.

TABARIN. — De quelle maniere, si vous estiez capitaine d'armes, et que vous voulussiez suivre les estendars de Mars, voudriez-vous faire un tambour ?

LE MAISTRE. — Ce n'est pas mon exercice d'estre capitaine, Tabarin ; dès le plus tendre de mon enfance j'embrassay les lettres et me mis à l'abry des lauriers d'Apollon, sans beaucoup m'enquester des palmes triomphantes de Mars ; aussi nous faut-il tousjours embrasser ce à quoy nous sommes enclins de nature, et aller où nostre propre passion nous porte : bien souvent on contraint nos affections de se desister des choses où naturellement elles sont propenses, et au lieu d'un bien cela engendre un grand mal ; pour mon regard, n'ayant eu jamais en l'esprit d'autre affection que les lettres, j'ay quitté toutes autres sortes de vaccations pour m'y arrester ; c'est pourquoy je ne te pourray point esclaircir de quelle nature il faut faire un tambour, veu que je ne suis gueres experimenté en cest art ; toutesfois, selon que le jugement me le dicte, on le fait de la peau d'un asne, comme la plus dure des animaux et qui ne s'use point tant. A peine ceste beste est-elle en ce monde, qu'elle semble n'y estre que pour le travail, on la bat, on la frappe, jusques mesme après sa mort ; on en fait encore des couvertures pour les tambours, et on les frappe derechef, de maniere que cet animal n'est en la terre que pour estre frappé et battu.

TAB. — N'en avez-vous point de pitié, nostre maistre, car on dit tousjours qu'on est touché au vif quand on voit battre son frere ? Voulez-vous sçavoir de quoy il fait bon faire un tambour qui ne s'use jamais ?

LE M. — De quelle maniere, Tabarin?

TAB. — Il faut prendre la peau du ventre d'une femme ; vous avez beau frapper, bien qu'elle soit fenduë, jamais elle ne se cassera, et aura-on cela de particulier, qu'en un tambour, apres avoir bien battu, il se bande et debande, mais tout au contraire d'une femme, car plus vous battez le maroquin, plus le cuir s'enflera.

FANTAISIE ET DIALOGUE XXXIV

Qui est l'homme le plus glorieux.

TABARIN. — Mon maistre, qui trouvez-vous entre les hommes qui soit le plus glorieux?

LE MAISTRE. — Les plus glorieux sont ordinairement ceux qui ne sçavent rien, car s'ils ont une petite particularité et la moindre chose par-dessus le commun, vous les voyez qui de leur propre bouche se vantent, se glorifient et semblent tenir sous leurs pieds tout le monde asservy.

On en rencontre d'autres qui se vanteront en leurs ayeux, en leur noblesse, et croiront que, pour estre sortis de noble race, on les doive plustost cherir et caresser.

D'autres plus grossiers, et mesme de la lie du peuple, prescheront leur louange et excellence partout, sans se beaucoup soucier du proverbe qui dit : *Laus proprio sordescit in ore.*

TAB. — Ce ne sont point là les plus glorieux, mon maistre.

LE M. — Qui sont donc ceux que tu estimes pour les plus glorieux, Tabarin?

TAB. — Ce sont les gueux, mon maistre ; ils sont si

glorieux, que quant ils ont chié dans leurs chausses ils ne voudroient point, pour tout l'or du monde, que leur chemise ne touchast à leur cul : ne voilà pas une grande gloire?

FANTAISIE ET DIALOGUE XXXV

Qui est le plus sçavant, de l'homme ou de la femme.

TABARIN. — Mon maistre, on voit d'ordinaire les hommes estudier et se peiner pour parvenir à quelque degré de science, cependant que les femmes s'amusent autour d'une quenouille; qui est-ce de l'homme ou de la femme qui est le plus sçavant?

LE MAISTRE. — Tu me fais une demande qui ne peut tourner qu'au desadvantage de la femme et à l'honneur de l'homme, Tabarin; il faut que tu sçaches que les philosophes disent que tous nous avons une puissance pour apprendre et sçavoir quelque chose; la femme est aussi bien ornée et enrichie de ceste puissance que l'homme; mais il est à remarquer que *frustra est potentia quæ non reducitur ad actum;* plus la puissance est actuée [1] et bornée de l'acte qu'elle regardoit, plus le subject qui en est annobly a d'advantage sur celuy qui n'a que la simple puissance et qui n'a jamais produit d'acte, car la production d'un acte reiteré engendre l'habitude de la science; or est-il que, bien que les femmes eussent la mesme puissance que l'homme à pouvoir acquerir une notion et cognoissance parfaite de quelque chose, l'homme pourtant a cest advantage qu'il met sa puissance en acte, ce que la femme ne pratique pas, car c'est fort rarement qu'on voit les femmes sçavantes; pour les hommes, leur

[1] Active.

propre naturel et temperament les y porte ; ils sont beaucoup plus aptes à la science, à cause de la chaleur naturelle qui surabonde en eux et qui espure leurs esprits.

TAB. — J'ay trouvé pourtant dans mon calendrier que les femmes sont plus sçavantes de beaucoup que les hommes.

LE M. — Sur quelle raison fondes-tu ce probleme, Tabarin?

TAB. — Quant un homme est marié et qu'il a fait toutes ses estudes, je trouve que la femme est souventes fois plus sçavante que luy ; car il y aura peut-estre dix ans qu'elle sçaura que son mary est cornard, et luy n'en sçaura rien.

FANTAISIE ET DIALOGUE XXXVI

L'animal le plus fort.

TABARIN. — Mon maistre, qui trouvez-vous entre toutes les especes des animaux qui soit le plus apte à porter une pesante charge?

LE MAISTRE. — Je tiens que c'est l'elephant, Tabarin ; car comme il est le plus massif et le plus solide de toutes les autres espèces qui sont en la nature, aussi est-il le plus fort et le plus robuste à soustenir quelque pesant fardeau : les histoires romaines en peuvent porter un suffisant tesmoignage ; ils se servoient de ces animaux, au rapport de Jules Cesar, aux batailles et rencontres, et les chargeoient de tours et machines de guerre pour battre l'ennemy en ruine, et s'oposer aux furieuses escarmouches qui se presentoient ; dans ces tours on voyoit souventes fois une quantité de personnes qui brandissoient des javelines sur ceux qui les vouloient affronter,

et par le moyen de ces animaux rompoient les rangs de leurs ennemis, penetroient au travers des plus espais escadrons et donnoient souvent la victoire à ceux qui estoient en grand danger de la perdre. Si on regarde à la force du corps et à la grandeur et proportion des membres, on remarquera tousjours la verité de ce que je dis.

TAB. — De sorte que vous estimez que ce sont les elephans qui sont les plus forts animaux de la terre ; et moy je dis que c'est la femme ; je n'auray pas grande difficulté de le prouver, car l'experience me plegera[1] tousjours : la raison la plus solide par où je veux prouver que la femme est la plus forte des animaux, est que plus on la charge, plus elle est joyeuse et plus elle vous caresse.

FANTAISIE ET DIALOGUE XXXVII

Qui sont les mieux suivis.

TABARIN. — Qui sont ceux qui sont les mieux suivis?

LE MAISTRE. — Ceux qui ont plus de suite sont ordinairement les grands de la cour, car la faveur qui s'insinuë parmy eux et qui seule modere et regle leurs pas fait que plusieurs attrais de la beauté qui rayonne en ses yeux, et la douceur de ses promesses, se laissent facilement emporter à toutes sortes de services et de submissions pour attraper quelqu'une de ses courtoisies; et plus ils se voyent en grand nombre, plus ils s'assemblent, et par ainsi les grands sont toujours les mieux suivis, car ils sont les plus courtisés, jouxte qu'un nombre infini de personnes de qualité se joignent à eux, les uns pour y

[1] Pleiger était synonyme de cautionner.

avoir quelques places, les autres pour y pratiquer quelque charge et y gagner le maniement de quelque office ; les autres pour s'y mettre à l'abry et se deffendre des torts, injures et malefices dont on pourroit user envers eux; enfin chacun est bien aise d'avoir accez chez les grands pour se renommer d'eux ; il n'y a personne qui ne tienne à grande faveur d'estre à leur suitte.

TAB. — Ce n'est pas là où gist le lievre, mon maistre : ceux qui sont tousjours les mieux suivis sont les gueux, car ils ne cheminent jamais sans un escadron de poux, et des plus gros ; ils ont une avant-garde, arriere-garde, cornette, cavallerie et infanterie pour le champ de bataille; il est d'ordinaire dans leur haut-de-chausse, c'est le rendez-vous de toute la compagnie.

FANTAISIE ET DIALOGUE XXXVIII

Les meilleurs couvreurs.

TABARIN. — Entre tous les mestiers que j'ay remarquez, j'ay admiré celuy des couvreurs, pour l'adresse qu'ils ont à se guinder sur le feste et le sommet des plus hauts et plus aigus edifices de l'univers; qui croyez-vous pour estre bons couvreurs, mon maistre?

LE MAISTRE. — Voicy une question qui n'est point du ressort de mon jugement. Tabarin, car je n'ay jamais eu aucune pratique en cest art.

TAB. — Si est-ce pourtant que vous avez une qualité des couvreurs qui m'a tousjours fait persuader le contraire.

LE M. — Quelle qualité, Tabarin ?

TAB. — Quant on veut parler d'un couvreur, on dit que le vent lui souffle au derriere ; si cela est, vous estes un des premiers couvreurs de la ville de Paris, car toujours le

vent vous souffle au cul ; mais cependant donnez-moy la resolution de ce que je demande.

LE M. — Pour resolution de ta difficulté, je dis qu'on cognoist l'adresse d'un couvreur quand il se guinde sur le sommet d'un clocher ou sur le feste superbe de quelque beau bastiment ; car alors la terreur, qui s'imprime en son cœur pour la hauteur de l'edifice, le feroit bientost jetter et descendre à bas, si son industrie et son addresse ne luy servoit de soubassement pour fonder les pilliers de son asseurance qui chancelle, se voyant si haut eslevé.

TAB. — Les meilleurs couvreurs que je trouve en la nature, ce sont les macquereaux, mon maistre, car quant ils sont dans un logis, ils sont si bien à leur affaire et couvrent avec une telle industrie, qu'ils ne laissent pas un trou ouvert ; ils bouchent tous les pertuis qu'ils trouvent.

FANTAISIE ET DIALOGUE XXXIX

Qui sont les plus liberaux.

TABARIN. — Mon maistre, entre les hommes qui font profession de la vertu, lesquels estimez-vous les plus liberaux ?

LE MAISTRE. — La liberalité suit tousjours un homme bien né, Tabarin, et qui ayme la vertu ; car, comme c'est une action qui ressent quelque chose de divin, aussi est-elle seule qui annoblisse et qui face davantage paroistre l'esclat d'un courage genereux; et certes puisque la nature a tellement ordonné ses effects que les choses bonnes ne sont bonnes qu'en tant qu'elles sont communiquées, qui ne doute qu'un homme ne soit grandement à louer, lorsque, porté d'une certaine bienveillance envers ceux qui

sont en degré inferieur, il eslargit de ce peu de commodité à ceux qui en ont besoin, à ceux que la fortune a tellement renversez du comble de bonheur où peut-estre elle les avoit eslevez auparavant, qu'ils sont contraincts de mandier ce qu'ils prodiguoient autresfois? Pour ceux qui sont liberaux, on n'en trouve gueres maintenant; la corruption a tellement pris racine dans le monde, que peu de gens embrassent la vertu; neantmoins, comme il y a tousjours quelques-uns qui suivent le vray sentier et laissent le vice, ceux qui ont occasion et qui peuvent estre plus liberaux que les autres sont les riches, Tabarin, car, ayant la puissance et les dispositions, ils peuvent mettre l'acte au jour plus tost que les autres.

TAB. — Nous ne boirons point tous deux dans un verre, nostre maistre, car nous sommes de contraires advis : les gens les plus liberaux que je remarque au monde sont les couppeurs de bourses, pour ce qu'ils ne sont pas seulement contens de despenser leur argent et de mettre leur bourse au sec, mais ils vuident aussi celle d'autruy.

FANTAISIE ET DIALOGUE XL

Quant l'homme est le plus orgueilleux.

TABARIN. — En quel temps trouvez-vous que l'homme soit plus orgueilleux?

LE MAISTRE. — L'homme est un esprit transcendant qui a des conceptions hautes, des pretentions genereuses et qui se persuade un monde de merveilles ; mais quant une fois il est arrivé au comble de ses desirs et qu'il heureusement effectué ce que ses pretentions luy dictoient, c'est alors que, bouffi de superbe et d'arrogance, il foule et terrasse aux pieds toutes les considerations qui pour-

roient contrevenir à ses desseins ; il s'estime si grand et si eslevé, qu'il se persuade n'y avoir puissance en tout l'univers qui puisse faire escrouler ses pretentions ou contreminer ce qu'il a dans l'esprit ; sa propre passion l'emporte au-dessus de tout ce qui se pourroit imaginer de contraire à ses opinions. Mais, s'il y a temps où un homme soit orgueilleux, c'est quand il a gaigné quelque victoire, qu'il voit ses trophées enrollez sous les drapeaux de la renommée, et que sa vertu s'est tellement rendue recommandable parmy le peuple, qu'on n'entend que le bruit de sa gloire.

TAB. — Vous vous trompez lourdement, nostre maistre : le temps où l'homme est grandement orgueilleux, c'est quand il estronne.

LE M. — Qu'entends-tu par ce mot, Tabarin ?

TAB. — Qu'il chie, en bon françois, et principalement quand il a la foire; car il ne se leveroit pas pour un prince : il faut qu'il chie son saoul.

FANTAISIE ET DIALOGUE XLI

Quelle est la chose la plus joyeuse du monde.

TABARIN. — Mon maistre, quelle est la chose la plus joyeuse du monde, quant elle vient à naistre ?

LE MAISTRE. — Hélas ! Tabarin, nous sommes subjects à tant d'infortunes, et agitez durant cette vie de tant de tempestes et tourmentes, que je ne crois pas qu'il y ait chose au monde qui se resjouisse d'avoir pris naissance ; quant nous venons à entrer dans la carriere de ceste vie mortelle, la premiere chose que nous faisons, c'est de pleurer la misere et les angusties[1] que nous avons à souffrir ; miseres, helas ! d'autant plus grandes et funes-

[1] Fâcheuses extrémités.

tes, qu'elles semblent, dès l'instant de nostre conception, conspirer nostre totalle ruine; nostre vie est une mer de malheurs et d'encombres, où nostre barque s'insinuant perd peu à peu la terre des contentemens, se voit bouleversée de mille sortes d'aquilons qui s'entrechoquent, la souslevent jusques aux nues de calamitez, puis l'abisment et l'enfoncent dans les profondeurs d'une condition miserable. L'air que nous humons tous les jours est peu souhaitable, et, si ce n'estoit que le nom d'estre recompensé, en quelque chose, des funestes accidens et des esclandres qui se reçoivent en la vie humaine, il n'y a personne qui deust souhaiter d'avoir jamais pris accroissement, tant nous sommes subjects aux lois de l'inconstance.

TAB. — N'y trouvez-vous pas d'autres finesses, mon maistre?

LE M. — Je n'y vois aucun effect qui me face cognoistre qu'il y ait animal qui soit joyeux de naistre en ceste miserable vie.

TAB. — La chose la plus joyeuse du monde quand elle prend naissance, c'est un pet, car à peine entre-il dans l'enclos de la nature, qu'il commence à chanter un air melodieux; c'est un plaisir de gouster ses accens et ses sons entrecoupez, cela est d'une suave et delectable odeur.

FANTAISIE ET DIALOGUE XLII

Pourquoy les chats font l'amour en hyver.

TABARIN. — Mon maistre, j'ay admiré cent fois qu'en la plus excessive rigueur de l'hyver, les chats se font l'amour, et ce avec une telle vehemence, qu'ils font un bruit indicible; j'en voudrois bien sçavoir la raison.

LE MAISTRE. — Les raisons en sont grandement belles, Tabarin. Si nous voulons consulter les philosophes, ils nous diront que cest animal recherche plustost les femelles en hyver qu'en esté, à cause que la chaleur naturelle, qui est l'efficiente de l'amour, est plus vive et condensée, *vis unita fortius agit;* le froid exterieur agit alors et contraint la chaleur qui estoit estenduë par tout le corps de se porter incontinent au cœur et à l'interieur, où estant, le sang, qui y tient son siege principal, s'eschauffe et s'embrase et esmeut les passions à suivre l'object qui leur vient en teste. Si maintenant tu demandes pourquoy les chattes, en ceste recherche, crient et font un si grand bruit, je te diray que l'amour est aveugle, et qu'à bon droit les poetes l'ont peint avec un bandeau sur les yeux, car, comme ces animaux, outre l'ordinaire, sont portez à l'amour en ce temps où l'air externe refroidit les passions les plus embrasées, aussi y procedent-ils par des voyes inaccoutumées : leurs passions les aveuglent et leur bouchent toute espece de consideration ; ils se jettent furieusement sur les femelles, qui, ne pouvant endurer l'aspreté de leurs ongles, crient et font un bruit estrange (car il est permis de se plaindre quand on reçoit quelque mal et qu'on endure quelque traverse).

TAB. — Toutes vos raisons n'ont point grande energie : voulez-vous sçavoir la vraye cause de cecy ?

LE M. — Il n'y a chose au monde que je desire ignorer que le vice, Tabarin ; si ceste raison a quelque chose de curieux, je seray bien aise que tu m'en faces part.

TAB. — La raison donc pourquoy les chattes crient si furieusement quand le matou les recherche, c'est qu'ils sçavent l'antipathie qu'il y a entre le chat et le rat; et de peur que le matou ne s'en aille de leur compagnie, si de fortune un rat luy venoit audevant, la femelle crie et se tourmente afin d'advertir le rat, et par ce signal de ne troubler le plaisir qu'elle reçoit en cette accointance. Voila le vray nœud de la besongne : vous les verrez au

plus froid de l'hyver, à la clarté de la lune, courtiser la dame. Ma foy, il n'y fait gueres chaud pour plusieurs.

FANTAISIE ET DIALOGUE XLIII

Qui sont les mauvais artisans.

TABARIN. — Quelles gens doit-on appeler les mauvais artisans, nostre maistre?

LE MAISTRE. — Les mauvais artisans sont ceux qui ne veulent pas travailler, ains, au lieu de mettre à chef quelque genereuse entreprise, se vont promener, se donner du bon temps; l'ivrognerie vient apres, qui s'estant une fois plantée dans la cervelle de telles gens, les corrompt entierement et les rend ineptes à pouvoir faire quelque chose de bon, car leurs membres, par la force du vin qui agit au dedans, demeurent comme assoupis; l'oisiveté les suit en dos, qui les rend nonchalans, de façon qu'ils ayment mieux estre feneans que de travailler ou de suivre leur exercice ordinaire. Voilà, à mon advis, ceux qui sont les plus mauvais artisans, Tabarin.

TAB. — Vostre advis n'est gueres bon, nostre maistre; n'appelez-vous pas un bon ouvrage, quant un homme sçait bien boire et bien manger? Pour moy je crois que c'est le meilleur mestier du monde. Les plus mauvais artisans sont les charpentiers et les menuisiers, parce que, quant ils ont fait une besongne, bien qu'elle soit toute neufve et qu'on leur reporte, ils ne s'en veulent jamais servir; par exemple, si un charpentier a fait une potence, bien qu'elle n'ayt servi qu'une fois, il ne la veut pas reprendre pour soy; le mesme en est d'un menuisier, quant il fait une biere : au diable si jamais on luy voit reprendre!

FANTAISIE ET DIALOGUE XLIV

Quel est le premier instrument du monde.

TABARIN. — Mon maistre, entre tant d'instrumens que la nature a inventez, qui croyez-vous qui soit le plus beau?

LE MAISTRE. — L'instrument le plus beau, et où il y ait plus d'harmonie, c'est le luth, dont les cordes, estant pincées d'une main sçavante, font un son harmonieux et d'un accord delectable, qui, charmant par leur douceur plus que nectarine les oreilles de ceux qui les entendent, les ravissent par un doux enthousiasme et les emportent jusque dans le ciel; le ton couppé de ces cordes s'entrebat et s'entrechoque, et sous ce discord accordé esleve nos esprits de la terre, pour nous faire gouster des raretez plus que divines; il n'y a rien qui charme tant la tristesse que le son harmonieux d'un luth : ainsi Orphée jadis apaisa toutes les furies de l'enfer sous les accords emmiellez de sa lyre; je crois aussi, comme elle est la plus belle piece qui soit en la nature, qu'elle est quant et quant l'instrument des instrumens.

TAB. — Vous n'y estes pas, mon maistre : l'instrument des instrumens, c'est la main, car elle sert aux deux principaux organes de nostre corps ; sçavoir à la bouche et au cul ; il n'y a rien qui ressemble tant à un tisserand que la main, car, quant il fait sa toile, il jette la navette par un bout et la reprend par l'autre; le mesme en est de la main : elle est si avaricieuse, que ce qu'elle met par la bouche elle le retire par l'organe du derriere.

FANTAISIE ET DIALOGUE XLV

Pourquoi les femmes aiment les hommes.

TABARIN. — Mon maistre, vous m'avez dit quelque chose pourquoy les femmes recherchent les hommes; mais vous ne m'avez pas dit pourquoy elles s'y portent si passionnement.

LE MAISTRE. — L'amour est une des premieres passions de nostre ame, Tabarin; depuis qu'une fois il s'est fait place dans nos veines et que d'un trait de ses yeux il a decoché ses feux sur le diamantin rocher de nostre cœur, il emporte tellement nos esprits, que nous recherchons avec avidité ce que la prudence nous devroit faire eviter avec meure consideration; nostre sang, qui est le premier pris en cette rencontre, bouillonne au dedans de nostre cœur, et embrase tellement nostre ame, que necessairement il faut trouver de l'eau pour attiedir ses fureurs, et, qui pis est, là où est nostre mal, c'est là où nous trouvons le remede et la guarison, ainsi que nous voyons dans les plantes; celles qui sont veneneuses en un endroit portent la medecine en l'autre; les femmes ayment les hommes à cause de l'inclination particulière qu'elles y ont.

TAB. — Je m'en vay vous en descrire l'histoire; elle est grandement belle: il vous faut croire qu'au commencement du monde chacun estoit nud, et sçavoit-on tous les secrets que son compagnon eust pu imaginer, car tout le corps estoit entierement ouvert; on voyoit l'epiglotte, les amigdailles, l'estomach, le parenchima du foye, les poumons, les vaines mesaraïques, les intestins, bref, tout estoit descouvert : quelques-uns se formaliserent et firent une hecatombe aux dieux pour remedier à ce mal.

Jupiter ordonna qu'on feroit des lassets pour rejoindre ces parties et prevoir doresnavant à cest encombre ; plusieurs furent destinez pour faire ces dits lassets ; les premiers qui furent faits furent pour les enfants; les femmes, qui brusloient d'un desir d'estre servies les premieres, malgre les ouvriers, emporterent ce qui estoit de fait ; mais de malheur, comme elles eurent toutes rejoint leur ouverture, l'estoffe leur manqua, le lasset fut trop court de demi pied. Les hommes y allerent trop tard, on n'avoit pas bien pris leur mesure ; comme ils eurent en general rejoint leur crevasse, ils trouverent que leur lasset fut trop long de demi pied : depuis ce temps-là les femmes sont si envieuses que les hommes ont cet avantage sur elles, que tousjours elles les poursuivent pour avoir un bout de leur lasset et pour coudre ce qui reste d'ouverture. Voilà une raison tirée du premier livre des *Argonautes*[1]

FANTAISIE ET DIALOGUE XLVI

Qui sont ceux qui ne gaignent jamais leur cause.

TABARIN. — Qui sont ceux qui plaident tousjours et toutesfois ne gaignent jamais leur cause, mon maistre ?

LE MAISTRE. — Il faut dire que le ciel verse de funestes influences à l'homme, et qu'il est grandement subject aux infortunes, quant il plaide sans discontinuation et que toutesfois il perd toujours son procez. Il y a des personnes nées sous un si mauvais astre, que, bien que leur cause soit bonne, toutesfois par la negligence qu'ils y apportent ou par le peu d'intelligence qu'ils donnent à

[1] On pense bien qu'Apollonius de Rhodes n'a rien dit de semblable.

leurs advocats de leurs affaires, bien souvent perdent leur cause, car, s'il y a chose au monde qu'il faille solliciter et y apporter un soin particulier, c'est à un procez, veu qu'il y a tant de subtilitez, qu'à la moindre action qu'on oublie la partie adverse vous bat en ruine, et, qui pis est, il y en a de cette nature, que plus ils perdent plus ils y entrent ; leur esperance leur sert d'esguillon pour les y esmouvoir, veu qu'ils se persuadent qu'il ne faut que gaigner une fois pour se remettre sur pieds.

TAB. — Enfin, pour conclusion, vous ne sçavez qui sont ceux qui perdent ordinairement leur cause ? Ce sont les vieillars, nostre maistre.

LE M. — Les vieillars, Tabarin, comment entends-tu ceste amphibologie ? Les vieillars ne demandent que repos, et ne se meslent que bien rarement de plaider ; pourquoy perdraient-ils leur cause de la façon que tu dis ?

TAB. — Ils perdent toujours leur procez, parce qu'en tout ce qu'ils font ils n'ont jamais le droict : ains ils sont froids comme glace.

FANTAISIE ET DIALOGUE XLVII

Si un musnier, un tailleur, un sergent et un procureur estoient dans un sac, qui en sortiroit le premier.

TABARIN. — Mon maistre, esguisez le tranchant de vos resolutions, je m'en vay emmancher la serpe d'une subtile demande : si vous aviez enclos dans un grand sac un sergent, un musnier, un tailleur et un procureur, qui est-ce de ces quatre qui sortiroit le premier si on lui faisoit ouverture ?

LE MAISTRE. — A la verité, Tabarin, il faut que je confesse ingenuement que je suis bien empesché à resoudre

cette demande, veu que je ne voy surgir aucune raison qui me fasse cognoistre lequel des quatre sortiroit le premier; cela est indifferent, et les actions qui sont indifferentes ne peuvent pas se resoudre facilement, car les philosophes disent que toutes les fois que deux causes sont tellement preparées à produire un effet, que *non est major ratio unius quam alterius, tunc non datur actio*, l'effect ne suit pas; aussi il faut qu'il y ait quelque disposition qui dispose l'agent à sortir son effet *extra causas;* mais je ne rencontre aucune raison formelle pourquoy l'un sortiroit plustost que l'autre, puisque *omnia sunt paria,* sinon que je die que celuy qui seroit le plus proche de l'emboucheure du sac sortiroit le premier.

TAB. — Je voy bien qu'il faut que je vous enseigne ce secret, mon maistre, à la charge que vous payerez pinte.

LE M. — Il n'y a chose qu'un homme vertueux ne doive pratiquer pour apprendre quelque science.

TAB. — Le premier qui sortiroit du sac, si un sergent, un musnier, un tailleur et un procureur estoient dedans, c'est un larron, mon maistre : il n'y a rien de plus asseuré que ce que je dis.

FANTAISIE ET DIALOGUE XLVIII

Qui sont ceux qui desirent d'estre borgnes.

TABARIN. — Mon maistre, j'entendois l'autre jour un certain quidam qui disoit qu'il voudroit avoir donné cent escus et qu'il fust borgne; qui sont ceux qui à juste tittre peuvent faire ce souhait?

LE MAISTRE. — Il faut qu'un homme soit grandement hors de soy pour avoir cette cupidité dans l'ame, Tabarin; la veüe est un des premiers organes du corps et

la plus delicate partie qui y soit, pour estre d'une admirable et incroyable structure, où l'auteur de l'univers a enclos ce qu'il avoit de rare et d'excellent dans ce monde. Car, soit que nous considerions les deux paires de nerfs qui tirent leur origine du cerveau, et par où sont portez les esprits visuels, dont l'une pour le mouvement est plus dure, l'autre pour la veuë plus delicate, ou que nous regardions l'humeur cristalline qui est au centre de l'œil, et la tunique qui ressemble à la toille des araignées, qui l'enveloppe, ou les deux autres humeurs qui l'environnent, et où l'œil semble nager ; si nous venons par apres à voir et contempler le reth[1] admirable et les tayes qui entourent tout le corps de l'œil, les muscles qui eslevent et abaissent les paupieres, et l'artifice que la nature a employé en ce bastiment admirable, nous trouverons qu'un homme est grandement imprudent de souhaiter la perte inestimable de la plus belle partie qui soit en luy.

TAB. — Les hommes qui souhaitent et desirent d'estre borgnes sont les aveugles ; si vous ne me voulez croire, allez au monastere des Quinze-Vingt : je m'asseure que vous n'y en trouverez pas un qui ne desire de vous voir pendre.

FANTAISIE ET DIALOGUE XLIX

Qui sont ceux qui sont pires que les diables.

TABARIN. — Estimez-vous qu'il y ait des gens soubs le ciel qui soient pires que le diable, nostre maistre ?

LE MAISTRE. — Cela ne se peut faire, Tabarin ; car comme le diable a esté dejetté par le supreme moteur des astres du haut du sommet des cieux pour son arro-

[1] Pour : la rétine.

gance, aussi depuis il a inventé toutes sortes de malices, joint que l'esprit qu'il a, qui est en degré plus haut que l'homme, et qui n'a rien perdu de la science qui luy avoit esté infuse en la creation, s'est employé au mal et au vice, de façon qu'il est impossible d'excogiter quelque chose en l'univers qui soit pire que le diable.

TAB. — Je trouve pourtant quelque chose en la nature qui les passe de beaucoup en malice.

LE M. — Quelle chose est-ce qui les surpasse, Tabarin ?

TAB. — Les sergents, nostre maistre : ils sont pires que les diables, car les diables ne tourmentent que l'ame, mais ils tourmentent l'ame et le corps ; aussi n'y a-il rien que les diables craignent davantage qu'un sergent : l'histoire qu'on me contoit l'autre jour en fait foy.

LE M. — Quelle histoire, Tabarin?

TAB. — Il faut que vous sçachiez qu'en la frontiere de Picardie, assez proche de Compiegne, un sergent des plus fins qui soient au monde donna assignation à trois pauvres villageois pour un certain procez dont il estoit question ; ces pauvres gens, pour retarder l'assignation de huitaine, l'emmenerent à la premiere hostellerie qu'ils trouverent, et ils firent apprester le disner ; comme ils estoient en la chambre d'en haut, un diable commanda à l'hostesse de luy tirer pinte pour se raffraischir (car il vouloit aller ce jour-là à Madril) ; comme il beuvoit, il entend du bruit à la chambre ; il demande quels hostes estoient arrivez : on luy dit qu'il y avoit un sergent qui mangeoit trois pauvres diables (entendans parler des villageois), et alors mon diable commença à escamper sans payer l'hoste, et puis allez mettre vostre né au derriere de telles gens.

FANTAISIE ET DIALOGUE L

Qui pourroit refaire les signes du zodiaque s'ils estoient tombez.

TABARIN. — Mon maistre, si par la longueur du temps (comme toutes choses sont corruptibles) le zodiaque venoit à estre privé de ces trois signes : sçavoir est de *Aries*, de *Taurus* et du *Capricorne*, quelles gens estimez-vous en ce monde qui les puissent refaire et remettre en leur entier ?

LE MAISTRE. — Voicy une question haute, Tabarin, et où les astrologues les plus subtils s'y trouveroient assez empeschez.

TAB. — Je le manday l'autre jour à M. Jean Petit[1]; mais jamais il ne me sceut respondre.

LE M. — Pour te satisfaire, il faut premierement que je te donne quelque legere cognoissance des corps celestes : on divise ordinairement tout l'amas et l'agregé des cieux en dix Cercles, desquels les premiers, qui sont les plus grands, sont l'Equinoxial, le Zodiaque, les deux Colures, le Meridien et l'Horison ; les autres, qu'on appelle petits, sont le tropique du Cancre, le tropique du Capricorne, le Cercle arctique et le Cercle antarctique ; or tous ces cercles ont divers mouvemens, selon qu'ils ont divers pôles sur lesquels ils tournent. Le Zodiaque divise toute l'estendue du ciel en deux parties de bihais (dont vient qu'on l'appelle l'echarpe et le baudrier du ciel). Ce cercle est garni de douze signes par où le soleil passe tous les ans une fois ; outre tous ces cercles, il y a encore dans le ciel cinq zones qui divisent ce grand tout en cinq prin-

[1] Voy. notre édition de *Francion*, p. 457.

cipalles parties : la zone torride, les deux temperées et les deux froides.

TAB. — Pour la zone torride, je crois qu'il y en a aussi bien en terre qu'au ciel ; car, pour aller au païs de Suede, j'ay tousjours ouy dire qu'il faut passer par la zone torride.

LE M. — Maintenant, pour revenir à ta demande, je te dis qu'il y a un grand debat entre les philosophes pour sçavoir si les corps celestes sont composez de la mesme matiere que les corps inferieurs, car, estant de la mesme matiere, il suiveroit qu'ils seroient subjects à la corruption, et qu'ils partageroient aux vicissitudes et changemens qui se lisent icy-bas. Ce qui ne se peut croire, veu qu'on n'y a jamais remarqué aucune alteration, corruption ny changement, de sorte qu'il n'y a aucune raison qui me puisse persuader que les cieux sont subjects à se corrompre ; je diray aussi qu'en vain tu me fais cette demande, et que c'est une chose impossible que cela arrive.

TAB. — Mais supposons que cela soit.

LE M. — En ce cas, je tiens qu'il n'y a personne en la nature qui les peut remettre et reintegrer en leur premier ordre, sinon le premier moteur des astres et celuy qui donne le bransle à leurs mouvemens ; luy seul les pourroit restituer en leur premier estre, car cela est hors de la puissance des hommes.

TAB. — Et moy je trouve, si le signe de *Aries*, de *Taurus* et du *Capricorne* estoient tombez, que les femmes les pourroient remettre en bref.

LE M. — Comment cela se feroit-il, Tabarin ?

TAB. — Il ne faudroit qu'envoyer une femme dans le Zodiaque : si elles ont le pouvoir de faire croistre des cornes en terre, pourquoy ne pourroient-elles pas en engendrer dans le ciel ?

FANTAISIE ET DIALOGUE LI

Pourquoy les femmes sont plus blanches que les hommes.

TABARIN. — Mon maistre, quelle raison avez-vous pour me faire croire que les femmes sont plus blanches que les hommes ?

LE MAISTRE. — Il y a deux raisons principales qui te peuvent attirer à cette cognoissance, Tabarin : le temperament qu'elles ont au dedans, et les accidens qu'elles empruntent au dehors. La nature a tellement disposé l'artiste bastiment du corps humain, qu'elle a fait voir tousjours des marques tres-certaines à l'exterieur du corps, de ce qui estoit caché à l'interieur, car, selon que plus ou moins nous abondons en une qualité, elle imprime en la superficie externe des effects qui la peuvent faire recognoistre; ainsi ceux qui sont sanguins, coleres, billieux ou melancoliques, ont des caracteres en dehors, qui donnent à entendre ce qui est au dedans : la mesme raison est pour les femmes; elles sont blanches à cause de leur temperament, qui est froid et humide, et qui n'est point adustif : leur sang, qui colore les membres des hommes par sa chaleur, estant en eux d'un degré plus rabaissé, ne sort point les effets de l'autre, qui est plus intense; voila pour ce qui regarde leur temperie; quant aux accidens que je t'ay apporté, pour la deuxieme raison de leur blancheur, cela authorise encor de beaucoup mon propos, veu que les femmes, comme elles sont lasches, debiles, et qu'elles n'ont rien de viril, aussi ne se mettent-elles point ou fort rarement à l'air; elles ayment à estre enfermées dans la chambre, elles ne vont point au soleil, elles craignent le hasle, jouxte qu'elles sont grandement curieuses de se polir le cuir, d'avoir le teint frais, où au

contraire les hommes se jettent au travers de toutes sortes de dangers, traversent les mers, vont dans des regions lointaines et intemperées, où tantost ils sont agitez du froid, tantost ils sont bruslez de l'ardeur du soleil et ne prennent point tant de cure de se blanchir la face : c'est la vraye raison de ce que tu me demandes, Tabarin.

TAB. — Y a-il longtemps que vous estudiez, nostre maistre ?

LE M. — Depuis ma jeunesse, Tabarin ; les sciences n'ont point de bornes ny de limites, car, tout ainsi que nostre ame est eternelle *a parte post*, aussi la sphere des choses qu'elle peut comprendre et sçavoir est d'une immense et infinie estenduë.

TAB. — On vous a volé vostre argent, car vous n'avez pas appris la moitié de ce qu'il faut sçavoir ; la raison pour laquelle les femmes sont plus blanches que les hommes, vous dites que c'est à cause de leur temperament de dedans et des accidens de dehors.

LE M. — Aussi est-ce la verité, Tabarin.

TAB. — Et moy je dis que les femmes sont plus blanches que les hommes à cause qu'on les savonne tous les jours par dedans et qu'on les frotte bien souvent par dehors.

FANTAISIE ET DIALOGUE LII

Quel est le poisson le plus maladif qui soit en la nature.

TABARIN. — Ainsi que dernierement je lisois Pline en son livre qu'il a fait de l'histoire des animaux, j'admirois le nombre infini des poissons et comme la nature s'est rendue prodigue en leurs proprietés.

LE MAISTRE. — L'espece des poissons a une grande es-

tenduë, Tabarin, qui se diversifie en divers effets, autant admirables en proprieté qu'esloignez de la conception ordinaire des hommes. La remore[1] arreste les navires au plus for de leurs courses; la scolopendre estant prise à l'hameçon a cette proprieté de vuider ses boyaux pour s'eschapper de la mort; la torpille engourdit la ligne et le bras du pecheur par une secrette proprieté; la seiche, et une infinité d'autres ont des secrets particuliers dont ils se servent aux occurrences.

TAB. — Nous ne sommes pas ici sur les proprietez : je voudrois sçavoir de vous quels sont les poissons les plus maladifs, nostre maistre.

LE M. — En ce cas, Tabarin, je te diray avec Aristote, ce grand flambeau de toute l'economie philosophique, qu'il n'y a pas un seul poisson qui ne soit maladif et qui n'engendre de la corruption, car, s'il est vray que *datur resolutio usque ad materiam primam* (comme disent les philosophes), il ne faut pas douter que, comme le poisson participe davantage de l'humidité de l'eau, qu'il ne soit aussy grandement subject à la corruption; car toutes les choses ne se corrompent qu'en tant qu'elles sont humides, et ainsi, comme nostre substance se revest et induit souvent les qualitez de l'aliment dont nous nous nourrissons, il ne faut aucunement s'esmerveiller si on se sent indisposé au dedans quand on a mangé du poisson; l'estomach, qui nage alors dans l'humidité de cette viande, aggravé comme d'un fardeau insupportable, ne peut exercer ses fonctions. Il y a toutesfois des poissons qui sont tres-sains et de bonne digestion; mais il ne se peut trouver poisson plus dangereux ny plus fievreux que l'anguille, pour l'indigestion, l'intemperie et les cruditez qu'elle fait naistre à ceux qui s'en nourrissent.

[1] La remore est un petit poisson qui affecte la forme du hareng · elle est armée d'une crête et cuirassée d'écailles. — L'antiquité lui attribuait la force prodigieuse dont parle Mondor.

TAB. — Pour un homme qui devroit penetrer dans la nature de toutes choses que nous voyons en ce globe terrestre, et cognoistre les proprietez des animaux, vous n'y entendez pas grande finesse.

LE M. — Que veux-tu, Tabarin? *Indicium est bene compositæ mentis in arduis rebus se nescientem profiteri* [1]. Je te dis ce qui m'en semble.

TAB. — Desirez-vous sçavoir quel est le poisson le plus maladif et le plus mal sain qui soit au monde?

LE M. — Sçachons voir, Tabarin.

TAB. — C'est le macquereau, mon maistre; cette viande est tellement subjecte à la corruption, qu'elle vous engendre en moins de rien des galles aussi larges que la main, et de plus elle a une telle force, que des chausses d'un homme elle en fait une estable à poullains, de maniere que bien souvent on est contraint de faire son esté en plein hyver, et d'aller de Paris en Suede.

FANTAISIE ET DIALOGUE LIII

Qui sont ceux qui ne doivent rien à personne.

TABARIN. — Quelles gens estimez-vous si favorisez de la nature, qu'ils ne doivent rien à personne, mon maistre?

LE MAISTRE. — On ne peut jamais faire la rencontre de telles gens, Tabarin. Toutes les causes secondes, comme elles sont dependantes de la premiere et que d'elle nous empruntons nostre estre, aussy en general luy sommes-nous redevables, et bien qu'un homme eust tellement contenté ses creanciers, qu'il se puisse dire ne devoir rien à personne, si est-ce qu'il doit toujours à Dieu, supreme

[1] Rapprochons de cette maxime celle de Sénèque : *Maximum indicium, est malæ mentis fluctuat o.....* (*Epist.* CXX, § 20.)

monarque de l'univers; jamais nous ne luy pouvons payer le bienfait que nous en avons reçu en la creation, et que nous recevons tous les jours en la conservation de nostre estre. Ainsi les roys, potentats, empereurs et monarques, tous sont debteurs de la divine Majesté : leur sceptre, leur empire et leurs couronnes ne relevent que du ciel, qui tient en main les resnes de leur gouvernement, et le frein de leurs republiques ou monarchies. Dieu les peut donner à regir et gouverner à qui bon luy semble. Les princes et grands doivent aux roys leur entretien, leur fortune et leur grandeur; nous sommes tous subalternes à l'empire l'un de l'autre : les magistrats doivent aux princes, le fils doit au pere, de maniere qu'il n'y a rien en l'univers qui ne doive quelque chose, soit censives[1], hommages, reverences ou dependances.

TAB. — Je sçay bien qu'il y a des gens qui ne doivent qu'à deux personnes, sçavoir à Dieu et au monde ; mais j'en trouve d'autres, en contre-eschange, qui ne doivent rien du tout et ne veulent rien devoir; vous les verrez le plus souvent coucher au milieu des ruës à l'abry du ciel, de crainte qu'ils ont de devoir deux sols pour leur giste.

LE M. — Qui sont ces personnes, Tabarin?

TAB. — Ce sont les gueux, nostre maistre, ce sont gens affranchis de toutes debtes; au contraire, ils demandent à tout le monde.

FANTAISIE ET DIALOGUE LIV

Qu'est-ce qui arrive à un vieillard qui se marie.

TABARIN. — Nostre maistre, qu'arrive-il à un vieillard qui se marie en ses vieux jours ?

[1] On appelait *censive* le terrain englobé dans un fief, et, partant, grevé d'un impôt, d'un cens.

LE MAISTRE. — La vie humaine est balancée entre le bien et le mal, les douleurs et la joye, les contentemens et les disgraces, Tabarin. De ceux qui se marient en leur vieillesse, les uns se trouvent joyeux et favorisez de la fortune ; les autres se trouvent mal, ils desadvouent et maudissent cent fois la journée qu'ils ont prattiqué leur mariage, pour se voir reduits et enchaisnez à toutes sortes de miseres.

TAB. — Aussi c'est une pitié, quant on pense dresser la viande, que le manche de la cuilliere est rompu, par ma foy, car j'ay toujours ouy dire en Espagne : *No acuerdan juntamente un hombre anciano y una muger manceba*[1].

LE M. — En apres il arrive souvent qu'un vieillard qui se remarrie entre en jalousie ; ce mal l'importune sans cesse, il ne peut faire un seul pas qu'il ne songe à l'honneur de sa maison.

TAB. — C'est un honneur qui est bientost repandu : il ne faut grand chose pour le casser, car il est desja fendu.

LE M. — Outre plus il faut qu'il aye un soin particulier des affaires du logis, ce qu'il ne faisoit auparavant ; et puis le mariage est subject à tant de malheurs, comme je t'ay dit autrefois, que la vieillesse venant à y adjouster ceux qu'elle engendre, il ne faut pas douter que de cette union ne resulte un comble parfait de desastre : plustost, comme dit l'italien, je pourrois *contare le onde del aqua*[2], ou, comme dit Virgile :

> Scire quot Ionii veniant ad littora fluctus[3],

que de raconter la moindre partie des traverses qui arrivent aux vieillards.

TAB. — Tellement que vous voilà au bout de vostre

[1] Un vieil homme et une jeune fille ne vont point ensemble.
[2] Compter les ondulations de l'eau.
[3] *Georg.*, lib. II, v. 108. — *Scire* a été mis au lieu de *nosse*.

latin; je m'en vay vous enseigner ce qui arrive aux vieillards qui se marient.

LE M. — Qu'arrive-il, Tabarin?

TAB. — Il arrive deux choses : ils changent de nom et d'espece.

LE M. — Pour changer de nom, cela se fait: ils peuvent avoir quelque terre ou seigneurie d'où ils empruntent le nom, mais, pour changer d'espece, il est impossible : on ne fait pas de telles metamorphoses.

TAB. — Ils changent de nom, car si on les appelle Pierre ou Guillaume, quant ils sont mariez on les appelle Jean; ils changent d'espece, car, au lieu qu'ils sont hommes, en moins d'une demi heure ils deviennent coucou; ne voilà pas changer de nom et d'espece?

FANTAISIE ET DIALOGUE LV

Quel est l'animal le plus magnanime.

TABARIN. — Mon maistre, entre toutes les especes des animaux, lequel est-ce qui vous semble le plus hardy et le plus magnanime?

LE MAISTRE. — La hardiesse et la grandeur de courage est, au dire d'Aristote, comme l'ornement et la splendeur de toutes les autres vertus, et, s'il y a quelques animaux qui puissent contester à juste titre ceste qualité, c'est l'homme; car, comme il est animé de la raison qui conduit ses actions, aussi entreprend-il avec plus de hardiesse et plus de courage (il est bien vray que le lyon a une grande magnanimité, mais l'homme le laisse autant derriere soy comme il le surpasse en degré); le plus grand courage qui se remarque en luy, c'est de se pouvoir vaincre soy-mesme et se rendre maistre de ses passions; il se montre genereux et hardy entre les grands; entre les

mediocres, il est modeste ; il se resjouit moderement des bonnes fortunes et des heureux succez qui lui arrivent : si la rouë se renverse, et, au lieu qu'il estoit constitué dans un apogée de bonheur, qu'il soit rabaissé et enveloppé entre mille sortes de bourasques et de tempestes, il mesprise les infortunes, foule aux pieds les esclandres, marche tousjours d'un front asseuré et hardy parmy les accidens funestes qui luy arrivent, et, pour conclure, *sibi semper existit æqualis*. Au reste, quant il est besoin de faire paroistre quelque esclat de sa generosité, il se porte à des entreprises hautes et magnanimes, rompt toutes les machines qui le peuvent empescher, et rapporte enfin les lauriers et les conquestes deües à ses merites.

TAB. — Nous ne sommes pas en mesme ligne, nostre maistre ; mon jugement est bien esloigné du vostre.

LE M. — Quel animal estimes-tu pour le plus hardy et le plus magnanime, Tabarin ?

TAB. — C'est le pou, mon maistre ; cet animal est si genereux, qu'il ne craindra pas d'attaquer un des plus gros gueux de l'escole Saint-Germain et de le prendre au collet ; il faut qu'il aye une grande hardiesse, ouy.

LE M. — L'impertinent ! tousjours Tabarin persiste en ses folies.

FANTAISIE ET DIALOGUE LVI

Pourquoy les vieilles gens ne joüent pas à la paume.

TABARIN. — Il y a fort longtemps que je suis en doubte d'une chose, mon maistre.

LE MAISTRE. — De quoy, Tabarin ? Si je peux te satisfaire, je serois bien aise de te relever de ce doute.

TAB. — Sçavez-vous bien la raison pourquoy les vieil-

lards ne jouënt point au tripot? l'autre jour en passant je n'y vis que des jeunes gens.

LE M. — Cette raison est assez trivialle, Tabarin : le jeu de la paume, par-dessus toutes les recreations qu'un homme peut honnestement prendre pour se retirer du soucy importun de ses affaires, demande un grand exercice et un mouvement extraordinaire; pour bien jouër au tripot, il faut avoir premierement une bonne veuë.

TAB. — On dit tousjours : Bon pied, bon œil.

LE M. — L'œil est celuy qui mesure, conduit et proportionne les coups, qui prevoit les hasards de la balle, qui cognoit les defaillances et regle entierement les pas de celui qui joüe; outre plus, il est requis qu'un joüeur de paume ait non-seulement une grande dexterité pour dresser, gauchir et destourner ses coups, mais aussi une grande agilité et promptitude de corps; il faut qu'il soit dispos, allegre et d'un visage gaillard; ce qui ne se retrouve pas dans les vieillards, car, depuis que la vieillesse vient organiser nos membres et s'introduit dans nos sens exterieurs, les forces commencent à deffaillir; cette agilité admirable, qui nous faisoit auparavant embrasser des actions hardies et genereuses, se metamorphose en une lente et melancolique paresse : nos addresses se fletrissent, la pointe de nostre nature ne peut exercer ses fonctions avec promptitude et allegresse, ains nous sommes alors comme chargez d'un fardeau pesant insupportable et qui appesantit, debilite et agrave entierement nos sens; de maniere qu'il ne se faut beaucoup estonner si on ne voit point les vieillards jouer à la paume, veu qu'ils ne peuvent prattiquer, ny se porter à un tel exercice.

TAB. — Vous n'y estes pas arrivé, mon maistre : la seule cause pour laquelle on ne voit jamais les vieillards jouër à la paume, est que leurs balles ont tant tripoté en leur jeunesse, qu'elles sont usées, jouxte aussi qu'elles ne peuvent plus mettre ny dans la blouse ny dans le trou.

car les cordes de leurs raquettes sont lasches et desbandées.

FANTAISIE ET DIALOGUE LVII

Quel est l'arbre le plus fertile et le plus fructueux.

TABARIN. — Mon maistre, vous avez vogué sur les mers, vous avez veu diverses contrées et diverses regions, quel arbre avez-vous remarqué durant vostre voyage pour le plus fertile et le plus fructueux?

LE MAISTRE. — A la verité, Tabarin, ceux qui voyagent ont grand avantage sur les autres, qui, assoupis de la morne paresse de l'oisiveté, ayment mieux languir, croupir en leur païs sans exercer aucun vray acte d'homme, que de se porter aux provinces estrangeres, où toutesfois on y apprend toujours quelques raretez particulieres; la nature, selon l'assiette des lieux où les arbres sont plantez, les a rendus fertiles ou infructueux :

> ... Non omnis fert omnia tellus [1],

dict Virgile;

> Hic segetes, illic veniunt felicius uvæ,
> Arborei fetus alibi [2], etc.

Il y a des contrées et des regions propres à une sorte d'arbres qui, plantez en une autre prouvince, ne peuvent prendre aucun suc ny aliment, ains au lieu de vegeter et de prendre quelque accroissement, ils meurent, se sechent et perdent leur feuillage; au reste, s'il y a lieu où l'on

1 Virgile dit :

> ... Omnis feret omnia tellus.
> (*Buc.*, egl. IV, v. 39.)

2 *Georg.*, lib. I, v. 54-55.

puisse trouver des arbres fertiles et grandement fructueux, c'est en France et en Italie; car, comme ce sont deux provinces constituées dans la zone temperée, et cultivées avec tout le soin qu'on y peut apporter, aussi abondent-elles principalement en beaux arbres fruitiers qui sont aucunes fois tellement chargez de fruits, qu'on est contraint de les appuyer avec des fourchettes; maintenant, si tu t'enquiers quelle espece d'arbre porte le plus de fruits, je ne peux point te satisfaire, veu qu'il y a une infinité de plantes qui s'esgallent au rapport et symbolisent grandement en la quantité de fruit; toutesfois j'estime les arbres pour les plus fructueux, ceux qui rapportent deux fois l'année, comme ceux desquels parle le poete :

Bis gravidæ segetes, bis fructibus utilis arbos [1].

Voilà ce que je peux dire sur ce subject.

TAB. — Vous n'y sçavez rien, mon maistre : l'arbre le plus fructueux et le plus fertile qui soit en la nature, c'est une potence; car cest arbre a une telle proprieté, qu'à l'heure mesme qu'il est planté il porte du fruit, et ce sans aucune apparence de fleurs ny feuillage; j'en vis l'autre jour un à la greve qui mourut à cause que sa corde estoit trop courte de deux pieds.

LE M. — Au contraire, Tabarin, c'est la corde qui les fait mourir.

TAB. — Nullement, car, si la corde eust esté assez longue et qu'elle eust touché la terre, jamais on ne l'eust pu estrangler, et encor cest arbre a cela de singulier que des le lendemain qu'on en a cueilly le fruit, il en fait esclore un autre.

[1] *Georg.*, lib. II, v. 150. — Mondor a mis *segetes* à la place de *pecudes*, et *fructibus* à la place de *pomis*.

FANTAISIE ET DIALOGUE LVIII

A quel jeu il fait mauvais jouer avec les femmes.

TABARIN. — Mon maistre, je crois vous avoir veu jouer quelquefois avec les dames.

LE MAISTRE. — Les honnestes recreations ne sont point deffendues, Tabarin, pourvu qu'on ne passe point les bornes ny les limites de l'honnesteté.

TAB. — Me diriez-vous bien à quel jeu il est tres-dangereux de jouer avec elles?

LE M. — A tous jeux, Tabarin, car les femmes sont d'une humeur autre que les hommes ; elles ne se manient pas par la raison et ne reglent point leurs conceptions au moule de la bienseance; mais souventes fois elles se laissent ravir à leurs propres passions et se gouvernent de toutes sortes d'actions, selon que leur propre naturel les conduit.

TAB. — Je sçay bien qu'il est tres-dangereux de jouer au trou-madame avec elles, car on ne s'en retire jamais ses braies nettes; elles ont toujours le gain de la partie, et, qui pis est, on a beau butter au treize, jamais les balles n'y entrent.

LE M. — Se peut-il faire que tu te sois tellement revestu du manteau de l'insolence, que tu oses proferer icy des paroles si dissonnantes de l'honnesteté?

TAB. — Que ne me rendez-vous resolution de ma demande?

LE M. — Je t'ay desja dit qu'il fait mauvais jouer avec les femmes, quelque jeu que tu me puisses presenter, car au moindre espoir du gain qu'elles pretendent elles s'en enorgueillissent, se presument et croyent avoir fait acquisition de ce qu'il y a de rare en l'univers.

TAB. — Si est-ce pourtant qu'en tout ce qu'elles pratiquent, et principalement au jeu, elles ayment mieux avoir le dessous que le dessus, mon maistre.

LE M. — Cela est faux, Tabarin : il n'y a rien de si superbe, de si glorieux que la femme ; depuis qu'une fois l'ambition s'est emparée de son cœur, elle s'imagine de sçavoir tout, de pouvoir tout, bref de marcher à l'egal de l'homme.

TAB. — Je m'en vay montrer à quel jeu il fait mauvais de jouer avec les femmes (si de fortune vous vous trouviez en cette rencontre).

LE M. — A quel jeu, Tabarin?

TAB. — C'est au jeu de quille, mon maistre, car elles ne se contentent point seulement de gaigner la partie, mais elles taschent toujours d'abattre la quille du milieu, qui est la principale et qui seule vaut neuf.

FANTAISIE ET DIALOGUE LIX

Quelle est la beste la plus honneste de toutes les bestes.

TABARIN. — Je me plais à parler des animaux, mon maistre.

LE MAISTRE. — *Pares cum paribus pari passu ambulant*, Tabarin ; il n'y a rien où on prend tant de contentement que de parler de ses semblables.

TAB. — Je me plais aussi avec vous, mon maistre ; dites-moy un peu, s'il vous plaist, quel est l'animal le plus honneste de tous les animaux ?

LE M. — Il faut faire ici une distinction, Tabarin, car, si tu parles de tous les animaux en general, en tant que ce mot d'animal se communique tant aux raisonnables qu'aux bruttes, et à ceux qui ne sont pas douez ny ornez de la raison, il est hors de doute que c'est l'homme qui

est le plus honneste de tous, veu que la raison qui anime et organise ses sens le conduit à des actions vertueuses et honnestes, où la bienseance partage les premiers rangs et tient le haut bout ; que si ta demande ne s'estend que sur les bestes irresonnables, il y en a de diverses especes qui sont grandement honnestes, et qui semblent avoir appris et emprunté la civilité de l'homme, tant en leurs actions ils font paroistre des effets de l'honnesteté. Toutesfois, comme, entre plusieurs, il y en a toujours quelques-uns qui sont douez de quelque perfection par-dessus les autres, je crois que, parmy tous les animaux, que nous pouvons remarquer en ce bas monde, il n'y en a point de plus honneste que l'hermine : c'est un animal net, pur et candide, qui produit en dehors des actions honnestes et civiles ; bref, je n'estime point qu'il n'y en ait aucun qui le puisse esgaller. En apres, si nous jettons la veuë dans les campagnes azurées du ciel, et que nous regardions les oyseaux, hostes de l'air, peut-on remarquer rien de plus poly, de plus candide et de plus honneste?

TAB. — Toutes vos raisons n'ont rien de valable ; les animaux que je trouve les plus honnestes sont les chiens et les pourceaux, mon maistre : pour les premiers, vous les voyez à chaque rencontre qu'ils font de leurs semblables, se venir lescher le derriere, peur des crostes, tant ils sont civilisez. Pour les seconds, voulez-vous trouver un animal plus honneste qu'un pourceau? Il a ceste discretion, qu'en allant parmy la ruë, s'il voit de fortune quelque vieil estron contre une muraille, il ayme mieux le manger que de le laisser en la voye des passans.

LE M. — O le gros vilain, et le vray prototype d'impudence! faut-il que tu nous embausmes icy de tes discours importuns?

FANTAISIE ET DIALOGUE LX

Pourquoy les enfans pleurent en naissant.

TABARIN. — Mon maistre, quelle est la vraye raison pour laquelle les enfans pleurent et gemissent quand ils viennent au monde ?

LE MAISTRE. — Les pleurs, les sanglots et les gemissemens, sont les fideles messagers et les avant-coureurs de la tristesse, Tabarin; si nous pleurons et gemissons en entrant dans la carriere de cette vie mortelle, nous en avons du subject, car qu'y a-il de plus miserable, de plus infortuné et plus remply de miseres que l'estat de l'homme? Quoy de plus funeste et de plus deplorable? A peine sommes-nous embarquez dans le navire inconstant de cette vie, qu'un millier de tourmentes, d'orages, de vents et de bourasques contraires s'eslevent contre nous, qui sont autant d'escueils, lesquels nous aheurtons tous les jours ; à peine avons-nous commencé de naistre, que nous commençons de mourir, de sorte que la mort et la vie sont tellement jointes et liées par ensemble, que celuy qui releve de l'un est tributaire de l'autre : nostre vie est comme une fleur qui, comme dit le poete, *sole oriente viret, sole cadente cadit.* Durant le peu de sejour que nostre ame est enchaisnée et garrottée des liens de cette lourde et pesante masse terrestre, durant le peu de temps que nous respirons l'air de la vie, nous sommes subjects à tant d'encombres, à tant d'esclandres divers, qu'il ne faut pas s'estonner si nous apprehendons tant d'entrer en ce monde, veu qu'une certaine inclination naturelle nous dicte les maux et les accidens futurs que nous aurons à endurer à l'advenir.

TAB. — Je crois que vous participez de la nature de

l'asne, monmaistre, car vous êtes si stupide, que vous ne pouvez relever d'aucun doute.

LE M. — Que veux-tu, Tabarin? l'esprit de l'homme, bien que capable et suffisant de soy de cognoistre tout ce qui s'opere et se pratique icy bas, investy toutesfois et ensevely dans la pesanteur de ce corps, il ne peut exercer librement ses fonctions, et n'acquiert les cognoissances qu'avec une difficile peine.

TAB. — La vraye cause et la seule raison pourquoy les enfans pleurent quand ils viennent au monde, c'est parce que leurs meres ont perdu leur pucelage et qu'ils ont esté contraincts en passant de les baiser au cul.

FANTAISIE ET DIALOGUE LXI

Quel est l'arquebusier et l'archer le plus maladroit.

TABARIN. — C'est une belle chose que d'estre lourdaud, mon maistre.

LE MAISTRE. — Ouy, à des gens comme toy, Tabarin, qui sont tellement embourbez dans la paresse et l'oisiveté, qu'ils ne peuvent produire aucun acte de gentillesse.

TAB. — Dites-moy, s'il vous plaist, quel est l'arquebusier ou l'archer le plus maladroit qui soit au monde?

LE M. — La dexterité est une partie qui ennoblit grandement un homme, principalement un qui s'adonne à la chasse, car il se peut asseurer qu'au mesme instant qu'il delasche son coup le lievre est frappé; cela ne se fait pas si aisement par ceux qui sont stupides, engourdis et maladroicts; ils tirent cent fois sur un object sans en approcher aucunement; pour tirer avec adresse, il faut premierement avoir une veuë asseurée, qui ne chancelle point, et qui ne soit ennuagée d'aucun brouillard, car depuis que les especes sont portées indirectement dans l'organe, nous ne voyons l'object que de travers, et ainsi

nous ne pouvons delascher le coup, ny avoir prise sur ce que nous desirons; jouxte que la longue experience pratiquée de longtemps nous rend beaucoup plus prompts et adroicts à faire quelque chose; l'habitude ne s'acquiert que par le concours des actes souvent reiterés, qui facilitent la puissance à operer et la rendent souple à exercer toutes sortes d'actions (bien que plusieurs philosophes estiment qu'à la production du premier acte l'habitude s'engendre en nous). Je ne doute pas qu'il ne se produise, mais non pas avec tant de perfection que lorsque nous avons rendu la puissance plus apte par la concurrence des actes consecutifs. Pour mon regard, s'il y a quelqu'un qui me semble mal adroict et inepte à quelque chose, ce sont les villageois.

TAB. — Si est-ce qu'ils addressent aussi bien au trou, quand il leur en prend envie, que les plus experts citadins de Paris. L'archer et l'arquebusier le plus maladroit qui soit en la nature, c'est le cul, mon maistre, car il a si peu d'addresse qu'il prend sa visée aux talons et s'en va frapper au né; encor il a cela pardessus les autres que jaçoit que sa poudre soit mouillée, elle ne laisse point de frapper; les vesses sont comme la poudre blanche, elles frappent sans bruit; mais alors qu'on entend murmurer, c'est signe que le feu est dans le canon et que le né en aura bientost sa part.

LE M. — O l'impudent! voilà toujours le centre et le rendez-vous des demandes de Tabarin!

FANTAISIE ET DIALOGUE LXII

Qui sont ceux qui sont les plus sanguins.

TABARIN. — Mon maistre, puisque vous avez une cog noissance de la medecine, qui sont ceux qui ont le sang chaud?

LE MAISTRE. — Cela peut venir du temperament de dedans, Tabarin, et aussi de ce qui arrive de l'exterieur et du dehors; les beliers et ceux qui participent davantage de la nature ignée sont plus chauds et plus sanguins; les esprits qui sont portez par les nerfs dans le corps sont mouvans, c'est la raison pour laquelle on les voit enflammez et collorez à la moindre disgrace qu'ils reçoivent; de l'autre costé, la nourriture et l'aliment que nous prenons concurre encore grandement à avoir le sang chaud; ceux qui se nourrissent et se repaissent ordinairement de viandes de haut goust, qui boivent intemperement du vin, ont un sang bruslé et deseiché; ceux qui ne peuvent manger un morceau sans espices, sans poivre, et autres tels ingrediens qui d'eux-mesmes sont exsiccatifs, me semblent estre les plus sanguins.

TAB. — Devinez, selon vostre jugement, qui sont ceux qui me semblent les plus sanguins.

LE M. — Qui sont-ils, Tabarin?

TAB. — Ce sont les juges, les procureurs et les advocats, car ils ne vivent que d'espices; par ma foy, ils sont frians: pour un procez de cent escus, ils luy feront une sausse où ils mettront pour deux cents escus d'espices et d'ingrediens.

FANTAISIE ET DIALOGUE LXIII

Pourquoy les femmes donnent de l'argent à leurs maris en espousant.

TABARIN. — Je m'estonne d'une chose: pourquoy, quant un homme se veut marier, il faut que la femme lui donne de l'argent; cela me semble de rude digestion, car bien souvent l'homme dissipe inutilement ce que la femme luy apporte.

LE MAISTRE. — C'est une coustume qui a tellement pris

pied entre les hommes d'aujourd'huy, que cela se pratique partout, non sans raison toutesfois, car le mariage doit estre fait entre personnes esgalles ; or, comme la femme ne peut point aller de pair avec l'homme pour son peu de vertu, et la discordance qu'il y a entre les actions de l'un et les pratiques de l'autre, afin de se pouvoir mettre en ligne parallele avec l'homme, elle apporte l'argent, peste des mortels et pour lequel aujourd'huy la vertu est prophanée, jouxte aussi que la femme est donnée à l'homme pour le mesnage et pour les œuvres serviles de la maison.

TAB. — A la verité, il y en a qui vivent aucunes fois de mesnage, car ils vendent tout ce qu'ils ont ; ce n'est pas pourtant la raison pour laquelle elles apportent de l'argent en leur mariage.

LE M. — Quelle raison est-ce, Tabarin?

TAB. — La cause pourquoy les femmes donnent de l'argent à leurs maris en espousant, c'est qu'elles marchandent un laboureur pour labourer leurs terres, et qu'elles achetent un fond pour planter des cornes.

FANTAISIE ET DIALOGUE LXIV

Pourquoy les femmes n'usent point tant d'habits ny tant de souliers que les hommes.

TABARIN. — Mon maistre, encore un petit mot pour mon argent; je ne vous importuneray plus d'aujourd'huy ; dites-moy pourquoy les femmes n'usent point tant d'habillemens ny de souliers que les hommes ?

LE MAISTRE. — On peut apporter quelque raison de cecy, Tabarin ; l'usure ne se fait que par l'attrition et l'entrechoc des habits ; or est-il que les femmes ne font point d'exercice si violent qui puisse causer une si grande attrition en leurs vestemens que les hommes, qui em-

brassent toutes sortes d'exercices, pour violens qu'ils puissent estre.

TAB. — Pour la derniere chose que je vous demande, vous ne me satisfaites pas pleinement. La seule raison pour laquelle les femmes n'usent point tant de souliers que les hommes, c'est qu'elles cheminent davantage du devant et du derriere que des pieds.

LE M. — O l'impudence signalée de Tabarin! Ne me parlez plus de la sorte.

FARCES TABARINIQUES

FARCES TABARINIQUES

PREMIERE FARCE

ARGUMENT DE LA PREMIERE FARCE

Piphagne est accordé à la seigneure Isabelle, et donne charge à Tabarin de faire le preparatif des nopces. Lucas se plaint des sergens, qui le veulent emprisonner; Francisquine, qui se veut depestrer de luy, fait accroire que les sergens sont à sa porte, et par ainsi se cache dans un sac; elle en execute le mesme à l'endroit d'un laquais du capitaine Rodomont. Tabarin va pour chercher de la viande, Francisquine luy vend ses deux sacs pour deux pourceaux; Isabelle et Piphagne veulent voir la marchandise, Tabarin s'habille en boucher pour les esgorger, et enfin on trouve que c'est Lucas, puis tous se battent.

PIPHAGNE et TABARIN.

PIPHAGNE [1]. — L'amor è unà divinitatè chi ravisté toutè lé affection dellé personné. Depis que le vithessa s'inflamao

[1] Piphagne et Rodomont se servent d'un baragouin de tréteaux, où il entre beaucoup de méchant italien, un peu d'espagnol de même aloi et un grand nombre de mots français travestis

el cordi di questo foco, la barba blanchè perdi tutté la sua prudentià, *omnia vincit amor;* questa cupiditaé s'insinua per li occhi de manera que quicunqué se laisse oppugnar di questa flamma s'en va tout in brouetto et non se senti. Questo incendio mi a transportao dé sorté que mi som resoluo de quérir copulation et far la simbolisanbula, la trambula trimble.

TABARIN. — Voilà nostre maistre qui est tellement passionné de l'amour de mademoiselle Isabelle, qu'on luy a promise en mariage, qu'à peine peut-il donner air à tous ses soupirs ; depuis deux jours il ne fait que seringuer des sanglots culiques ; il auroit grand besoin qu'on luy soufflast au cul, car il s'en va en cendre.

PIPHAGNE. — Viens kà, Tabarin, sas-to que me voglio merida? alligressa! vidis-to com sem disposto?

TABARIN. — Nous aurons de la pluye, voilà les crapauds qui sautent ; l'amour luy trotte dans le ventre comme les carpes en nostre grenier. Ha! mon maistre, vous venez de lascher un soupir amoureux qui est bien puant. Teste non pas de ma vie, en faites-vous de tels avec votre maistresse? s'il pleut de ce vent-là, nous sommes en grand danger d'estre embrenez.

PIPHAGNE. — Adesso, adesso, Tabarin; sas-to que voglio te communiquar? voglio far una dispensa, un banquetto et convocar tutti li mei parenti.

TABARIN. — Bon, vertu de ma vie ! vous me faites venir l'eau à la bouche; je m'en vay eslargir ma ceinture; jamais vous ne vistes un tel gosier : si je montrois comme j'avale, j'aurois dejà detrosné Jupiter de sa place. Il faut donc convoquer vos parens aux nopces : vous aurez Michaut Croupiere, Flipo l'Eschaudé, Guillemin Tortu, Pierre l'Esventé, Nicaise Fripesausse.

PIPHAGNE.—Ti obliaisseo Fritelin, come ti et tutti li altri.

TABARIN. — Je les trouveray tantost; il n'en faut pas tant prier, afin que je puisse remplir mes boyaux ; il y a huit jours que je n'ay point excremento-pharmacopolé,

mon ventre en un besoin serviroit d'une vraye lanterne si on y mettoit une chandelle, et puis je voudrois être tout seul aux nopces ; jamais vous ne vistes un tel escrimeur de dents.

LUCAS et FRANCISQUINE.

LUCAS. — O pauvre Lucas ! tu sens bien maintenant l'usufruit de tes debauches ; dès mon jeune temps je n'ay fait autre chose que hanter les cabarets et les tavernes, maintenant on me poursuit de tous costés, les sergens sont toujours aux environs de ma porte : je ne peux sortir de mon logis qu'on ne me guette au passage.

FRANCISQUINE. — Mercy de ma vie ! où allez-vous ? n'avez-vous point de honte de sortir ? ne voyez-vous pas que les sergens vous mettront la main sur le collet ?

LUCAS. — Les sergens sont dangereux, car ils sont pires que les diables ; les diables ne tourmentent que l'ame, mais ceux-cy tourmentent l'ame et le corps.

FRANCISQUINE. — Que ferions-nous si on vous menoit à la Conciergerie ou au Chastelet ? il est impossible de vous arrester en une place.

LUCAS. — Quel bruit entends-je ? On frappe à la porte de derriere ; ce sont des sergens, sans doute, me voilà perdu. Où me cacheray-je ?

FRANCISQUINE. — Ne voilà pas ce que j'ay toujours dit ? Quel remede maintenant ? car s'ils vous aperçoivent, nous sommes pris ; il faut se resoudre devant qu'ils arrivent icy : j'ay un sac en nostre chambre de devant, il vous faut mettre dedans : on n'y prendra pas garde.

Francisquine enferme Lucas dans un sac.

LUCAS. — Ah ! pauvre homme, je suis reduit à une fascheuse cadene[1].

[1] *Cadena*, chaîne : « se dit figurément en choses morales, pour marquer de grandes incommoditez. » *Dict.* de Trévoux.

FRANCISQUINE. — Taisez-vous, mercy de ma vie! qu'on ne vous entende d'aujourd'huy.

FRITELIN, serviteur du capitaine Rodomont, entre.

FRITELIN. — Madame, je suis tres-aise que je vous trouve en bonne disposition : voicy un poulet que je vous apporte de la part de mon maistre.

LUCAS. — Je serois volontiers content de sortir du sac pour en manger.

FRANCISQUINE. — Il y a longtemps que ce capitaine me poursuit de mon deshonneur : il faut que je lui jouë un trait. Mon amy, votre maistre se porte-il bien? vous m'apportez un indicible contentement de m'apporter de ses nouvelles ; mais quel bruit entends-je à la porte ? Ah ! mon amy, nous sommes perdus, si on vous reconnoît icy, je seray scandalisée ; je vous supplie me faire ce bien d'entrer dans le sac.

FRITELIN. — Qui a-il, madame? qui a-il?

FRANCISQUINE. — N'entendez-vous pas qu'on frappe à cette porte? Entrez, je vous en supplie, vous n'y serez pas longtemps.

Fritelin entre dans le sac.

FRANCISQUINE. — Voilà mon affaire jouée : je me veux venger de ces deux personnages icy ; de l'un, à cause qu'il est cause de ma ruine, et qu'il a tout mangé mon bien ; de l'autre, à cause qu'il m'importune de mon deshonneur. De les jetter tous deux dans la riviere, ce seroit user d'une cruauté trop inhumaine : j'ayme mieux les laisser quelque temps en cette posture pour voir ce qui en arrivera.

TABARIN entre.

TABARIN. — Enfin, j'ay tant fait, que nous ferons le banquet ; je n'eusse sceu au monde faire une meilleure

rencontre : c'est maintenant la difficulté de dresser les preparatifs. Le sieur Piphagne s'est mis en frais, à cause des nopces; on lui a fait un nouveau brayer[1], il s'est frisé la moustache; mais je crois que l'horloge ne marquera pas, car la pointe de l'aiguille est bien usée et les contrepoids sont bien bas; il dit qu'il est gaillard et dispos, mais pour moy je ne tiens pas qu'il soit de la nature des chats; on auroit beau luy frotter le dos devant que la queuë luy dressast. Quoy que c'en soit, il m'a donné vingt-cinq escus, pour aller donner ordre aux provisions de gueule; il me faut premierement avoir pour cinq escus de salade, pour cinq escus de sel, pour cinq escus de vinaigre, pour cinq escus de raves et pour cinq escus de clous de girofle; mais je n'ay ny pain, ny vin, ny viande, il faut mieux faire mon calcul; j'auray pour cinq escus de pain, pour cinq escus de vin, pour cinq escus de salade (ce sont desja quinze escus), pour cinq escus de champignons pour l'entrée de la table, et pour cinq escus de tripes. Mais je n'ay point de moustarde, il faut que mon calcul ne soit pas juste; j'auray donc pour cinq escus de pieds de pourceaux pour l'entrée de la table, pour cinq escus de cerises pour le second mets, pour cinq escus de confiture pour le troisieme service, pour cinq escus de jambons et pour cinq escus d'andouilles pour le dessert; cela sera bon pour nostre maistre, car il en a grand besoin; il a affaire avec une gueule qui assouviroit tout un régiment des Gardes, si elle estoit seule; il faut donc que je m'advance pour aller à la boucherie; mais, à propos, je ne sçay pas le chemin; il me le faut demander à Francisquine que voicy. Ma commere, je vous prie de m'enseigner le chemin de la boucherie.

FRANCISQUINE. — Si c'est pour acheter quelque viande, je vous en donneray à bon marché.

TABARIN. — Est-ce chair fraische que vous avez? car, si

[1] Bandage.

les vers y sont, je craindrois d'aller en Surie faire guerre au sultan Soliman à la sueur de mon corps.

FRANCISQUINE. — Ce sont deux pourceaux que voicy, qu'on m'a amenez aujourd'huy.

TABARIN. — A la verité, ils en ont la forme ; en voicy un qui a bon rable.

FRANCISQUINE. — Vous n'avez qu'à convenir de prix avec moy, et je vous livreray ma marchandise ; je vous baille le tout pour vingt escus.

TABARIN. — Tenez donc, voilà sur et tant moins de la somme. J'ayme mieux me descharger icy ; je n'auray pas la peine d'aller à la boucherie, et à tout le moins nous ferons des boudins. Adieu donc, madame Francisquine, je m'en vay querir mes instrumens pour esgorger ces pourceaux.

FRANCISQUINE. — Ce drolle icy sera tantost bien estonné, quand il rencontrera Lucas et Fritelin dans le sac ; pour moy, je m'en vay regarder par la fenestre la fin de la tragedie.

PIPHAGNE, ISABELLE, TABARIN, LUCAS, FRITELIN.

PIPHAGNE. — O caro cor, cara fia, que veré diè li philosophi que l'amor é cieco, ne val niente sto larro ; il m'a transperçao el cor de tes belessé, cara Isabella.

ISABELLE. — Deux cœurs joints d'une parfaite amitié produisent de riches effets, sieur Piphagne, et de leur mariage ne peut resulter qu'une harmonieuse union qui apporte du contentement à l'un et à l'autre.

PIPHAGNE. — Intendeo, cara fia, vèrita, ma voglio cognoscere si sto Tabarin a donna l'ordine requisiti alle nuptié.

TABARIN. — Mon maistre, sans aller à la boucherie, j'ay trouvé en mon chemin, le plus à propos du monde, deux porcs ; voyez-vous comme ils sont grands ! Puisque

nous devons faire nopces, je suis d'avis de m'aller accommoder en boucher pour les esgorger.

ISABELLE. — C'est tres-bien fait, Tabarin ; il s'en va tard, il est temps de faire les preparatifs, car nous devons avoir bonne compagnie.

Tabarin retourne s'habiller en boucher.

TABARIN. — Voicy mes armes, il faut que je m'en escrime ; apporte-moy la liche-frite pour retenir le sang, afin que nous fassions force boudins; c'est ce que demande notre maistresse : elle ne fut jamais saoüle de cervelas ny d'andouilles.

Tabarin descouvre le sac, et, pensant voir un pourceau, trouve que c'est Lucas.

PIPHAGNE. — Oi mé! quali miracolè prodigio grande qui paroissé!

LUCAS. — Au meurtre ! on me veut esgorger ! je suis Lucas, et non pas un pourceau.

TABARIN. — *Vade, sac à nois!* teste non pas de ma vie, voilà un pourceau qui parle.

FRITELIN. — Soignez à moi, mes amis, je suis mort !

TABARIN. — En voicy encore un qui est dans ce sac !

ISABELLE. — Hay ! hay ! voilà pour me faire avorter et renverser toute la matiere.

TABARIN. — Prodige, messieurs, prodige ! voilà les pourceaux qui sautent ; je n'en demeureray point là : il faut que je vous estrille, vous estes cause que je perds un bon souper.

Tous se battent.

SECONDE FARCE

ARGUMENT DE LA SECONDE FARCE

Lucas va en marchandise, donne sa fille en garde à Tabarin, laquelle l'envoye vers le capitaine Rodomont. Ce capitaine donne une chaisne à Tabarin pour sa maistresse. Tabarin le fait entrer dans un sac; il veut garder la fidelité à son maistre. Lucas arrive de son voyage. Le capitaine, enfermé dans le sac, pour sortir trouve une invention, qui est de persuader à Lucas qu'on l'a mis en ce sac à cause qu'il ne vouloit se marier avec une vieille qui avoit cinquante mille escus. Lucas, comme les vieillards sont ordinairement avaricieux, demande la place du capitaine Rodomont, et s'enferme dans le sac. Tabarin et Isabelle viennent pour frotter le capitaine, et, apres l'avoir bien battu, trouvent que c'est Lucas et demeurent bien estonnés.

LUCAS, TABARIN, ISABELLE.

LUCAS. — Vive l'amour et la vieillesse! je fais tousjours estat d'un vieillard qui a la teste blanche, mais la quëue verte; entre nous autres, qui sommes marchands, il nous faut courir de grands risques, avoir des correspondances en l'Orient et en l'Occident; depuis peu de temps j'ay pris une resolution d'aller aux Indes; il faut necessairement que je parte, mes vaisseaux sont esquippez, il n'y a plus qu'à faire voile; pourvu que le vent souffle bien à propos, le moulin tournera bien. Il n'y a qu'une chose qui me donne du tourment en la teste: j'ay une petite

friquette au logis qui commence desjà à vouloir flairer le melon à la quëue : j'ay peur qu'elle ne marche sur quelque escorce de citron, et qu'elle n'entre dans un lieu infasme ; et, de fait, son honneur estant desjà fendu, il ne faudroit pas tomber de trop haut pour le casser tout à fait; elle a les talons bien courts, je la veux laisser en garde à mon serviteur Tabarin ; il est fidele, il y prendra soigneusement garde ; je m'en vay l'appeler : Tabarin ! Tabarin !

TABARIN. — Paix là ! nostre asne dort, il n'a point encore mis de beguin[1]. Que diable faut-il ? Ha ! ha ! c'est donc vous, nostre maistre? excusez-moy, nostre asne n'estoit point encore allé à la selle.

LUCAS. — Les asnes ne parlent que des asnes, et moy je te veux communiquer une affaire d'importance : j'ay resolu d'aller aux Indes pour trafiquer.

TABARIN. — Quoy faire aux Indes ? Faut-il sortir de la ville de Paris ?

LUCAS. — O la grosse beste ! les Indes sont esloignées d'icy d'un grandissime espace ; il faut traverser les mers et passer l'Ocean.

TABARIN. — Vous embarquerez-vous à Montmartre?

LUCAS. — Qu'est-ce d'avoir affaire à des esprits grossiers ? n'est-ce point sur l'eau qu'on s'embarque pour naviguer sur la terre ?

TABARIN. — Dame, vous le devez dire sans parler.

LUCAS. — Mais ce n'est point là où je me veux arrester : je te veux donner en garde ma petite Isabelle ; tu sçay qu'elle est jeune; si le fier-à-bras Rodomont vient pour la courtiser, tranche-luy les deux jambes.

TABARIN. — Il faudroit donc qu'il marchast du cul?

LUCAS. — Il n'importe, mais conserve-luy son honneur.

[1] « On dit proverbialement que les ânes ont les oreilles bien longues, parce que leurs mères ne leur ont point mis de *béguin*. » *Dict.* de Trévoux.

TABARIN. — Vous avez raison de me la recommander, elle commence à sentir l'avoine d'une lieüe loing, par ma foy.

LUCAS. — Je la veux appeler et luy dire adieu. Isabelle, ma fille, venez parler à vostre pere; oh ! la voilà, la petite friande !

ISABELLE. — Bonjour, mon pere.

TABARIN. — Elle a les joints souples, elle fait bien la reverence.

LUCAS. — Ma fille, je vous veux dire adieu : il faut resolûment que je m'en aille ; au reste, gardez bien la maison, et fermez la porte de la casematte virginale surtout. Pour mon regard, je veux aller trafiquer aux Indes ; il est temps de songer à ma vieillesse.

ISABELLE. — Comment, mon pere, vous me voulez donc ainsi quitter? comment sera-il possible que je vive en vostre absence?

TABARIN. — O la vilaine, comme elle fait la pleureuse ! elle voudroit qu'il luy eust cousté la teste de son pere, et que le reste du corps fust à S. Innocent.

LUCAS. — Tabarin, je te recommande ma maison et l'honneur de ma fille ; au reste, prends y garde et laisse faire à moy seulement ; je te donneray à mon retour un de mes anciens brayers et une paire de sabots.

TABARIN. — Vous vous pouvez asseurer que vostre fille est en bonne main ; je seray toujours dessus ou aupres d'elle ; si elle ne tombe point de haut, jamais elle ne se cassera les jambes. Adieu donc, mon maistre.

TABARIN et ISABELLE.

ISABELLE. — Maintenant que mon pere est sorty, je te voudrois bien communiquer un secret, Tabarin : c'est que je suis grandement esprise d'amour.

TABARIN. — N'est-ce point de moy, ma maistresse? mort de ma vie ! c'est un beau sujet.

ISABELLE. — Je voudrois que tu m'eusses fait un plaisir.

TABARIN. — Tout à l'instant; si vous voulez, couchez-vous là.

ISABELLE. — Et allez, vilain! estes-vous si impudent de me parler d'une chose si deshonneste? Retirez-vous de ma compagnie. Croyez-vous que ma puissance soit terminée d'un objet si desagreable? C'est une particuliere affection que j'ay vouée au capitaine Rodomont. Je desirerois que vous luy eussiez porté cette bague.

TABARIN. — Ah! dame, il me faut donc reserver mes pieces; s'il ne tient qu'à luy donner cette bague, asseurez-vous-en sur la foy de Tabarin, et allez à la maison pour preparer ma souppe. Je ne manqueray point de luy donner.

LE CAPITAINE RODOMONT.

LE CAPITAINE. — Io ritourno di Hollandia, di Flandria, Italia, Castilia, et som il mas valiente capitanio que la terra produisi; mas qualqua parte que la mea bravura m'a portado, li ochi de mea Isabella mi faro escorta, Isabella mas bella que Cipris, mas gratiosa que Minerva.

TABARIN. — Mon maistre m'a donné charge de garder le logis: voicy sans doute quelque estaffier de la Samaritaine qui veut escalader la muraille de ma maistresse et monter au donjon. Qui va là? Mort de ma vie! que demandez-vous? Ne bougez de là.

Quid statio, quæ causa viæ, quive estis in armis [1]?

LE CAPITAINE. — Aqui, veillacon, a qui cacoethei et ti fasto parallelo cum le capitaine Rodomonte.

TABARIN. — Tout beau, monsieur, regardez ce que vous faites, car si vous me baillez un coup d'estoc, vous per-

[1] Réminiscence de ce vers de l'*Énéide* (lib. IX, 376e):

State viri: quæ causa viæ? quive estis in armis?

cerez le baril à la moustarde ; si le verre est une fois cassé, vous perdrez l'occasion d'y boire ; j'ay charge de madame Isabelle de vous parler.

LE CAPITAINE. — De mi hablar de la parte de mia signora Isabella? o felice nontio, comme se nommé?

TABARIN. — Je me nomme Tabarin, monsieur.

LE CAPITAINE. — Gagarin, mi caro.

TABARIN. — Je vous prie, n'estropiez point mon nom : je m'appelle Tabarin. Vostre maistresse se recommande à vous : la pauvre fille est bien malheureuse; elle avoit une chaisne comme la vostre : en allant par la rüe, on la luy a desrobée. (Il faut tascher d'avoir sa chaisne et sa bague, et puis luy joüer un tour dont il ne se doute point : je le feray entrer dans un sac, et le feray espouster par sa maistresse.)

LE CAPITAINE. — Ly volio far presenti de la cathena, Tabarin.

TABARIN. — Voilà qui va très-bien, mais vous sçavez que le monde parle à travers des actions d'autruy. C'est pourquoy, pour visiter madame Isabelle, il seroit tres à propos qu'on ne vous apperçust point ; c'est pourquoy je vous conseillerois de vous mettre dans le sac que voicy, et je vous transporteray dans le logis sans aucun soupçon.

LE CAPITAINE. — Bonna inventioné, Tabarin ; monstre lou sacco et volio intrar.

Tabarin met le capitaine dans le sac, sous l'esperance de luy faire voir Isabelle.

TABARIN. — Je suis tenu de servir mon maistre, et prendre soigneusement garde aux actions qui se brassent contre son honneur. Voicy un de ces coureurs d'Espagnols qui se dit capitaine, jaçoit qu'il soit tout seul sa compagnie, lequel veut entrer dans le logis du sieur Lucas, et ravir l'honneur de sa fille ; j'ay desjà eu une bague et une chaisne, je veux maintenant bastonner ce drolle-cy, et le faire estriller par Isabelle mesme ; il faut garder la fide-

ité à mon maistre; te voilà maintenant enchaisné, capitaine Rodomont : tu crois posseder les faveurs de ta maistresse, mais je te veux bien montrer qu'il ne se faut adresser en ce logis pour corrompre les filles d'honneur; je m'en vay chercher cinq ou six crocheteurs aupres de la Samaritaine, afin de te mesurer les costes.

LE CAPITAINE. — O infelice capitanio, endiablados de Tabarin, la rabie furiosa me transportado, le furié me tormenti : som el mas desvergonsado capitan de toto l'universo.

LUCAS et LE CAPITAINE.

LUCAS. — Heureux voyage, heureux voyage! je n'ay pas eu la peine d'aller aux Indes, et si j'ay fait un grand trafic, je voudrois à cette heure rencontrer un bon party et me marier, foy de Lucas Joffu, je relancerois bien la babaude.

Le capitaine Rodomont trouve invention de sortir du sac, faisant accroire à Lucas Joffu qu'on l'a enfermé à cause qu'il ne se vouloit marier à une vieille qui avoit cinquante mille escus.

LUCAS. — Mais qui est-ce que je remarque icy? Voila quelque balle de marchandise, sans doute.

LE CAPITAINE. — Mi faut hablar francese : monsieur, je suis icy enfermé dans ce sac, à cause qu'on me veut marier à une vieille femme qui a cinquante mille escus; mais elle est si laide, que je ne l'ay point voulu prendre.

LUCAS. — Cinquante mille escus sont bons, il ne faut pas regarder à la beauté; si vous me voulez mettre en vostre place, je prendrois bien ce marché-là.

Lucas entre dans le sac, et le capitaine s'en va joyeux de n'avoir eu les coups de baston, qui doivent tomber sur Lucas.

LUCAS. — Quand les parens viendront, je diray que je veux la vieille, et qu'on me conte les cinquante mille escus : ce sera double hasard que je rencontreray aujourd'huy.

TABARIN et ISABELLE.

TABARIN. — Il faut que je vous conte un plaisant trait. Comme vous m'avez envoyé chercher le capitaine Rodomont, j'ay rencontré un de ces coupeurs de bourses de la Samaritaine, lequel vouloit entrer dans le logis, sçachant bien que le maistre n'y est pas, et vous enlever; j'ay eu l'industrie de le faire entrer dans ce sac; c'est pourquoy je me suis armé de bastons et de houssines, afin de le frotter de teste en pied.

LUCAS. — Voicy les parens qui viennent : il n'y a qu'à leur demander la vieille; contez, parens, contez les cinquante mille escus.

ISABELLE. — Vrayment, nous te les conterons, et en belle monnoye : frappons, frappons.

Lucas est battu et recogneu. — Tabarin bien estonné, Isabelle encore plus. Le capitaine arrive qui termine le differend, et puis on tire le rideau. La farce est jouée.

NOUVELLES

FARCES TABARINIQUES

PREMIERE FARCE

L'ARGUMENT DE LA 1re FARCE

Piphagne se trouve amoureux de madame Olimpia, femme de Lucas, et luy envoie une lettre par Tabarin. Lucas est amoureux de la seignore Isabelle et donne un poulet à Tabarin pour luy porter. Le capitaine Rodomont, son maistre, intervient, qui, le trouvant en cest office, le veut tuer; il lui commande de rendre ses lettres. Tabarin les donne; mais il prend l'une pour l'autre. Piphagne se fasche de voir la lettre de Lucas; Lucas, celle de Piphagne; Isabelle vient; Piphagne promet cent escus à Tabarin pour tuer Lucas, qui lui en offre autant pour tuer Piphagne. Piphagne, à ce mot, saute sur Tabarin, Isabelle vient au bruit, puis tous se battent.

PIPHAGNE; TABARIN, dehors.

PIPHAGNE. — Depis que l'amor intraé dans le cao de l'huomo, depis que sto foco s'insinuaé dans le cor et a

cogitation dellé personé, on ne fat que souspirar, que gemir, que lacrimar; on n'entendi que doulour, que singulti, que tribulation, que calamitaé. Il y a quelquo tempo que mi trouve inflamao de la moyer de messire Lucas, madona Olimpia, beltaé incomparabilé, lé stelé del mia anima, li occhi di mia fortuna, et me sento ardente d'un tel desiderio de la pouvoir parlar, da ly communicar la mea vea volontaé, que non possum avoir bin et volio terminar la mia passion et demandar remedio al seignor Tabarin.

TABARIN. — Qui va là? mort de ma vie! vous me ferez chier dans mes chausses.

PIPHAGNE. — Tabarin, que fasto, filio? vien que te volio communicar un negotio d'importantia, fradelle.

TABARIN. — Je suis empesché.

PIPHAGNE. Il s'amuse à cagar, à urinar, sto larro, Tabarin.

PIPHAGNE, TABARIN.

TABARIN. — Qui a-il? Ha! C'est donc vous, sieur Piphagne? mettez dessus s'il vous plaist, je crois qu'il y a longtemps que vous n'y avez mis.

PIPHAGNE. — Tabarin, me charo, my te volio pregar d'una difficultaé.

TABARIN. — D'una difficultaé?

PIPHAGNE. — Mi trouve inamourao de la moier del seignor Lucas.

TABARIN. — Vous estes amoureux de la femme de Lucas Joffu? et allez, vieux peteux! vous faites comme les chats, qui font l'amour en hyver; vous voilà sur l'aage : vous estes plus propre à aller à Saint-Innocent qu'à courtiser.

PIPHAGNE. — Adasio, Tabarin, som il cao blanché, fradelle, ma la cauda viridé et te volio donnar cesta lettera pour portar al mia anima, madona Olimpia.

TABARIN. — Vous voulez que je porte vostre lettre à madame Olimpe?

PIPHAGNE. — Chi, Tabarin, por ly comunicar la mea affection, l'incendio et le foco qui m'enflammeo el cor.

TABARIN. — Que me donnerez-vous ?

PIPHAGNE. — D'homme da bin, ti daro cinquanti ducati.

TABARIN. — Cinquante escus! allez vous-en à la maison : par la mort de ma vie! elle est à vous.

TABARIN et LUCAS.

LUCAS. — Comme j'estois au banquet,
Bon birolet,
Et qu'on dançoit à ma nopce,
La mere au cousin Jacquet,
Bon birolet,
Me dit : Vostre femme est grosse.

O vive l'amour ! vive le phenix des amans ! le petit Cupidon est entré si avant dans ma poitrine, que je ne puis plus vivre sans donner quelques allegemens à mes flammes : le feu me transporte de telle façon, que je ne sçais que cracher poësie.

TABARIN. — Sans doute il est arrivé un basteau d'amoureux.

LUCAS. — Je suis espris de l'amour de mademoiselle Isabelle, la femme du sieur Piphagne : il faut que luy reclame la babaude; c'est une petite friquette, je voudrois bien rencontrer quelque estaffier de la Samaritaine pour luy envoyer une lettre. A propos, voicy un homme que je cherche; à vous, galant homme, à vous, monsieur Tabarin.

TABARIN. — Il m'appelle monsieur, par ma foi! diable ! il veut attraper quelque chose de moy sans doute; qui a-il, messire Lucas ?

LUCAS. — Monsieur Tabarin, je voudrois bien que vous me fissiez un plaisir; je vous donnerois bonne recompense.

TABARIN. — Il n'y a chose qu'on ne face pour ses amis.

LUCAS. — C'est que je suis grandement passionné de l'amour de mademoiselle Isabelle ; si vous luy voulez porter ce poulet, et me rapporter bonne responce, je vous donneray cinquante escus.

TABARIN. — Teste non pas de ma vie ! voicy des vieillars qui se veulent faire cocus l'un l'autre ; si est-ce, puisqu'ils m'offrent de l'argent, j'en veux voir l'experience : messire Lucas, je vous promets d'effectuer vos commandemens.

LUCAS. — Dites-luy que je suis robuste, guilleret, et dispos. Au reste, ne luy dites pas que je porte le brayer. Me donne au diable si je ne luy relance le limosin comme il faut ! laissez faire à moy seulement ; me recommande, Tabarin : il y a cinquante escus pour la recompense.

TABARIN. — Nous en verrons les effets.

TABARIN, seul.

Me voilà bien empesché ; j'ay icy deux lettres à porter à deux diverses personnes, où il y a de l'argent à gaigner ; d'autre costé, mon maistre, qui est le capitaine Rodomont, me criera tantost. Je sens desjà une gresle de coups de baston sur mes espaules : s'il recognoit que j'aye ces deux lettres icy, il m'estroupiera par ma foy !

LE CAPITAINE RODOMONT et TABARIN

RODOMONT. — Cavallieres ! mousquetadères ! bombardas ! canonès ! morions ! corseletes ! aqui, veillaco ?

TABARIN. — Il appelle le lieutenant, le caporal, le porte enseigne, les sergens, et si il est tout seul en sa compagnie (il est bien vray qu'il en a toujours plus de cent dans ses chausses qui lui font escorte).

RODOMONT. — Som il capitanio Rodomonté, la bravura,

la valore de toto del mondo : la ma spada s'est rendue triomphanté del toto universo.

TABARIN. — Il est vray, par ma foy, il n'y a personne qui joüe mieux de l'espée à deux jambes que luy.

RODOMONT. — Que fasto en sta casa, Tabarin? que fasto, veillaco? que velio ste lettere? io te quero ablar.

TABARIN. — Me voilà perdu, mon affaire est descouverte ! ha ! je suis mort ! que dois-je faire ? il vaut mieux lui confesser ingenüement la besongne. Mon maistre, ce sont deux lettres, l'une pour porter à la femme de Piphagne.

RODOMONT. — A la seignore Isabella ?

TABARIN. — Ouy, mon maistre, et l'autre à madame Olimpe.

RODOMONT. — Aqui, veillaco, aqui, poerco ? io te quero matar, eras moerto ; el creados du grand capitanio, eras mercorio amoroso ? io te quero matar.

TABARIN. — Ah ! monsieur, ne poussez pas davantage, vous effondrerez le baril à la moustarde.

RODOMONT. — Io te quero matar, veillaco.

TABARIN. — Helas ! mes amis, il m'a fait faire une aumelette sans beurre. Comment, que ces vieux penars me veulent faire servir de macquereau, j'en auray ma raison, foy de caporal, devant qu'il soit une heure.

PIPHAGNE, TABARIN.

PIPHAGNE. — L'impatientià grandé que senté un cor amoroso produisé mille tormenti en la anima; mi sento transportao de manera, pour respecto de la moier de messire Lucas ,que non possom respirar.

TABARIN. — Ah ! monsieur le marchant!

PIPHAGNE. — Responso, fradelle.

TABARIN. — Ouy vrayment ; mais ce sera à coups de baston sur vos espaules. Mort de ma vie ! pour qui me prenez vous ? vous me prenez pour un macquereau.

PIPHAGNE. — Pian, pian, adasio.

TABARIN. — Tenez, de par le diable, voilà vostre lettre (encor ne sçay-je si je ne luy ay pas baillé l'une pour l'autre).

LUCAS, TABARIN.

LUCAS. — Qu'est-ce ? depuis qu'un homme est amoureux ne mange, ne boit; il est toujours aux escoutes ; j'ay tant de desir de sçavoir ce qu'aura fait le sieur Tabarin, que je ne fais que languir.

TABARIN. — Et bien, monsieur l'affronteur, vous venez ainsi abuser des pauvres orphelins ; quel mestier m'avez vous fait exercer ? vous deviez vous adresser aux courtaux de la Samaritaine, et non pas à moy; tenez, voilà vostre lettre.

LUCAS. — Monsieur, si j'ay offensé, je vous prie de me pardonner la faute; au reste, je vous tiens pour un homme de bien.

PIPHAGNE, ISABELLE.

PIPHAGNE. — Ah ! pauvreto mi ! y pensé far l'altri becco cornuo et ly corni mi vienné al cao de mi : la mea moyer me vollio plassar al signo di Capricornio. O vituperoso de Tabarin, ô mariol, ty sera matao, et volio mandar mea moyer, et luy comunicar la lettera del fato mio.

ISABELLE. — Qui va là ?

PIPHAGNE. — Corni qui me vienné, cornucopia qui me croissé en le cao : madona putana deshonnour de casa mia, marchantia del regimente dei guardi, vedesto sta lettera ! cognosseo sta scriptura, madona moyer, an ?

ISABELLE. — On dit bien vray qu'il n'y a jamais personne plus jaloux que les vieillars : tousjours mon mary est aux aguets, tousjours il a quelque chose en la teste.

PIPHAGNE. — Ah ! vituperosa, va in casa, que ne te volio vedere !

TABARIN, PIPHAGNE.

TABARIN. — Mon maistre, le capitaine Rodomont, m'envoye chercher à disner, il est temps de luy en trouver. A propos, voicy le sieur Piphagne.

PIPHAGNE. — Tabarin, remedio ! ty ma donao la lettera del messire Lucas; remedio, fradelle !

TABARIN. — Vertu de ma vie ! l'affaire est descouverte : je luy ay donné l'une pour l'autre, par ma foy !

PIPHAGNE. — Me volio far un servitio : fradelle, ty daro centi ducati.

TABARIN. — Cent escus? mort de ma vie ! c'est double gaignage ; que desirez-vous de moy ?

PIPHAGNE. — Volio mattar messire Lucas, qui me volio plantar des corni sur le cao.

TABARIN. — Vous le voulez tuer?

PIPHAGNE. — Chi, Tabarin, veritaé, fradelle.

TABARIN. — Il est mort, par ma foy, vous me donnerez cent escus?

PIPHAGNE. — Centi ducati, fradelle.

LUCAS et TABARIN.

LUCAS. — Comment, trente diables ! que je reçoive un affront du sieur Piphagne ! il me veut faire cornard.

TABARIN. — Voicy le moyen de venir riche : il me faut aller tuer le sieur Lucas. Je l'empescheray bien de courir ; je luy couperay les jarrais. Le voicy venu tout à propos ; il ne faut pas prendre en traistre, je m'en vay l'advertir que je le veux tuer.

LUCAS. — Tabarin, si tu me veux faire la courtoisie d'aller trancher la teste au sieur Piphagne, je te donneray cent escus.

TABARIN. — Cent escus? n'y a-il qu'à le jetter du haut en bas du pont Neuf? il est mort, par ma foy! voicy une journée heureuse pour moy : gaigner deux cents escus! ouy, je vous promets de le tuer.

PIPHAGNE, LUCAS, TABARIN, ISABELLE.

PIPHAGNE. — O traditoré della carne salatà! me voillé matar, mariol?

TABARIN. — Tout beau, monsieur, regardez ce que vous faites.

ISABELLE. — Quel bruit entends-je à la place?

LUCAS. — Comment, monsieur, vous voulez donc ventouser ma femme?

PIPHAGNE. — Ti sera matao, laro oriental; ti sera matao.

SECONDE FARCE

L'ARGUMENT DE LA IIe FARCE

Francisquine, jointe par mariage à Tabarin, se plaint de luy, et donne promesse au sieur Piphagne et au sieur Lucas de la venir trouver, l'un à minuit et l'autre à deux heures, moyennant chacun cent escus. Tabarin, ayant entendu le marché, se descouvre à Francisquine, prend ses habillemens et vient à l'heure en habits de femme, reçoit les cent escus de Piphagne, puis l'attache à un poteau. Lucas vient à son heure, donne l'argent, et est commandé de Tabarin (qu'il pense estre Francisquine) de bastonner Piphagne; cela fait, Tabarin se descouvre à Lucas, et l'attache au mesme lieu

puis le fait battre par Piphagne; mais, comme il le veut chastrer, Francisquine et Piphagne se jettent sur sa fripperie.

FRANCISQUINE, TABARIN.

FRANCISQUINE. — C'est une chose miserable d'estre mariée aujourd'huy à des yvrognes et à des gens qui n'ont autre soin que de la cuisine. Il y a quelque temps que je suis jointe par mariage à Tabarin, il est toujours au cabaret.

TABARIN. — Est-ce de moy que tu parles? Par la mort diable! regarde ce que tu dis, car, si tu me fasches, je me jetteray sur ta fripperie et n'en bougeray de trois heures! tu m'appelles yvrogne, y a-il homme qui vive plus de mesnage que moy?

FRANCISQUINE. — Vrayment ouy, vous vivez de mesnage: toute nostre vaisselle est engagée; maudite soit l'heure que je vous vis jamais!

TABARIN. — Tu as eu un si beau pot; s'il n'y a point de pied, il en faut mettre un.

FRANCISQUINE. — Encor ne me seroit-il pas permis de me plaindre; toujours il est autour de moy pour espier mes actions.

TABARIN. — O la fausse chatte! elle demande le matou, par ma foy! C'est l'humeur des femelles d'aujourd'huy; à peine sont-elles aussi grandes qu'un tonneau qu'elles veulent avoir le bondon. Je veux faire semblant de me retirer et veiller sur ses actions; je sçay bien qu'il y a longtemps qu'elle me veut faire cornard: il faut que j'en voie l'experience.

PIPHAGNE, FRANCISQUINE, TABARIN.

PIPHAGNE. — Si la natura produisé qualco flore bellissimo, ié por un ruffian et por un asino: mi trové inamou-

rao grandementé de la moier de Tabarin, qui se nommeo Francisquina. Sto larro la captivaé en sua casa, de manera qu'elle est à l'extremitaé et my li voglio communicar la mea affection.

TABARIN. — Sans doute voicy quelqu'un qui veut faire l'amour à ma femme; il faut que j'escoute et que je voye les actions qui se feront au marché de la beste.

PIPHAGNE. — D'homme da bin, trouvao l'objetto radioso de la mea passion.

FRANCISQUINE. — Bonjour, seigneur Piphagne.

PIPHAGNE. — Bon journo, filia chara. Il som vestro servitore, filia dolcissima; l'amor mi a rendué esperduo del vestra beltaé, de sorté que non possum mangear, ni dormir por vestra consideration, filia chara.

FRANCISQUINE. — Sieur Piphagne, vous sçavez que nous sommes pauvres; Tabarin boit et mange tout ce que nous avons.

PIPHAGNE. — Donna mi la man et vo daro centi ducati, d'homme da bin, avec un bragar pour vestro mario et dué corni.

FRANCISQUINE. — L'heure que vous pourriez venir à mon logis (car Tabarin est allé à la taverne), c'est sur la minuict.

PIPHAGNE. — Media nocté, filia dulcissima.

FRANCISQUINE. — Ne manquez pas d'apporter les cent escus.

PIPHAGNE. — Centi ducati, filia chara.

TABARIN. — Par ma foy, voilà le marché fait, la belle est vendue; si est-ce que je ne veux point qu'elle m'apperçoive, nous verrons autre chose avec le temps; je sens desjà les cornes qui me percent la teste.

LUCAS, FRANCISQUINE, TABARIN.

LUCAS. — Un amoureux n'a point de repos. J'estois dernierement caché derriere un arbre, le dieu Cupidon

me donna un coup de fleche au bas ventre; la fleche est demeurée qui me donne mille tourmens : je me suis rendu amoureux de la femme d'un certain cornard de Tabarin qui s'appelle Francisquine.

TABARIN. — Il parle de moy, par ma foy! quel diable luy a si bien dit mon nom?

LUCAS. — C'est une petite friquette, le miroir de la perfection ; l'eau m'en vient à la bouche quant j'y songe.

FRANCISQUINE. — C'est aujourd'huy la journée des amoureux; en voicy encor quelque nouveau.

LUCAS. — Ah! la voilà, la petite friande, je luy veux faire la reverence. Madame Francisquine, si vous me vouliez faire part en vos affections, et me faire cette courtoisie que de me mener en vostre logis ce soir, je vous donnerois cent escus.

FRANCISQUINE. — Mais vous me semblez desja vieillard.

LUCAS. — Diable m'emporte! je suis robuste et du naturel des poreaux : j'ay la teste blanche, mais la queüe verte; au reste, vous aurez cent escus, laissez faire à moy seulement.

FRANCISQUINE. — Cent escus et cent escus font deux cents escus; voicy une bonne journée pour moy.

LUCAS. — Où est allé vostre cornard de mary?

FRANCISQUINE. — Il est allé boire, à son accoustumée.

TABARIN. — Ah! la double carogne! ah! la vilaine! tu ne crois pas que je sois icy. Endurer qu'on me face cornard en ma presence! Il faut prendre patience, ainsi sont les filles qu'on ne marie point en temps et en heure; elles se tirent la queuë entre les jambes et prennent patience.

FRANCISQUINE. — Si vous me voulez venir trouver, venez à deux heures apres minuict, et apportez les cent escus.

LUCAS. — Faites en sorte que vostre cocu de mari n'en sache rien, et me recommande.

FRANCISQUINE. — Adieu, sieur Lucas.

TABARIN, FRANCISQUINE.

FRANCISQUINE. — On dit bien vray qu'il n'est que de chercher fortune : si je me fusse tenuë dans le logis, je n'eusse pas fait ceste heureuse rencontre.

TABARIN. — Et bien, madame la carongne ! madame la putain ! quel marché avez-vous fait?

FRANCISQUINE. — Voilà comme Tabarin me traite ordinairement; mercy de ma vie! je ne suis pas de ces gens-là.

TABARIN. — Comment, mort diable! ne t'ay-je pas ouy faire le marché? N'as-tu pas donné l'heure à l'un à minuit, à l'autre à deux heures? O fausse vilaine!

FRANCISQUINE. — Sans doute je suis descouverte; il vaut mieux que je luy declare entierement l'affaire sans la celer.

TABARIN. — O l'affrontée!

FRANCISQUINE. — Je n'eusse pas voulu faire cela sans vous en advertir, mon mary; mais c'est pour attraper leur argent.

TABARIN. — Encor as-tu de l'esprit. Laisse-moy manier cette affaire-là; va-t'en au logis seulement, et m'apreste tes vieux habits et me laisse faire du reste : je m'habilleray à la façon de Francisquine, et, apres avoir pris leur argent, je leur donneray cent coups de baston.

Il change d'habits.

PIPHAGNE entre.

PIPHAGNE. — La nocté obscura é le journe de la mia felicitaé, le tenebré sonora la clartaé radiosa del mia anima et de mes contenti, aportao centi ducati pour far simbolisambula et engendrar un piphanio dans la matricé de Francisquina; la media nocté favorisé al mia amor. Francisquina! Francisquina!

TABARIN. — Que vous plaist-il, monsieur? je n'ay pas manqué de me trouver à l'heure, cependant que mon cocu de mary est à la taverne (j'attraperay les cent escus).

PIPHAGNE.—Ah! filia cara; mi sento transportao d'amor.

TABARIN. — Avez-vous aporté les cent escus?

PIPHAGNE. - - Chi, filia, tenié les centi ducati; alon al casa del vestra signoria.

TABARIN. — Tout beau! tout beau! à qui pensez-vous parler? C'est à Tabarin à qui vous parlez.

PIPHAGNE. — Ah! pauvreto my! y som ruinao! y som desesperao!

TABARIN. — Vrayment, il faut que vous soyez attaché à ce poteau, je vous frotteray tout mon saoül pour vostre argent.

PIPHAGNE. — Ah! journo malheureusa, calamitaé grande, qui me tombé sur le cao!

LUCAS, PIPHAGNE, TABARIN.

LUCAS. — Voicy l'heure que m'a donnée Francisquine pour venir à son logis; j'apporte les cent escus. Ah! comme je luy relanceray la babaude. Holà! holà!

TABARIN. — Qui va là?

LUCAS. — Madame Francisquine, je suis venu à l'heure que vous m'aviez donnée; au reste, j'aporte les cent escus.

TABARIN. — Vous plaist-il les donner, monsieur? (Il se faut toujours faire payer devant le coup : aprenez, vous autres.) Monsieur, puisque vous me portez tant d'affection, il faut que vous donniez cent coups de baston à un de vos corrivaux qui est venu ce soir à ma porte.

PIPHAGNE. — Centi bastonaé? Ah! pauvreto my!

LUCAS. — Ah! pendard! vous venez donc à la poursuite de madame Francisquine? vous aurez cent coups de baston.

PIPHAGNE. — La fievre amorosa qui me transportao, ah! pauvreto Piphanio!

LUCAS. — En a-il assez, madame!

TABARIN. — Il est bon crocheteur: il en portera bien encor une douzaine; mais ce n'est pas tout, pourquoy m'appelliez-vous tantost cornard? vous le payerez.

LUCAS. — Ah! monsieur, pardonnez-moy, je pensois parler à madame Francisquine, et c'est à Tabarin que je m'addresse; me voicy perdu! je sens desja une gresle de coups de baston sur mon dos.

TABARIN. — Vous ne vous mocquerez point de vostre compagnon, je veux qu'il vous en donne autant comme il en a receu.

LUCAS. — O pauvre Lucas! te voilà bien traitté!

PIPHAGNE. — Et t'y m'a donnao des bastonnaé et te les volio rendre, fradelle.

LUCAS. — Tout beau, monsieur, mes espaules sont trop foibles.

TABARIN. — Ce n'est pas tout, je le veux chastrer.

FRANCISQUINE. — Quelle rumeur est-ce que j'entends à la porte? j'ay peur que Tabarin n'eust joué quelque mauvais tour à ces pauvres amoureux.

TABARIN. — Aporte-moy un couteau, je le veux chastrer.

LUCAS. — Eh! monsieur, n'est-ce pas assez si vous avez eu cent escus de moy?

PIPHAGNE. — Ti le volio castrar, mariol, et ti daro cinquante bastonnaé; ti m'a robao, larro, forfanté oriental, ti m'a robao la mea pecunia et te volio matar.

LA
FARCE DES BOSSUS

LA

FARCE DES BOSSUS[1]

HORACE et GRATTELARD.

HORACE. — C'est une passion estrange que l'amour : je suis tellement embrasé des beautez de ma maistresse, que je me consomme comme la cire au seul aspect des rayons de ses yeux; je ne fais que souspirer. On m'a dit qu'un certain nommé Grattelard demeure en ces cartiers, et que seul il peut m'apporter quelque soulagement ; il me faut fraper à la porte. Holà !

GRATTELARD. — Qui va là si tard, vertubleu! à me rompre icy la teste, cependant que je suis sur mes conceptions ?

HORACE. — Grattelard, je te voudrois bien prier de porter cette missive à ma maistresse.

GRATTELARD. — Lessive? mort de ma vie ! il n'y a point

[1] Nous publions cette pièce, quoiqu'elle ne se rapporte nullement à Tabarin : elle fait nécessairement corps avec ses œuvres depuis le jour où elle a été insérée dans le *Recueil general*. — Grattelard était le farceur d'un théâtre rival, sur lequel débitait ses drogues le charlatan Desiderio Descombes.

icy de blanchisseuses ; j'ay mis mon linge à la lessive dès la semaine passée.

HORACE. — Je dis une missive. (Qu'est-ce quand on a affaire à des bestes ?)

GRATTELARD. — Ah ! ah ! une missive ; dame, vous le deviez dire sans parler ; mais qu'appelez-vous une missive ?

HORACE. — C'est un poulet que je veux envoyer à ma maistresse.

GRATTELARD. — Vous estes un grand sot ; que ferait-elle d'un poulet ? il vaut mieux lui envoyer une couple de chappons.

HORACE. — Je voy bien que tu ne m'entends pas, c'est une lettre que je veux que tu luy portes.

GRATTELARD. — A propos, je vous entends, et pourquoi me prenez-vous, monsieur ? pour un huissier de la Samaritaine et pour un macquereau ?

HORACE. — Je te prends pour mon Mercure d'amour.

GRATTELARD. — Ouy, j'iray marquer la chasse, et vous tirerez dans la grille ; mais qu'y a-il dans cette lettre ?

HORACE. — Ce sont mes tourmens, mes peines, mes travaux, mes langueurs et mes maux qui y sont escrits.

GRATTELARD. — Et vous me baillez tout cela à porter ? tenez, voilà vostre lettre, j'ay du mal assez à porter mes tourmens, sans me charger de ceux d'autruy ; j'en ay toujours une escouade dans mes gregues ; mais à qui voulez-vous envoyer ce poulet ?

HORACE. — C'est à la femme de Trostole, ce vieux bossu que tu cognois.

GRATTELARD. — Je ne manqueray pas de luy donner, revenez d'icy à une heure.

TROSTOLE, bossu, et SA FEMME.

TROSTOLE. — O pauvre homme ! pauvre homme ! voicy bien de la rabat-joye et de la tristesse : mes crean-

ciers m'ont fait donner assignation au palais ; patience, patience, et veux voir si je pourray avoir un defaut à l'encontre d'eux, et veux dire adieu à ma femme. Haut-là ! haut-là !

LA FEMME. — Qu'est-ce, mon mary? il semble à voir que vous ayez de la tristesse; où allez-vous maintenant ?

TROSTOLE. — Je m'en vais à mon assignation, mais surtout vous recommande une chose, de ne laisser mes freres au logis : ce sont trois bossus comme moy, soignez bien qu'ils n'entrent en la maison.

LA FEMME. — Toute vostre race est donc bossue? c'est que vostre pere n'avait point le droict quand il faisoit ce proces-la sans doute.

TROSTOLE. — Et me recommande, car il faut aller solliciter mon proces.

LA FEMME. — Je ne sçay où est allé ce coquin de Grattelard, on m'a dit qu'il me cerche pour me donner une lettre.

LES TROIS FRERES BOSSUS.

LE PREMIER BOSSU. — Il y a long temps que nous n'avons pas mangé : mon ventre, en un besoin, serviroit d'une lanterne, si on avoit mis une chandelle dedans.

LE DEUXIESME. — Voicy le logis de nostre frere, il nous faut frapper à sa porte.

LE TROISIESME. — Haut-là !

LA FEMME. — Que demandez-vous, mes amis? il n'y a plus de potage.

LE PREMIER. — Ne nous recognoissez-vous point, ma sœur ?

LA FEMME. — J'ay fait mes aumosnes dès le matin; mais ne seroit-ce point icy mes trois bossus? ils ont tous leur paquet sur le dos.

LE DEUXIESME. — Nous sommes vos freres qui vous

prions de nous donner quelque chose pour manger; autrement la faim nous fera chier en nos chausses.

LA FEMME. — Encor, faut-il avoir pitié d'eux : entrez, mes enfans, entrez; mais il faut prendre garde que vostre frere ne vous surprenne.

TROSTOLE entre.

TROSTOLE. — Gaillard! gaillard! foy d'homme, mes affaires sont en bon estat : ay fait faire mes forclusions, et est bien vray que je suis un peu defiant, car j'ay toujours mes pieces sur le dos, mais patience... Ah ! pauvre homme, qu'est-ce que j'entends en ma maison? ce sont mes freres sans doute. Haut-là!

LA FEMME. — (Cachez vous vistement qu'il ne vous voye.) Qui va là?

TROSTOLE. — Ay-je pas entendu du bruit là derriere? mes freres ne sont-ils pas venus? foy d'homme de bien, dites-moy la verité, car vous bailleray de la marotte.

LA FEMME. — Personne n'est venu, entrez dedans, et visitez partout.

TROSTOLE. — Elle a raison, foy d'homme; maintenant, puisqu'ils ne sont pas venus, je m'en vay chez le greffier, pour tirer tout le reste de mes pieces.

LA FEMME DE TROSTOLE, GRATTELARD.

LA FEMME. — Je ne sçay ce que je dois faire : je croy que ces trois bossus ont un reservoir derriere le dos, ils ont bien un plein tonneau, les voilà yvres; si mon mary les trouve, il criera : il vaut mieux trouver quelque portefaix.

GRATTELARD. — Enfin, j'ay tant cerché, que...

LA FEMME. — Grattelard, il faut que tu me faces un plaisir : un bossu est tombé mort devant ma porte, il faut que tu le portes dans la riviere.

GRATTELARD. — Que me donnerez-vous?

LA FEMME. — Vingt escus.

GRATTELARD. — Ça, entrons en besongne.

LA FEMME. — Tiens, voicy le drolle.

GRATTELARD. — Il est bien pesant, je crois qu'il n'a point chié d'aujourd'hui.

LA FEMME. — Je veux affiner ce compagnon icy : je n'ay fait marché à luy que d'en porter un, mais il faut qu'il les porte tous trois.

GRATTELARD. — Me voilà retourné; il était bien lourd, par ma foy.

LA FEMME. — Comment! crois-tu l'avoir jeté dans l'eau? il est retourné, tiens, le voicy.

GRATTELARD. — Au diable soit le bossu! il faut que je le recharge encore un coup.

LA FEMME. — Je vous respons qu'il gaignera bien ses vingt escus.

GRATTELARD. — Je l'ay jeté si avant, qu'il ne retournera plus.

LA FEMME. — Ne vois-tu pas que le voilà retourné?

GRATTELARD. — Mordienne, je me fasche à la fin! je pense que je n'auray jamais fait, il le faut porter encore un coup; s'il revient, je luy attacheray une pierre au col.

TROSTOLE, GRATTELARD.

TROSTOLE. — Enfin! j'ay levé la sentence et toutes mes pieces; maintenant je m'en vay au logis, voir si mes freres ne sont pas venus.

GRATTELARD. — Comment, mort de ma vie! voicy encore mon bossu?

TROSTOLE. — Ah! pauvre homme, je te bailleray de la cuillere de mon pot, foy d'homme.

GRATTELARD. — Comment, coquin, je vous retrouve icy? vous irez avec les autres dans la riviere!

GRATTELARD, LA FEMME et HORACE.

GRATTELARD. — J'ay enfin jetté le bossu dans l'eau; il me faut aller recevoir les vingt escus.

LA FEMME. — Et bien, avez-vous jetté le bossu dans la riviere?

GRATTELARD. — Il me l'a fallu reprendre par quatre fois.

LA FEMME. — Quatre fois? n'aura-il pas mis mon mary avec les autres?

GRATTELARD. — Le dernier parlait, par ma foy.

LA FEMME. — O! qu'as-tu fait, Grattelard? C'est mon mary que tu as jetté dans l'eau.

GRATTELARD. — Il n'y a rien de perdu : aussi bien cet homme là est-il bossu; je crois qu'il n'a jamais esté droit; tenez, voilà une lettre du sieur Horace.

LA FEMME. — Est-il loin d'icy?

GRATTELARD. — Puisque vostre mary est mort, il faut vous marier ensemble, tenez... le voicy.

HORACE. — Madame, si l'affection que je vous porte me peut servir de garant pour vous presenter et sacrifier mes vœux, vous pouvez croire que je suis un de vos plus fidels sujets.

Trostole et les trois freres bossus reviennent qui se battent.

A demain toutes choses nouvelles.

LES FANTAISIES PLAISANTES ET FACETIEVSES DV Chappeau à Tabarin.



Si tous les Crocheteurs
Auoient de tels Chappeaux,
On en verroit plusieurs
Aller sur des Courtauts.

LES

FANTAISIES PLAISANTES ET FACETIEUSES

DU

CHAPPEAU A TABARIN

Entre tant de sortes et façons de chappeaux que l'on porte en nostre monarchie françoise, je loüe celuy du bragardissime Tabarin, d'autant que, si la façon de son chappeau s'accommode fort bien à la mode de toutes sortes de nations estrangeres, aussi fait-il encore mieux à la françoise qu'à aucune autre, encore que la forme des chappeaux françois change tout au moins de quatre en quatre ans, ou encore en plus bref temps.

Les premiers chappeaux de ma cognoissance estoient gros chappeaux veluz en façon de couverture de chaume sur les maisons de village, que portoient anciennement ces vieux peres, lorsqu'il venoit une haute feste, ou qu'ils se trouvoient à quelque assemblée, nopce ou festin, avec leur grosse jacquette à tuyaux d'orgues : autrement appellez chappeaux de l'esté Sainct-Sebastien.

La reformation d'iceux a esté des chappeaux bas et moyen rebras [1], ayants le haut à la façon des assiettes

[1] Bord.

des bourgeois de village, qu'on appelle des trenchoirs de bois, ou autrement chappeaux de Suisse.

Apres iceux, est venue la mode des chappeaux longs et petits rebras, façon des pots à beurre de Flandres.

Ceux qui sont le plus en vogue maintenant sont chappeaux bas, que les courtisans appellent chappeaux de carrabin, desquels par ceste forme, tous les petits courtisans de ce temps sont devenus carrabins, comme s'il n'appartenoit qu'aux carrabins à porter de telles sortes et façons de chappeaux, ou bien si ceux qui en portent estoient tous carrabins; il y en auroit grande quantité à Paris, et specialement les charbonniers et porteurs de charbon, qui sont ceux à qui j'en ay veu porter des premiers, il y a plus de quinze ans; soit ou que ces carrabins nouveaux desirent d'estre charbonniers, ou les charbonniers carrabins; et principalement ceux qui n'ont moyen de porter des chappeaux neufs ont esté beaucoup favorisez des chappelliers, parce qu'ils ont trouvé l'invention de les couper soubz le cordon, afin de rendre les chappeaux de maintenant ou façon de carrabin (qu'ils appellent) ou de porteurs de charbon.

Il y en a une infinité d'autres qui ont regné quelque temps, pendant ces façons cy-devant dictes, mais n'estant pas aggreables aux maistresses de ceux qui les portoient, pour ce, ont esté mis au neant, et par ce moyen ne les ay voulu cotter en ce discours.

Nostre facetieux Tabarin ayant recogneu tant de diversitez de chappeaux, et que de quelque façon que l'on les puisse porter ne servent qu'a couvrir la teste, s'est du tout resolu de n'en avoir qu'un seul, lequel s'accommode, desguise et contre-quarre fort bien toutes les façons susdites, que l'on peut appeller avec raison chappeau lunatique et fantasque de Tabarin : de quoy il represente toutes sortes de chappeaux, selon les saisons que l'on les porte et change, et à la fantaisie des courtisans à toutes sortes d'estages. A sçavoir, tantost en carrabin, tantost en cour-

tisan, tantost en porteur de charbon, tantost en soldat d'Ostende, tantost en porteur de hotte, tantost en humeur de souppe dans un plat, tantost en meneur d'ours, tantost en rueur de pierre avec la frelonde, tantost en soldat de gris habillé de village portant une dague de bois à son costé, ainsi que Tabarin, tantost en serviteur nouveau venu des champs, tantost en tocque de Biar, tantost en coureur de poulles maigres : bref, ce chappeau, manié et retourné par son maistre, est rempli de toutes sortes de gayes perfections et au contentement de tous ceux qui le vont voir.

L'on a veu nos comediens et facetieux François, que je croy à mon advis qu'ils ont pris autant de peine que l'on se pourroit imaginer de contenter, de leurs rares et fameux prologues, ceux qui les ont assistez de leur presence : mais je puis dire, aussi hardiment que celuy qui tremble de peur (et sans toucher à leur honneur), que le chappeau à Tabarin, assisté de celuy qui le porte, a plus fait rire de peuple, en un jour, que les comediens n'en sçauroient avoir fait pleurer avec leurs feintes et regrets douloureux en six, quelque comedie, tragicomedie, pastourelle ou autre subjet qu'ils puissent joüer dans l'hostel de Bourgongne ou autres lieux semblables.

Il y a eu aussi ce brave et plaisant fort regretté, le sieur Martin Crocquesole, le plus renommé de son temps; mais il n'a esté autrement prisé de ses compagnons, par ce qu'il estoit de son premier mestier escorcheur de genisses à pied rond, fort experimenté et maistre de chef-d'œuvre; mais, n'ayant pas toujours de la besongne ordinairement, s'estoit addonné d'aller voir joüer des comedies, farces et autres semblables folies, de sorte qu'en peu de temps il devint si rempli de doctrine fascecieuse, qu'il fut estimé l'un des premiers de sa bande, et, ne pouvant tousjours vivre, fut contraint de mourir, ce qu'il fit, et fut enterré avec sa science, sans en laisser aucune memoire ny secret à personne, sinon qu'on luy trouva,

dans un coffre de bois à la mode du vieux temps, un cousteau tout enroüillé, duquel on tient qu'il en avoit escorché le cheval de Rolland le furieux.

L'on a veu un Gautthier Garguille, avec son loyal serviteur Guillaume, assisté de la dame Perrine, qui ont joué des plus fameuses faceties qu'on puisse desirer; mais je diray qu'ils estoient trois personnes à representer icelles : et Tabarin, avec son chappeau, en represente autant, sans argent, que les comediens ne font à leurs assistans pour chacun cinq sols, et, partant, doit-il estre plus aymé de ceux qui n'ont point d'argent et qui desirent de voir quelque chose de plaisant.

Et combien que ce maistre chappeau, dont est fait mention dans ce discours, n'ayt jamais esté fait à autre dessein que pour la recreation de ceux qui le vont voir, et specialement au grand contentement de plusieurs sortes de gens qui n'ont beaucoup d'occupation, comme ceux qui vivent de leurs rentes, quelques escolliers et autres qui ont mangé leur quartier plustost qu'ils ne pensoient, des lacquais sans condition, quelques solliciteurs de procez mal fondez, lesquels retiennent leur place comme s'il y avoit de l'argent à gaigner, afin de passer melancolie :

Certes, il n'y a celuy qui ne soit joyeux revenant de voir joüer Tabarin, sinon quelques chambrieres de l'isle du palais, qui, prenans congé d'eux-mesmes d'aller voir Tabarin sur son theastre, et revenans un peu trop tard au gré de leur maistresse, auroient reçeu d'eux, en deduction de leurs gages, chacun une patente, non sans jetter quelques larmes et non pas beaucoup, mais par colere auroient envoyé Tabarin au diable; mais il n'y est pas allé pourtant, car il comparroistra à ses prochains jours à son lieu ordinaire plus prompt à recevoir de l'argent qu'on ne sera à luy en porter, et, partant, ceux qui desirent encore voir son chappeau gris se despeschent en diligence, car les bruits courent à Paris qu'il le va faire teindre en noir.

LES ADVENTURES ET AMOURS

DU

CAPITAINE RODOMONT

LES RARES BEAUTEZ D'ISABELLE

ET LES INVENTIONS FOLASTRES DE TABARIN

FAITES DEPUIS SON DEPART DE PARIS

JUSQUES A SON RETOUR

ŒUVRE NON MOINS RECREATIF QUE FACETIEUX

AU LECTEUR

Lecteur, sçache que j'ay mis ce livre en lumiere pour double cause : la premiere est que Rodomont, Isabelle et Tabarin demeurent toujours dans Paris, sinon de corps, à tout le moins de renom ; la seconde, pour contenter et recreer ton esprit à la lecture de ce livre. Que seroit-ce si ces galans hommes, en la representation desquels j'ay pris tant de plaisir et de contentement, ne faisoient une éternelle demeure dans la memoire de Messieurs de Paris? Hélas ! tant de faineans, tant d'escoliers, tant de laquais, les uns quittant leur mestier, les uns leur classe, et les autres leur service, qui ont tant appris de bien et d'honneur dans l'isle du Palais, perdroient la science qu'ils auroient acquise, et, au retour de leur service, de leurs estudes et de leur mestier, ne pourroient rendre à leurs parens l'eschange de leur argent en la science ; et ainsi les asnes et baudets seroient à tout jamais disgraciez, et si vivroient en ignorance, que tout le monde fuit. Mais, ayant ce petit *Venit mecum* en leurs mains, à tous propos et interrogations de leurs parens, ils pourront hardiment dire : Tabarin a fait cecy, Tabarin a fait cela ; et par ainsi ils seront aimez, et me beniront eternellement, qui suis à tout jamais, durant que mon ame animera mon corps,

Leur humble et plus qu'obeïssant serviteur.

LES ADVENTURES ET AMOURS

DU

CAPITAINE RODOMONT

LES RARES BEAUTEZ D'ISABELLE

ET LES INVENTIONS FOLASTRES DE TABARIN

FAITES DEPUIS SON DEPART DE PARIS

JUSQUES A SON RETOUR

Je sçay que plusieurs, allans et revenans par les rües de Paris, employent vainement leurs paroles sur le discours du capitaine Rodomont, de la belle Isabelle et du seigneur Tabarin, qui ne sçavent nullement quelle est leur origine, quels leurs parens, leurs amours et leurs victoires; ny quels sujets les font tous les jours immortaliser sur un theastre; c'est pourquoy, comme estant ennemy de l'ignorance, je desire que tant de miracles apparus aux yeux du monde, et admirez comme rares, ne soient ensevelis dans les cendres de l'oubly, faute d'avoir quelqu'un qui peigne dans les tablettes de la memoire, avec un eternel pinceau, tant de si belles choses, qui, à tout jamais, le feront revivre, bien que mort. Je n'ay pas

entrepris en ce traité de vous raconter l'histoire d'un Rodomont, roi d'Arger, qui est trop triviale et commune, comme celle[1] qui a esté assez deduite par le poete italien Arioste, et d'italien tourné en françois. Un Rodomont, second de nom, mais premier en armes, fournira de matiere suffisante à ce nouveau livre.

Rodomont a esté fils d'un roy d'Esclavonie, puissant en valeur et en richesse, le renom duquel a servy, non seulement d'aide pour soutenir la gloire de Rodomont, mais aussi pour l'accroistre et augmenter. Ce jeune prince n'a pas esté moins beau que vaillant, car, si Cupidon avoit etably sur son front le siege de son empire, Mars lui faisoit redouter sa main, dont l'atteinte estoit pire dix mille fois que celle d'un foudre. Il a monstré, durant toute sa vie, qu'il estoit digne de la race d'Alcide, laquelle, non sans cause, il s'attribuoit. Au seul recit des travaux de cet amphitryonien, il s'est imprimé tellement dans son courage les caracteres d'une honneste envie, qu'il n'a cessé de pourchasser toutes les occasions de se montrer non digne de luy, mais pour donner, par son bras furieux, quelque advantage à son los. Pour donc trouver où s'exercer et acquerir louanges, il eslut le pays des Sarmates, comme temoin des palmes et lauriers qu'il y devoit gaigner. Il prend congé de ses parens et amis, non sans grande tristesse d'un costé et d'autre, de laquelle je m'abstiens, ne pouvant vous la raconter. Comment vous pourrois-je exprimer le dueil d'un vieillard qui nourrissoit avec tant de soing ce beau fleuron à l'ouverture duquel il esperoit le rajeunissement de sa vieillesse, et au contraire la fin de ses jours en son espanouissement? D'autre part, les fontaines de larmes, qui ne prenoient aucune fin des moites yeux de sa mere, m'empescheroient aussi de sortir de ce labyrinthe de pleurs et de regrets. Ce sera assez vous dire l'invincible courage de Rodomont, qui,

[1] Allusion à Rolland, qui est aussi un rodomont.

mesprisant et les larmes et les pleurs, s'eschappa impitoyable de leurs mains, qui, ayant laissé aller leur tant chere poignée, demeurerent immuables et donnerent à tout le reste du corps pareil ressentiment.

Cependant nostre chevalier, assisté de personne, gaigne le rivage, prend le premier navire qu'il trouve despourveu de nautonnier, luy-mesme le guide, et, sans crainte de personne, va où la fortune et les eaux le conduiront. Il ne va pas loin qu'il aperçoit venir vers luy six navires assez pleins de gens, comme sa veüe luy pouvoit apprendre, qui, ayant le vent en poupe, accouroient à tire de voile vers la sienne, dans laquelle il estoit seul, si seul se doit appeler un capitaine qui a pour compagnie la hardiesse et la valeur. Cette flotte approche toujours, et tache d'attraper cette pauvre navire, qu'ils pensent destituée d'armes comme d'hommes. Que fera Rodomont, auquel toute opportunité de fuir est ostée? Il est besoin de finesse et non de valeur. Le peril prochain, qui a accoustumé de donner conseil à ceux qui sont esloignez de secours, aida bien à nostre capitaine, car, advisant un rocher, comme l'attendant au besoin, il y grimpe et laisse aller sa navire au gré du vent. Le pilote de la flotte qui menoit la navire crie aux armes, advertit les principaux de là-dedans et les convie à la proye. Le maistre pyrate, nommé Dromeudor, fait arrester le vaisseau, l'accroche, et, enragé de piller, y entre le premier, cherche soigneusement partout et ne trouve rien qu'un beau cheval, qui monstroit avoir porté un vaillant prince, pour la stature et la beauté qui reluisoit en luy : il estoit grand, gros, pattu, le nez gros et fendu, les oreilles courtes et espaisses ; bref, rien ne manquoit de la perfection d'un bon cheval. Dromeudor, qui estoit meilleur larron sur terre que sur mer, prend ce cheval pour luy, et pense qu'il luy servira bien. Ils retournent tous en leurs navires, changeant leur allegresse en pesanteur, et maugreant contre la rigueur de la fortune. Dromeudor, seul parmy

une si grande quantité, se plaisoit fort en son larcin. Ils prennent leur chemin droit où ils pensoient que le cheval avoit couché. Ils ne singlerent longtemps sur les vagues, que ce rocher sur lequel estoit Rodomont paroist à leurs yeux de Linx. Celuy qui l'advisa, ce fut Taculistis, qui quant et quant advisa nostre guerrier, et commença à bruire : Voicy, disoit-il, le voleur à qui est le cheval : regardez, messieurs, comme il nous defie! Vous eussiez vu chacun dans ces vaisseaux jetter des cris de joye, tout de mesme que le berger lorsqu'il recouvre quelque mouton qu'il avoit perdu. Ainsi, ces pyrates voyant que leur esperance n'estoit point trompée et que le maistre de ce cheval estoit celuy qu'ils consideroient si bien perché, ils hastent leurs vaisseaux et y sont dejà d'imagination et de volonté. Ayant donc, à force de bras et de voiles, atteint le rocher, chacun tasche des pieds et des mains de le surmonter. Le premier qui se voulut hasarder à l'effet d'une si temeraire entreprise, ce fut Taculistis, qui n'eust pas sitost allongé ses mains pour avoir prise au rocher caverneux, que Rodomont, qui tousjours estoit sur ses gardes, les lui coupa, et fut cause que ce miserable chut dans la mer pour estre puni de tous les larcins qu'il avoit faits. Plusieurs encoururent la mesme fortune, et principalement ceux qui si evidemment se vouloient comme jetter en ce peril. Le capitaine Rodomont s'escrima si bien, qu'ils furent contraincts de le quitter, jusqu'à ce que le lendemain ils eussent excogité quelque nouvelle invention. Car la lune, estallant par tout le ciel ce qu'elle a de plus beau et luysant, leur amena le sommeil, qui les fit retirer pour luy obeir, et laisserent là Rodomont, qui, selon qu'il pensoit, acheteroit bien cher la perte de tant de temps qu'il leur faisoit consommer au pied de ce rocher, durant lequel ils eussent peu traitreusement conquester quelques marchandises.

LIVRE I

Comment Rodomont trouve Tabarin dans l'isle perduë, et le constitue son escuyer, et de ses finesses.

Rodomont voyant que ses adversaires dormoient, le combat étant relasché, non le soucy qui le poignoit de se voir en un lieu solitaire, il leve les yeux de dessus la mer, lesquels il n'avoit encore exercez que pour prendre garde aux surprises et aux ruses que luy eussent pu trouver ces larrons. Il regarde derriere lui, et voit un lieu tout deserté, le domicile seulement des bestes les plus sauvages, et la retraite de ces meschans; il suit une trace qui le conduit de ce rocher à une caverne fort profonde, large, longue ; il entre dedans, considere la demeure, et ne trouve rien, sinon un bœuf qui cuisoit, et un chien qui tournoit la broche. Une faim corporelle l'eust volontiers arresté à gourmander ce bœuf, si une faim toujours beante à la gloire et à la nouveauté ne l'eust davantage aiguillonné. C'est pourquoy il abandonne ce receptacle d'infamie, et cette nuict de meschancetez, pour suivre le commun sentier de la renommée, et la clarté plus assurée de la gloire. Il retourne sur ses pas, et, au milieu de son chemin, il voit une autre fente, qui le mene droit dans un abysme du creux duquel s'il n'eust entendu sortir une voix effroyable il eust esté en danger d'y tomber dedans. Mais le cry, qui sembloit venir plustost de la gueule de quelque beste que d'une creature humaine, le fait regarder à soy, et, tousjours prest à secourir, s'enqueste qui c'étoit qui jettoit de si piteux hurlemens. La grosse beste, qui estoit là-dedans, pensant que ce fussent ses parens qui venoient l'achever de faire mourir, commence de plus beau à hannir comme un asne,

et entrecouper de sanglots l'air de ces paroles : Je n'y chieray plus, ne me tuez pas si tost. Ces mots, si doux à l'oreille, tirerent plus tost un ris à Rodomont qu'ils ne l'esmeurent à compassion, si bien qu'à peine ne pouvant respirer de rire, il le pria le plus honnestement qu'il pust de luy raconter son affaire, qui l'avoit mis là, et qui le retireroit, que ses parens n'y estoient point. Tabarin (ainsi se nommoit le beau gars), plus hardy de ces paroles, le prie de l'obliger tant que de le remonter, et que par apres il le contenteroit. Rodomont couppe une branche d'arbre, la plus longue qu'il peut, et, laissant pendre en bas le bout le moins gros, luy crie qu'il s'y pende; l'autre, aussi rustaut que beste, commence à crier : Au voleur! au voleur qui me veut pendre, et qui veut encore que je me tue moy-mesme! — Fol que tu es! replique Rodomont, je te dis que tu te prennes au bout de la branche, et qu'ainsi tenant ferme je t'enleveray et delivreray ; j'excuse ton ignorance, tiens bien à ce coup. Tabarin, revenant un peu à soy, s'aide le mieux qu'il luy est possible, et remonte au haut de l'abysme par la force et secours de Rodomont. Quand Rodomont l'eut remonté, le voyant aussi nud que la main, si laid et si contrefait, le vouloit rejetter dans l'abysme, estimant qu'un homme si mal fait ne devoit point jouir de la lumière. Mais enfin, pensant qu'il luy serviroit d'escuyer et de bouffon, il commence à s'arraisonner; mais, avant que de le faire parler, je vous veux descrire sa forme : il estoit premierement grand de sept pieds, la teste aussi aigüe qu'un clocher, qui alloit depuis les oreilles jusques au coupeau, comme une montagne qu'une forest de cheveux ombrageoient, aussi droicts que les pointes d'un porc-espic, et deffendoient une armée blanche de la chaleur offensive du soleil, contre qui ordinairement Tabarin par contenance escrimoit, et en faisoit choir, des rudes attaques de ses ongles, une partie sur la terre, une partie sur ses espaules. Ses yeux estoient si creux, qu'il y avoit,

depuis la prunelle jusqu'aux sourcils, un bon pied et demy; son nez si gros, si large et si ample, qu'à grande peine il pouvoit voir ceux qui les regardoient, embelly pourtant de rubis et de plusieurs autres presens de Bacchus; ses joües enflées et creuses par le milieu; le menton faisoit comme une coquille, qui se rehaussoit devers la bouche et le nez, comme la trompe d'un elephant; la bouche fendüe jusqu'aux oreilles, et qui eust fait peur à cent pains de neuf livres. Quand ce microcosme, et ce tableau racourcy de toute beauté, se mettoit une fois à rire ou à crier, ou à remuer une de toutes ces parties, il ressembloit plustost à un diable qu'à un homme. Je pense que la nature l'avoit enrichy de toutes les rares laideurs, et s'estoit desgarnie et despoüillée de tout ce qu'elle avoit de contrefait, pour rendre celuy-là seul difforme entre tous les hommes, afin qu'ils semblassent miracles au prix de ce monstre. Le corps de ce portente [1] estoit large et gros; et son cul, son ventre et ses cuisses si étroits, que je m'esbahis comme ils pouvoient soustenir le fardeau de dessus.

Encore la nature n'eust-elle fait que crayonner cette monstruosité, si, pour la polissure et la derniere main à l'accomplir de toute difformité, elle n'eust donné toutes les ruses, trahisons et meschancetez qui se peuvent inventer. Si l'exterieur faisoit beaucoup à cette peinture, l'interieur y faisoit davantage. Tu devois bien benir les dieux et la fortune, Rodomont, de quoy ce terrestre demon ne se servit de ses meschancetez que pour ton bien.

Je vous ay donc laissé où Rodomont tasche à tirer parole de luy, s'enquiert de ses parens et de la cause qui l'avoit conduit dans cet abysme. Ce fut lors que Tabari commença à hurler au lieu de souspirer (car il ne pouvoit sortir de souspirs d'une beste si difforme), et faire la

[1] De *portentum*, prodige, monstre.

plus horrible mine qui fust jamais vüe, qui eust esté suffisante de changer les hommes les plus resolus en pierre ; et, de fait, si Rodomont n'eust point esté armé, il y a grande apparence qu'il eust esté changé en pierre. Tabarin commence son discours de la façon :

Chevalier, je vous prie que nous allions chercher des habits et manger ; car, en premier lieu, je suis honteux que vous ayez pour objet de vos yeux un si puissant chasse-mouche ; secondement il y a trois jours que je n'ay vu ni pain ni paste ; il y a icy aupres une caverne, demeure ordinaire d'un fameux larron nommé Dromeudor, ainsi que, depuis trois jours que je suis en ce gouffre, j'ay appris par les paroles de ses ministres, qui discouroient le plus souvent sur le bord de mon logis ; plusieurs fois ils ont tasché m'escraser à coup de pierres, pensant que je fusse quelque esprit de ceux qu'ils avoient tuez, et m'eussent cent fois occis si je n'eusse usé de subtilité, que je ne vous veux pas dire de peur que, s'ils nous surprenoient d'adventure, et qu'ils vinssent à nous jetter dedans ce Tenare, vous n'usassiez de la mesme ruse, et que, n'y ayant place que pour un à faire cela, vous me fissiez finir malheureusement mes jours.

— Ne crains point, Tabarin, repart Rodomont, nous ne viendrons point à cette extremité, cependant que mon bras aura la puissance d'obeyr à ma volonté, cependant que Rodomont aura vie.

TABARIN. — Chevalier, vous n'avez point la mine de soustenir contre une centaine de larrons qui ne vous manqueront point au besoin. Excusez-moi, s'il vous plaist, si j'ose parler ainsi : la crainte de mourir m'emporte à tel avantage de paroles, car j'ay desjà assez eu la mort devant les yeux.

RODOMONT. — Comment, coquin ! le seul nom du capitaine Rodomont te devroit donner de l'asseurance.

TAB. — Vous ne me sçauriez faire croire cela.

ROD. — Te deffies-tu de ma force?

TAB. — Nenny, seigneur chevalier, mais je crains de mourir.

ROD. — Tu crains de mourir avec le capitaine Rodomont? Tu crains de mourir avec le meilleur chevalier du monde, avec celuy qui luy seul, à l'entrée de cette isle, a repoussé une compagnie de larrons? Asseure, asseure-toy.

TAB. — Que sert le langage à un coüard, ou à un vaillant capitaine ? Monstre-m'en des preuves.

ROD. — Regarde mon espée encore teinte du sang des ennemis.

TAB. — Je le quitte, seigneur, pourveu que vous ne me trompiez point, car il y a des bestes en cette isle aussi bien à guerroyer comme des hommes.

ROD. — Tu verras tantost des preuves de ma valeur sur ces hommes et sur les bestes, et non sur des hommes comme toy, car il ne s'en voit point de semblables.

Discourant ainsi, ils arriverent à la caverne, dans laquelle se jeta aussitost Tabarin, ne voyant personne de deffense qu'un bœuf qui cuisoit, sur lequel il se rua si terriblement, qu'il ne partit point de dessus qu'il n'en eust mangé la moitié. Ce que voyant Rodomont, qui n'estoit moins affamé que luy, le renversa sur le cul, et à qui mieux mieux se mirent à deschiqueter ce bœuf, en sorte qu'au bout d'un demy quart d'heure il ne resta rien du tout. Apres qu'ils se furent assez repus, Rodomont interroge Tabarin touchant sa fortune, auquel il ne voulut respondre qu'il n'eust premierement esté vestu; il cherche à la lueur du feu par la caverne s'il ne trouveroit rien de propre pour luy. Enfin, il aperçoit sur un baston à un coing un vieil habit de paysan, qu'il vest, un chapeau aussi mol que pas un, qu'il adapte le mieux qu'il peut à sa teste montagneuse ; il rencontre aussi un petit manteau vert dont il entoure son col le mieux qu'il peut, et de meschans souliers et chausses, et un grand couteau de bois, dont ils s'aidoient à leur espoudrer et nettoyer.

Tabarin fut plus aise de ce couteau que de toute autre chose qu'il avoit trouvée. Rodomont, curieux de sçavoir qui il étoit, le prie derechef de luy raconter ses malheurs, disant qu'il seroit son escuyer, et qu'il ne l'abandonneroit jamais. Tabarin, importuné des prieres de Rodomont, luy dit ainsi :

TABARIN. — Capitaine Rodomont, puisqu'il est ainsi que vous me faites l'honneur de m'eslire compagnon d'armes de vostre redoutée puissance, je vous veux obeyr, et vous veux conter de point en point mes accidens. Je suis fils d'un boulanger, mais je n'ay jamais connu ma mere.

RODOMONT. — Je t'entends bien, tu es bastard.

TAB. — Vous... je ne veux pas dire, mon maistre ; mon pere ne m'a jamais appelé que fils de putain.

ROD. — C'est la mesme chose ; poursuis, ne te fasche point.

TAB. — Ne m'offensez donc point. Comme je vous ay desjà dit, mon pere estoit un boulanger, qui, pour la trop grande quantité de pain que je luy mangeois, m'a fait apporter en ce gouffre, pour perir malheureusement.

ROD. — Mais comment t'es-tu donc preservé de tant de coups de pierres?

TAB. — Jurez-moy donc, et me promettez que vous n'irez jamais, et que nous ne serons point vaincus.

ROD. — Ouy, je te puis asseurer que jamais ny toy ny moy n'y serons descendus, et que j'emporteray la victoire sur toutes personnes qui nous voudroient faire tort, ainsi que ma valeur me peut dicter. L'on sçait bien que, si les dieux vouloient que nous y fussions, nous ne pourrions aucunement reculer.

TAB. — Voilà de mes hommes valeureux, qui mettent toujours des si dans leurs discours, afin d'estre estimez veritables et se deslivrer de tout mensonge ! Si les dieux vouloient que vous fussiez Tabarin et que je fusse Rodo-

mont, vous ne seriez plus Rodomont, ny moy Tabarin : voilà de belles excuses !

ROD. — Ha ! si tu veux parler de l'impossible, je t'ose hardiment promettre que personne ne te fera tort; mais Dieu me garde d'une telle chose, que jamais je sois Tabarin, car j'eusse bien mieux aimé n'avoir jamais vu le jour ! Raconte donc, raconte donc.

TAB. — Mon maistre, pour eviter les coups de pierres et les detourner de dessus ma teste, afin qu'ils ne m'accablassent tout à coup, je mis ma teste entre mes jambes, et, haussant mon cul, je m'en aidois comme d'un bouclier pour preserver ma teste, et ainsi, ne recevant point de coups mortels, j'ay eschappé jusqu'icy à la mort; mais mon cul a bien enduré pour ma teste.

ROD. — Vrayment, voilà une tres-belle et bonne subtilité.

TAB. — Je ne vous dis pas tout : j'usay bien d'une autre finesse.

ROD. — Et de quelle autre finesse usas-tu ?

TAB. — Durant que j'estois ainsi en parade, je destachois une telle puanteur de mon bouclier, que je les faisois plus tost fuir qu'approcher.

ROD. — Voilà la meilleure, car, si tu te fusses servy premierement de celle-là, tu n'eusses pas tant reçu de coups sur la face du Grand Turc.

Comme ils estoient sur ces discours, voicy qu'un grand bruit frappe leurs oreilles, et les met tellement en emoy, que Rodomont prend son bouclier en main et son espée, et sort de la caverne, assisté de Tabarin, qui ne promettoit pas petite chose avec son couteau de bois. Rodomont, ayant un petit[1] advance, s'écrie : Ah ! Tabarin, c'est maintenant qu'il faut monstrer si l'on a du courage; et quant et quant monstre à Tabarin mille hommes qui venoient à grands pas vers la caverne. Tabarin ne sçait s'il

[1] Pour : un peu.

doit fuir ou demeurer. Rodomont se prepare pour les attendre, et jure qu'autant qu'il en viendra il les pendra à l'entrée de leur demeure.

Tabarin, voyant la resolution de son maistre, luy dit ainsi :

TABARIN. — Mon maistre, laissez-moy faire, et vous n'aurez que faire de combattre : j'ay une tres-belle ruse en ma cervelle.

RODOMONT. — Quelle?

TAB. — Ne vous souciez, laissez-moy seulement aller.

ROD. — Tu te feras pendre.

TAB. — Non feray, laissez-moy seulement.

Disant cela, il rentre dans la caverne et prend une charge de corde et revient à son maistre.

TABARIN. — Je vous les ameneray ici devant vous, la corde au col.

RODOMONT. — Cela ne se fait pas si aisement que tu penses; laisse-moy aller, et, maintenant que la nuit est, je les mettray au fil de l'espée.

TAB. — Quand j'auray experimenté la vostre, car si je suis pris, vous serez encore pour me secourir.

ROD. — Va donc, puisque tu es si obstiné, mais je ne vois nul moyen par lequel tu puisses faire ce que tu dis, si ce n'est qu'espouvantez de ta difformité, ils ne prennent la fuite ; encore faudroit-il qu'ils te vissent, ce qui est impossible, à cause de la nuit.

TAB. — Laissez-moy faire, vous dis-je, la nuit m'aidera davantage.

Il laisse donc Rodomont, qui ne fait qu'escouter s'il ne luy demandera secours ; il passe par le milieu d'eux tous, disant en luy-même : Parbieu ! vous serez tous pendus. Vous ne pensez pas trouver dans la caverne dix mille hommes, que vous y trouverez ; ça, voyons où est-ce que je pourray trouver des arbres pour attacher mes cordes. A ces mots, Dromeudor ouvre les oreilles, et commence à dire en secret à ses compagnons, ne pensant pas que

Tabarin les eust veus : Il nous convient prendre la fuite, si nous nous voulons sauver. Tabarin, qui voit desjà la crainte qu'il leur avoit donnée, commence à crier : Qu'est-ce que j'entends? N'est-ce point Dromeudor? Tu as beau fuyr, si tu peux fuyr la mort. Comme il disoit cela, il entendoit Dromeudor et ses compagnons gaigner le rivage, ce qui le fit redoubler : Tout est ceint de tous costez, vous ne pouvez eviter ce que vous meritez, larrons, si vous ne demandez pardon la corde au col au seigneur Rodomont, qui est le conducteur de l'armée qui doit prendre vengeance de tous vos forfaits. A ce pardon, Dromeudor l'appelle : Mon amy, qui es-tu? monstre-toy. Tabarin vient à luy : Est-ce toi qui veux estre pendu le premier? Mon maistre m'a envoyé choisir les meilleurs chesnes qui soient en ceste isle, pour vous punir, meschante canaille ! — Y a-il lieu de pardon? luy demande Dromeudor. — Je ne sçay, ce dit Tabarin ; pour moy, je suis aussi bon garçon comme vous autres, je voudrois qu'il fust ainsi à cause de vous. J'ay esté autrefois un des plus grands larrons qui soient sur la mer ; mais, ayant esté pris par le seigneur que je sers, qui est grand punisseur de larrons, j'ay esté eslu bourreau pour faire mourir les autres. Il a toujours dix mille hommes avec luy qui ne cessent de fureter par toutes les isles de la mer et chercher quelques-uns de vostre mestier. Si je voyois que la fuite vous fust salutaire, je vous conseillerois de fuyr, mais toute cette isle est investie de toutes parts, et n'y a nul moyen d'eschapper. Escoutez, me voulez-vous croire? monseigneur est fort benin ; comme vous voyez qu'il m'a pardonné, il vous pardonnera peut-estre. Mais devinez ce que je fis : je m'allay jetter à ses pieds, la corde au col, les pieds et les mains liez, ainsi que me conseillerent de ses gens qui avoient aussi esté larrons, car il n'en a guere que de ceux-là à qui il a pardonné. Dromeudor ne manque point à se laisser aller à ces belles persuasions, et se fait lier les mains le premier; et ainsi Tabarin le fit alternative-

ment à tous tes autres. Il ne faut pas demander s'il les serroit, de peur qu'ils ne se revoltassent. Estant donc ainsi garrottez, ils remercierent encore Tabarin du conseil qu'il leur avoit donné. Si quelqu'un fut jamais saisi de joye, ce fut Tabarin, qui conduit si bien ses prisonniers, qu'il les livra à son maistre, qui fut encore plus esbahy que les prisonniers mesmes, bien qu'ils sçussent qu'ils etoient trompés et qu'il n'y avoit personne en l'isle que celuy qu'ils avoient veu sur le rocher; toutesfois ils demanderent pardon, qui ne leur fut aucunement accordé; ains furent tous pendus par Tabarin, et le matin Rodomont ayant retrouvé son cheval, apres avoir pris et mis dans une navire ce qui estoit de biens et de vivres, il commanda à Tabarin de le conduire, ayant meilleure opinion de Tabarin qu'il n'avoit eue, pour la subtilité de son esprit, considerant à part soy qu'il en auroit affaire. Ce maistre fol regit si bien le vaisseau, qu'il sembloit à voir qu'il n'eust jamais fait autre chose.

LIVRE II

Comme Tabarin veut aller au ciel, et l'accident qui luy arrive.

Desjà Diane avoit retiré son manteau estoillé, et l'Aurore, laissant les froids embrassements de son Tython, ouvroit les rideaux du jour, messagere du beau fils Latonien qui la suivoit de pres, portant partout sa lumiere desirée, lorsque le capitaine Rodomont, accompagné de l'ingenieux Tabarin, quitte l'isle perduë et rase les campagnes de Neptune, ayant pour heureux conducteur de la poupe du navire le doux soufflement de Zephyre, qui tousjours leur fut propice, jusques au troisiesme jour que Borée prit sa place, faisant sauter deçà et delà, sur ses boursouflantes bourasques, le vaisseau incertain de sa route : tantost la tempeste et les superbes et montaigneux boüil-

lons l'enlevent jusqu'au ciel, et tantost luy font voir la profondité de la mer et les gouffres les plus creux de l'Ocean. Bien que la nuit soit sur la mer à cause des frequentes nuës qui obscurcissent la clarté, les esclairs neanmoins sont en tel nombre, qu'ils donnent assez de lueur pour se voir estre la proye des poissons. Rodomont est au desespoir, se voyant reduict à telle extremité ; il est tantost en pensée de se despouiller et de se plonger dans la mer pour gaigner le bord à la nage ; tantost il depite les dieux et les accuse de jalousie et d'envie, qu'ils craignent, veu sa vaillance, qu'il n'aille escheler[1] les cieux. Cependant qu'il se tourmente l'esprit en ces vains discours, voicy Tabarin qui descend du gouvernail, et vient representer tout esmu à Rodomont, qui, pour estre hors d'esprit et n'attendant que la mort, eut peur de Tabarin arrivé si à l'improviste, estimant que ce fust la mort mesme qui le vinst querir ; enfin, s'estant un peu asseuré en la contemplation de Tabarin, il luy demanda ce qu'il vouloit. Tabarin, tout confus d'un tel changement, luy respond ainsi :

TABARIN. — Mon maistre, je vois bien que la mer nous veut engouffrer ; elle porte envie aux hommes vertueux comme nous sommes. Je sçay un bon moyen pour empescher qu'elle ne triomphe point de nous. J'ay du courage, pensez-vous, mon maistre : je ne me laisse pas ainsi aller à ces vents ny à ces tempestes.

Rodomont, qui avoit experimenté l'esprit de Tabarin si subtil, attendoit sur ce point quelque certain remede, et tout joyeux il commence à luy dire : — Ce seroit un chef-d'œuvre de la pointe de ton esprit, si tu nous pouvois deslivrer d'un tel peril, où le salut et relasche de nos travaux est en la mort mesme.

TABARIN. — Sçavez-vous comment nous pourrons priver la mer de son attente ?

[1] Escalader.

RODOMONT. — Comment?

TAB. — Il nous faut pendre à ce mast; j'ay encore des cordes. Venez, je vous pendray le premier, aussi bien ne sçauriez-vous trouver meilleur bourreau; il ne vous en coustera rien, par apres je ne manqueray point à m'estrangler.

ROD. — Je vous remercie tres-affectueusement du plaisir que vous me voulez faire. Venez ça, grosse pecore : nous delivrerions-nous de la mort pour cela?

TAB. — Nenny.

ROD. — Quoy donc, quel gain nous viendroit-il de cela?

TAB. — La mer ne se pourroit vanter de nous avoir fait mourir.

ROD. — Que tu es ignorant! Penses-tu que cela provienne de la mer? elle s'appaisera à la fin; retourne à ton gouvernail.

Tabarin retourne au lieu d'où il estoit party, et considere le temps d'un costé et de l'autre, s'amusant à parler en soy-mesme.

TABARIN. — Helas! ce disoit-il, on est jamais si miserable que quand on ne pense plus l'estre; helas! pensant ancrer au havre de salut, je rencontre le misérable escueil contre lequel s'est brisée la nef de mes esperances. Je voy bien que je mourray dans une heure si je n'y remedie : je n'attends plus que l'heure que j'entende battre aux champs, afin de trousser bagage. (Comme il disoit ces paroles, voicy l'eau qui porte son navire si haut, qu'il pensa entrer dans le ciel.) Ha! ha! ce dit-il, j'ay trouvé la cache, voicy la voye par où l'on va au ciel; çà, çà, ne disons mot, l'immortalité ne se communique pas ainsi à tout le monde; si je suis digne d'aller au ciel, Rodomont n'en est pas digne. La premiere fois que la vague m'enlevera ainsi, elle pourra bien dire que ce sera pour la derniere fois, car je me guinderay tellement dans les cieux, que j'y demeureray, et m'iray seoir aux pieds de Jupiter, luy demander à boire de l'ambroisie. Ha! Rodomont,

il faut maintenant que je te serve et que je t'obeysse... Tu seras trop heureux de me faire des sacrifices, et de m'invoquer en toutes tes necessitez. Il faudra que je le sauve du peril où il est, afin qu'il me fasse recognoistre au monde comme un dieu, et qu'il me fasse dresser des autels. Mais comment sçaura-il que je seray ravy aux cieux? Je trouveray bien le moyen : je dirai à Mercure, quand j'y seray, qu'il prenne ses talonnieres, sa capeline, sa verge, de laquelle il fait vivre et mourir, qu'il fende l'air, et qu'il s'en aille trouver le capitaine Rodomont, et luy dire que le dieu Tabarin luy fait sçavoir qu'il est dans le ciel parmy les dieux, et que la terre n'estoit pas digne de porter un tel homme. Tout cela est bien disposé : il ne me reste plus que de prendre mon petit manteau qui me servira de rondache[1], de paistrir mon chapeau en façon de heaume[2], ce qui se pourra facilement faire pour ce qu'il est de mesme nature que le cameleon : il reçoit toutes formes ; tiercement, de mettre mon cousteau de bois en ma dextre, afin que, si quelqu'un, lorsque j'entreray dans le ciel, s'oppose à ma reception, qui que ce soit, je luy couperay la gorge sans le faire mourir. Si c'est Mars, je le meineray de rudesse ; si c'est Vulcan, je le jetteray du haut en bas du ciel, et luy rompray l'autre jambe. Phœbus ny Diane n'y sont pas ; cestuy-cy resgit son chariot, et l'autre chasse aux bois ou courtise son Endymion endormy. Ceres est dans les bleds, voicy l'aoust ; bien, Junon y sera, c'est la deesse des richesses : en luy donnant mon manteau, elle m'acceptera librement. Venus, esprise de mon amour, sera trop aise de m'avoir pour son serviteur. Si Saturne y est, il aura peur de moy, et ne me voudra pas manger. Minerve, apaisée par mon eloquence et mon discours doux, coulant, me fera tout ce que je voudray. Je luy raviray

[1] Manière de bouclier.
[2] Casque qui couvrait le visage.

l'ame par les oreilles. Si Priape se vouloit opposer à moy, je sçay bien comme il me faut comporter à l'encontre de luy. S'il se fie sur son pilon de nature, mon chasse-mouche luy fera raison ; que tarderay-je davantage ? Les vents et les tempestes admirent mes valeurs, la terre les approuve, et les hommes les craignent et adorent. Ma valeur, aujourd'huy secondant mes intentions, me poussera dans la vouste des cieux. Mais je ne songe point à Jupiter ; que feray-je contre luy ? J'en feray comme il a fait de Saturne : je luy arracheray le foudre des mains. Je feray monter mon pere le boulanger; pour ma mere je suis en grand doute où je la rencontreray ; si par cas fortuit je la rencontre, je la feray princesse du ciel. Je veux aussi faire du bien à Rodomont, je le conjoindray par un lien d'hymesnée à ma mere, et moy je darderay le foudre. Qu'attends-je donc ? je retarde ma felicité. Allons donc, Tabarin ! prepare toy au combat, ne crains point : tant plus tes labeurs seront grands et espineux, tant plus sera grande ta gloire. Courage ! que le cœur ne te manque point.

Comme il s'entretenoit sur ces folles imaginations, la mer, courroucée plus que devant, joüe son jeu, et hausse si haut le navire, que Tabarin, voyant son coup à faire, tenant son manteau en la main gauche et son arme en l'autre, se voyant si pres des voustes etherées, tasche à sauter dedans ; mais il fut bien trompé, car, pensant se plonger en un fleuve de delices et d'heur, il se plongea en une mer de miseres et de calamitez. Comme il se vit ainsi deçeu, et qu'il luy convenoit ou mourir, ou nager, il rame si bien de ses deux bras, qu'en peu de temps il se recognut au-dessus des ondes. Les poissons, qui ont accoustumé de courir apres la proye, considerant la difformité du personnage, et estimant que ce fust quelque poisson sauvage, ils se detournoient de son chemin saisis de peur, et luy donnoient libre voye. Rodomont estoit à la poupe, qui, apercevant Tabarin au

milieu de l'eau, qui ne monstroit que la teste, il s'écrie : Tabarin ! Tabarin ! descends du gouvernail, viens voir ce que tu n'as jamais vu. Je suis mort ! il approche ! secourez-moy, bon Dieu ! Tabarin approchoit toujours, et tant plus il approchoit, tant plus Rodomont crioit. Enfin, comme Tabarin approchoit du navire, il demande aide à Rodomont, et luy dit qu'il estoit Tabarin, qui estoit cheu en l'eau, n'osant descouvrir ses folies. Rodomont plus asseuré le prend par un bras, et l'attire dans le navire. Tabarin sain et sauf reprend sa premiere charge. Vous eussiez dit qu'à la cheute de Tabarin les vagues à l'envy s'appaisoient, la clarté perdue revint, et la mer, fort calme, recompensa le navire d'autant qu'elle l'avoit retardé. Après avoir vogué un mois sans trouver adventure digne d'estre recitée, ils advisent un chasteau sur le rivage, le plus superbe qu'ils eussent jamais veu, et, ce qui estoit de plus esmerveillable, c'étoit une tour qui sembloit du coupeau toucher les cieux, et qui avoit veüe par toute la mer. Ce chasteau étoit appelé le fort de Darinde. Darinde autrefois avoit esté fille du roy Candarus, laquelle, pour l'avoir veu occire devant ses yeux droit à droit de ce rivage par un chevalier errant, elle avoit basty par art magique un chasteau, aussi embelly par dehors de dorures et richesses, comme plain au dedans de toutes meschancetez. La sentinelle qui étoit au haut de la tour sonne l'alarme sur Rodomont et Tabarin, qui necessairement devoient entrer à ce chasteau. Rodomont, estonné de tant de gens qu'il voit sortir de ce chasteau au premier coup de la cloche, se met dans un basteau, et court où est le plus espais escadron ; dès l'heure qu'il fut monté sur le rivage, il fut assailly de cent monstres bien armez ; les uns avoient une teste de lievre, et le reste de bœuf, les autres les pieds d'un homme et le corps d'un porc-espic et la teste d'un cheval. Bref, tous estoient si monstrueux, que Rodomont avoit plus peur de leurs formes que de leurs forces. Ce qui

estoit de bon pour Rodomont, c'est qu'il avoit eu loisir de monter à cheval, et ceux-là n'estoient que piestons ; du premier coup il coupa six testes, une de lievre, de cheval, de pourceau et de jument; du second revers une douzaine de soldats, pource que son espée, tranchant sans resistance de corselets, expedioit autant comme autant. Il resta vainqueur de cette vile troupe, à laquelle une armée de chevaliers, tous la lance en arrest, succedent, qui travaillerent si bien, qu'ils le prindrent prisonnier et le menerent devant Darinde, qui, le voyant si beau, en fut amoureuse, et estoit preste de le prier de coucher avec soy, si une de ses demoiselles, nommée Flore, la surprenant par la douceur de ses yeux, ne l'eust ainsi admonnestée :

FLORE. — Comment, Madame? que vous servira la vengeance de tant de chevaliers pour le meurtre de Candarus, si maintenant ce chevalier ravit par les armes de Cupidon ce qu'il n'a peu par les armes de Mars? Où est vostre esprit? où est vostre pensée? quelle issüe vous proposez-vous de cecy ? Ah ! plust-il aux dieux avoir poursuivy nostre route en Candie, puisqu'un jeune mignon vous veut comme tirer par force la gloire qui vous eust frayé un sentier pour aller au ciel ? Où sont ces blasphemes contre amour ? où est ce mont de Caucase qui enserroit vostre poitrine ? où sont ces refus ? Je cognois bien, je cognois bien vos ruses à cette heure : je prevois que vous serez la plus malheureuse fille de vostre temps. Qui est-ce qui ferme la porte à nostre raison par ses lubriques appetits, si ce n'est Cupidon ? qui est-ce qui nous abestit, si ce n'est ce dieu, qui nous change et metamorphose en bestes, si qu'il ne nous reste rien d'homme que la forme d'homme ? Ouy, ouy, c'est lui, Darinde, qui est autheur de tout vice ; car sa poison, se glissant par les fenestres des yeux en nostre ame, y pille ce qu'il y a de plus net et de plus beau ; et au lieu que c'estoit un petit Paradis, c'est un receptacle de toutes

meschancetez, un egoust par où passe un meslange d'immondices; bref, un abysme où nostre jugement s'engouffre et un labyrinthe sensuel où tous nos sens sont tellement pris et attachez, qu'il est impossible qu'ils en puissent sortir. Je cognois vostre naturel, Madame, je sçay que vous n'estes point si proclive [1] et panchée à cette volupté comme vous faites semblant, ce que je pense que vous avez fait à dessein pour voir si je seray aussi vertueuse que vous. Gardez de vous tromper vous-mesme, pensant tromper autruy. C'est un mal qui ne met point à nous attraper insensiblement. Poursuivons, poursuivons, Darinde, comme nous avons commencé. Si j'ay esté compagne de l'heur et du malheur qui vous ont assiegée, si jamais vous m'avez porté quelque amitié, par les bras qui vous ont tant de fois accollée au milieu de vostre tristesse, par ces larmes qui ont esté compagnes des vostres, par ces cheveux qui ont esté autant tirez que les vostres, si c'est vous qui me voulez tromper, desistez-vous-en. S'il est vray, comme je ne crois pas, que tant de mignardises vous accueillent, representez-vous vostre pere entre les mains du chevalier Fouere, qui luy a fendu la teste entre vos bras : le sang vous crie vengeance; ou bien, si vous n'avez soin de venger celuy qui est autheur de vostre vie, ayez soin de vous-mesme, ayez soin de vostre honneur; il est de tout temps asseuré avec vous, conservez-le, ou bien vous encourrez et la haine et les moqueries de tout le monde.

Darinde reconnut lors sa faute, et ne pensant s'excuser par paroles, commanda que nostre chevalier fust mis en la plus obscure prison du chasteau, attendant que le lendemain il fust exposé au monstre marin. Revenons un peu à Tabarin, qui entretient à cent lieues de là le thresor de ses pensées dans le navire et songe à ce qu'il doit faire, quand Morphée le vient doucement saisir, pour

[1] Portée.

luy faire avaler plus aisement l'amer de tant d'importunes cogitations.

LIVRE III

Comme Tabarin est pris pour un diable, et de ses inventions.

Cependant que nostre Tabarin gouste la faveur du sommeil, le vaisseau le conduit au pied d'un rocher qui estoit creux au dedans, où se tenoit un vieil magicien, le plus abominable qui fust en Thessalie. Ce bon pere appeloit de fortune les demons pour les consulter au prejudice du chasteau de Darinde, parce qu'elle avoit fait devorer depuis un sien nepveu à son monstre, et ne cherchoit que l'occasion de le faire mourir, parce que ce n'estoit que par sortilege qu'elle le faisoit venir ; il eust aussi bien desiré destruire le chasteau, mais il n'avoit encore peu. Au bruit de ses invocations, Tabarin s'esveille, et, parce qu'il luy estoit advis en songe que son maistre l'appeloit, il monte ce rocher pour aller devers luy ; estant en haut, il advise une grotte et un vieillard qui prononçoit ces mots : *Cantarot*, *Cranchat, Culinet*, *Farcinola, Gresille, Sonneillon.* Tabarin vit bien qu'il estoit magicien. C'est pourquoy il se tient à l'huys aussi droit qu'une picque et preste l'oreille. Le vieillard poursuit : *Gregarot, Pantaleonias, Tabarin ;* à ce mot, Tabarin quitte la porte et s'en va voir au clair de la lune s'il estoit diable. Qu'est-ce que cecy ? disoit-il, y a-il un diable qui se nomme Tabarin ? je pense que je ne suis point changé. Parbleu ! je le sauray. Il retourne donc à l'huys, où il ne fut plustost, qu'il entend ce magicien qui s'esgorgeoit à force de crier : *Tabarin ! Tabarin ! Tabarin !* C'estoit le diable dont il avoit affaire. Sur ces dernieres paroles, Tabarin, qui estoit à la porte, entre :

Que me veux-tu? Voilà bien crié ! — N'est-ce pas toy qui es le demon familier de Darinde? Encore que Tabarin ne sçust ce que c'estoit de Darinde, il ne laissa pas de dire qu'ouy. — Je te commande de la destruire, son chasteau et ses enchantemens, elle a assez apaisé les manes de son pere, il est temps qu'elle meure. Il y a desja plus de mille chevaliers qui ont enduré la mort pour estre victimes du monstre marin. — Ha ! ce luy va dire Tabarin, se doutant que c'estoit le lieu où estoit detenu son maistre, il y a mesme à l'heure que tu parles un chevalier nommé Rodomont. Quand Athanas entendit nommer Rodomont, commence à crier : Je suis mort ! Dès le commencement que je me suis mis en la puissance du demon Cantarot, il me predit que je ne mourrois point jusqu'à ce qu'un chevalier nommé Rodomont vengeast la mort de mon neveu Polphius. Je suis mort ! je suis mort ! — Parbieu, ce dit Tabarin, puisqu'il faut que tu meures, j'ayme autant que tu meures de ma main que de celle de mes cousins les diables : despouille-toy. Le pauvre vieillard obeyt, pensant que ce fust un diable que Tabarin. Alors, quand il le vit despoüillé, considerant sa laideur : Ah ! ah ! se dit-il en luy-même, je pensois qu'il n'y eust que moy de laid au monde, mais je vois bien qu'il faut que je cede ; disant cela, il luy pelle la barbe avec la peau, et le prend par le milieu du corps pour le jetter dans la mer, où il ne fut pas plus tost que les poissons le devorerent.

Tabarin, se voyant seul, s'habille en magicien, prend les mesmes habits, la mesme barbe, et sa baguette. Estant ainsi, il frappe le navire, qui par la puissance de la baguette alla plus viste que le vent ; ce que recognoissant Tabarin, la jetta dans l'eau de peur d'estre emporté par les diables ; mais il en trouva une autre pour s'en servir. En un clin d'œil il parvint au chasteau ; il heurte à la porte, et demande à parler à Madame ; on luy dit qu'elle reposoit, il respondit qu'il falloit qu'il parlast à elle. Les

servantes, voyant que c'estoit un magicien, car il en avoit l'habit, le respecterent davantage et le menerent à l'huys de la chambre de Darinde, ce qu'entendant la maistresse s'esveilla, et demanda qui estoit là. Tabarin respond : C'est vostre demon. Darinde saute du lit en bas, et le fait entrer. Tabarin, la voyant ainsi toute nüe, commence à la prendre et à la manier, ne luy osant rien faire de peur d'estre descouvert, et luy dit tout haut : Je suis vostre demon qui vous vient guerir. Disant cela, il luy donne un grand coup de poing sur les dents, et luy serra si bien le col, qu'il la fit mourir. Je ne puis pas acertener [1] de ce qu'il luy fit avant que la faire mourir, pour ce que cela fut secret. Dès aussitost qu'elle fut devallée en la barque de Caron, le tonnerre commença à exercer sa rage sur ce chasteau et l'envoya au fond d'enfer. Rodomont et Tabarin se retrouverent bien estonnez sur le sable, encore plus Rodomont, qui pensoit que ce fust un miracle jusques à ce qu'il fust delivré de doute par Tabarin, qui luy conta l'affaire. Enfin Rodomont instruit remercia les dieux de l'avoir sauvé ainsi, et fit plus de cas de Tabarin qu'il n'avoit onc fait. Mais ce qui l'esmerveilloit encore, c'estoit que Tabarin estoit habillé en magicien ; apres en avoir bien ry, il luy fit jetter dans la mer l'habit. Le jour s'esclaircissant toujours leur fit voir une beste fort monstrueuse qui venoit à eux de la mer. Tabarin voit bien que Rodomont n'y fera rien, pource qu'elle avoit l'escaille aussi dure que l'acier, par quoy, sans dire mot à son maistre, comme elle ouvroit la gueule, il s'y jette dedans. Rodomont le vit plustost nager en la mer qu'il ne l'avoit veu entrer dans la gueule; il eut soupçon que Tabarin ne fust quelque diable, parce qu'il l'avoit esprouvé en des subtilitez qui estoient plustost seantes à des esprits qu'à des hommes; sa laideur d'autre costé le faisoit encore croire davantage, si bien

[1] Renseigner au juste.

qu'il n'osa depuis luy contredire. Comme il estoit en ce mauvais penser, il voit la beste renversée, morte dans l'eau, et Tabarin accourir disant : Je suis victorieux, mon maistre !

ROD. — En quoy, Tabarin, tu merites mieux de porter les armes que moy. Comment as-tu si bravement occis cet animal ?

TAB. — Ne m'avez-vous pas bien veu entrer par la gueule ?

ROD. — Ouy, ou j'eusse esté aveugle.

TAB. — Et bien, je suis sorty par son cul, qui baignoit dans la mer.

ROD. — Tu ne me rends point raison comme tu l'as tuée.

TAB. — En passant par dedans son ventre, je luy ai arraché le cœur. Je voyois que vostre espée n'y eut sçu rien faire.

ROD. — Tu as, par ma foy, tres-bien fait, mais il nous faut poursuivre nostre chemin ; voilà que Phœbus nous invite, fais ton devoir.

Lecteur, appelle les zephirs pour leur aider en attendant l'autre livre.

LIVRE IV

Le calme de la mer favorisa long temps le vaisseau de Rodomont, en sorte qu'ils allerent plus de quatre jours ayant toujours le vent en poupe ; au bout de quatre jours le vent se voulut changer. Tabarin, prevoyant la tempeste, dit à son maistre qu'il falloit desormais marcher sur terre, et prendre une autre contrée ; qu'ils avoient assez parcouru de mers, qu'ils approchoient de Sarmatie. Ce fut lors que Rodomont crut sans difficulté que Tabarin estoit un demon. Il quitta bien joyeux le

navire, estant parvenu où il avoit desiré. Apres qu'ils eurent un peu cheminé, ils rencontrerent un pauvre homme qui leur dit qu'ils estoient asseurement en Sarmatie. De vous dire les lauriers que Rodomont y acquit, il seroit impossible. Je vous toucheray une de ses principales victoires. Un jour qu'ils estoient au milieu d'un grand bois, ils trouverent une fontaine qui, laissant aller deux ou trois ruisseaux clairs comme argent, arrosoit un beau pré, passementé de toutes sortes de fleurs. Ils advancent un peu dedans le pré, où deux chevaliers et deux dames s'entredonnoient à l'envy des œillades, et se plaisoient fort en ce lieu. Pour ce que ce pré n'estoit pas grand, ces chevaliers se retournent au bruit du cheval, prennent leurs espées, lacent leurs heaumes, et se levent en intention de faire repentir nostre chevalier, qui les reçeut avec tant d'adresse, qu'il les jetta roide morts sur la place. Ces demoiselles esplorées se jettent aux pieds de Rodomont, luy criant : Mercy. Avant que de vous dire la courtoisie que leur fit Rodomont, je veux vous donner la cognoissance de ces princesses. La plus ancienne, qui n'avoit pas pourtant atteint l'aage de dix-neuf ans, s'appeloit Isabelle, qui passoit la neige en blancheur, et estoit fille de Demophonus, roy de Tartarie, qui ne possedoit que ce seul present de Venus. Chose digne de compassion, elle luy fut ravie par deux magiciens prenant la forme de deux gentils-hommes, et fut conduite en ce desert. Mais quoi ! ils l'avoient si bien enchantée, qu'elle dependoit du tout de leurs volontez. Rodomont la console et la prie de luy dire sa fortune, que si elle est hors de son pays, que jamais ne l'abandonnera qu'il ne l'aye mise entre les bras de sa mere. Isabelle, vaincue de la courtoisie et de la beauté de Rodomont, luy raconta en peu de mots ce qui estoit de son fait. Helas ! gentil chevalier, dit-elle, je ne sçavois que c'estoit de misere et d'affliction, si ces magiciens que je descouvre maintenant tels (car leurs corps avoient repris apres leur mort

leur premiere forme) ne me l'eussent appris presque aux despens de mon honneur. Je suis fille du roy de Tartarie, qui tient son siege en la ville de Molun. Le roy de Moscovie la tient assiegée pour ma seule cause. Vrayment les deux vieillards ont bien osté le debat ; les soupirs luy firent finir son discours. Rodomont, la voyant si belle parmy tant de tristesse et considerant la clarté de son visage parmy les nuages espais de ses larmes, demeuroit muet aupres de tant de raretez et estoit comme en extase, non en admirant seulement, mais adorant cette Venus terrestre, tant le poison de ses yeux en ses yeux avoit noyé la raison. Isabelle, non ignorante de la proye qu'elle avoit enlacée dans ses rets d'amour, pour le passionner davantage, luy dit :

ISABELLE. — Chevalier, vous montrez par vostre silence que vous ne tenez conte des larmes et des soupirs des dames affligées.

ROD. — Helas ! madame, je voy bien à vos yeux et à vostre parole que vous cognoissez assez ce que veut dire mon silence ; vous sçavez mieux que vous ne dites.

ISABELLE. — Pardonnez-moy, mon seigneur, si j'ose ainsi attenter à vostre courtoisie. Je vous promets que c'est à vostre cœur à qui je m'attaque, qui veut cacher par son silence, si silence on doit appeler ce qui se montre plus par indices que par paroles, le feu qui me consommera bientost.

Rodomont, confus de son bien, respond : Le silence enfin m'a fait bien heureux, cachant mon amour. (A ce mot Isabelle rougit sous un voile à travers lequel il paroissoit davantage.) Isabelle se jetant à genoux : Mon prince, mon tout, mon soucy, ayez pitié de moy.

Apres qu'elle eust dit ces mots, elle cheut pasmée, et quant et quant Rodomont, qui voyoit où tendoit cela. Sa damoiselle nommée Elicene et Tabarin sont bien empeschez ; ils les portent aupres de la fontaine, de l'eau de laquelle après avoir esté mouillez, ils reviennent à eux. Ro-

domont, pour ce qu'il estoit fort, revient le premier, qui court à Isabelle, et, la serrant de ses mains, luy dit :

ROD. — M'amour, n'ayez soing que je prenne ce que, s'il plaist aux dieux, une hymenée me licenciera quelque jour.

ISABELLE. — Je vous prie de croire que jamais je n'auray d'autre serviteur que vous. J'ay premier senty le brendon d'amour que vous, et, pour gage de cela, prenez tant de baisers que vous voudrez.

Rodomont, après l'avoir baisée mille fois, luy dit:

ROD. — Madame, partons de ce lieu, et sur le chemin nous entretiendrons nos amours.

Il commande à Tabarin de jetter ces corps dans l'eau, ce qu'il fit apres leur avoir pris ce qu'ils avoient d'argent.

Ils partent donc tous ensemble, Rodomont sur son cheval, Isabelle sur un autre, et Tabarin et la damoiselle sur un mesme. Quand on eust donné un royaume à Tabarin, il n'eust pas esté plus aise, mais tout le contraire estoit d'Elicene. Rodomont entretenoit Isabelle de ses amours, et luy descouvroit ses feux de la façon :

ROD. — Mon cœur est en doute si ton amour esgale le mien, car ainsi qu'un arbre en sa grandeur parfait rompt plustost qu'il ne plie, de mesme mon amour ne pliera jamais que par la mort, encore ne sais-je.

ISABELLE. — Tout ainsi que l'ouvrier rompt le marbre sous son cizeau, ainsi la Parque rompra mon amour avant qu'un autre cœur que le vostre y prenne place.

ROD. — Tout ainsi que celuy qui desire sçavoir ce que c'est de l'aconit[1] en expérimente plustost la force qu'il n'apprend la science, dès aussitost, mon cœur, que je voulus sçavoir que c'estoit de beauté, en vous contemplant, j'ay plustost experimenté l'effet d'icelle que je n'en ay eu la cognoissance.

ISABELLE. — Comme le lierre oste et rend la force à

[1] Poison violent.

la muraille à laquelle il est attaché, de mesme vous me faites vivre et mourir.

D'autres tels discours s'entretenoient ces deux amans.

LIVRE V

L'aurore servit comme de trompette à Rodomont et au Moscovite, qui, aussitost qu'ils eurent veu la clarté, se rencontrérent au lieu susdit; où il y eut une rude escarmouche, car ils estoient tous deux tres-vaillans. Chacun des princes et seigneurs prennent leur place selon leur dignité, et principalement Isabelle, qui se met droit à droit de Rodomont afin de luy donner courage par ses œillades. Rodomont fut le premier qui picqua son cheval à l'encontre du roy moscovite, qui le reçut de telle force, que leurs lances volerent en esclats; ils mirent la main aux espées, et se donnerent de rudes coups. Le cheval du Moscovite, se ressouvenant d'avoir veu en cette lice le jour de devant une jument, commence à hennir de telle façon, et à regimber et courir, que le roy ne le pouvoit retenir, ce qui donna grand advantage à Rodomont, qui le prit si à point, qu'il luy mit la teste en deux parties; et ainsi victorieux fut assisté d'un grand nombre d'hommes jusques dans la ville, tenant tous une palme de laurier en leur main, et chantant un hymne de triomphe. Il n'y en avoit point pourtant qui prist plus de plaisir en ce triomphe que Isabelle. Elle receut Rodomont avec un visage qui estoit capable de faire revenir les morts. Rodomont ne peut long-temps parler à elle, pour l'arrivée du roy, qui fit autant d'honneur au chevalier qu'on en sauroit desirer, pour la victoire remportée sur le Moscovite: il luy confirma sa promesse, et institua tournoy, dont le respect fut si grand qu'il y acquit, que tous les grands seigneurs de Moscovie qui s'estoient arrestés au

tournoy, en recompense de sa valeur, luy donnerent le royaume de leur patrie. Apres le tournoy, le bal fut continué trois jours durant, où un chacun estoit le bienvenu. Rodomont, cognoissant l'humeur de Tabarin, le pria de les faire rire pendant ces trois jours, où Tabarin se prepara. Mais, avant que de vous en donner du contentement, je vous veux faire entendre le passe-temps que donne nostre bouffon à son maistre. Le dernier jour que furent ces danses establies, Rodomont fut cruellement tourmenté d'amour, la nuit luy fut tres-longue à passer ; car le desir de tenir Isabelle entre ses bras le bourreloit de telle sorte, que le seul penser luy faisoit tourner l'esprit, luy engendrant une impatience qui le poussa à appeler Tabarin, qui estoit toujours à ses costez. Tabarin, aussi prompt à aller que son seigneur à l'appeler, se trouve incontinent preparé à sa necessité. Sçais-tu qu'il y a ? lui dit-il, il faut que tu ailles en la chambre d'Isabelle, et luy signifier mon martyre; luy remonstrant les travaux que j'ay endurez et soufferts pour elle, que, puisqu'elle m'est acquise, le deshonneur qu'elle penseroit s'imaginer ne tourneroit qu'à pitié, et de pitié à honneur.

LIVRE VI

Les danses du jour suivant durerent depuis huit heures du matin jusques à la minuit, où les folies, inventions et rencontres de Tabarin servirent de renfort au plaisir du bal.

Après que l'on eut levé les tables du souper, ce jeune et beau fils voulut danser, et estre de la nopce aussi bien que les autres, et dresse pour cet effet un theastre. Tout le monde y estant placé autour attendoit quelque chose digne d'une assemblée de princes et des subtilitez de

Tabarin, qui, paroissant sur le theastre, propose aux assistans cette question :

TAB. — S'il y a quelqu'un qui me puisse dire pourquoy ce theastre a esté ce jourd'huy dressé, je me soumettray à ce qu'il voudra.

Chacun disoit en soy-mesme qu'il n'y avoit point de finesse à dire cela, disant :

RÉPONSE. — C'est pour voir vos subtilitez, Tabarin, et juger de vostre esprit.

TAB. — Je ne doutois point de cette response, qui ne me vient nullement à ce que vous allez ouyr. La cause principale qui m'a esmu à dresser ce theastre n'a esté à autre intention que pour me mocquer de vous, vous tirer la langue et vous tromper et donner de la peine à ceux qui l'ont dressé de l'abaisser. Et, disant cela, il faisoit abattre le theastre et s'en va coucher. Cette mocquerie fit cent fois plus rire le monde que s'il eust bouffonné. Voilà comment se passa le premier jour.

Le second, il y eut à la danse de grandes querelles, et à la cuisine beaucoup de sang respandu. Plusieurs princes de la ville qui avoient esté esconduits par le roy pour sa fille, apercevant Rodomont qui la courtisoit, le voulurent enlever ; il y eut une infinité de coups de poing jettez d'un costé et d'autre pour ce qu'ils n'avoient point d'espées. Le roy, pour appaiser ce bruit, fit prendre les auteurs de la sedition et ordonna qu'ils fussent pendus à l'entrée du Louvre. Tabarin, d'ailleurs, à la cuisine, tua quatre cuisiniers pour leur avoir vu tirer un lardon de quelques volailles qui estoient au feu. Il ne laissa pas apres souper de se preparer à joüer ; pour cet effet, il habilla quatre bœufs comme des hommes, et les stilla si bien à tourner, qu'ayant derriere un rideau fait bon feu, et placé quatre broches, et quant ce fut à comparoistre sur le theastre, il tira le rideau, disant : Messieurs, le monde est renversé ; au lieu que le temps passé l'homme faisoit cuire les bœufs, le bœuf fait cuire l'homme. Les

assistans, voyant ces cuisiniers à la broche, et les bœufs tourner, penserent chier en leurs chausses à force de rire. Il fit une demande, à sçavoir combien il y avoit du ciel jusques en terre. Les uns, pensant rencontrer comme il falloit, disoient qu'il y avoit depuis le ciel jusques en terre comme de la terre jusques au ciel. Les autres, plus subtils, attribuoient la longueur du chemin à quelques millions de lieües. Mais Tabarin, qui estoit l'autheur de l'invention, dit qu'il n'y avoit qu'un jet de pierre, car, si vous jettez une pierre (arguoit-il), elle ira jusques en terre.

Un jour, son maistre l'y surprit qui luy demanda pourquoy il faisoit cela, et le vouloit battre. Luy, faisant choir des larmes aussi grosses que des balles, luy respondit : Helas ! dit-il, capitaine Rodomont, je tasche à luy mettre la vie au corps, en luy distillant de mon eau, et le paya ainsi. Comme Rodomont estoit à la cour du roy de Tartarie, il eut des nouvelles que son pere estoit mort qui l'afligerent beaucoup. Il alla avec sa femme pour prendre possession de l'heritage. Apres avoir pris congé du roy, il donna ordre qu'il eust un connetable au pays de Moscovie, dont le royaume luy avoit esté donné. Toutes lesquelles choses bien ordonnées, il se mit sur mer, et, pour ce qu'il estoit necessaire qu'il fust promptement, j'accourciray son voyage par mon brief discours et laisseray regir en paix tout son royaume et jouir paisiblement de son Isabelle, Tabarin chassant aucunes fois sa mélancolie par ses folies. Ils moururent entre les bras l'un de l'autre, après avoir vescu et gouverné l'empire ensemble cinquante ans trois mois, le premier jour d'avril 320. Tabarin deceda trois ans auparavant, et le trouva-t-on roide mort au cul d'un tonneau.

Clara triumphali sic virtus sydera lauro
Scandit, et innumero lucet honore jubar.

LIVRE VII

Comme Tabarin descend aux enfers.

Les poëtes, qui, marchans sous les estendards de Cupidon, ont autresfois discouru de la fortune des amoureux, nous ont toujours representé l'amertume avec la douceur, et la tristesse avec la joye. Qui ne sçait l'histoire de Pyramus et Thysbé, qu'une nuit envoya tous deux dans le Tenare, lorsqu'un amour reciproque les alloit mettre au jour de leur plaisir ? Je ne sçaurois que je ne maudisse les variables effets de cet aveugle dieu, qui tyrannise si cruellement ceux qui, d'eux-mesmes, se sont offerts au joug de son heureuse servitude.

Il m'ennuye de vous deduire tant de prodigieuses deliberations que plusieurs amans et amantes ont mis à effet, pour se delivrer du labyrinthe où leur folle erreur les avoit conduits. Myrrha, esperdument amoureuse de son pere Cyniras, s'estoit pendüe, si ce n'eust esté que sa nourrice, arrivant à point à ce dessein, lui coupa le licol qui l'alloit estrangler, encore a-elle esté metamorphosée en arbre qui a retenu son nom. Vous sçavez comme ce bastard de Cypris se vengea d'Apollon. Bref, si c'estoit la matiere de nostre discours, je vous representerois les prodigieuses fins de tant d'amoureux qui ont fourny de sujet à beaucoup de poëtes. Rodomont et Isabelle n'ont point esté inquietez à comparaison d'eux des fallaces de cet avorton, ainsi paisiblement ont passé tout le cours de leur vie, sans estre attaquez des orages de l'adverse fortune ; et apres ont esté ensevelis en une mesme tombe, où leurs corps, tandis qu'ils estoient entiers, sembloient renouveler leurs anciennes mignardises ; leurs ames aux Champs-Elyseens, sous l'ombrage de

quelque ormeau, s'entretiennent encore de leur felicité passée. Mais n'oye-je pas dans les enfers Tabarin, qui se plaint par ses cris que l'on l'a envoyé tout vif aux enfers, et cherche par tout l'Erebe son maistre, pour se venger de luy ; mais le chemin lui est clos, car ils sont aux Champs-Elyseens, où il n'est permis d'entrer qu'à ceux qui le meritent. Tabarin, ayant esté surpris aupres du tonneau divin, estendu à terre, et baignant dans cette liqueur, estimé pour mort, fut jetté tout habillé dans une fosse qui estoit si creuse, que le fond servoit de vouste à Pluton. Luy, qui estoit pesant et massif, estant un peu rassis, et se trouvant si prés du royaume des taupes, commence à se remuer de telle sorte, qu'ayant crevé ce qui le soutenoit, il donne jour aux enfers, et chet devant le throsne de Jupiter Stygien. Pluton, espouvanté d'un tel animal, saute du haut en bas de son siege et se sauve à travers les tenebres. Tabarin, voyant le throsne despourveu de seigneur, il sied fort bien ses grosses fesses, et donne sortie à ces sententieuses paroles : Pluton, Proserpine, Œaque, Rhadamante, Minos, Furies, Megere, Tisiphone, Alecton, Parques, Clotho, Lachesis, Atropos, venez tous icy me rendre hommage ; je suis maintenant vostre roy : c'est la raison qu'un qui vient en ceste mort vif triomphe de la mort. Quoi, vous tardez à venir, damnez qui estes tourmentez des supplices que meritent vos crimes ? je veux que vous ayez relasche ce jourd'huy, auquel mon royaume sera estabili en ce bas manoir. La terre a assez tremblé au seul renom de Tabarin, il faut que tout l'enfer et les horreurs mesmes redoutent ma puissance. Où es-tu donc, Pluton ? donne-moy les clefs de ton empire. Ce disant, il laisse le siege, et de son hurlement fend les nuages espais du Cocyte ; ce fut Sisyphe qui l'aperçut le premier, et qui quitta sa pierre aussitost qu'il luy apparut. Poursuivant, il rencontre les Danaïdes, qui de peur laisserent aller leurs vaisseaux dans l'eau et prirent la fuite. Enfin,

toutes les horreurs qu'il y a en enfer, Tisyphone seule le vainquit, pour ce que, voyant cette deesse de la famine, il la fuit tellement, que Pluton, pour se preserver contre luy, se garnit d'icelle comme d'un bouclier. Pour donner cependant ordre à ses affaires, Tabarin s'amuse d'un costé à chercher l'entrée des Champs-Elyseens; d'autre costé, le roy des enfers assemble une armée, la plus horrible et la plus difforme qui s'est jamais rencontrée, qui n'a que pour bouclier la mort, et pour espée les tourmens et les supplices. Gias et Encelade estoient conducteurs de cette compagnie. Les trois furies par apres, Tisyphone au milieu, comme la famine, afin qu'elle se pust faire paroistre entre Gias et Encelade, Achille et Hector suivoient apres Patrocle et Deiphobe; et ainsi cette armée stygiale marchoit en rang pour aller à l'encontre de Tabarin, qui, apres avoir souffert mille coups, eut recours à ses postures et grimaces; dont il s'escrima si bien contre cette multitude, qu'en peu de temps il l'eut resduite sous son pouvoir. Il lie tous ses ennemis si estroitement, qu'ils luy crierent tous mercy. Tabarin leur proposa cette question: Si vous me laissez roy de ces lieux (troupe abominable), dit-il, je vous delivreray tous de l'esclavage où vous estes reduits. Toy, Pluton, rends-moy ton sceptre, et t'en va au ciel. Pluton lui obeit, et, n'osant dire mot, s'en alloit avec sa chere Proserpine plaindre à Jupiter et emprunter du secours; mais, comme il alloit, il rencontra Charon, à qui il conta sa perte, et ainsi desolez prennent le chemin de Thebes, menant avec eux le chien Cerbere. Rodomont, qui estoit decedé, venant à la barque du nautonnier Charon, fit rencontre de ces quatre, à sçavoir: de Pluton, Proserpine, Charon et le chien Cerbere, et s'enquesta s'il y avoit moyen de passer le fleuve, auquel Charon respondit qu'il n'y avoit moyen, qu'ils s'en retournassent au monde jusques à tant que Jupiter leur eust fait raison d'un diable qui estoit descendu vif aux enfers par un

lieu tout autre que l'accoustumé. Rodomont, plus estonné qu'il ne fut onc, regardant sa femme qui le suivoit de pres, lui dit en voix triste : Je vois bien, Isabelle, que, parmy nostre mort, nous en attendons une autre. Mais encore (dit Rodomont à Pluton), quel est ce personnage qui possede maintenant vostre royaume ? — C'est le plus laid monstre qui se vit jamais. Rodomont, apres la description faite, se douta que c'estoit Tabarin ; et repliqua à ces divinitez qu'ils ne se souciassent aucunement, et qu'il se promettoit de leur rendre entre les mains l'empire noir. Pluton se fascha et lui dit, que, s'il se vouloit ainsi gaber de lui, il auroit mesme supplice que Promethée. Non (se dit Rodomont), ce n'est point par mocquerie, suivez-moy. — Allons, replique Pluton,

Una salus victis, nullam sperare salutem [1].

Comme ils eurent passé le fleuve, ils chercherent le chemin qui les menoit le plustost au siege de Tabarin ; approchant pres du throsne, ils aperçoivent le posteau de Proserpine tout changé, où ces vers estoient escrits en gros caracteres. Quatre esprits estoient à la garde de cette escriture, dont l'un estoit Promethée, l'autre Sisyphe, Ixion et Tantale, qui, pour la diminution de leurs supplices, estoient resolus de conserver cette loy. Car le fils de Japete ne sentoit point les renaissans tourmens qui estoient toujours auparavant hostes de sa poitrine. Sisyphe reposoit, car il estimoit cela bien dix mille fois plus doux que celuy de sa pierre. Ixion trouvoit plus agreables les tours de ce posteau que de sa roüe, et Tantale n'aperçoit point au milieu des eaux son malheur.

[1] Virgile, *Æneid.*, lib. II, v. 354.

LIVRE VIII

Les propos amoureux, les chansons et discours reciproques de ces quatre amans aux Champs-Elyseens.

Grands dieux, combien versez-vous du ciel d'accidens discordans et d'influences incertaines sur nos chefs ! Que c'est bien travailler en vain que d'amasser des richesses qui nous menent au pas et s'en revont au galop ! Nostre felicité ressemble à un navire qui sert de jouet aux freres emplumez sur les campagnes de Neptune. La fortune nous fait aller tout ainsi ; tantost elle nous esleve en honneur et en puissance, pour puis apres nous accabler davantage. C'est à bon droit que Seneque dit :

Quid me, potens fortuna, fallaci mihi
Blandita vultu, sorte contentum mea
Alte extulisti, gravius ut ruerem edita
Receptus arce, totque prospicerem metus [1] ?

La vie est sujette à ce sort, qu'aux douleurs plus cuisantes, elle fleschisse le col, et que la prosperité, servante de l'adversité, suive le commandement de sa maistresse. Ainsi l'obscurité espaisse de la nüe fait eclipser le soleil de nostre vüe, et la tenebreuse nuit veut regner à son tour, chassant la lumiere d'Apollon. Toujours l'odorant flair du printemps n'heurre [2] nostre vie ; l'hiver nous fait accepter avec grande usure le plaisir que nous y avons reçu. Se voit-il partout le monde quelque joye qui n'ait pour compagne la tristesse ? Le fiel ne se meslet-il pas toujours avec le miel ? Rien n'est constant, l'in-

[1] *Octavia*, v. 377-380.
[2] Ne réjouit.

constance ne cesse d'aboyer apres le repos humain, qu'il ne l'ait precipité aux eternelles nuits. Tout ainsi, quand le roy des eaux tient son empire calme et tranquille, les vents tout à coup par leurs bourasques le renversent. Bref, l'homme ne doit asseurer son repos qu'en la mort. Se peut-il excogiter une plus heureuse fortune que celle de Rodomont, Isabelle, Tabarin et Elicene? Nenny. Toute sorte de contentement leur vient à souhait aux Champs-Elyseens, où toujours un printemps resjouit et esgaye leurs cœurs. Ils se promenent tantost, tantost ils chantent, tantost il sont couchez pres l'un de l'autre, charmez d'un bruit d'oiseaux qui augmentent leurs plaisirs. Las! amans, la mort aux uns est fascheuse, et vous recevez par la mort tous quatre vostre bien. Vous devez benir vostre fortune, et contempler, sans diminution de vostre felicité, les maux que vous pouviez encourir estant au monde.

JARDIN

RECUEIL, THRESOR

ABREGÉ DE

SECRETS, JEUX, FACETIES, GAUSSERIES, PASSETEMPS

COMPOSEZ, FABRICQUEZ

EXPERIMENTEZ ET MIS EN LUMIERE PAR VOSTRE SERVITEUR

TABARIN DE VAL-BURLESQUE

A PLAISIR ET CONTENTEMENT DES ESPRITS CURIEUX

AU LECTEUR

SALUT ET BON TEMPS

Tous les philosophes, tant Peripapetechiens que Stogniques, ont creu que la felicité humaine consistoit en ces deux mots : *Bene vivere et lætari*, concluant que cent ans de melancolie ne paieront jamais pour un liard de debtes. C'est la cause pourquoy je vous ay voulu mettre ensemble ce petit abregé de mes plus jolies subtilitez, pour vous en faire present, comme d'un moyen pour vous entretenir joyeux. Ayez doncques ce mien labeur agreable; que si vous le regardez de bon œil, comme j'espere, je vous promets de tascher toute ma vie de vous servir, honorer, obeir, et despendre tout à aict de vos commandemens, comme celuy qui souhaitte d'estre

Votre serviteur,

TABARIN.

JARDIN

RECUEIL, THRESOR

POUR FAIRE QUE TOUS CEULX QUI SERONT EN UN BAL, OU AUTRE ASSEMBLÉE, ESTERNURONT TOUS A LA FOIS.

Prenez euforbe, piretre et ellebore blanc, de chascun esgale portion; reduisez le tout en poudre bien subtile, et d'icelle avecque un tuyeau de plume soufflerez par la chambre où il y aura du monde, et vous verrez l'experience.

POUR FAIRE GRATER.

Prenez alun de plume et le bien pulverisez, et en metterez dans les linceulx, ou sur le privé, ou dans le col de quelqu'un, ou autrement, en sorte que ladite poudre touche la chair, et vous verrez l'effect.

POUR FAIRE PETER.

Prenez fleurs de chastaignes, et les seichez au four tant qu'on les puisse reduire en poudre, et d'icelles metterez

dans le potage ou autre liqueur de qui voudrez avoir le plaisir.

POUR FAIRE QUE LA VIANDE PORTÉE SUR LA TABLE SEMBLERA PLEINE DE VERS.

Prenez une corde de luth coupée en petites pieces, et icelles petites metterez sur la viande encore chaude, et la chaleur les fera mouvoir et sautteler comme si c'est des vers.

POUR EMPESCHER UN POT DE BOUILLIR.

Ayez une piece de plomb large environ comme la main, et espoisse d'un travers de doigt, et la gettez au fond d'un pot, et infailliblement l'empeschera de bouillir.

POUR EMPESCHER A QUI VOUS VOUDREZ D'AVALLER LE MORCEAU ESTANT A TABLE.

Prenez d'une herbe appelée Aaron, ou autrement Iarus, laquelle est assez commune, et croist le long des hayes et ès lieux ombrageux; d'icelle metterez dans une sallade, et tascherez que celuy de qui vous voudrez avoir le plaisir en mange; et si tost ne pourra avaller le morceau, et demeurera longtemps en ceste peine, si vous ne lui faictes gargariser un peu de vinaigre fort, lequel le sortira à l'instant de peine.

POUR FAIRE COURIR UN ŒUF PAR LA CHAMBRE SANS QUE PERSONNE LE TOUCHE.

Videz un œuf, en lui faisant deux petits trous à chaque bout, et soufflant dehors la matiere; et apres prenez un escarvage (c'est un de ces petits animaux qui sont ordinairement sur la fiente de cheval), et, eslargissant un des

pertuis, le ferez entrer dans ledit œuf, puis vous boucherez l'un et l'autre trou avecque un peu de cire blanche plus proprement que pourrez; apres de nuict le mettrez dans la chambre, et, en lui approchant une chandelle, l'animal se remuant fera que l'œuf vous suivra par tout.

POUR TUER ET PLUMER UN OYSEAU TOUT D'UN COUP.

Chargez votre arquebuse de limaille d'acier au lieu de dragée, et tirez à l'oiseau, et vous en verrez l'effect : notez que ladite limaille ne porte pas si loing que la dragée.

POUR FAIRE PENDRE UNE BOUTEILLE DE VERRE AU PLANCHER, ET LA ROMPRE, ET LE VIN DEMEURERA, ENCORE QUE LES PIECES DE LA BOUTEILLE TOMBENT.

Prenez une bouteille de verre assez grande, et laquelle aye le col large; puis vous prendrez une vecie de porc ou d'autre animal, laquelle vous metterez dans ladite bouteille, faisant en sorte que le col en demeure dehors; puis vous l'emplirez de vin clairet et la pendrez au plancher; puis d'un baston frapperez la bouteille, laquelle tombera en pieces; et neant-moins le vin contenu dans la vecie semblera demeurer en l'air. Le jeu en est fort plaisant.

POUR ESCRIRE UNE MISSIVE SUR LES ESPAULLES OU AUTRES PARTIES DU CORPS D'UN MESSAGER, ET LES LETTRES NE PAROISTRONT QUE QUAND CELUY A QUI VOUS ESCRIVEZ LES VOUDRA LIRE.

Escrivez avecque une plume et de l'urine ce que vous desirez sur les espaules, mains, ou autre partie du corps, et apres faites seicher les lettres et elles ne se verront poinct; les voulant lire, brulez du papier, et de ce qui en demeure apres estre bruslé frottez le lieu où vous aurez

escript, et les lettres paroistront incontinent. C'est un secret admirable.

SECRET ADMIRABLE POUR COUPPER UNE POMME EN QUATRE, HUICT OU PLUSIEURS PIECES, SANS ENTAMER LA PEAU.

Prenez une esguille enfilée de fil et commencez à circuire la pomme par desoubs la peau, remettant tousjours l'esguille par le mesme trou d'où vous la tirerez ; et, l'ayant ainsi circuit d'un costé, tirez le filet en double, et vous la partirez par le milieu; puis, recommençant à en faire de mesme d'un autre costé et par le mesme moyen, la partirez en tant de pieces que vous voudrez. Apres presentez ladite pomme à quelqu'un, lequel l'ayant pelée, nonobstant que la peau soit entiere, il trouvera le dedans couppé.

POUR COUPPER UN FIL EN PLUSIEURS PIECES ET LE FAIRE REVENIR ENTIER.

Prenez deux esguillées de fil bien deslié, esgallement longues, une des quelles vous cacherez entre vos doigts, et l'autre ferez coupper en tant de morceaux qu'il vous plaira; et, feignant de prendre quelque poudre dans vostre pochette, lairez tomber la couppée, et monstrerez l'entiere.

POUR FAIRE TENIR UN ŒUF AU BOUT DES DOIGTS, ET LE FAIRE TOURNER A L'ENTOUR DE LA MAIN.

Fault faire deux trous au milieu de l'œuf, et par iceux sussant, ou par autre moyen, le vider du tout, et apres faire passer par les dicts trous un poil blanc de cheval et le nouer en sorte que le doigt passe, et par ce moyen vous ferez le jeu.

POUR FAIRE QUE CELUI OU CELLE QUE VOUS VOUDREZ, S'ESSUYANT LA FACE A UNE SERVIETTE, DEVIENNE NOIR.

Prenez noix de galles et vitriol, de chascun esgalle portion, et les reduisez en poudre bien subtille, de laquelle vous poudroirez une serviette, laquelle demeurera aussi blanche comme auparavant, et neantmoins qui s'y essuyera demeurera aussi noir qu'un more : c'est un secret fort plaisant.

POUR CHASSER LES TAUPES D'UN JARDIN, PREZ OU AUTRE LIEU.

Prenez du chanvre alors qu'il est en fleur, et enterrez des pointes environ un pied soubs terre, esloignées l'une de l'autre environ dix pas, et vous verrez que c'est un excellent secret.

POUR FAIRE UNE BAGUE LA QUELLE SAULTERA SANS QUE PERSONNE LA TOUCHE.

Faictes faire une bague de cuivre, fer ou autre metail creusé, et la remplissez d'argent vif, et apres vous souldrez bien l'ouverture; quand vous voudrez en avoir le plaisir, faictes-la chauffer, et apres la mettrez au milieu de la chambre, et elle sauttelera, ou bien la gettez dans un four chaud, et vous verrez le plaisir.

BON JOUR ET BON AN

A MESSIEURS

LES CORNARDS DE PARIS ET DE LYON

AVEC LES PRIVILEGES DE LA GRANDE CONFRERIE DES JANS

CEUX QUI SONT MORVEUX SE MOUCHENT

PAR LE SIEUR TABARIN

Ma corne estant trop foible en bas,
Messieurs, j'en porte sur ma teste.
Mais, las! ne vous y tastez pas,
Vous vous trouveriez de la feste.

SONNET

Un quidam fort cornu, rempli d'effronterie,
S'en alloit discourant d'une fille d'honneur
Un jour en se mocquant; mais un tel des-honneur
A ce coup a versé sur luy sa raillerie.

Il n'est desormais temps qu'il se mocque et se rie,
Maintenant que sur luy est tombé le malheur,
Et qu'il n'a plus moyen de recouvrer un heur
Qui le puisse exempter de ceste gausserie.

Car sa femme disoit, un jour, en s'esbatant,
Qu'elle vouloit gager dix escus tout content
Qu'il n'avoit pas l'esprit d'avoir un pucelage.

Ne vous esbayssez s'il n'a pas eu le sien,
Voyant qu'elle soustient qu'elle prouvera bien
Que pour un tel subject trop foible est son courage.

Il se tient à la Corne, à l'enseigne du poreau qui est sur la mote du c.. de sa femme.

BON JOUR ET BON AN

A MESSIEURS

LES CORNARDS DE PARIS ET DE LYON

Vrayement, veu la bonne audience, et, ce qui est encore meilleur, la grande quantité d'argent que messieurs de Paris me prestent tous les jours, à jamais rendre, ce seroit une espece d'ingratitude si, à tout le moins, je ne leur monstrois quelque sorte de recognoissance, et qu'à ce jour de l'an je ne leur donnasse quelque chose en bonne estreine selon ma petite commodité. Estant donc profondement emprofondy en contemplation, comme c'est mon ordinaire de songer par quel moyen je pourrois contenter tout le monde, j'ay reuminé en mon esprit quels les premiers je pourrois contenter, et par quel moyen. Or, je m'arraisonnois pantalonesquement en ceste sorte : Pour contenter tout le monde, *me miseran*, comment feray-je? Il faudroit commencer par un bout, et rachever par l'autre; mais il me faudroit bien des choses à mon chosier pour en donner à chacun, voire mesme quand ma gybsiere aurait autant de recoings que la conscience de ceux qui manient les finances. Car, comme par exemple, si je voulois donner les estreines à un ec-

clesiastique, luy aller porter un rogaton où fussent escrits quelques vers à ses louanges, pour des paroles il me rendroit des promesses, et se mocqueroit de moy, le monde ne faisant plus estat de rien que de la pureté, et ne cherchant ny ne faisant cas de rien que de l'or, à cause que c'est un metail qui ne reçoit point corruption.

D'aller aussi porter des sornettes ou sonnets à un president, conseiller, ou autres de mesme espece, il me respondroit qu'il a assez de teste rompue à lire des placets, et qu'il ne manque point de torche-culs. Un thresorier n'en feroit compte; un marchant ne seroit pas capable de ma science.

Bref, je ne sçay comme il faudroit faire pour contenter tout le monde selon sa volonté et selon ma pauvreté. Sur ceste irresolution, je me suis advisé de chercher une trouppe suffisante, qui en commun prendrait en gré mon petit present. C'est à vous, illustrissimes, potentissimes, venerandissimes, cornutissimes cornards, que je m'adresse pour cet effect; mais pour quelle raison, respondra quelqu'un, plustost aux uns qu'aux autres? Pource que, m'adressant à vous, je pense m'adresser à une meilleure partie de la ville, et que, si je m'adressois à ceux qui ne le sont point, l'estat estant si commun, je penserois ne devoir estre remercié de personne, qui seroit priver de sa recompense mon labeur, qui n'attend de vous rien autre chose qu'un grand mercy. Or, la premiere chose que je vous souhaitte en estreine est la patience, vertu recommandable entre ceux de vostre confrerie : car, sans elle, comment pourriez-vous souffrir qu'en vostre presence on baisast, tastonnast et patrouillast vostre marchandise, si vous n'estiez particulierement douez de ce don? Comment sans icelle pourriez-vous souffrir les injures et calomnies, lesquelles sont ordinaires de vos oreilles? Comment sans elle pourriez-vous subir l'insupportable commandement de vos femmes? Comment, dis-je, sans elle, apporteriez-vous les bastonnades, frequent et ordinaire

payement et recompense que vous donnent vos aydes? C'est la premiere vertu que je vous souhaitte en estreine.

La seconde vertu est la resolution qu'il faut que vous ayez de ne vous soucier de rien et vous mocquer de toutes sortes d'affronts et malheurs qui vous pourroient arriver.

La troisiesme est le silence, le plus difficile à garder de tout, et cestui vous peut sauver les injures, les bastonnades et une plus grande partie de vos afflictions : car, si vous êtes fournis d'une belle femme, et que vous ne puissiez tenir, comme reputant cela à honneur, de vous venter que quelque grand la carresse ou quelque beneficier, celuy-là, fasché qu'on le sçache, fera tomber sur vos espaules une impetueuse orage de coups de gourdain. Si, lors aussi qu'il plaist à vostre femme de s'esjouir, et que vous ne vouliez pas, que vous faisiez le fascheux, la menaciez et l'appelliez par quelqu'un de ses noms, donnez-vous de garde : car ces discours en causeront bien d'autres, et, apres ces paroles, des coups, et puis en fin on vous donnera une lettre de change pour aller en l'autre monde vous chauffer sans argent, toutes lesquelles choses le silence empeschera.

Virtutem primam esse puta compescere linguam [1],

comme disoit à mon advis ce grand Caton, que la premiere vertu consiste à avoir l'industrie de bien retenir sa langue.

C'est ce que je souhaitte avec toutes sortes d'autres prosperitez aux cornards volontaires qui ont une femme fidele qui rapporte le gain de sa boutique à la communauté : beaucoup de marchands qui payent content, et que vos estables soient plustost garnies de mulets que

[1] *Disticha d:c'a*, lib. I, v. 5.

de poulains, et qu'en fin vous teniez vostre maison si nette, que vostre hoste ne vous contraigne d'aller en Surie loger en quelque maison où pendent pour enseigne trois bassins.

Or j'ay parlé des cornards volontaires, pource que ceste confrairie est divisée en trois classes : sçavoir est : cornards volontaires, cornards ignorants qui n'en sçavent rien, et cornards forçats ou contraints.

Quant aux volontaires, sont ceux qui de leur propre instinct s'enrollent dans ceste confrairie, meus par quelque defluction de bourse, ou pour estre si mal habiles qu'ils sont contraints d'appeler à la chambre des aydes pour avoir paix au logis. Ceux-cy portent leurs bois d'une autre maniere que les autres, car leurs cornes passent leur chappeau; chacun les monstre au doigt, et sont plus vilipendez que les autres, qui se peuvent cacher.

Les ignorans, je crains d'en parler tant y en a : car si chacun d'eux m'avoit donné un coup, asseurez-vous que je serois bien chargé. Et ceux-cy ne laissent pas d'aller la teste levée par les rues sans crainte d'estre mocquez, car ils pensent estre exempts du bonnet. Ceux qui sont subjects à cela sont les pauvres gens qui tout du long du jour sont hors du logis, vacquent à negotier ou faire des affaires pour acquerir des grandes et fammeuses richesses; et cependant en leur logis de bons compagnons les dissipent joyeusement, et pour recompense luy donnent un heritage si signallé, qu'il ne le couppe jamais.

Ceux-là le sont et ne le pensent pas, le voyent et ne le croyent pas, l'oyent et ne l'entendent pas. Et quand mesme ils auroient trouvé le galland avec la gallande, ils penseroient estre yvres ou que la brelue leur tiendroit. Tesmoing un qui depuis peu de temps s'est faict enrooller par force, lequel neantmoins je mets au nombre des ignorans, veu qu'il ne le veut pas sçavoir. Je vous en feray le conte, qui est assez plaisant; il vous servira d'entretient aupres de vostre feu à ces gras jours.

Un jeune fringant d'assez bonne façon passoit son temps en gausserie, et n'y avoit que pour luy à sacler des cocus, à blasmer et calomnier toutes les femmes de Paris, faisant semblant d'avoir semé dans le champ que seulement il n'avoit pas labouré; et, si on l'advertissoit qu'il y en avoit encore assez pour luy, il se mocquoit comme estant chose impossible, et nyoit ainsi l'empire puissant de cornerie. Mais, en fin, le feu d'amour le commençant à poindre en l'attrayante force de cornage, l'attirant à desirer de l'estre, il cherche, il court, il brosse et s'enquiert par tout le moyen de parvenir à ce hault degré de dignité, promet foy de mariage à l'une, entretient l'autre de parolle, tantost ayme l'une, tantost ayme l'autre, et tant fait en fin comme si c'estoit un destin fatal que le cornage, qu'il espouse une fille du mestier, bonne mesnagere, et qui, dès auparavant son mariage, pour espargne, levoit tousjours le cul de peur d'user les draps, fine, accorte, charlatanne, et qui sçavoit bien les moyens d'atrapper le drosle. Le charlatanne tant qu'elle fait en sorte qu'il luy advance un pain sur la fournée, et en fin va malgré tout le monde recevoir ce superbe diadesme aux champs, de peur d'estre cognu et cornu tout ensemble; dans la ville revient superbe et triomphant, gaillard, jouissant des immunitez et franchises, et marchant du pair avec les premiers de son mestier. Il est bien aise de l'estre, et si ne le voudroit pas sçavoir; estime cela estre gloire, et si ne veut point qu'on luy en parle; le void bien, et si ne le veut pas croire. Et de vray, il a bon subject de s'en resjouyr : car, entrant dans sa maison, trouve tousjours à disner, ne manque point de compagnie ny d'amis qui l'assistent mesme jusques à son lict et qui travaillent en son champ jusques à la sueur de leurs corps. Mille autres tels exemples seroient bien de propos, qui seroient trop longs à raconter; suffise donc de cecy touchant les cornards volontaires, et qui portent des cornes dorées et cornes d'abondance.

Quant aux cornards ignorans, il y en a deux sortes : les uns qui ont si peur de faire, comme ceux qui tastent sur un privé et qui y trouvent de la merde, qu'ils n'oseroient s'informer ny s'enquerir des actions de leurs femmes, peur de trouver ce qu'ils ne desireroient pas. J'en ay veu de ceste sorte qui, lors qu'on leur vient dire : Monsieur, j'ay ouy dire que madame ou madamoiselle vostre femme (car il y en a de toutes sortes de conditions) se gouverne mal, respondent : Sont des calomniateurs. — Mais, monsieur, excusez-moy si je prends la hardiesse de vous le dire, ce dira-on : j'ay veu monsieur tel qui l'entretenoit à ce matin assis sur le bord de vostre lict lors qu'estiez au palais; je soubçonne quelque chose de mal. — Ce ne sont que niaiseries, ce dira-il alors; ma femme est si devote, helas! c'est la pieté mesme; je suis asseuré qu'elle a la conscience nette de ce costé. Si quelques honnestes hommes d'Eglise la viennent visiter, je leur en ay de l'obligation : car, ainsi que chacun se plaist à ce qu'il ayme, ma femme n'est jamais à son aise, qui ayme Dieu de tout son cœur, si elle ne tient tousjours un crucifix, et, à faute de ce, se contente de baiser et embrasser d'une charité chrestienne les serviteurs de son bien-aymé. Si on lui dict que ce soit quelque soldat qu'entretienne sa femme ou quelque autre de chez le roy, il respondra en l'excusant qu'il n'a jamais esté ligueux, et qu'il ayme et cherit tant Sa Majesté, que tous ses officiers sont tousjours les tres-bien venus chez luy. Bref, quand il verroit sa femme en l'affaire, il diroit que ce sont ses lunettes qui le trompent ou que ce sont quelques illusions diaboliques qui le veulent tenter.

Les autres sont ignorans, et vrays ignorans, qui n'en sçavent rien du tout, et, s'ils en apperçoivent quelque petite chose, reputent que c'est leur mauvaise inclination qui leur fait penser mal, et non pas qu'il y en aye; pourtant ceux-là sont les bien-heureux, leurs cornes servans à grimper en paradis.

Les forçats sont pauvres miserables qui, crainte de coups de bastons, ou contraints par argent que quelque grand leur baille, si leur femme est gentille, n'oseroient remuer les babilloires et sont forcez à l'endurer malgré eux et se taire, encore bien heureux.

Tout cecy soit dict en passant. Mon dessein est, sans avoir esgard à personne et sans vous distinguer les uns d'avec les autres, vous souhaitter une pareille divise, vous encourageant tousjours de mieux en mieux à prendre patience et ne vous point lasser de ce divin chapeau, que mesme les dieux n'ont desdaigné de porter; puis la grande conformité de vostre nom avec le nom du dieu Janus, dont les antiens celebroient ce jour la feste, vous doit consoler, voire animer à vaillamment soustenir ceste trace, tel ornement à vostre ceste corne, que les antiens ont appelée, et non sans subject, corne d'abondance, puis que toutes sortes de biens, de richesses et de prosperité en arrivent. Bon jour et bon an, et puis c'est tout.

LES

ESTREINES UNIVERSELLES

DE TABARIN

POUR L'AN MIL SIX CENT VINGT-ET-UN

A TOUTES SORTES D'ESTATZ SUIVANT LE TEMPS QUI COURT
ENVOYÉES EN POSTE
DE PAR DELA LE SOLEIL COUCHANT

Ayant depuis un an trois cartz et demy fait le circuit de toute la terre universelle sur une nasselle de verre, mon hoqueton jaune verd me servant de boussole, ma marotte de baston de Jacob, mon bonnet rond d'astrolabe, et le derrière de ma chemise de voiles, je suis arrivé tout botté et esperonné aux isles Fortunées, non guere loin du soleil levant, où j'ay trouvé tant de choses rares et superlicoquensieuses, que j'en ay desiré faire part ce premier jour de l'an mille six centz vingt-et-un à mes bons amis de par delà; et premierement je donne pour estrennes à ces courtisans adonisez au premier estage qui sont follement curieux de leur poil follet à celle fin de mieux testonner[1] leur barbe un paire de forces[2] à ton-

[1] « Accommoder la tête et les cheveux. » *Dict.* de Trévoux.

[2] Manière de ciseaux propres à tondre non-seulement le drap, mais aussi les moutons.

deur et le rateau de quoy Polypheme peignoit sa perruque.

Je donne aux boulangers dix despouilles de l'isle de Sicille cultivée par l'invention de Cerez, pourveu qu'ils prennent la peine de les faire venir par de ça.

Je donne aux poëttes la toison d'or de Colchos, les pommes des Hesperides, la rosée de Danaé, les deux perles de Cleopatre et les neuf bouteilles de nectar de Jupiter.

Aux sculteurs, l'or et l'ivoire du palais de Menelas.

Aux avares, l'or de Tygranes, de Mitridathe et le tresor de Mydas.

Aux lapidaires, le buffet emperlé de Scaurus, les rubis qui sont sur le nez des mignons de Baccus, et les diamans qui sont aux roches Saint-Adrian.

Aux frippiers, le manteau d'or d'Agripine, celuy d'escarlate que Denys de Syracuse osta au symulachre de Jupiter et le louage de leurs habitz de pantalon[1].

Aux fourbisseurs, l'espée de sept pieds et demy du geant Bruhier, le beaume de Goliat, la masse d'Hercullez, et l'escu de Perse, où estoit la teste de l'horrible Gorgonne.

Aux chirurgiens, le corps d'une puce pour en faire une anatomie.

Aux basteurs de pavé, des semelles de fer et les bruines de la lune.

Aux macquillons, les chevaux de poste du mont de la Bouille de Pontaudemer, avec les asnes d'Arcadie.

Aux crieurs de noir à noircir, la voix de Stentor et tout le papier broüillé du Pontaritaine, Pont de Robec, chambres Ameline basse, vieil tour et autres.

Aux meusniers, l'armoire de Caudebec.

Aux marchands de grains, trente muitz de bled dans terre, trente sur terre, trente dans leurs greniers, trente

[1] Bouffon

dans leurs bourses, et les heritages des boulangers ypotequez, et la canelle des pastichers.

Aux taverniers, enfans de Japhet, dont le chantepleure[1] a couru trop fort, cinq centz muys de vin de Cannarie, une grosse de cervelatz, une balle de pastez, de saucisses, d'andouilles, de jambons et autres telles estophes.

Aux teinturiers, le Bresil qui se chargera d'ici à dix ans au port de Croiset et port Saint-Ouën.

Aux verollez, le bois de Gayac qui vient des Indes, les prunes de Lymosins, le loriot de Cardin, l'orin et les baverettes de la Gargouille.

Aux tanneurs et corroyeurs, les peaux de bœuf qui viennent de l'isle de Sable et le tan des fossez de Bouvereul.

Aux jeunes advocatz le cours civil[2], plusieurs causes perduës, faute de les plaider, et une douzaine de sacs pendus au croq.

Aux verriers et victriers, cent navires de kaly et de feugere.

Aux faiseurs de miroirs, la glace et le christal des rives septentrionnales avec celuy qui se fera depuis ce premier jour de l'an jusqu'à la fin de mars.

Aux bastelliers, la nascelle de Charon, pour empescher maistre Guillaume de revenir de l'autre monde.

Aux medecins, un recipé de trois ou quatre talens, une mulle bien enharnachée, un *esklec* pour estudier, un Galien in-folio et une fiole d'eau de Linx pour juger de l'altération des intestins.

Aux charpentiers, les vieux chesnes de Paonnie et la figure du labirinthe de Dedale.

Aux boursiers, la gibesiere Saint-Simeon.

Aux gantiers, le noir de Robinette pour enfumer des gants.

[1] Entonnoir.

[2] *Corpus civile.*

Aux parfumeurs, les odeurs de Sabée et l'aloës et l'ambre gris qui se trouvent copieusement en l'isle du Petit-Pré.

Aux philosophes, un nouveau commentaire sur Aristote, et un supplement de leurs pensées imaginaires.

Aux logiciens, un traicté sur les individus qui n'a encore esté leu en leurs escolles.

Aux chandeliers, le suif que les chirurgiens laissent aux corps des anathomies.

Aux tonneliers, le bois qui croist aux camps du Pardon et l'ozier de la Myvais.

Aux savetiers, toute la filasse que les araignez fillent en esté et la gresse des bonnes maisons de ceste ville.

Aux geographes, la cosmographie de Theuet et Munster.

Aux mathematiciens, les machines d'Archimede et les inventions d'Architas et d'Abel.

Aux astrologiens une sphere de verre, un compas de christal, un livre de l'art de faire les horoscopes, un nouveau cilindre et une fiolle d'influence passez dans un crible au clair de la lune.

Aux patenostriers, tous les os des carcasses des chevaux que Charlot escorche, avec le corail qui se pesche en Seine.

Aux drappiers Saint-Nigaise, toutes les laines d'Amado et Siville, avec six acres de porreaux et vingt tonneaux d'huile de Moulin.

Aux foulons de draps, la force de Samson.

Aux pigneurs de laine, des bras de beurre frais.

Aux archimistes, une livre d'essence de poudre d'elebore, pour fomenter le cerveau, une once d'eau mercurialle, un basteau de charbon, de mercure, d'arsenic, de souphre, de sel armoniac et d'orpimen[1].

Aux fourreurs de manchons, toutes les queues des

[1] De *auripigmentum*, — métal d'un jaune brun que l'on trouve ans les mines d'or et d'argent. C'est un poison très-violent.

renards qu'ils prendront en courant, et la peluche des conilz de soixante et quinze ans.

Aux faiseurs de victres, la mer christaline.

Aux avaleurs de vin, les cordes avec qui Orphée retira Euridice des enfers.

Aux teliers[1], tout le fil qui se fille au royaume de Surie.

Aux bonnetiers, le turban du Grand Turc et la coiffe de Gallemelle.

Aux laboureurs, la charrue d'or du roy Hugues

Aux peintres, un coffre plain de vieilles peintures d'Appelle, de Zeuxis et Parrhase.

Aux serruriers, la forge et les marteaux de Vulcain.

Aux tissotiers[2], la roupie au nez et la grüe aux doigtz, pour les tenir chaudement.

Aux pescheurs, les lacs où furent pris Mars et Cipris.

Aux plastriers, les costes de Montmartre.

Aux arracheurs de dents, celles qui sont aux trois gueules de Cerbere, portier des Enfers, afin d'en faire des escharpes et des cordons de parade.

Aux bons soldats, l'escu sept fois doublé d'Achillez, avec l'espieu de Minerve.

Aux cordiers, toutes les queues des singes du Cap Verd, et la filace des lymassons.

Aux cloutiers et mareschaux, les mines de fer qui sont par delà le soleil levant.

Aux plombiers, la myne de plomb qui est sous le mont Sainte-Catherine.

Aux arbalettriers, les traicts de Ragot, ferrez de dents de poisson comme ceux des Ameriquains.

Aux faiseurs d'allumettes, cent charettez de bois verd et cent quintaux de neige, pour les ensouffrer et les relever d'aller au mont Ethna mandier du souffre.

[1] Tisserands.
[2] Ouvriers en rubans, galons, passements, etc.

Aux musiciens, une livre de tablature et la fluste à Robin, de quoy il faisoit danser les bestes.

Aux architectes, une regle de pierre de Beril et un compas d'ambre tout d'une piece.

Aux moustardiers, le flageol de Pan, pour siffler leur moustarde, et le caducée de Mercure, pour porter leurs barilz.

Aux arithmeticiens, les nombres de Pythagore.

Aux gibletiers, cent navires de fer de Lubie, dont on ferre les asnes par deçà.

Aux banquiers, les thresors du prete Jean[1], et les trente-six meulles de moulin de Gargantua, pour faire leur compte.

Aux parcheminiers, toutes les peaux de loup que l'on prendra d'icy à vingt ans en Angleterre.

Aux apoticaires, les simples de Mathiole et Dioscoride.

Aux plumassiers, le pannache de Bucephale d'Alexandre, et toutes les queües des autruches de Paonnie.

Aux courtiers de vin, tous les giblets qui se forment dans le caprice des lunatiques.

Aux faiseurs d'eguillettes, autant de cuir qu'il en failliroit pour couvrir les fesses de la grosse Rogere.

Aux horlogers, la theorie des sept planettes.

Aux espiciers, toutes les drogues de l'Arabie.

Aux tailleurs, une coppie de la robbe de la sultane de Perse.

Aux chappeliers, la chappeline de Mercure.

Aux faiseurs d'eguilles, à un chacun, une paire de lunettes pour leur conserver la veüe.

Aux menuisiers, les portes du temple de Diane en Ephese.

Aux megissiers, toutes les peaux de brebis qui se trouveront paistre sur le cocquet de Nostre-Dame.

[1] Ou Prêtre-Jean.

Aux ceinturiers, l'antien porte-espée de Pantagruel.

Aux papetiers d'Auvergne, toutes les vieilles chemises des pauvres de l'Hostel-Dieu de Paris et Rouen.

Aux rostisseurs, les broches de Tesiphone.

Aux orfevres, la vaisselle du grand Antigonus.

Aux cuisiniers, la marmite de Radamante.

A ceux qui veulent des cordons de poil, la tonseure des c..s des courtisanes de Paris.

Aux tripiers, les intestins d'un escarbot.

Aux dinans [1] et fondeurs, la tour d'airain de Danaé, et la cloche de George d'Amboise, pour pendre au col de quelque mulet.

Aux cousteliers, les cornes d'Acteon.

Aux ignorans, les oreilles de Midas.

Aux demantibulez, la maschoire de Samson.

Aux entrepreneurs, le char de Phaëton.

Aux vinaigriers, la colere et les vesses des femmes courageuses.

Aux procureurs, l'eloquence de Ciceron et Sainte-Croix.

Aux postillons, les chevaux de Phebus.

Aux cartiers, le vermeillon qui paroist aux joues des damoiselles.

Aux merciers grossiers, tout le camelot que les bonnes femmes font en hyver en nostre pays.

Aux blanchœuvres, toute la neige qui tombera cy en apres pour blanchir leurs ferrailles.

Aux poissonnieres, tous les macquereaux qu'ilz auront cet hyver aux jambes et aux fesses.

Finallement, je donne aux femmes les œillades d'Heleine, les belles parolles de Minerve, les attraitcz et les graces de Venus, la richesse de Junon et les carresses d'Amathée.

Aux vieilles, les dents de toutes les carcasses de che-

[1] Chaudronniers.

vaux qui se trouveront morts de vieillesse, de poux de morue ou autre maladie, afin de remonter leurs vielles quand elles seront despechées.

Aux pages de cour, les reliefs de leurs maistres, la morgue de Rodomont, les idées de Platon, les athomes de Pithagore et les imaginations de Bruscambille.

Aux villes de France, l'obeissance qu'ils doivent à leur souverain, le respect qu'ils luy doivent porter, la crainte qu'ils doivent avoir de l'offencer, et le souvenir que l'yre du roy est messagere de mort.

Aux fidelles François, le sang qu'ils doivent espandre pour Sa Majesté, la devotion qu'ils doivent sacrifier sur ses autelz et leurs vies qu'ils doivent immoler pour son service.

LA

DESCENTE DE TABARIN

AUX ENFERS[1]

AVEC LES OPERATIONS QU'IL Y FIT DE SON MEDICAMENT POUR LA BRUSLURE
DURANT CE CARESME DERNIER
ET L'HEUREUSE RENCONTRE DE FRITELIN A SON RETOUR

Qui veut voir de Tabarin
Sous les enfers la descente,
Lise la page suivante,
Il aprendra le chemin.

Ce n'est pas de nouveau que l'on va en Enfer, il y a longtemps que le chemin en est frayé; les poetes grecs et latins nous tesmoignent assez de gens qui, poussez de leur propre hardiesse, en ont faict l'experience durant leur vie; car je ne parle point icy d'une infinité qui y sont portez apres leur mort, plustost par contrainte que autrement, veu que la barque de Charon en est si chargée tous les jours, que bien souvent, au moindre vent qui s'esleve, il en faut jeter la moitié dans le fleuve d'Oubly,

Qui, faute de passeport,
N'arrivent jamais au bord.

[1] Cette pièce n'a d'autre rapport que le titre avec le livre VII des *Adventures de Rodomont*.

Homere, en son *Odyssée*, parle de la descente d'Ulysse, Virgile parle d'Hercule et d'Enée, qui voulurent aprendre le chemin mesme durant leur vie, afin d'y aller avec plus de facilité apres leur mort.

Moy je tascheray à vous faire voir les causes qui inciterent Tabarin, depuis ce caresme prenant qu'il n'a point paru sur son theastre, à en taster comme les autres (car il n'eust sceu passer ce caresme sans faire quelque trafiq). D'aller aux Indes il y a trop loin; il estimoit mieux faire son proffit en Enfer, parce qu'il avoit entendu que la pluspart des serviteurs de Pluton s'estoient bruslez cet hyver pour s'estre par trop approchez du feu. Premierement doncques, devant qu'embrocher mon discours, vous devez sçavoir que des demons, qui furent culbutez du ciel, une partie demeura en l'air comme plus legers, les autres en la terre, les derniers, pour estre peut estre plus aggravez du chemin, tomberent plus bas; les premiers sont tout à fait aeriques, descendent fort peu en terre, trop bien se font-ils entendre aux tonnerres, foudres, esclairs et tempestes; les terrestres sont de matiere plus lourde, versent d'ordinaire avec les hommes, et de ceux-cy Homere en attribue un à chaque personne; d'où vient que Ronsard, au 3 de sa *Franciade*, parlant de la jalousie de Clymene, sœur d'Hyante, dit que son faux demon, changé en sanglier, la fit precipiter du haut d'un rocher dans la mer. Ce sont aussi ces demons que nous appelons folets, et qui jadis se faisoient paroistre par les bois, tantost en satyres, faunes et chevrepieds, tantost en nymphes et autres formes.

De ceste seconde legion, un, l'autre jour, qui peut estre, à ce caresme prenant, avoit trop beu d'un coup, s'eschauffa tellement, qu'en rodant en ceste ville, il s'amouracha d'une vieille edentée aagée pour le moins de soixante-neuf ans, les yeux de laquelle eussent jetté en six sepmaines pour le moins vingt livres de cire, pour esclairer le diable de saint Michel, tant ils estoient chas-

sieux; il s'appeloit *Melampiges :* mais le pauvre diable, quand j'y pense, je ne me sçaurois tenir d'y songer, il n'eust pas plustost desgaygné son espée hors du fourreau de cette vieille Meduse, qu'il se sentit frappé de ce mal dont il faut aller en Surie, ou sous la ligne equinoctiale, en la zone torride, pour en guarir; jamais il n'avoit esté en telle besongne : la vieille luy en avoit donné pour six sepmaines, sans ce qu'il pouvoit prétendre d'ailleurs. Il sentoit d'estranges emotions en soy. De retourner en Enfer, disoit-il, il n'y a aucune aparence : il y fait trop chaud, je fondrois toute ma gresse; il me faut tenter autre fortune.

Enfin se souvenant de Tabarin, triacleur [1] juré en l'université de la place Dauphine, il se delibera de le venir voir; venu qu'il fust, son cas est mis à l'inquisition : fut trouvé qu'il estoit atteint et convaincu de verollerie. Durant sa maladie, qui certes luy sembla fort longue, dit qu'il pensoit estre jà en plein esté pour la chaleur qui dominoit en son hemisphere; il se decouvrit à Tabarin, et luy promit de luy louer une boutique en Enfer, puisque les harens luy empeschoient de monter sur le theastre à Paris.

La resolution prise, Tabarin ne manqua pas de se charger de toutes sortes de drogues, bausme, pommade, electuaire pour les dents, et principallement de gresse pour la bruslure, car il esperoit, veu l'hyver qu'il avoit fait en ces cartiers, qu'il feroit bien son proffit en Enfer de ce medicament-là. Le long du chemin, Melampiges entretint Tabarin de divers discours; entr'autres choses parce que Tabarin aime fort le pluriel, Tabarin fit une question à son demon, quel nombre il estimoit le meilleur; Melampiges luy respondit qu'entre tous les nombres, il n'y en avoit point de meilleur, ny mieux à souhaiter, que le nombre de trois, et, comme bon ma-

[1] Charlatan.

thematicien preuvoit son dire, par divers argumens : premièrement que *numero deus impare gaudet;* que Saturne avoit eu trois enfans; que tout son royaume avoit esté divisé en trois parties à trois freres; que Jupiter avoit pour son sceptre *tellum trisulcum,* Neptune un trident, Plutus un Cerbere à trois testes, qui estoit le fidele gardien de sa cour sigienne; outre plus, que la terre estoit divisée en trois principalles portions, la France en trois parties. Tabarin, d'autre costé, qui aime à contrequarrer les questions, soustenoit que l'unité estoit le premier nombre de tous les nombres, et en cecy il ne se trompoit pas, bien que *a parte rei* le singulier ne luy plaise pas beaucoup, car il en a envoyé plusieurs en Italie; davantage il adjoustoit que tous les autres nombres n'estoient composez que de l'unité, et que, sans l'unité, le nombre de trois n'eust jamais pris son estre. Ils tindrent ensemble plusieurs autres propos qui me rendroient trop prolixe. Tabarin vous en fera part, maintenant qu'il est de retour. Enfin ils arriverent à la barque de Charon; Tabarin luy vint engraisser les mains de son baume, comme il avoit esté commandé par Melampiges; mais Charon se retournant : Et quoy, dit-il, est-ce là le peage et le passeport dont tu me contentes? Tu as tant emporté de pistoles des Parisiens! Retire-toi d'icy! autrement je mesureray la longueur de tes costes avec ma rame. Et certes il n'eust jamais passé, ains eust achevé sa centaine d'années comme les insepulturez, si le demon n'eust incité Charon d'avoir pitié de luy. Ils passerent doncques, et arriverent au port : Tabarin s'estonnoit de se voir citadin des royaumes infernaux, mais bien davantage, quand il rencontra ce chien à triple teste qui jà de loin ouvroit la gueule et luy montroit ses dents aussi longues que fourches. Tabarin, pensant peut estre qu'il eust les dents desracinées, lui jetta trois paquets de son electuaire pour les dents, qui, ayant heureusement operé, luy firent tomber une grande quantité d'hu-

meurs du cerveau, qui lui causa un spasme et assoupissement par tout le corps et leur donna libre accez de passer : plust à Dieu que tous les chiens enragez qui jappent et aboyent apres leurs ombres, et qui se repaissent des fumées periergiques et philotimiques fussent aussi bien endormis que luy ! nous n'en verrions tant et en si grand nombre courir tous les jours à saint Hubert, mais il faudroit bien employer toutes les drogues de Tabarin pour leur des-alambiquer le cerveau; ce mal de dents les tient dedans la racine, il leur faudroit couper les gencives, il feroit beau les voir rire.

Tabarin, se voyant si advancé, ne voulut rebrousser chemin qu'auparavant il n'eust veu les raretez de ces quartiers; il vint donc en la place où l'on faisoit les esbats, proche les champs Elisiens, place fort celebre et renommée par les anciens, où l'on exerce apres la mort ce qu'on a exercé durant la vie, comme prouve Virgile en son 6 *Eneid.*

> . . . . . Quæ cura nitentis
> Pascere equos, eadem sequitur tellure repostos [1].

Dans cette place, Rabelais estoit monté sur un theastre, et, comme president des farceurs, entretenoit un grand nombre d'assistans qui y venoient de toutes parts pour entendre ses sornettes. Tabarin, voyant cestui-cy si haut guindé, pensa à part soy qu'il estoit temps de se descharger de ses drogues. Il prit son chapeau, qui est, je vous proteste, le vray prototype de Protée : pour moy, je crois que c'est le chapeau des jours ouvriers de Saturne, parce qu'il est fort subjet au changement de temps aussi bien que ceux qui se plaisent à le regarder.

Ce ne fut rien de mettre le chapeau, son manteau de sessionnaire [2] sur l'espaule, son couteau de bois au

[1] V. 654, 655.

[2] Pour : cessionnaire, failli.

poing avec une trongne asseurée, la barbe faite en trident de Neptune; il monte sur le theastre : chacun s'assemble de part et d'autre pour voir ce nouveau venu; mesme l'histoire porte qu'il y eut relasche ce jour-là, et eslargissement pour les prisonniers de la Conciergerie de Pluton, de telle façon que tous y accoururent.

> Matres atque viri, defunctaque corpora vita [1]...
> Et nati natorum et qui nascuntur ab illis [2].

Tabarin, joyeux de se voir si bien environné, apres quelques discours plaisans, comme de coutume, commença à exposer ses drogues. Plusieurs, qui avoient les nerfs retirez de l'excessive chaleur qui regne en ces quartiers là, achepterent de son bausme; les autres, parce qu'ils font ès champs Elisiens les anciens exercices des Romains, comme la lutte ou la course, en voulurent faire l'experience. Sa pomade, qu'il estime tant, ne luy servit que de charge, car il n'y eut que le grand-pere de l'oncle du grand-pere du pere de son pere qui, pour ce qu'il estoit fort subjet à s'escorcher les jambes contre le bois de son lit, en prit, afin que desormais il frottast le banc qui l'auroit offensé.

Il fut unique qui en prit, et la sage-femme de Proserpine qui avoit entendu qu'elle estoit excellente aux fentes et crevasses qui viennent de froid ou de chaud.

Mais ce fut le plaisir quand il vint à mettre en vente son onguent pour la bruslure; il n'y en avoit point pour les laquais : vous eussiez veu chapeaux, gands, mouchoirs, souliers, voler sur le theastre, parce que c'est la maladie à laquelle ils sont plus subjets en Enfer qu'à estre bruslez. Je ne sçay si ce sont les vivres ou le changement d'air qui leur cause ceste deffluxion si vehemente. Jamais Tabarin n'avoit esté à telle feste; il ne

[1] Virg. *Georg.*, v. 475.
[2] *Æneid.*, lib. III, v. 98. *Nascuntur* est mis au lieu de *nascentur*.

sçavoit satisfaire, seul qu'il estoit, à tant de personnes : il devoit bien prevoir à ses affaires et amener son more ou le capitaine Lucas Joffu; aussi bien est-il demeuré par les chemins; on ne le voit plus, sans doute que le diable l'a emporté, car il estoit fort coustumier en ces farces de jurer le diable et le prendre pour son parin. Enfin Tabarin, pour la multitude qui le pressoit, prit congé des assistans et vint saluer Rabelais, qui le receut avec un fort bon visage, bien qu'il eust assez mal au cœur de l'avoir vu tant emporter d'argent en si peu d'heures. Il l'entretint de diverses paroles : premierement, si sa robe qui est à Montpellier n'est pas bien dechirée; s'il est vray de ce qu'on disoit en Enfer du cristal de roche, s'il est si fort que les instrumens d'Archimede ne le peuvent renverser; qu'entre autre chose, puisqu'il devoit bientost retourner en France, qu'il avertist aux marchands d'allun de roche de se remettre en memoire la sentence d'Horace où il dit :

Feriuntque summos
Fulmina montes [1].

Jupiter bien souvent jette ses foudres sur les rochers et montagnes.

Aut Atho, aut Rhodopen, aut alta Ceraunia telo
Dejicit [2]...

Il vaut mieux ployer sous la clemence des roys que de courber sous leur bras victorieux.

Apres plusieurs autres discours, Tabarin, pressé de faire son proffit de ce qu'il avoit dejà vendu tous ses medicamens, prit congé de luy et vint pour passer le fleuve d'Oubly.

Mais de loin il aperceut un viel pere à lunette avec

[1] *Od.*, lib. II, v. 11, 12.
[2] Virg., *Georg.*, lib. I, v. 332, 333.

des chausses faites en façon de sac à pistolet, qui, sous esperance de faire son prouffit, estoit peu auparavant allé estaller sa boutique en ces cartiers-là et faisoit trafique de chappelets de senteurs. Ce vieux Saturne estoit accompagné d'un certain Fritelin qui est de la race des Tabarins (car vous devez sçavoir que cette race a tellement pullulé, que la France et l'Italie en sont pleines; à tout le moins en voit-on les effects, car plusieurs changent davantage d'opinions et d'inconstance que le chapeau de Tabarin de formes). Fritelin donc (bien qu'il ait le nez demy rosti et demy fry, d'où vient le nom de Fritelin, car telin en langue arabique signifie le nez rosti pour peut-estre s'estre approché trop pres de Proserpine) tachait d'attirer par quelques vieux romans du temps passé, tirez de la bibliotheque Tabarinique, les assistans à la vente de ses chappelets, mais le pauvre vieillard n'en sçeut onques distribuer pas un seul; et certes n'estoit-il pas bien arrivé de porter des chappelets aux trespassez? ne sçavoit-il pas que les pauvres gens n'ont plus de dents, et qu'ils ont les gencives si deracinées, qu'ils ne sçavent plus parler. Tabarin, voyant qu'il y avoit moyen de tirer du proffit de ces chappelets si jamais cela venoit à Paris, bien que Fritelin ne sçache pas beaucoup boufonner et qu'il soit plus propre à manger la farce qu'à la fricasser, il leur promit qu'il les feroit monter sur son theastre à Paris, et qu'ils jouyroient du mesme privilege que luy s'ils vouloient le suivre. Ces deux icy ne se firent pas beaucoup tirer l'aureille : l'esperance qu'ils avoient de jouyr du droit de triacleur ordinaire juré en la place Dauphine les esmouvoit grandement. Ils arrivent donques tous trois au lac Stigien, où Tabarin de fortune trouva un certain de son païs qui *lacerus crudeliter ora, ora aurésque ambas*, etc., luy supplioit de luy donner quelque remède pour se mettre en santé, et puis qu'il estoit contraint d'errer cent ans à cause de son insepulture, qu'il luy pleust à

tout le moins luy donner quelque drogue pour guarir ses playes. Tabarin, meu de pitié (*nam Patriæ dulcis succurrit imago*), luy donna une boëte de pommade, luy promettant que dans peu de temps il retourneroit en Enfer, veu qu'il y avoit fait si bien son prouffit; mais je crains que, s'il y retourne, il n'en revienne de sa vie.

LES AMOURS

DE

TABARIN ET D'ISABELLE

STANCES

TABARIN.

Quel est ce grief tourment qui vivement m'enflamme?
D'où vient que je me voy tout confit en langueur?
Me semble qu'un brazier brusle dedans mon ame,
Et qu'un couteau tranchant me traverse le cœur.

Moy, qui par longs travaux me suis rendu capable
A guerir tout à faict les corps blessez à mort,
Hélas! je recognois ma douleur implacable,
Et suis navré partout sans aucun reconfort.

Moy qu'on cognoist expert, qui sur tout me presume
A guerir dans un rien toute ardente cuisson,
Je suis dans un brazier qui me brusle et consume,
Et ne trouve en moy-mesme aucune guerison.

Ainsi moy, qui vivois en mon experience,
Communiquant mon art dont on se treuve bien,
Las! je meurs maintenant, comme en mon ignorance,
A la perte et regret de tous les gens de bien.

Mais encor, puis-je point voir de mon feu la source,
Et d'où peut proceder le mal que je reçoy,
Afin qu'en destournant la mort de ceste course,
Je profite à tous ceux qui font estat de moy?

Suis-je point dans l'accez de quelque fievre aigüe?
Ou bien aurois-je point avalé du poison?
Ay-je prins l'arsenic ou la froide cigüe?
Non : et quand ce seroit, j'en sçay la guerison.

Suis-je point affligé de quelque hydropisie?
Ou plustost ay-je point, privé de ce beau jour
Qui m'esclairoit les yeux, pris quelque frenesie?
Ouy, et plus, car je suis atteint du mal d'amour.

D'amour? ouy, c'est l'amour qui m'afflige et martelle,
Qui me fait soupirer en mes tristes ennuis;
C'est luy qui me causa ceste playe mortelle
Et qui fait que les jours ne me sont que des nuicts.

C'est le cruel Amour qui me tient et maistrise,
C'est luy qui me tourmente et qui me fait mourir,
C'est luy qui me blessa, et lequel me mesprise,
Alors que je le pry' me vouloir secourir.

C'est luy qui m'attira ceste flamme cruelle
En formant dans mon cœur mille horribles tourmens,
Dès le jour que je vy ma mignonne Isabelle,
Isabelle, l'objet de mes contentemens;

Isabelle, la fleur de toutes les plus belles,
Qui porte dans ses yeux mille brillans flambeaux,
Qui surpasse en blancheur les blanches colombelles,
Et surmonte en douceur la douceur des agneaux;

Isabelle, qui est toute ma douce amie,
Mes soulas, mes plaisirs, ma joye et mon support,
Tout l'appuy et soutien de ma mourante vie,
Et tout l'alegement de ma vivante mort;

Isabelle, qui est toute mon esperance,
Celle qui m'ostera de mon mal soucieux,
D'où je n'attens sinon une douce influance,
Et toute guerison par l'esclat de ses yeux.

Face ce que voudra Amour avec sa fleche !
Je ne vise sinon à ma chere beauté,
A qui, si je pouvois faire un jour quelque breche,
Je me rirois de luy et de sa cruauté.

Allons doncques la voir, et attanter fortune,
Je trouveray bien maintenant de loisir.
Possible qu'à la fin ma priere importune
La pourroit rendre souple à mon bruslant desir.

Sus, sus, que je m'appreste à ma mode bragarde,
Car de n'estre bien lest, c'est faire à paysan :
Je ne suis point de ceux ; quiconque me regarde
Sçait fort bien que je tiens de l'air de courtisan.

Ore me voilà bien, et en bel equipage,
Il ne me faut rien plus que mon petit manteau :
Ça, j'yrai bien tout seul, je ne veux point de page ;
Mais à propos, comment mettray-je mon chapeau?

Sera-ce à la façon large, estroite ou pointue,
Ou plate par dessus, ainsi qu'auparavant
On les portoit? Mais non, en laissant ceste cue,
Je recoquilleray le reste par devant.

Or, avant que de voir ma mignarde Isabelle,
Je me veux contempler en ce joly miroir,
Afin d'estre asseuré si j'ay la mine belle,
Ou si je suis du tout indigne de la voir.

Sans doute elle fera de moy un grand estime :
Me voilà trop gentil, ô que je suis heureux !
Si je me regardois davantage, j'estime
Qu'enfin je deviendrois de moy-mesme amoureux.

Sus, allons vaincre Amour, et luy ravir ses armes;
Allons ensevelir ses flambeaux et ses traits;
Surmontons, si ce peut, d'Isabelle les charmes,
Ou mourons sous le joug de ses divins attraits.

O heureuse rencontre ! elle est toute seulette,
Dorlotant ses cheveux et admirant son sein;
Entrons donc librement dans sa belle chambrette :
Courage ! je viendray possible à mon dessein.

— Bon jour, mon petit cœur, mon soleil de ma vie,
Mes delices, mon bien, mes plaisirs, mon bonheur,
Ma joye, mes esbats, ma petite jolie,
Remplie de beauté et de toute douceur.

Bon jour, mon petit tout, ma mignarde nimphete,
Mon petit passereau, mon petit agnelet,
Mon appuy, mon support, ma divine et parfaite,
Ma petite linote et mon petit poulet.

Bon jour, mon reconfort ; bon jour, ma douce dame,
Que la nature fit pour te faire admirer;
Je viens, du sang bouillant et d'un cœur plein de flamme,
Tes divines beautez humblement admirer.

ISABELLE.

A quoy sert, Tabarin ? Quoy que tu die et face,
C'est en perdant le temps, ce n'est que vainement.

TABARIN.

Vainement ? Nullement, puisque ta belle face
Seule me peut combler de tout contentement.

Je ne viens pas en vain, si ton œil qui me domte
Me cause en le voyant ce bien et ce soulas.

ISABELLE.

Ouy, mais quoy ? tu voudrois, au bout de tout ce conte,
Faire quelqu'autre chose où je n'aspire pas.

TABARIN.

Ma belle, je ne suis d'une ame si frivole
Que de faire avec toy rien qui ne soit bien fait;
D'autre part, tu sais bien que tousjours la parole
Doit estre accompagnée de quelque bon effect.

Je ne veux point pourtant (ainsi l'amour m'incite)
Faire chose qui soit contraire à ta bonté,
Ou qui soit repugnante à ton sacré merite,
Et qui ne soit sinon suyvant ta volonté.

S'il te plaist neantmoins que je baise et je touche
Ceste joue et ce sein si beau à mon loisir,
Tu me verras cueillir mille fleurs de ma bouche,
Et me verray saisi d'un extresme plaisir.

ISABELLE.

Tout beau ! arrestez-vous, ne touchez mon visage;
Vrayment j'en suis d'advis, vous estes tout friant.
Il me semble à vous ouyr que vous faites le sage :
Vous voudriez neantmoins y venir en riant.

TABARIN.

Belle et rare beauté, si tant je t'importune,
Cela ne vient sinon de mon affection,
Et mon affection, qui te semble importune,
Procede seulement de ta perfection.

Ore, puisque tu vois en ma face blemie
Mon cœur pour ton amour vivement s'enflammer,
Me semble que tu dois, Isabelle, ma mie,
D'un reciproque amour pareillement m'aimer.

Ayme-moy, je te pry, car mon amour extresme
Me cause tous les jours quelque tourment nouveau.

ISABELLE.

Je ne veux point aimer, ni ne veux que l'on m'aime,
Car l'amour ne fait rien que troubler le cerveau.

TABARIN.

Que troubler le cerveau ? Tant s'en faut, chere amie !
C'est l'amour qui corrige et redresse nos sens,
C'est luy qui de son feu nostre sang purifie,
Esgayant nos esprits lorsqu'ils sont languissans.

ISABELLE.

Bon! mais n'est-il pas vray que ceux qu'amour surmonte
Ne font pour tout qu'errer en leur allusion?
Et si je dis cela, c'est sans aucun mesconte,
Puisque l'amour est né de la confusion.

TABARIN.

Ma maistresse, il est vray qu'amour print origine
Du chaos, dès long temps tout cela nous sçavons;
Mais il ne s'ensuit pas que sa flamme divine,
Nous ayant eschauffez, nous rende des brouillons.

Car, si cela estoit, maint et maint homme illustre,
Aymant, ne fussent point si parfaicts devenus;
Ils n'eussent point acquis, en vivant tant de lustre
Et mourant delaissé leur renom si fameux.

Car les uns, desirant parvenir à la gloire,
Ont acquis en aymant leur generosité;
Les autres ont gravé au temple de memoire
Leur nom et leur renom pour toute eternité.

Ainsi ce grand Hercule, bruslant pour sa maistresse,
Cherche dans les travaux un immortel renom;
Il combat sans repos jusques que sa prouesse
Le fait estre immortel en despit de Junon.

Et mille autres qu'on voit, qui, remplis de vaillance,
S'exposent librement tous les jours au trespas;
Et toutesfois regis d'une vraye prudence,
Que si n'estoit l'amour ils ne le feroient pas.

Vouloir dire qu'amour nous trouble la cervelle,
Cela repugne trop à sa grand' probité;
Isabelle, croy-moy, cette bourde nouvelle
Ne sçauroit contenir aucune verité.

Car, si cela estoit, on verroit le langage
A l'homme plain d'amour se gaster ou troubler;
Cela n'arrive point, et, qui est davantage,
En estant amoureux on apprend à parler.

Tesmoins ces courtisans, mignons, lestes et graves,
Que l'on voist tout le jour à l'eschole d'amour :
C'est l'amour qui les rend si gallans et si braves,
Et s'ils sçavent parler, l'ont appris à la cour.

Tesmoin nostre Ronsard, qu'un tel amour transporte,
Qui s'approche en parlant de la perfection;
Que si ses vers d'amour sont faits de telle sorte,
Cela ne vient sinon de son affection.

Et, sans aller plus loing, tu vois bien l'elegance
Dont j'use en te disant ma peine et mon tourment;
N'ay-je pas en parlant une douce eloquence,
Moy qui auparavant parlois si rudement?

L'amour print du chaos, dis-tu, son origine;
Qu'est-ce pour tout cela? je m'en mocque et m'en ry;
Les roses et boutons croissent bien sur l'espine,
Et les plus belles fleurs sur le fumier pourry.

Faire l'amour brouillon, c'est luy faire une injure.
Plustost il nous instruit et nous contraint au bien;
Ayme-moy seulement, ma belle, et je te jure
Et te promets qu'enfin tu t'en trouveras bien.

ISABELLE.

Me prier de t'aymer, c'est me rompre la teste;
Tu resves en disant ceste parole-là.

TABARIN.

Ma belle, seulement ta volonté soit faicte,
Je ne crois pas resver en te disant cela.

ISABELLE.

Ma volonté n'est point de mettre en fantaisie
Cet amour qui pour fin n'a rien qu'un deshonneur.

TABARIN.

Belle, quand tu serois de cet amour saisie,
Cela n'offenseroit nullement ton honneur.

ISABELLE.

Avant qu'à cet amour je me veuille resoudre,
Allechée du miel de tes mots ambigüs,
Que le haut ciel plustost me convertisse en poudre
Par le coup ravissant de ses foudres aigüs !

TABARIN.

Isabelle, il faut donc que pour toy je trespasse,
Puisque tu rends mon mal du tout desesperé?

ISABELLE.

Tabarin, que veux-tu qu'en tout cela je fasse?
Si tu meurs, tu seras comme un autre enterré.

TABARIN.

Mais ne serois-tu pas quelque peu mescontente,
Si mourant je quittois ce monde terrien?

ISABELLE.

Certes, je n'en serois ny triste, ny contente,
Car ta vie et ta mort ne me touchent de rien.

TABARIN.

Voy! mais, si tu mourois, qui est bien au contraire,
Moy, je m'en irois tost de ce terrestre lieu.

ISABELLE.

Si je meurs, que veux-tu? je n'y saurois que faire!
Je mourray, et tout autre, alors qu'il plaira Dieu.

TABARIN.

Ainsi donc tu repars tout ce que je puis dire,
Tu te mocques de moy. J'ay donc beau t'attaquer.

ISABELLE.

A ce que je te dy, il n'y a point de rire,
Car jamais je ne sceus me rire ny mocquer.

TABARIN.

N'est-ce pas se mocquer de voir mon ame atteinte
D'un tourment qui me fait et languir et mourir;
Mespriser neantmoins ma priere et ma plainte,
Alors que je te pry de me vouloir guerir?

ISABELLE.

Si tu as quelque mal qui ton corps sape et mine,
Va voir le cyrurgien, si tu veux, Tabarin;
Ou bien toy-mesme fais pour toy la medecine,
Puisqu'aux autres tu es un si bon medecin.

TABARIN.

Je ne seray jamais du mal qui me possede
Delivré, ny seray point hors de ma prison,
Ma belle, si ce n'est seulement par ton ayde,
Et nul ne peut que toy me donner guerison.

Mal contre qui ne puis jà plus faire defense,
Qui finit mes respits et termine mes pas.

ISABELLE.

Je le ferois fort bien, si c'estoit sans offense;
Mais d'offenser mon Dieu, je ne le feray pas.

TABARIN.

Comment! trouves-tu bien de l'offense, m'amie,
Où tu peux exercer un acte de bonté?
Car, las! en ce faisant, tu sauverois ma vie,
Et ferois par ainsi une grand' charité.

ISABELLE.

Voyre! il feroit beau voir d'entendre la replique
Du monde, qui ne fait apres que discourir.
Quel honneur me seroit si, venant hydropique,
Il me falloit apres au drapeau recourir!

TABARIN.

O si cela estoit, quel acte memorable!
Hé! combien tu aurois, ma belle, merité!
Tu serois d'un chascun pour cet effect louable,
Et serois un miracle à la posterité.

Car comme ceux qui ont recognu ma science
Louent et prisent fort la mere qui me fit,
D'autant qu'ils sçavent bien que mon experience
Leur porte et apporte grandement du profit,

Vous, ayant accompli une action si belle,
Chascun s'esclameroit, un soir ou un matin :
Resjouissons-nous tous, ô la belle nouvelle!
Isabelle a produit un petit Tabarin...

Un petit Tabarin qui seroit ton delice,
Ton heur, ton cœur, ton bien, et tout esbatement,
Lequel t'honoreroit, te rendroit du service,
Et combleroit tes jours de tout contentement.

Ce seroit ton mignon et ton petit folastre,
Ton petit poupelet et ton petit dondon;
Tu ne ferois jamais qu'avecque luy t'esbattre,
Comme fait Cytherine avec son Cupidon.

Tu mettrois en lumiere un merveilleux ouvrage
Que nous deux bastirions tout à nostre loisir,
Et en le bastissant, qui est bien davantage,
Nous nous verrions comblez d'un extresme plaisir.

ISABELLE.

Fy, fy de ce plaisir que je fuy et deteste!
Fy de tous ces berceaux, ces maillots et fatras!
J'abhorre ces onguens ainsi comme la peste;
Et ces petits enfans, ce n'est qu'un embarras.

TABARIN.

Voyre! Tu es donc bien dedaigneuse et farouche!
Je vois bien, tu me veux mettre dans le tombeau.
Avant que cela soit, permets-moy que je touche
De ma bouche ce sein qui me semble si beau.

ISABELLE.

Tout beau! je n'entends point toutes ces railleries.

TABARIN.

En vain donc je me suis pour t'aymer tant peiné.

ISABELLE.

Je ne prends point plaisir à ces badineries:
Et ne me venez plus mettre icy vostre né.

TABARIN.

Dy-moy donc de quoy sert ceste si belle face?
Ceste gorge de nege et ces astres jumeaux
Qui chauffent de leur feu ceste luysante glace,
Et se servent ceans comme de deux flambeaux?

A quoy te peut servir ceste grace gentille,
Ce front blanc comme laict et ce souci divin,
Et ces crespez cheveux que tant tu entortille,
Si ce n'est pour lier ton pauvre Tabarin?

A quoy servent, dy-moy, ces deux boules d'albatre
Que tu fais, quand tu veux, dextrement relever,
Si ce n'est pour mon corps cruellement abbattre,
Ou pour troubler mes sens et me faire resver?

A quoy sert ceste joue et les lys et les roses
Que le ciel te voulut, pour t'embellir, donner,
Et tant de raretez qui dans toy sont encloses
Cent fois plus qu'on n'en peut au monde imaginer?

Pour qui est ce beau corps, ceste blanche charnure,
Ces bras blancs et poupeux, ceste douillette main,
Si ce n'est pour servir aux tigres de pasture,
Ou à quelque lyon cruel et inhumain?

Isabelle, croy-moy, alors que la vieillesse
Aura terni ce teint par un grand nombre d'ans,
Tu voudrois, mais trop tard, en ta tendre jeunesse,
Avoir cueilly les fleurs et roses du printemps.

Si mon cœur trop constant de plus en plus s'enflamme,
Et si pour trop t'aymer tousjours suis en emoy,
Pourquoi desdaignes-tu une si saincte flamme,
Et d'où vient que tu fais si peu d'estat de moy?

Que si pour tesmoigner une amitié loyale,
Vraye et parfaite, il faut la liberalité,
Las ! la mienne n'est pas seulement liberale,
Mais elle a pour t'aymer la prodigalité.

Ouy, car je suis prodigue en mes cris et alarmes,
Prodigue en mon ardeur et en mon amitié,
Prodigue en mes souspirs et prodigue en mes larmes ;
Et si pour tout cela tu n'as point de pitié,

Si tu ne recognois l'amour en la parole,
Reçois donc de ma main ce brillant diamant.

ISABELLE.

Je vous en remerci, je ne suis point si fole;
Je vous pry, Tabarin, gardez-le seulement.

TABARIN.

Me refuser cela, c'est une pauvre affaire;
Tu t'en repentiras un jour, je le vois bien.

ISABELLE.

L'on ne se repend point, Tabarin, de bien faire,
Et qui fait bien tousjours ne treuve que le bien.

TABARIN.

Je n'ay donc point d'espoir au mal que je supporte,
Et mon secours s'en va tousjours plus reculant;
Ha, rage! si n'estoit l'honneur que je te porte,
J'userois à present d'un effort violent.

ISABELLE.

Qu'est-ce à dire cela, avec vostre colere,
Vous voudriez, dites-vous, possible, me forcer?
L'on vous garderoit bien de cela, mon compere,
Si vous estiez si fou seulement d'y penser.

Or, sortez de ceans, autrement je vous jure
Que je m'escrieray aux voisins d'icy pres.

TABARIN.

Ma belle, je m'en vay; au moins je te conjure
A te ressouvenir du tort que tu me fais.

Ingrate sans pitié, cruelle et inhumaine,
Que quelque ourse ou lyonne enfanta dans les bois,
Le ciel ne t'a point fait, c'est chose tres certaine,
Sinon pour bourreller les hommes que tu vois.

ISABELLE.

Tabarin, je ne suis ny ourse ny lyonne,
Ne me viens point jetter ces mots injurieux.

TABARIN.

Non, certes, mais tu es plus cruelle et felonne
Qu'un lyon enragé ou qu'un ours furieux.

Belle, puisque tu veux m'affliger de la sorte,
Et que tu n'as qu'ennuy en voyant ton amant,
Il faut que, sans tarder, de ta chambre je sorte,
Pour ne te point donner ce mescontentement.

Voyez doncques, ô cieux! l'horrible precipice
Où pour elle je suis desjà precipité!
Helas! souvenez-vous de mon constant service,
Tout remply de ferveur et de fidelité.

Souvenez-vous au moins du brasier qui me gene,
Puisque vous ne m'avez en rien favorisé;
Aussi n'oubliez pas le fier dedain, la haine,
Et le mespris duquel elle m'a mesprisé.

Adieu donc, Isabelle! adieu, mon ennemie!
Adieu, petit venin, mon petit cœur felon!
Adieu, petit fleau, ma petite furie!

ISABELLE.

Adieu, mon petit fou! adieu, mon pantalon!

TABARIN.

Ainsi tout m'est contraire au malheur qui me presse,
Je suis avec amour en grand' derision;
Et, si j'ay mon recours en ma dure maistresse,
Je me voy rebroué en ma confusion.

Mais qui eust jamais dit que ce cœur plein de glace
Peut contenir en soy une telle rigueur?

Helas! croiroit-on bien que ceste belle face
Eust un cœur si remply de rage et de fureur?

Me rejetter ainsi, qui en mon innocence
Pour elle des long-temps je souffre tant de maux!
O cruauté! voylà la belle recompense
Que d'elle je reçoy apres mes longs travaux!

Si le ciel ne me veut oster de mon martire,
Si ma belle me fuit lorsque je la poursuis,
Et si l'amour me tue alors que je soupire,
Qui me secourera au tourment où je suis?

Qui me secondera en ma bruslante rage?
Où doy-je recourir? las! que doy-je esperer?
Patience, il me faut attendre davantage,
Possible que le temps pourra tout moderer.

LES

JUSTES PLAINTES

DU SIEUR TABARIN

SUR LES TROUBLES ET DIVISIONS DE CE TEMPS

Il y va de mon honneur, messieurs, de souffrir qu'à la face de ma banque et devant mes yeux tant de tours de passe-passe se jouent tous les jours, à la grande honte de ceux qui les font, au grand dommage de ceux à qui ils les font, au grand scandale de ceux qui en ont la cognoissance, et à mon grand prejudice, ce qui plus me greve. Je ne l'endureray jamais resoluement; je couppe-ray chemin à tous les desordres, ou il m'en coustera cent fois la vie. J'y despendray mon celebre chappeau, j'y mangeray mon manteau venerable, tous deux d'un estimable prix : l'un pour avoir une infinité de formes, et l'autre pour n'en avoir du tout point; j'y lairray mes brayes, ou bien j'en auray ma raison.

Comment, morbieu! estes-vous bien si effrontez, messieurs les chevaliers à la courte espée, messieurs les coup-peurs de bources, en bon françois, que de venir, à la face de mon theatre, trancher du gros (ou bien du menu, selon qu'il se rencontre), et, sous pretexte de venir apprendre quelque bon traict à mon eschole, osez-vous bien, faisant semblant d'estre ennuyez de mon trop long discours, coupper court et gaigner au pied? Asseurez-

vous qu'il n'en ira pas ainsi. Je ne souffriray pas ceste honte. Et puis c'est bien pour faire mes affaires, ma foy. Je me seray alambiqué le cerveau, alteré le poux, desciché le gosier et eschauffé les reins, moy et mon compaignon, une heure durant, pour vous resjouyr, et pour tirer par occasion insensiblement le demy teston de la bource à quelque servante de bonne maison qui voudra avoir de la pomade pour en polir son front aux bonnes festes; et, pendant que cette pauvre diablesse enragera de rire, arrivera quelqu'un de ces messieurs à la main legere et qui vont volontiers chercher en la bource d'autruy ce qu'ils n'ont jamais mis dans la leur. Et adieu mon argent! au lieu que je pensois avoir du profit de mon labeur, madame la peteuse de servante, apres avoir fait ses imprecations contre les couppeurs de bource, commencera à s'en prendre à moy, qui n'en peut mais, me chantant des injures en triple et voire quadruple. Que si quelqu'un luy veut dire : « Et pourquoy vous en prenez-vous au pauvre Tabarin? Il tasche à vous donner du plaisir, et vous le payez de calomnies. — Ouy vrayment, dira-elle, c'est un bel homme; je me serois bien passée de son plaisir. Beau plaisir! j'ay pris autant de goust à l'entendre comme à escouter Pierre Dupuy mamen. C'est un homme bien chanceux, je voudrois qu'il fust pendu! Il est cause que j'ay perdu ma bource. Je ne sçay comme il se trouve tant de si grands fous dans Paris pour aller escouter ce beau Tabarin. Si c'estoit à moy à faire, ces races n'entreroient jamais en France. Ils ne font qu'abuser le monde. J'estois bien folle de vouloir acheter de sa pomade. Belle pomade! c'est belle voirie, ce n'est rien qui vaille. Ce sont tous charlatans. Pour moy, je ne sçaurois croire qu'il ne sçache bien qui a prins ma bource. Dieu me soit en ayde! si je le sçavois, je pense que je l'accommoderois comme il faut! je mourrois plustost que je n'alay luy dire pis que pendre, quand il m'en devroit couster mon

demy-sein [1]. Je ne le quitterois jamais que je ne le visse à Monfaucon. »

Voilà comme on me traitte : n'ay-je pas occasion de me plaindre ? Ce n'est pas seulement des couppeurs de bource et des servantes que je suis tourmenté : ces marchands qui vendent ce qu'ils n'ont jamais achepté (j'entens messieurs les macquereaux) m'en vendent aussi. Tel de mes escoutans sera prest à tirer un teston de la poche, pour me le jeter dans un gan, afin d'avoir de ma marchandise, qui apres changera de resolution tout soudain. Monsieur le macquereau, qui sera toujours aux aguets, remarquera ceste chasse, et, tirant cet homme par le manteau, lui dira à l'oreille : « Monsieur, si vous desirez aller voir une damoiselle jeune et belle à merveille, il ne tiendra qu'à vous; personne n'y a touché, vous ne devez rien craindre. » Ses parolles sans doute seront capables de luy faire rentrer le teston dans la bource et sortir la brayette hors des brayes, et de le faire courir pour voir la pucelle plus viste que le pas, ne se souvenant non plus de Tabarin que s'il ne l'avoit jamais veu. Il n'en faut qu'une douzaine de tels pour me faire perdre tous mes chalans.

Mais je crains encore plus que toutes ces pertes les reproches qu'on me fait tous les jours : on dit ouvertement que je suis cause de la perte de plus de quatre mil cinq cens pucelages qui ont esté crochetez en plein jour dans la presse pendant que j'estalois ma marchandise. « Ceste meschante Catin (disoit encore hier une bonne vieille sous ses hales à sa voisine) nous ayant deshonorez, ma commere, jamais je ne fus si estonnée que quand on me dit qu'elle estoit empeschée. Je ne sçay, pour moy, comment cela s'est peu faire, car ma fille ne hante que gens de biens, elle ne va nulle part. Je puis jurer que, depuis un an, elle n'est jamais allée à la ville sans moy,

[1] Équivoque qui porte sur le mot demi-ceint, — ceinture d'argent des femmes du peuple.

que deux ou trois fois à Tabarin. — Et le diable soit fait le Tabarin ! (dit sa voisine) vrayment, je ne m'en estonne pas si elle a fait le coup. Il y a tousjours, quand il joue, tant de meschans garnimens et tant de ces vilaines macquerelles, qu'il n'est pas possible qu'une pauvre fille puisse eschapper de leurs mains. Dernierement, passant par là, j'en vis deux, que Dieu me en soit ayde ! je pense qu'ils faisoient la vilanie. Pour moy, je n'ay jamais rien pensé de bon de ce tabarinage. »

Si ces deux femmes m'eussent apperceu les escouter, je pense que, Dieu mercy, je ne m'en fusse pas volontiers retourné tambour batant et enseigne desployée, mais bien le baston blanc à la main pour me soustenir. Enfin on ne sçauroit faire croire à la pluspart des femmes de Paris que Tabarin ne soit cause de tout leur mesaise : elles crient toutes contre moy.

— « Mon mari ne bouge de ce Tabarin, dira l'une; je suis tout le jour sans le voir apres ceste belle farce : c'est qu'il faut aller jouer avec d'autres desbauchez comme luy; apres avoir joué, il faut aller à la taverne, et de là au bordel. C'est le grand chemin, voilà la belle vie qu'ils font. Encor s'il ne couchoit pas hors de la maison, je prendrois patience; mais passer une, deux, trois nuicts, sans le voir, qui ne la perdroit? Cela me feroit endever.

— Hé! que vous estes bien heureuse! dira une autre; ce n'est rien au prix de ce que j'endure : j'ay affaire à un homme qui est capable de faire enrager la plus patiente femme de Paris. Et tout le mal vient de ce beau chien de Tabarin : quand il en revient (ce n'est pas sans boire, comme vous pouvez penser), c'est de tempester, de crier et de frapper sur moy tant qu'il peut; j'en ay le pauvre dos tout meurtry. Dieu le sçait comme il me traitte! les galeriens n'ont pas tant de mal que moy; j'ay plus de mal qu'un pauvre chien.

— Ce n'est que depuis que ce bel homme est arrivé (dira quelque sçavante) qu'on a esté contrainct de donner

des arrests contre les filles desbauchées. — Et d'où pensez-vous, dira quelque autre, qu'estoit venue la maladie de l'année passée, que de ce beau boufon? On s'eschaufoit tellement à ceste place Dauphine, que l'air en estoit tout corrompu. Et cela a esté cause que le roy a tant demeuré hors de Paris, et qu'avons eu tant de pauvretez. Messieurs les medecins, chirurgiens et farmatiens n'ont garde de l'avoir oublié. » Ils feront parler pour eux quelque politique qui dira : « D'où pensez-vous qu'est venue la guerre, que de Tabarin? Il n'est rien qui dispose plus promptement et plus efficacement les cornes des François à la guerre que la pauvreté et disette d'argent : et qui est-ce qui nous a trestous desnuez d'argent, que Tabarin, qui s'est fait riche, depuis qu'il est arrivé, de plus de quatorze milions? Il n'est pas si petit qui n'ait voulu de ses drogues; les grands n'ont pas espargné les mile pistoles pour avoir de ses medicamens à guerir des gouttes, veroles et autres maux semblables (vous voyez comment ce riche gouteux qui mourut il y a quelque temps s'en est trouvé pourtant). Les dames de la cour ont veu les fons de leurs bources, ayant voulu mettre le nez aux plus profonds secrets de Tabarin pour le fard. Il leur a fait accroire que ses drogues faisoient plus d'effet que tous les fards du monde, et que ce n'estoit point fard. Les predicateurs ont beau crier, cet enchanteur a sçeu si bien les prescher, qu'elles se fardent plus que jamais. Voilà encore une nouvelle obligation que la ville de Paris aura au sieur Tabarin. Bref, nous pouvons dire avec verité (continuera-il) que Tabarin a despourveu la France d'argent, et principalement la ville de Paris; qu'il a peuplé ceste ville de bons macquereaux. Las ! la pluspart, n'ayant que la theorie seulement, se sont pratiquez et stilez à la faveur de ses assemblées. Nous pouvons dire qu'il a pourveu de couppeurs de bources qui y ont encore fait leur apprentissage; qu'il a, par ses medicamens, remply les hospitaux de malades et les cimetieres de

morts, qu'il a fourny les bordels de garces, les boutiques des chirurgiens de verolez, le Four-l'Evesque et le Chastelet de prisonniers, la Greve de pendus qui n'ont pas sceu assez subtilement dependre des bources; qu'il a remply les cabarets d'ivrongnes, le ventre d'un milion de servantes, non pas de lavemens ny de clisteres, mais de petits embrions; qu'il a souvent remply les maisons des plaintes et des souspirs que rendoient les pauvres femmes affligées, se voyant chargées de coups de baston à double carrillon par leurs maris venans du tabarinage yvres et sous comme des Templiers. En un mot, nous pouvons asseurer qu'il n'y a point de mal en la cité que Tabarin n'en soit l'autheur et la cause principale. »

Que diray-je, messieurs les lecteurs, contre tant de calomnies? Il faut que je confesse que je m'estonne, me voyant attaqué si vivement et de toutes parts. Il faut que je me contente pour àsture d'avoir monstré que j'ay juste sujet de me colerer. Il y auroit de quoy faire un livre entier si je voulois me plaindre à proportion du tort qu'on m'a fait en toutes façons et si je voulois me bien justifier de tant de calomnies. Si faudra-il pourtant que je le fasse, mais ce sera pour une autre fois. Ne me condamnez pas cependant sans m'avoir ouy et sans avoir veu mon apologie, laquelle je travailleray pendant que vous vous donnerez au cœur joye et vous esgayerez à voir les invectives du pauvre Tabarin.

C'est avec les femmes qu'il faudra principalement que j'en aye. Je leur feray cognoistre qu'elles s'emportent trop à la curiosité de mettre le nez par tout, et leur feray voir un certain endroit où elles ne l'oseroient avoir mis, je m'en asseure. Dieu veuille que je puisse sortir de leurs mains à mon honneur! Croyez-moy que c'est un grand mal que d'y estre tombé; et, puisque ce malheur m'est arrivé, je pense qu'on pourroit à bon droit dire du deplorable Tabarin : *Optimum fuisset homini non nasci, aut quam celerrime aboleri.*

LES

RUSES ET FINESSES

DESCOUVERTES

SUR LES CHAMBRIERES DE CE TEMPS

COMPOSÉES

PAR TABARIN

GUILLEMETTE.

Quoy doncques? faut-il que tousjours
Sans plaisir s'escoulent mes jours
Soubs le joug d'un fascheux servage?
Jà trente ans limitent mon âge
Sans avoir gousté la liqueur
Dont ce petit archer vainqueur
Charme des filles la tristesse.

YSABEAU.

Encor n'est-il qu'estre maistresse;
On faict, on dit tout ce qu'on veut.
Mon maistre est fasché qu'il ne peut
Rendre ma maistresse polie.
Si j'estois comme elle jolie,
J'aurois bien autant de beauté.
Elle n'use assez de privauté

Avec son mari à la couchette.
Mais ne voy-je pas Guillemette
Toute triste venir vers moy?
Quoy! ma sœur, quel fascheux esmoy
Te cause à present ce malaise?

GUILLEMETTE.

Ma maistresse m'est si mauvaise,
Tousjours ne cesse de crier;
Puis, si j'estois à Dieu prier,
Cette jalouse me pense estre
Pour avoir l'amitié de mon maistre.
Mais toy, que dis-tu, Ysabeau?

YSABEAU.

Tant que je sois dans le tombeau,
Je n'auray repos en mon âme.
Ma maistresse est bien douce dame;
Il est vray qu'elle veut un peu
Allenter l'ardeur de mon feu
Avec un homme de ma sorte;
Mais monsieur, Dieu l'enhorte,
C'est le plus insigne vilain :
Il nous veut enfermer le pain;
Il dit tousjours qu'on le desrobe,
Et, de peur que n'usions sa robe,
Il la veut luy seul descroter.
Si ma maistresse veut porter,
Afin de se rendre plus belle,
Quelque habit de mode nouvelle,
Alors ce jaloux furieux
Jure l'air, la terre et les cieux;
Il boult, il forcene, il faict rage,
Il frape, il assomme, il enrage :
Je ne croy point que Lucifer
Face tant de bruit dans l'enfer.

GUILLEMETTE.

Paix! paix! voici venir Saffrette,
Qui faict bien la fille secrette;
On ne la voit que sur le tard.
Elle n'a pas souvent le liard,
Tant elle a fascheuse maistresse;
C'est pour vivre en grande detresse.
A la voir marcher, on diroit
Que le cul on luy boucheroit
Aisement d'un grain de navette.
Mais la voicy. Bon jour; Saffrette;
Où allez-vous avec ce seau?

SAFFRETTE.

Je vay puiser quelque peu d'eau
Pour laver les mains de mon maistre.

GUILLEMETTE.

Enceinte vous me semblez estre,
Ou vous avez le ventre enflé;
Quelqu'un vous a-il point soufflé
Son chalumeau par le derriere?
Ne desguisez poinct la matiere.
Quoy! vous riez? ce jeu vous plaist.
Ha! je sçay bien ce qu'il en est :
Vostre maistre vous a baisée;
Mais il y a de la risée.
Je n'en voudrois avoir autant;
Et puis on ne gagne pas tant
En quatre années de service
Que je ferois, estant nourrice,
En une année seulement.

SAFFRETTE.

Je vous veux conter vrayement

Tout le motif de ma detresse :
Vous sçavez bien que ma maistresse
Est vieille, et qu'elle ne peut plus
Fournir à ce qui est de surplus.
Comme un jour elle fut sortie
De la maison, monsieur me prie
De luy permettre de toucher
Ce petit lieu qu'avons si cher;
Puis, m'ayant faict mille caresses,
Mille sermens, mille promesses,
Il me vouloit jecter par terre;
Mais je m'en courre grand erre
Tout droict à nostre cuysine,
Où j'ay trouvé Jean de l'Espine.

YSABEAU.

Tu fis fort bien et sagement.
Voicy venir Alyson promptement,
Ceste affectée menteresse;
C'est une faulce laronesse,
Il nous la convient arrester.
Où allez-vous ainsi porter
Ce lard que vous tenez, la belle?

ALYSON.

Tes males bosses, macquerelle!
Pourquoy me le demandes-tu?
On dit bien vray, que la vertu
Du vice est toujours condamnée.
Et vien çà, vieille hacquenée :
M'as-tu pas confessé cent fois
Qu'il n'estoit pas jusques au bois,
Beurre, pain, sel, sucre, chandelle,
Vinaigre, ver-jus et vaisselle,
Que tu ne prisses pour expres
Les faire vendre par apres?

YSABEAU.

Je ne fus jamais pour mon vice
Corrigée par la justice,
Comme tu fus dernierement.
Il est bien vray que seulement
Quand je vay à la boucherie,
Ou bien à la poissonnerie,
Querir du vin, ou au marché,
Je ne pense faire peché
Si par fois la mulle je ferre.

ALYSON.

Vous teniez ce jour-là bien serre,
Quand le serviteur de chez vous
Fut trouvé entre vos genous,
Dont apres demeurastes grosse.

YSABEAU.

Va, va, de cela je m'en gosse :
Voilà Saffrette qui l'est bien.
Mais toy, tu n'en vaux du tout rien :
Tu as servy à plus de mille
Des crocheteurs de cette ville.

LA SUBORNERESSE.

Qui a vos discours incitez?
Pourquoy toutes vos veritez
Reprochez-vous ainsi ensemble?
Moy qui, caduque et vieille, tremble,
Qui suis presque au bout de mes ans,
Et dont les genous tremblotans
Me peuvent soustenir à peine,
De vostre querelle incertaine
La cause je veux appaiser.
Autre fois un moite baiser,

Un soubris, une œillade douce,
Avec une brusque secousse
De quelque lascif amoureux,
Je trouvois aussi savoureux
Comme vous, petites sucrées,
Qui faictes tant les resserrées
Quand on veut ouvrir vos genoux;
Et si j'ay esté comme vous
Servante; et, lors que ma maistresse
Alloit le matin à la messe,
Au marché ou bien autre part,
Je prenois un morceau de lard;
Je ferrois comme vous la mulle,
Sans demander pardon ny bulle
Pour m'absoudre de ce peché;
Puis, quand le larcin est caché,
La faulte n'est si criminelle.
Appaisez donc vostre querelle;
Si vous avez bien faict jamais,
Faites encor mieux desormais.

AU CENSEUR TEMERAIRE.

Censeur, fronce-soucy, premierement qu'attaindre
Le style de ces vers de ta baveuse dent,
Sçache que nous suivons le peintre qui, prudent,
Rapporte ses couleurs aux subjects qu'il veut peindre.

LE

CARESME PRENANT

ET LES JOURS GRAS

DE TABARIN ET D'YSABELLE[1]

DISCOURS
REMPLY DE QUESTIONS, DEMANDES ET SUBTILITEZ
EXTRAORDINAIRES ET TABARINIQUES

ENSEMBLE UN PETIT COMPENDIUM
DE SES RENCONTRES, PLAISANTERIES ET FARCES ORDINAIRES, ASSAISONNÉES
ET FAÇONNÉES A LA SAUCE DE SES INVENTIONS.

*Le tout tiré et extraict du plus creux de la gibbeciere
de ses imaginations.*

Qui veut rire à double maschoire
Qu'il vienne lire ceste histoire.

Les jours gras ont esté de tout temps appellez Bachanalles, comme festes dediées à Bacchus, tuteur des ivrognes, et grandement renommez tant par les anciens que les modernes. Tabarin ne veut pas encourir le blasme d'estre le dernier à luy faire hommage : il est trop grand

[1] On rencontre dans cette pièce bon nombre de quolibets éparpillés dans les *Œuvres*. La dernière phrase renferme une allusion à la publication du *Recueil général*, — de laquelle on doit inférer que ce livre et le *Caresme prenant* sont dus à la même plume.

amy du bon pere Denys ; aussi l'a-il choisi entre tous les dieux pour estre gravé et emburiné au derriere de son image, qu'il a fait tailler depuis peu, afin de colorer avec plus de solemnitez ce Caresme-prenant. Ysabelle aussi de son costé n'y veut pas manger son pain de flair ; elle ayme mieux y apporter son escuelle, et y venir elle-mesme. Bien que sa marmite soit fendue, Tabarin sçait bien qu'elle ne se cassera jamais, car il a de la pomade qui est bonne pour les crevasses.

Le premier service que Tabarin met sur table, c'est *Bene vivere et lætari ;* pour moy, je croy qu'il n'y a rien meilleur au monde, car un flaccon a meilleure mine qu'une bouteille vuide. Il a tiré sans doute ceste devise du Ve chapitre *De natura bibentium,* livre assez fameux, où l'on boit tout plein d'antiquitez touchant l'origine des nez rouges et les premiers fondateurs de l'université de la fripponerie. Ce docteur si excellent n'eust sceu mieux rencontrer, car *bene vivere* vaut autant à dire en gascon que *bene bibere ;* aussi dit-on tousjours d'un Gascon qui sçait oster l'humidité des pots qu'il sçait gasconner une bouteille [1].

Le second mets dont il veut honorer les assistans est de son baume, qui est bon pour toutes sortes de blessures. *Verbi gratia,* si un homme pour l'experimenter se coupoit la teste, en ce cas-là les chappeliers ne gaigneroient plus rien apres luy ; encor moins si l'on se coupoit un bras, il n'y auroit pas de plus empesché que monsieur le cul : il luy faudroit faire provision d'un valet de chambre pour luy torcher sa bouche. Outre plus, pour le mal des reins : Tabarin asseure qu'en se frottant de son medicament, si on a mal à Reims et qu'on aille à Chalons, qu'infailliblement on n'aura plus mal à Reims [2], et que quand on est guary, qu'on se peut asseurer qu'on

[1] Voir *Préambule* II, p. 140-141.
[2] *Recueil général,* première partie, question LI, p. 74.

n'a plus de mal. Oultre plus, si on se plaint du mal de teste, qu'il ne faut qu'aller engraisser l'eschelle du Temple[1]; le mesme en est de la religion de maistre Thomas, qu'il faudra frotter si on se sent infirme de la poitrine.

Pour le troisiesme service, Tabarin presente une boete de pomade, et dit qu'il n'y a rien de plus souverain pour les jours gras, principalement si les choux sont gelez. Outre plus, si par quelque ravine d'eau, ou manquement de soustien, une maison venoit à se crevasser, il ne faut que prendre quatre ou cinq cens boetes de sa pomade, et la graisser du haut jusques au bas; il n'y a rien de meilleur pour les fentes[2], bien que le dernier jour une servante du quartier de la place Maubert y fut trompée, car elle y alloit à la bonne foy : je crois qu'elle y eust bien employé toute la boutique pour rejoindre sa crevasse. Tabarin, ne pouvant autrement la reguarir, luy donne une invention, sçavoir est, de s'y faire attacher des boutons et des boutonnieres, afin de le tenir ouvert et estroit à sa volonté. Tout est de Caresme-prenant ; peut-estre que je parle trop gras pour quelques-uns.

Ce conseil fut suivy et approuvé ; pour des boutons, elle en avoit desjà plus de deux douzaines qui ne luy avoient rien cousté. Depuis, la mode est venue à plusieurs servantes de se recoudre leur pucellage, principalement quand la babolle est abbattue, l'entrefesson ridé, le guillevart eslargi, le ponnant debiffé, le halleron desmy, l'ariere-fosse ouverte, le guilboquet fendu, le lippion recoquillé, la dame du milieu retirée, les toutons desvoiez, le lipendis pelé, les barres froissées, l'enchenart retourné et le barbidaut tout escorché[3]; c'est un augure tres-grand

[1] *Recueil général*, première partie, question LI, p. 74.
[2] *Idem.*
[3] Énumération empruntée, comme l'indique M. G. Aventin, à la facétie intitulée : *Le rapport fait des pucellages estropiez de la plus part des chambrieres de Paris... ensemble les noms des ustencilles trouvées dans leurs bas guichets*. Paris, 1617, in-8.

et un signe tres-evident que leur pucellage s'est laissé derriere. Mais escoutons un peu Tabarin, il me semble qu'il entre en chaire.

PARADOXE DU SEIGNEUR TABARIN.

Les asnes sont les premiers musiciens du monde[1] (excepté monsieur le cul, car il joue des orgues et souffle tout ensemble). *Probo minorem :* pour estre bon musicien, il est requis d'avoir quatre choses, bonne veue, bonne ouye, bonne voix et bonne mesure : bonne veue, car il faut tousjours bien voir clair à manger sa soupe, aussi les aveugles, par un arrest de la Cour des Quinze-Vingts, ne sont pas tenus d'ouvrir les yeux ; bonne oreille, car tout le contentement de l'ouye despend de l'oreille ; bonne voix, car elle est l'organe des musiciens ; pour la mesure, chacun sçait bien que les musiciens la boivent toute pleine. Un asne a toutes les quatre choses en sa nature asinique. Il a bonne veue, car il ne luy faut pas de lunettes ; aussi-bien est-il camus, outre ce qu'il a les yeux aussi grands que deux saillieres. Bonnes oreilles : qui voudroit avoir de plus belles oreilles qu'un asne? Jamais Midas n'en eut de si longues ; il est assez evident qu'on ne luy a pas baillé de beguin quand il estoit petit[2]. Pour la mesure, il en a un bon pied : il est assez aisé de le voir au mois de may quand il court apres les femelles ; il bat la mesure avec proportion. Quant à la voix, son harmonie est si delicate, que, quand il entonne un air, vous verrez les monts et forests se resjouyr et chanter d'allegresse. C'est de sa voix qu'on a tiré l'invention des cinq voielles : ha, he, hi, ho, hu.

Les philosophes disent que la femme est de mesme matiere que les hommes ; ils se sont grandement abusez,

[1] Question XLVIII, *Recueil général*, première partie, p. 69.
[2] *Farces tabariniques*, p. 262.

car je trouve qu'elles sont de bois : sçavoir est, de buis, de tremble et de sapin. Elles ont la teste, comme partie superieure, faicte et composée de buis, dur comme tous les diables. Le cul et les fesses sont faictes de bois de tremble, bois assez cogneu ; aussi ne sont-ils jamais en seureté, ils tremblent sans cesse, principalement quand le marteau est sur l'enclume. Si le derriere est de tremble, le devant est faict de bois de sapin, tendre, delicat ; il ne faut pas beaucoup pousser pour le percer ; on n'y a que faire des villebrequins des menuisiers, ny des ferremens des serruriers : leur cadenat est bien-tost ouvert [1].

Puisque nous sommes aux jours gras, il n'y a pas de danger de parler grassement ; ceux qui ne voudront sentir ce discours, ils n'ont qu'à boucher leurs narines et mettre deux troux en un : une odeur chasse l'autre. Le cul est une des premieres parties du corps des plus honnestes et plus courtoises, comme celuy pour qui tous les membres travaillent, qui contribue ce qu'il a de meilleur pour enfumer les parterres de ses voisins ; aussi est-il venerable : il porte barbe comme les philosophes, et a cela de difference avec le nez qu'il est pelu par dehors, et vostre nez dedans [2]. Outre plus, la peinture est un art estimé divin, pour les raretez dont il est annobli et qui s'y rencontrent ; mais monsieur le cul a cela de particulier, qu'il est le premier peintre du monde : il crayonne des mieux, principalement quand par quelque colique merdique il a estallé sa foire et sa marchandise. Il vous broye une couleur dans le marbre de ses fesses avec industrie et facilité ; et, qui plus est, on n'a que faire de porter les tableaux au doreur : il sçait une invention nouvelle pour peindre en or et dorer sur la toille, nommement quand la chemise luy est appliquée [3].

[1] Question XXXIX, p. 60.
[2] Question LX, p. 83.
[3] Question XXVIII, p. 48.

PROCEZ DEVANT TABARIN.

Il y a procez intenté entre Guillot l'Esventé et Guillemain Blanfevre. L'un dit avoir cooperé en la structure au bastiment, pilotis, closture et emboucheure de Guillemette, niepce dudit Blanfevre, et que, par cette combination, sans aucun edict en faveur de l'un ou de l'autre, le ventre de ladicte Guillemette se seroit hidropisé et enflé, au grand deshonneur de sa race, qui ne fit jamais autre chose depuis les vieux tayons jusques aux descendans; cause pourquoy ledict l'Esventé desiroit avoir l'usufruict de ce profit de ceste enfleure, requerant sur ce les biens d'adjudication, se disant avoir plus travaillé que les autres, et qu'il vouloit retirer le profit de ses semences et arrousemens; que, s'il y avoit quelqu'un qui y dist avoir part, il se disoit le premier. Guillemain Blanfevre, tuteur et curateur de Guillemette, sa niepce, remonstre humblement que ce seroit une indiscretion tres-grande d'adjuger l'enfant audict l'Esventé, par ce que sa niepce y avoit grandement cooperé et contribué du sien; qu'outre plus, elle avoit faict davantage que plusieurs femmes qui seront mariées vingt ans sans avoir aucune lignée; qu'elle, bien que non mariée, avoit tasché à se guarantir de ce reproche; apportant de plus un edict donné en la Cour de macquerelage en faveur de sa mere, qui avoit jadis esté en mesme peine. Les lettres veues, ce procez destourné et mis à l'inquisition, apres un asseuré tesmoignage de part et d'autre, nonobstant l'interjection d'appel, Tabarin, par un arrest irrevocable, a prononcé ès mots:

ARREST DE TABARIN SUR LE PROCEZ INTENTÉ.

Nous, Tabarin, docteur regent en la Faculté de la place Dauphine, tenant nostre escolle ordinaire au de-

vant du cheval de bronze, apres avoir bien et deuement examiné le fait intervenu entre Guillemain Blanfevre et Guillot l'Esventé, sur le procez porté cy-dessus, avons, de pleine puissance et authorité absolue, condamné, et, par ces presentes, condamnons ledict l'Esventé à se desister de sa demande et ne plus importuner les defendeurs de ses portions et requestes. Oultre plus, voulons et ordonnons que ladicte Guillemette jouira de son benefice, enjoignant à tous de ne la troubler ny donner empeschement quelconque à la nourriture et eslevement de son fruict, fondez principalement sur un arrest du 19 mai 1556, donné en la Cour des vachers, où il est porté amplement qu'une vache qu'on meine au taureau, en payant son salaire, ne doit point donner au maistre dudict taureau l'usufruict de sa besongne, ains doit demeurer à celuy à qui appartient la vache[1]. Oultre plus, mandons au premier nostre huissier, tenant sa boutique pres de la fontaine, de mettre à execution nostre present arrest : car tel est notre bon plaisir. Donné à Paris, le 34 du mois de febvrier à venir.

C'est un trait de courtoisie d'oster le chappeau, mais les tireurs de laine sont les plus courtois, car ils ostent le manteau et le chappeau tout ensemble[2]; ils sont du mesme naturel que ceux qui ne se servent pas de gans, ny en hyver, ni en esté[3]. C'est une belle proprieté, à la verité, et un plaisir, quand on trouve sa soupe toute taillée; aussi sont-ils plus glorieux que les pourceaux, car un pourceau ayme mieux à briscoler un estronc dans sa gorge qu'un bouquet sur son oreille[4]. Nos gens de courte espée ne sont pas de la sorte : vous les voyez tousjours sans gans, et, quand ils ont froit, ils taschent

[1] Question LVII, p. 80.
[2] Question XXV, p. 45.
[3] Question XXX, p. 51.
[4] Question LXIII, p. 86.

à mettre la main dans les poches de leur compagnon pour les rechauffer[1].

Il est temps de quitter la banque; j'ay tracé ces lignes pour avantcourieres d'un livre plus gros qu'on vous presentera d'icy à quatre ou cinq jours, où vous verrez toutes les plaisanteries de Tabarin gaillardement descrites.

[1] Question XXX, p. 51.

LA QUERELLE

ARRIVÉE ENTRE

LE SIEUR TABARIN ET FRANCISQUINE, SA FEMME,

A CAUSE DE SON MAUVAIS MESNAGE

AVEC LA SENTENCE DE SÉPARATION CONTR'EUX RENDUE A CE SUJET

Comme il n'y a rien de si chatoüilleux au bas du ventre d'une femme, ny qui puisse mieux luy faire fretiller les mentibules de la matrice qu'un demy pied de la vive ressemblance du laboureur de nature, de mesme en faict le seigneur Tabarin, homme de qualité et respect, *in utroque jure, scilicet,* d'yvrognerie, de gausserie *et sic de ceteris,* n'ayant plus pour object ny pour rebut qu'un demy grain d'honneur dans l'antichambre de sa conscience; considerant que la fortune des putains est semblable aux exalaisons de la terre, qui s'aneantissent par les moindres rosées; en fin, touché de ce vif esperon, voyant que la dame Francisquine, sa femme, n'aquestoit rien en son mestier que des heritages, dont les lots et ventes se payoient aux chirurgiens, et qu'au bout de l'an il ne se trouve au poulailler que bestes à fourrage, comme poulains, foynes et autres dont la nourri-

ture envoye son possesseur à l'hospital : il fut resolu de luy faire une leçon en trempant les souppes, portant ces mots : Ma mie, ma fille, Francisquine, foy de corporal, je suis homme d'honneur, je suis le dernier et le premier fils de putain de ma race; vous estes du mestier, il y a plus de trois semaines; vous sçavez que j'en ay le courage offencé jusques au crever : croyez-moy, je vous en prie, j'aime mieux accroistre l'ordinaire de demy septier de picotte et un plat jouxte de fricassée, que de vous voir plus ainsi rauder tantost d'un costé, tantost de l'autre : vous sçavez quel profit vous avez eu chez le sieur Piphagne, et quel honneur j'ay receu depuis que vous couchastes chez le sieur Lucas; la Ballafrée vous dit bien ce qui en estoit; la petite Gasconne n'avoit garde, veu l'amitié qu'elle me portoit, de vous retirer en son logis : pour le Marchand, elle est trop fine, de par le Diable, pour laisser culter plus hault d'une heure en sa chambre; si c'estoit Alix, à la verité, partant que son drolle en eust jusques au gosier, elle aymeroit mieux rompre la table, afin qu'on fist la collation sur la couchette.

Vous voyez, ma fille, comme je cognois toutes ces personnes-là. He ! de par Dieu, je sçay trop bien qu'en vaut l'aune, en l'année mil six cent quinze, pour avoir descouché d'aupres des costes de la feüe bragardissime Culotte, ma premiere femme, de quoy je n'en sçaurois parler que je n'aie la larme à l'œil, car je vous asseure que je l'aymois plus qu'une truye ne fait la merde : je m'en allay au logis de la grande Toumine, où je fis une merveilleuse rencontre.

Premierement, j'y trouvay son mary, qui faisoit assez de l'entendu pour un macquereau : il se rondinoit, il fretilloit dessus son lict, sans avoir esgard à ma qualité; il chatoüilloit tousjours pour se faire rire, mais, à la fin, quand il eut contemplé et consideré les traits de mon visage par les plis de mon haut de chausse, il commença de dire à une damoiselle coiffée de nuict : Retirez-vous

avec monsieur. Ce qu'entendant, et ne desirant de perdre temps, je l'empoignay et la conduis en une garderobbe, où il y avoit plus de poux, de puces et de punaises, qu'il n'a de jours en quatre ans.

Je croy, ma chere amie, quand vous sortez de ceans, pour aller coucher en ville, que vous n'avez gueres de plaisir d'avantage; car, si d'un costé vous remuez le cul (ainsi que si vous y aviez un plain boisseau de fourmis), d'avantage ce vous est un grand mescontentement d'estre attaquée devant, derriere, dessus, dessous, demy-tour à droite, demy-tour à gauche, et encore, qui pis est, estre au hasard du guet.

Ces remonstrances, Francisquine, sont maritales; j'ay plus de trois mois d'aage que vous : cedez à la vieillesse et au respect que vous me devez.

Ce n'est point que je sois jaloux que vous passiez le temps joyeusement, mais il me desplaist de vous voir, tantost une entrappe icy, une maladie là, et subjette en fin aux *Fratres de l'Espature*[1], et outre ce qu'on me saluë avec deux doigts, comme si je portois une aigrette à double branche.

FRANCISQUINE. — Mercy dieu cornard, double jennin, est-il temps de fermer la porte quand les chevaux sont eschappez? Le premier jour de nos nopces (qui estoit dernierement), quand je te demanday conseil comment je devois me gouverner, tu me dis à ma volonté (ce qui me pleust grandement); et maintenant tu me renvoye de Caïphe à Pilate, tu me conte des fagots pour des cotterets. Va, va, de par le diable! va-t'en querir du vin, cependant je me disposeray à manger mon potage; tout ce que tu me conte ne me fait qu'estourdir la teste et rompre le cul. Si ces vieux courtiers ou maquignons d'amour (dont tu me parles) ne sont point de mes amis, j'ay ma commere, la Saligotte, qui demeure à ces Marests du Tem-

[1] Pour *espatule* (spatule).

ple, qui ne s'enqueste de rien; elle tient logis pour les filles à part, et, quand quelqu'une de sa cognoissance y vient, comme moy et d'autres, qui sont fort aimables, car pour mon regard, j'ay le cœur doux comme une livre de beurre de Vanve, elle me fait du plaisir et de la courtoisie; d'autre part, si elle n'avoit besoin de mon ouvrage, et qu'elle eust trop de moissonneuses, madame de La Croix ne faut ne manque.

TABARIN. — Foy de caporal, tu es une grande sotte; je vois bien que tu abuses bien de ma bonté. Hé! par Dieu! si je t'ay lasché la bride sur le col, ce n'estoit point pour te faire dire la femme de Tabarin, c'estoit seulement pour te faire renouveller ton laict et rafraischir le sang.

FRANCISQUINE. — Vrayement, tu me la bailles belle! vois-tu, Tabarin, depuis qu'une fille ou une femme a laissé aller le chat au fromage, il n'y a pas moyen d'en retenir la pelure.

TABARIN. — Comment, Francisquine, tu veux donc estre toujours putain?

FRANCISQUINE. — Puisque je ne sçay point de meilleur mestier selon le conseil du père Lucas et du père Piphagne, mon maistre, je suis d'advis de m'y tenir, car au changement, comme on me l'a dit, on ne gaigne guere d'ordinaire; demandez ce qui en est à cette petite noire du quartier des Corneaux, qui fit venir ses mois sur une botte de foin à deux lieues d'icy; je m'asseure qu'elle dira que le goust en est bon.

TABARIN. — Je sçay bien, Francisquine, qu'elle est assez affrontée pour m'asseurer que la liberté est requise aux filles, mais neantmoins sa mere s'en plaint fort.

FRANCISQUINE. — Tu te plains aussy de moy, et si je ne m'en soucie gueres, car il y a plus d'apparence à luy faire manger du pain bis, qu'à moy de me faire boire de l'eau.

TABARIN. — Ce c'est pas de cela que je parle; je dis, en un mot, que je veux et entends que tu sois doresnavant femme de bien.

FRANCISQUINE. — Pauvre badin! tous les commencemens sont rudes, et, qui plus est, je ne veux jamais changer.

Sur cela, Tabarin enfla la gibeciere de son courroux, et, soupçonnant que Francisquine, pendant cet entretien, luy avoit fait quelque tour de Gonin, il jetta pots, plats, potages et escuelles sur le plancher, cassa les verres, et print un baston pour la fouetter, à quoy il eust longuement travaillé sans la Renaud, qui mit la teste à la fenestre, et qui en mesme temps vint au secours portant un pistolet tout amorcé, dont un gentilhomme fut blessé pour lors.

C'estoit un grand creve-cœur à Francisquine de se voir ainsy traiter, apres un si long temps qu'elle frequentoit le bordel sous les auspices de son mary; aussi ne voulant permettre qu'un tel affront tint lieu de loy, pour ceux qui consentent d'ordinaire la desbauche de leurs femmes, elle fit assembler les plus fameuses au fait de cultage, leur conta et raconta leurs differens, et, sa resolution la portant du tout au divorce, elle les emboucha avec tant d'animosité, que quand il fut question de comparoir devant le juge, le pauvre Tabarin demeura avec un pied de nez, et deux et demy de cornes; tellement qu'apres toutes leurs remonstrances de part et d'autres, interrogatoires secrettes à ce subject, recollement et confrontations des tesmoins produits de la part de Francisquine, conclusions par elle fournies, defenses au contraire de Tabarin, et le tout veu et consideré, il fut dit : « Attendu l'usage, longue jouyssance et droit de servitude prescrits pour les bons et agreables services rendus à quelques desbauchez citoyens de la Republique, joint la licence presque immemoriale, concedée gratuitement par Tabarin à Francisquine sa femme, la dicte Francisquine jouira plainement et paisiblement des fruicts, revenus et esmolumens de son devant, sans qu'aucun la puisse inquiester par cy apres, à peine de l'amende, tant en demandant qu'en deffendant; deffendons au dict Ta-

barin de la hanter ny frequenter, si ce n'est avec tout respect et obeyssance, comme de valet à maistre. Et pour l'impudence et les excez par luy commis, l'avons separé et separons d'avecque la dicte Francisquine, sa femme, de corps et de biens, comme incapable d'entretenir le fait de cornardise, et outre l'avons condamné ès despens de la presente instance. »

Ce qui fut prononcé et publié le premier jour d'aoust dernier, tandis que les savetiers prenoient leur bouillon.

LE PROCEZ

PLAINTES ET INFORMATIONS

D'UN MOULIN A VENT DE LA PORTE SAINCT-ANTHOINE

CONTRE LE SIEUR TABARIN

TOUCHANT SON HABILLEMENT DE TOILLE NEUFVE

INTENTÉ
PARDEVANT MESSIEURS LES MUSNIERS DU FAUX-BOURG SAINCT-MARTIN

AVEC L'ARREST DESDITS MUSNIERS, PRONONCÉ EN JAQUETTE BLANCHE

Riez devant que de lire,
Car il y a bien à rire.

Messieurs,

Il y a deux, trois, quatre, dix, vingt et cinquante ans que je tourne, que je vire, que j'exerce mes fonctions et œuvres ordinaires, où j'ay vescu (sans reproche) en personne de bien et d'honneur; et aujourd'huy on me veut despouiller et me faire un affront. On me vient desrober et oster ma robbe neufve pour en revestir un autre qui n'est point si trompeur que moy. J'en presente ma requeste pour estre ouy et interrogé : il n'est pas

question qu'un pauvre homme comme moy perde ainsi son bien; il y a de la ville en la justice : il faut que je face appeler celuy qui m'a pris mes despoüilles: nous sçaurons s'il est permis à un autre de venir prendre les meubles d'autruy en sa maison et en sa presence mesme; il n'y a gentil-homme de nostre estat qui approuve ceste action. Encor, si on eust attendu un jour ouvrier; mais Tabarin a bien prins l'occasion au pied de la lettre : quand il a vu que j'avois mon habit des dimanches, il m'est venu despouiller d'une de mes ailes; c'estoit la plus belle jaquette que j'avois jamais eüe. Je me resous pourtant d'en tirer ma raison. — Ainsy parloit un certain moulin de la porte Sainct Anthoine, mardy dernier, en son langage de moulin : car les philosophes disent que les dents concurrent grandement à bien former les parolles, ce qu'il n'eust peu faire, car *habebat dentes molares*, c'est à dire des oreilles d'asne, ou, selon la glose d'Orleans, les meules trop grosses; cela le faisoit marmoter entre ses dents.

Le procez ne demeura pas pourtant pendu au croc, car, apres avoir esté au Conseil (comme il est tousjours bon en une affaire d'importance d'aller voir les Anciens), il s'en alla jeudy dernier, sans bouger de sa place, voir un certain advocat sans cause, qui demeure au faux-bourg Sainct Martin, pour adviser plus amplement à ce qu'il auroit à faire en une cause si douteuse.

L'advocat voulut sçavoir ses raisons : « Monsieur, dit-il (il parloit encore), j'ay desja eu deux mots de conseil touchant mon affaire; puisque j'ay entré si avant, il me coustera plustost le reste de mon haut de chausse, que je n'en tire la raison; car, ce qui plus me fasche, je crois qu'on a fait cela pour se mocquer de moy, et vous sçavez qu'à une personne de qualité, comme je suis, il est bien difficile de soustenir des injures si poignantes.

— Mon amy, ce dit l'advocat, je soigneray à vostre affaire; je suis un peu embrouillé pour l'heure, revenez

demain au matin, et cependant faites adjourner vos parties, de comparoistre à demain, ou, à faute de ce faire, vous obtiendrez un deffaut contre eux. »

Monsieur le moulin, qui vouloit estre vistement vuidé de sa besongne, à cause qu'il faisoit bon vent, et qu'il avoit moyen de faire en bref ses despeches et expeditions, retourne en son lieu et r'entre en la maison de son logis sans frapper à la porte, car il n'estoit pas sorti; il alla pour ce jour visiter ses vieilles antiquailles et vieux registres de ses ancestres, afin de voir s'il pouvoit avoir bon droict sur l'affaire qu'il alloit encommencer.

Le tout veu et consideré, il delibera de faire appeler le sieur Tabarin, son adverse partie, à comparoistre; mais il n'avoit pas mis ny devant qui, ny le jour, de sorte que le sergent, qui est du mesme faux-bourg, aussi sage que l'advocat, ayant fait son exploict, trouva qu'il n'avoit rien fait qui vaille; il n'en parla pas pourtant, car il vouloit estre payé, luy et ses recors, de ses peines, mises, frais et travaux, et tout devoit tomber sur le pauvre moulin, puisqu'il les avoit mis en œuvre.

En fin, le lendemain, le moulin, sans bouger de sa place, comme dit est, ne manqua pas de venir trouver monsieur l'advocat, qui, ayant entendu tout son fait, luy persuada qu'il ne pouvoit avoir meilleure justice, que de faire appeler sa partie par devant messieurs les meusniers de la ville de Paris, tenans leur chambre ordinaire tous les sabmedis au faux-bourg Sainct Martin, et qu'infailliblement, sa cause estant comme le dit moulin lui avoit declaré, qu'il ne pouvoit, à bon droit et à juste titre, esperer qu'un heureux succez de son affaire; mais, qu'au reste il ne se devoit embarquer en ceste affaire s'il n'avoit fait ouyr ses tesmoins, et mis ses informations au greffe :

« Il me souvient, dit-il, que le compere Jean Nichaise perdit l'autre jour sa cause faute de pouvoir faire exhibition des pieces, et de n'avoir eu des tesmoins pour

prouver son dire; il est bien vray qu'il estoit un peu mal fondé, car il n'avoit point de barbe. Or, suivant les constitutions de l'Empereur, etc., tous les imberbes, en fait de plaider, perdent leur cause. »

Le moulin fut quelque temps à songer la dessus, et à examiner ce que luy disoit monsieur l'advocat. En fin, resolu de voir le bout, puisqu'il estoit entré si avant, il ne manqua pas de se trouver devant messieurs les meusniers en la Cour d'Atrappe, size au faux-bourg Sainct-Martin.

Le procez fut miz sur le bureau le sabmedy d'un fin matin, afin de conclure aux despens et interests; car il y avoit huict jours entiers qu'il ne travailloit pas, à cause que la moitié de son habillement avoit esté emportée, ce disoit-il, par Tabarin. Mais je crois que le bon homme n'y a jamais songé : il a des pistolles assez d'autre part.

Le dit sieur Tabarin, qui ne s'amuse point à des frivoles, ne fit pas beaucoup d'estat de comparoistre devant les juges et les meusniers; il ne voulut pas seulement y envoyer un procureur, bien qu'il y en ait plus de cent à Paris qui sont à rien faire. L'heure se passe, on examine les pieces du procez; tout tournoit assez à l'advantage du moulin; mais quand il fallut prouver, on ne trouva pas de tesmoins, personne n'avoit veu le rapt.

Messieurs les meusniers, voyant que la partie n'avoit point comparu, resolurent de poursuivre à l'instance du procez, et le juger par deffaut et contumace, ce qui fut fait : on visite les cahiers, on cherche, et, au bout du conte, on trouva qu'il n'y avoit chose aucune qui s'agissoit en ceste cause, que du larcin de deux ou trois aulnes de toille neufve.

Ceste consideration n'avoit point de droict chez eux, car chacun sçait bien que de tout temps ils ne se soucient pas beaucoup d'avoir le bien d'autruy en possession. Comme de fait, le sieur Tabarin le signifioit assez l'autre

jour, quand il disoit qu'il n'y avoit chose au monde plus hardie que la chemise d'un meusnier, parce qu'elle prend tous les matins un larron au collet.

Toute ceste affaire estant meurement digerée, cela fit mettre l'intendant des meusniers dans une chaire de paille pour prononcer, en robbe blanche, ce notable et admirable arrest :

ARREST DE LA COUR DES MEUSNIERS.

« Veu par nous (sans signer) le procez, informations et despendance de la cause intentée et intervenüe entre le moulin et le sieur Tabarin ; l'un se disant avoir esté despouillé, l'autre le niant par son absence, jugeant qu'en ceste cause il s'agissoit de larcin, et que donner une sentence contre le deffendeur ce seroit nous-mesmes nous rendre coupables (bien que nous ne soyons plainement informez du fait), et quant ainsi seroit, de peur qu'on ne nous impute d'avoir donné un arrest contre nostre interieur, afin que chacun cognoisse, et qu'il soit notoire à tous que nous sommes aussi joyeux de desrober que nos voisins : Nous avons renvoyez et par ces presentes renvoyons les parties hors la Cour et de procez et sans despens; et ainsi les parties ont esté renvoyez absous, l'un sans comparoistre, et l'autre sans y aller. »

Ceste sentence donnée au desavantage du moulin, ce luy sembloit, esbranla beaucoup sa premiere audace; car il croyoit infailliblement gaigner son procez avec despens, dommages et interests contre le deffendeur. Cela le fit monter sur ses grands chevaux, sans esperons toutesfois, car, si on les piquoit ils entraineroient et le moulin et les meusniers au diable.

Il ne restoit à monsieur le moulin, en ceste cause, qu'une seule esperance, sçavoir est, puisque les meusniers ne luy avoient point favorisé en ses jugemens, qu'il avoit

la voie d'appel pour en tirer ses pieces ; mais il ne pouvoit sçavoir devant quel juge il tourneroit, tant il a un grand entendement.

Il ne voyoit que trois personnes pardevant qui il pouvoit demander son renvoy. Car, de tout temps, il a ses causes commises en la cour des Larrons, sçavoir est, les meusniers, les cousturiers et les autres ; il voulut doncques sçavoir son renvoy pardevant les cousturiers : mais on trouva qu'ils estoyent aussi larrons que les meusniers ; toutesfois, puisque les meusniers avoient esté choisis pour decider de cet affaire, ils firent leur assemblée sabmedy dernier, dans les halles, où est leur Cour ordinaire establie de tout temps.

Le moulin, continuant ses exploicts, voulut se servir soy-mesme d'advocat et plaider sa cause contre un arrest du 16 des Methamorphoses, qui porte que *omnis homo suspectus in propria causa.*

« Messieurs les cousturiers (dit-il en son langage arabique), vous pouvez cognoistre à ma candeur, à ma barbe blanche, que je ne viens pas devant vous à tort, ains que plustost je ne vous demande que justice et droict du procez dont je suis appellant. Il est question d'un vol (à ce mot, chacun commença à rire, car on jugea bien qu'il perdroit sa cause) : par cas fortuit ou par malice, il est arrivé qu'on a pris, desrobé, volé, pillé, etc., emporté la moitié de mon habillement des festes, ce qui m'a empesché de faire mes fonctions et ouvrages ordinaires : cause pourquoy ayant veu, d'autre part, qu'à tort et sans cause les meusniers, contre le droict des gens, avoyent donné sentence contre ce que je pouvois esperer de la justice, je me suis porté pour appellant de ladite sentence, comme d'abus, pardevant vous, suivant la loy de Licurcus. » (On attendoit qu'il alloit donner quelque tranche de latin, mais il ne parle de son naturel qu'en langage arabique.) Il donne ses pieces, on les visite.

Quand on ouyt parler Tabarin, le juge, qui devoit por-

ter sentence contre luy, trouva que luy-mesme avoit fait ledit accoutrement, et qu'à la verité il estoit de toile neufve; mais qu'il avoit tort d'accuser ledit sieur Tabarin, et que luy-mesme l'avoit veu chez un marchand d'aupres Sainct Innocent lever les estoffes, que tant s'en faut qu'il l'aye desrobé.

Cela fit qu'il donna son arrest en faveur du deffendeur, r'envoyant de plus le demandeur à sa premiere sentence, avec despens, dommages et interests, s'il poursuivoit davantage ladite instance.

Monsieur le moulin crevoit de despit, voyant que les juges lui estoient si peu favorables, à cause qu'il estoit larron comme eux; il vouloit repliquer, mais un silence s'espandit incontinent par la chambre, le fit retirer tout triste, et comme embrazé de collere de voir ses affaires seconder si malheureusement.

Il n'en vouloit point demeurer là pourtant, car il ne se pouvoit imaginer que sa cause fust mauvaise, ayant esté au conseil au plus superbe advocat qui soit au faux-bourg Sainct-Anthoine. Il resolut de rechef d'en voir le bout : la fortune ne luy pouvoit verser de plus grandes infortunes (ce luy sembloit); il s'advisa d'aller voir messieurs les sergens et recors du faux-bourg mesme de Sainct-Anthoine, sans toutefois bouger de sa place, comme dit est, car il n'a point de jambes, il n'a que des ailes; c'est la cause pour laquelle il vole si bien.

Les sergens de tous les faux-bourgs, car la ville est trop commune, s'assemblerent à une tour pour mettre leur nez dans la cause dudit moulin; leur seance étoit tout dans la barriere dudit faux-bourg de Sainct-Anthoine, depuis huict jusques à douze heures, où il fut amplement discouru de part et d'autre sur l'antiquité des larrons (car ils ne peuvent parler que de leur mestier et des gens de leur estat); on void, on lit, on regarde, chacun visite et retourne les pieces, les cahiers, les plaintes, preuves, adjournemens, contumace, reglemens, deffauts,

informations, visites, sentences, arrests, et tout ce qui concerne le procez dudit moulin, tous les tenans et aboutissans adjoincts, demandeurs et deffendeurs de ladite cause.

On fut quelque temps à consulter la dessus, afin de decider de ceste affaire en toute equité et justice. Monsieur le moulin voyant qu'il n'avoit pas eu de profit à plaider sa cause, voulut, en ce dernier acte, se servir de procureur, afin de mieux remonstrer aux juges ce qui estoit du fait du procez et de la despence de ladite cause.

Mais de malheur, quand il fallut donner son jugement, le procureur ayant fait la harangue à la mode et à l'occasion, qui est maintenant en vigueur, apres avoir deüement remonstré devant messieurs, qu'à tort et sans cause ledit moulin avoit esté despouillé de sa juppe et qu'il leur demandoit justice de ce rapt, on trouva que les juges et tous les sergens, qu'ainsi estoient assemblez, n'estoyent ny de Paris, ny des faux-bourgs, ains que ce n'estoit que vrays rustaux et vilageois. C'est pourquoy le procez n'avoit jamais esté bien instruict, car il y avoit de la faute au calcul, et, qui pis est, celuy qui devoit presider en ceste cause estoit celuy mesme qui avoit fait l'adjournement et qui n'avoit pas bien intitulé son affaire.

Resolus pourtant de poursuivre au jugement, et firent ceste prompte et hastive sentence :

LA SENTENCE DE MESSIEURS LES SERGENS DU FAUX-BOURG SAINCT-MARTIN.

« A la requeste de monsieur un tel en son vivant, moulin juré en l'Université du faux-bourg Sainct Anthoine, ayant esté donné assignation au sieur Tabarin, et n'estant point comparu à deux heures de relevée, comme il estoit porté plus amplement dans l'original, avons passé au jugement de la cause et r'envoyé la partie appelante à son premier jugement, avec deffence audit moulin de plus

faire aucune instance, ny instruire aucun procez ou pieces contre le deffendeur, sur peine de tous despens, dommages et interests, et confiscation du reste. Faict le trente-troisiesme jour de juin, an et jour que dessus. »

Le procureur du moulin s'en retourne avec six pieds et demy de nez, sans rien faire ny effectuer : tout ce qu'il luy demeura pour recompense fut qu'il usa pour le moins pour quatorze deniers de souliers, encor estoient-ils sans cousture.

L'ALMANACH PROPHETIQUE

DU SIEUR TABARIN

POUR L'ANNÉE 1623

AVEC SES PREDICTIONS ADMIRABLES SUR CHAQUE MOYS DE LADITE ANNÉE

LE TOUT DILIGEMMENT CALCULÉ SUR SON EPHEMERIDE DE LA PLACE DAUPHINE

La contemplation des choses celestes est une des sciences les plus belles et les plus excellentes qu'on puisse jamais acquerir; car, comme elle est pure speculative de soy et se laisse fort peu manier par les esprits des hommes, aussi a-elle en cecy quelque preeminence et prerogative par dessus les autres, outre que toutes les cognoissances que nous avons des choses d'icy bas sont bornées et limitées de ce que nous voyons et manions tous les jours; mais la cognoissance des mouvemens des cieux, comme ils sont en degrez plus hauts et qu'à peine nos yeux nous en peuvent-ils rapporter de certaines nouvelles, aussi elle est de bien plus difficile conqueste, veu que la subtillité de nostre intellect doit penetrer où les rais de nos sens externes ne peuvent atteindre; et ainsi on ne doit s'estonner si de grands personnages, ayans parfaitement discouru de tous les mou-

vemens, changemens, vicissitudes et alterations que nous lisons sur le frontispice de cette ronde architecture, et cognu toutes les causes d'où peuvent naistre de si admirables et estranges effects, ont toutesfois choppé en ce qui concerne la cognoissance des corps superieurs, veu qu'estans d'une matiere et composition differente de celle que nous voyons en ce monde sublunaire, aussi ne se peut-elle laisser captiver par nos sens stupides et terrestres. Toutesfois, comme l'aigle, entre les oyseaux, a ceste particularité, qu'elle peut regarder fixement le soleil et soustenir l'esclat brillant de ses raïons, de mesme en divers siecles on a veu des hommes qui, nonobstant ce corps et ceste masse terrestre qui servoit d'obstacle à leurs esprits, pour prendre leur vol dans la cognoissance des cieux, se sont eslevez de la terre et guindé leurs contemplations où la vivacité de leurs organes, ny la subtilité de leurs sens, comme j'ay dit, n'a peu auparavant aboutir.

Entre ceux qui consomment leurs jours en ce louable exercice, le sieur Tabarin n'est point un des derniers (bien que sur son theatre il desavoue de beaucoup à l'exterieur, par ses actions, la prudence et la sagesse qu'il a au dedans, et que jusques icy il a fait paroistre à ceux qui ont conversé familierement avec luy). C'est pourquoy je vous ay bien voulu tracer ces mots, afin de vous faire voir que, s'il y a de la curiosité à contempler les astres, sçavoir, les tours, destours, mouvemens, circulations, bransles, gires, trepidations et autres particularitez qui se remarquent dans la sphere, qu'il y a bien plus de contentement et de plaisir d'entendre un homme qui, par la science speculative qu'il a des corps superieurs, vienne à donner des predictions et en tirer des consequences veritables, comme vous pouvez voir par la suitte de ce discours, qui seront autant de maximes, veu que tout le monde trouvera qu'il n'y a rien de plus approchant de la verité; ce que ne peuvent faire les autres

mathematiciens, pour sçavans et experimentez qu'ils puissent estre.

Le sieur Tabarin, ayant veu toutes les constellations qui se font journellement autour de son theatre, et les concurrences des estoilles errantes (j'entens des vagabons) qui, de jour à autre, viennent en place Dauphine, comme au poinct vertical où buttent leurs courses, tire ceste maxime pour veritable et infaillible : sçavoir est, que tous couppeurs de bources, faineans, incognus et vagabons, qui empruntent l'argent d'autruy sans promesse ny intention de le rendre, seront tenus doresnavant, par arrest du 30 febvrier dernier ou advenir, de prendre l'or sans peser et l'argent sans compter; enjoint de plus à eux de regarder si les pieces sont fauces ou non; et, pour prediction tres-veritable, ledit sieur Tabarin dit qu'en cas que lesdits couppe-bources, faineans, vagabons, etc., ne travaillent à leurs pieces, qu'ils seront tenus et contraints par le mesme arrest, datté du jour que dessus, de mourir de faim.

Tous taverniers, rotisseurs, boulangiers, drappiers, passementiers, cousturiers, sergens, meuniers et autres officiers de la vie humaine, à faute de tromper le marchand, d'user de fallace, de seduction, faux serment, de prester à usure, d'envahir, rapiner, corrompre, attraper, plumer, et executer toutes sortes d'inventions pour en avoir à droit et à gauche, seront tenus de faire banqueroute et de porter le bonnet vert; et, de plus, par le susdit arrest est enjoint aux taverniers de mettre de l'eau dans le vin, de peur d'envyrer le monde; aux rotisseurs de saller la viande et la mettre six fois au feu; aux boulangers de mettre de la leveure dans leur paste et oster la moitié du poids; aux drappiers de faire passer du drap de Berry pour drap du Seau [1], et d'avoir une aulne qui soit large, mais courte et plus petite de l'ordinaire de

[1] Drap d'Usseau (Languedoc).

quatre pouces; aux passementiers de sçavoir artistement joindre la soye au fil, et de regratter la marchandise, tromper, couper, insiser; et pour cest effet les dits marchands, tant de drap, passement, que de soye, auront un tuyau en leur premiere chambre, afin d'aveugler le monde en leur marchandise et de faire paroistre l'estoffe plus belle; et ne sera mal à propos que tous les marchands susnommez ayent chacun une belle femme pour attirer les chalans à la vente et distribution des denrées. Aux cousturiers est enjoint par ledit arrest de derober par où ils en pourront avoir, et pour cest effet auront deux coffres, un desquels ils appelleront la rue et l'autre l'œil, afin qu'estans enquis s'il n'est rien demeuré, qu'ils puissent dire avec verité qu'il n'y en est point resté autant qu'on en pourroit mettre dans le coing de l'œil, et que le reste a esté jetté à la rue; aux sergens de faire adjournement, deffaux, contumace, tirer de l'argent de l'une et l'autre partie, surseoir les executions en cas de monnoye receue; outre plus, quand ils meinent quelque prisonnier, si de fortune on leur graisse les mains et qu'on leur presente quelque argent pour le faire eschapper, seront tenus lesdits sergens de le prendre et donner passage libre audit postulant; aux meusniers d'avoir un certain recoing dans leurs meules pour attrapper la farine, et de prendre double mouture; et, en cas de recherche, et qu'on les appelle larrons, ils seront tenus d'avoir un mulet qu'ils appelleront le Diable, et le sac sera appellé Raison, et se sauveront par serment, levant la main jusques au ciel, s'ils peuvent, avec ces mots : *Le grand Diable m'emporte, je n'en ay pris que par Raison.*

Tous banquiers, receleurs, usuriers, fermiers, maquignons, macquereaux, filous, grisons, rougets, coquins, bannis, galeriens et autres de telle vacation, venus ou à venir, pris ou à prendre, seront doresnavant tenus de vivre sur la bource d'autruy, et ne se tiendront lesdits susnommez dans leurs maisons, ains iront par les rues,

dans le Palais, sur le Pont-Neuf, Louvre et autres places publiques, pour attenter, tromper, abuser, seduire, gaster, corrompre, attirer et enjoler les nouveaux venus, et ceux qu'ils verront encor enveloppez dans une lourdesse et cognoissance rustique; que si lesdits macquereaux, grisons, filous ou rougets sont pris et recognus, de peur de laisser leur oreille à la place, enjoint à eux, par arrest que dessus, de jouer, escrimer et estramaçonner de l'espée à deux jambes, et de gagner le haut; ou, à faute de faire, je prononce, pour prophetie très asseurée, qu'ils seront pendus et estranglez faute de corde, parce qu'elle ne sera pas assez longue. Outre plus, il est commandé ausdits banquiers et receleurs de se tenir clos et couverts, de prester argent à rendre prestre, mort, ou marié; aux usuriers de gagner de moitié; aux fermiers de tromper leurs superieurs, aux maquignons de froter leur haridelle de leur liqueur ordinaire, et de les engraisser pour estre au bout de huict ou dix jours restituée en leur premiere forme; aux macquereaux d'estre bons logiciens et sçavoir tous les logis de Paris; aux filous d'attrapper le manant; aux grisons et rougets d'aller à la guerre, ou, à faute de ce, ils seront pendus à Verneuil; à tous autres coquins, bannis, refugiez, exilez, galeriens, et tous ceux qui se trouveront estre de la secte gueusaïque, de coucher sous la cappe du ciel, à l'enseigne de la Lune, et de tirer la langue d'un pied de long, faute d'un bon souper.

Tous avaricieux, roturiers, officiers de haute, moyenne et basse justice : tous mangeurs, ruineurs, monopoleurs, trafiqueurs de rien qui vaille; tous commis, clercs, laquais, servantes, filles de chambre, nourrisses, coureuses de rempars, pré aux Clercs, lavandieres, macquerelles, garses et autres canailles qui en une demi-heure font aller un homme en poste de Paris à Naples, pour de là aller establir leur regne en Surie ou au pays de Suede, à faute de bien faire leurs besognes, seront doresnavant la bute de la calomnie de tout le monde; et

premierement, tous avaricieux qui remuent les escus par pelle se laisseront mourir de faim, non pour tant faute d'argent que faute de viande; ne coucheront dans les draps de peur de les user; iront, viendront de la Halle à la porte de Sainct-Jacques et de la Bastille au faux-bourg Sainct-Honoré pour gaigner un double, useront pour huict sols de souliers pour gagner deux liarts; et autres telles manieres de gens qui, ayans laissé tomber un sol par terre, employeront pour dix-huict deniers de chandelle à le chercher, ne pourront jamais vivre contens.

Les roturiers, tandis qu'ils demeureront ensevelis dans une morne et solitaire paresse, ne seront jamais nobles. Tous officiers mangeurs, ruineurs, monopoleurs et autres, mangeront bien souvent leur pain au flair, faute de trafic, leur enjoignant de plus de faire toutes sortes d'inventions pour en avoir; comme aussi par ledit arrest est expressement commandé aux commis, clercs et laquais d'entretenir les nourrisses, filles de chambre et servantes, et si de fortune quelque mariage se pratique entre eux, à eux permis d'emprunter un pain sur la fournée, et de ce leur est donné plein pouvoir et authorité absolue.

Toutes garces garsantes, filles desbauchées et courrantes, femmes trafiquantes, en cas de recherche, estant trouvées gastées et corrompues, seront bastonnées, estrillées, frotées, etc. Et si, par cas fortuit, elles envoient quelque pauvre diable au pays de Suede, et qu'ils luy facent passer ses jours caniculaires à l'ombre d'un fagot, sera tenu ledit postillon, à son retour, de faire une visite à coups de baston, ou de plat d'espée, sur le devant et le derriere, ou, à faute de ce faire, seront estimez coquins et cheus de toute honte et vergogne[1].

En fin, pour conclusion des authentiques et admirables propheties du sieur Tabarin, il dit que, tandis que

[1] Toutes ces belles ordonnances ont été reproduites dans les *Arrests admirables et authentiques du sieur Tabarin*, dont, pour cette cause, nous avons jugé la réimpression inutile.

le cheval de bronze regardera les allans et venans qui vont visiter la place Dauphine, qu'infailliblement le Louvre sera prez de la Porte Neufve; et pour preuve asseurée de cecy, il dit que le pont de pierre qui est projetté de bastir ceste année, en la place de ceux qui ont esté bruslez, ne sera point achevé pendant un an; et qu'ainsi ne soit, il y aura tant d'eau en la riviere ceste année, qu'on sera contraint d'y aller par bateaux; et pour monstrer qu'en tout ce qu'il predit il suit les sentiers de la verité, tous ceux et celles qui liront ce discours trouveront infailliblement que le feu est sec et chaud, l'air chaud et humide, l'eau humide et froide, et la terre froide et seche, et qu'asseurement il y a plus de bestes à cornes en la terre qu'il n'y a de volatilles au ciel.

Jusques icy nous n'avons traitté que des propheties en general et des predictions qu'on peut tirer universellement des choses. Maintenant venons au particulier, et voyons quelles conjectures on peut tirer pour l'année 1623.

Premierement, s'il n'arrive point de coterets ny de fagots sur le port, nous sommes en grand danger d'acheter le charbon bien cher.

Le moys de janvier ne sera guieres favorable aux couppeurs de bourses, car ils ne pourront eschauffer leurs mains dans les poches de leurs voisins.

Pour le moys de febvrier, Orion et les Hyades nous menacent qu'il y aura plus d'eau que de vin; mais ceux qui pourront faire leur trafic en ceste saison, ce seront les vendeurs d'arbalestes, principallement sur le Pont-Neuf ès environs de l'isle du Palais, car chacun y tirera aux roupies.

Le moys de mars commencera immediatement apres le dernier jour de febvrier, temps fort variable. Il n'y aura point d'eclipse de soleil en ce moys, mais bien d'argent : car plusieurs penseront trouver de la monnoye en leurs bourses, qui n'y trouveront rien du tout.

Le moys d'avril viendra apres : les cornes alors seront en cartier, à cause des influences du signe du Taurus. En ce moys, je voy de grandes alterations et changemens. Les cuidez seront trompez : car tel cuidera faire quelque ventosité dans ses gregues qui y chiera tout à fait.

Le moys de may se passera en resjouissance, grandes convulsions pour les femmes grosses. En ce moys les veaux seront en credit et les souris seront attaquez vivement par les chats.

Au mois de juin on commencera à faucher les foings et à tondre les prez, peur des crottes. Temps pluvieux sur la fin. On verra des bœufs plus gros de la moitié que les moutons.

En juillet les lievres auront grosse guerre avec les chiens et tascheront par tous moyens de leur faire banqueroute. Les asnes seront aussi lourdeaux que de coustume, et ne diminueront rien de leurs longues oreilles.

Le moys d'aoust apportera de grandes commoditez à quelques-uns; mais le moys de septembre nous promet toute allegresse en faveur de Bacchus, qui remplira sa tasse. Les Parisiens ont tort d'avoir institué les foires de Sainct-Germain en fevrier : car le temps des vendanges est la saison la plus favorable qui soit en toute l'année pour les foires.

Au moys d'octobre les matinées commenceront à estre fraisches; les pommiers auront un grand combat avec les Normands, et les Gascons commenceront à faire leurs preparatifs pour la Sainct-Martin. Le jour de la Sainct-Remy sera indigeste à plusieurs qui changeront d'hostellerie.

Pour le mois de novembre je pronostique de grandes fievres et de grands maux de teste pour les jaloux qui voudront simboliser avec le blazon de Moïse.

Le moys de decembre sera le dernier de l'année. Grands vents, et principallement à ceux qui auront mangez des cruditez. En ce moys l'église Sainct-Germain

ne sera pas trop esloignée du Louvre, car la Samaritaine est tout contre le Pont-Neuf. Les filous r'entreront en cartier, et commencera-on à voir forces tourniquets sur le Pont-Neuf. Dieu garde mal tous ceux qui y perdront leurs manteaux.

Je vous eusse bien prophetisé d'autres choses plus relevées, mais comme je regardois les astres, une nue de malheur vint à passer, qui m'osta toutes les conceptions que j'avois en l'esprit. Je remets le tout au premier jour, que je vous feray voir mes Centuries, qui ne cederont rien à celles du curé de Mille-Monts, ny de Jean Petit. Adieu.

A demain toutes choses nouvelles.

LES

ESTRENNES ADMIRABLES

DU SIEUR TABARIN

PRESENTÉES A MESSIEURS LES PARISIENS

EN CESTE PRESENTE ANNÉE 1623

De tout temps les estrennes ont esté en credit, et n'y a siecle où on ne remarque ceste louable coustume; mais, entre toutes les nations qui les premiers ont jetté les fondemens de cest ordre, les Romains se peuvent dire avoir le dessus, veu mesme que d'eux est derivée ceste façon de faire aux François. Par ceste coustume l'on resveille l'amitié qui pouvoit estre esteinte par l'absence de l'un ou de l'autre, et renouvelle-on l'affection qui pourroit estre alentie; aussi les Romains avoient institué des sacrifices, et basty un temple expres à Janus, pour celebrer ceste coustume, luy baillans deux clefs en la main, l'une desquelles ouvroit l'an present, et l'autre qui fermoit la porte de l'an passé.

Le sieur Tabarin, qui ne veut rien oublier de ce qui est dans les anciennetez, et de la bienseance, suivant les pistes et vestiges de ses predecesseurs, veut bien aujour-

d'huy presenter ses estrennes, afin de conserver la bonne affection que vous luy avez consacrée des longtemps.

La premiere chose qu'il vous presente à ce nouveau jour de l'an, c'est son pourtrait (piece riche et artistement elaborée), mais surtout il vous prie de prendre garde à la devise qu'il y a inserée, qui est : *Bene vivere et lætari*, qui veut autant à dire, en bon gascon, que *bene bibere et lætari;* aussi dit-on d'un bon buveur qu'il sçait bien gasconner une bouteille. Ceste devise est tirée du trente-cinquiesme chapitre *de natura bibentium*, paragraphe *de calfeutrandis dentibus*. Au reste, rien de plus beau sçaurez-vous avoir que ce pourtrait pour reconforter le cerveau que pour rasserener vos esprits.

Le second present qu'il vous fait pour vos estrennes, ce sont des balles de senteur qui s'entr'ouvrent par le milieu avec un petit ruban de taffetas; c'est la plus belle curiosité que vous puissiez avoir : avec cette balle, tandis que vous serez malade vous vous pouvez asseurer que vous n'aurez point de santé; pour ce qui regarde la commodité, elle est grande, car quelle chose pouvez-vous porter de meilleur en estrennes à vos maistresses qu'une couple de balles bien purgées, modifiées, favorisées, etc.? C'est le plus grand contentement que vous leur puissiez donner.

Le troisiesme present que Tabarin vous offre, c'est un bausme artificiel qui guarit toutes sortes de maux, excepté tous ceux qui sont incurables, car en ce cas nul n'est tenu d'user de medicamens; cest onguent est tres-souverain pour les destructions, caterres, et principallement pour ceux qui tombent sur les hipopondrilles du derriere. Si vous avez douleur de teste, migraine, vertigo, tenebrosité de cerveau, prenez de ce bausme, et allez frotter l'echelle du temple. Quant vous estes guaris infailliblement le mal et le danger en est dehors; si vous avez une convulsion d'estomac, une restriction des nerfs, une deperdition et innanité de forces et de vigueur, ou

quelque grande douleur de reins, il ne faut que prendre cinquante boites de bausme, et aller à Chalons, vous n'avez plus de mal à Reims; pour la religion du maistre Thomas, je veux dire pour la region de l'estomac, il est tres-bon, mais surtout il est admirable pour les coupures, pourveu que les nerfs ny les os ne soyent offensez. Il consolide la playe en vingt-quatre heures, et reunit les labies. Si vous ne me voulez croire, coupez-vous la teste, et esprouvez à tout le moins s'il ne vous guarit; vous espargnerez autant d'argent, car vous n'aurez que faire de chappeaux. Encore est-ce une belle chose que d'advertir le monde.

En quatriesme lieu, le sieur Tabarin voyant que nous sommes incommodez du froid, nous presente sa pomade : il n'y a rien meilleur pour rejoindre les crevasses, *verbi gratia*. Si une maison est crevassée et fendue depuis le feste jusques aux fondemens, le plus commode expedient que l'on puisse trouver, c'est d'y faire appliquer briefvement un cataplasme par les massons et charpentiers, si on n'ayme mieux voir bientost l'edifice par terre, nonobstant qu'une jeune fille de chambre se fit l'autre jour recoudre son pucellage avec la pomade. C'est la cause qu'on voit maintenant tant de coureuses de rempars, et qu'elles se prostituent impudemment à si vils prix; car, pour un soul de pomade, elles refont la bresche qu'on avoit faite à leur honneur.

Apres la pomade suit la drogue pour les dents; mais on m'a beau parler de medicament, je trouve qu'un bon jambon avec une bouteille de vin muscat ou de Frontignac, est le plus souverain remede qu'on puisse appliquer au mal des dents. Tabarin vous passera transaction de ce que je dis, car quelle plus belle emplastre sçauroit-on trouver que la crouste d'un pâté de venaison pour se remettre les mandibules, et reintegrer les forces perdues par la longueur de la faim? C'est une partie qui doit

estre bien conservée que les dents : sans ces meules, le moulin ne tourneroit guieres, et monsieur le cul pourroit bien torcher sa barbe.

Nous avions oublié l'opthalmie, qui est tres-bonne pour les yeux : Tabarin vous en fait present, à ce nouvel an, et principallement aux messieurs des Quinze-Vingt, asseurant que de cent aveugles, il y en a plus de quatre-vingt-dix-neuf qui ne voyent gouste; ils sont exempts de porter lunettes aussi bien que les asnes.

Voilà une bonne partie de ce que Tabarin vous offre, car de chappelets, Fritelin s'en est allé; de parler de son onguent pour les cors des pieds depuis qu'un certain Anglais est venu establir sa boutique sur le Pont-Neuf, il ne vous en a point parlé; reste les savonnettes qui sont tres-excellentes pour degraisser les mains, mais elles ne vallent rien pour les chastrez, car ils n'ont point de savonnettes naturelles : comment se pourroient-ils servir des artificielles ?

Voilà donc les estrennes de Tabarin, il vous eust bien donné autre chose plus exquis, mais il attent à la foire Sainct-Germain que les tourniquets [1] seront en credit, alors vous verrez merveilles. Adieu.

[1] Le tourniquet « est un jeu qui consiste en une aiguille de fer mobile dans un cercle, aux bords duquel il y a plusieurs chiffres ou divisions, et où l'on perd et où l'on gagne, suivant les nombres sur lesquelles l'aiguille s'arrête. » *Dict.* de Trévoux.

L'ADIEU DE TABARIN[1]

AU PEUPLE DE PARIS

AVECQ LES REGRETS DES BONS MORCEAUX ET DES BONS VINS

ADRESSEZ AUX ARTISANS DE LA GUEULE ET SUPPOSTS DE BACCHUS

L'occean de ma douleur, agité des vents de mes souspirs, qui battent les vagues de mes regrets, regorge du vase de ma tolerance et innonde les campagnes de mes peines, de sorte que les nuées de ma tristesse se fondent en pluye de larmes, et la nasselle de mon debille jugement, portée des foibles voiles de mon peu d'eloquence, n'oze entrer dans la profonde mer de vos louanges, veu que les baleines de vos merites devorent le batteau de ma capacité, et la profondeur de vostre bonté abysme le navire de mes discours. Toutesfois la serenité de vostre courtoisie, le calme de vostre silence et le zephire de vostre bon naturel convient la barque de mon debvoir à dresser les voiles de louanges sur le mast de la verité, et avec la boussole de vostre faveur courir le spacieux anphy-

[1] Tabarin partait pour une tournée en province. L'*Adieu aux Taverniers* fait supposer qu'il s'agit d'un voyage dans le nord de la France.

trite du remerciement que je dois à un peuple duquel j'ay receu tant de benefices, qu'un silence confus les peut mieux confesser qu'un long discours publier. Patience : si je n'ay assez d'eloquence pour faire paroistre mon louable desir, j'auray assez de memoire pour n'oublier jamais mon obligation, à laquelle la chaisne de vos bienfaits me tient attaché d'un inseparable lyen.

Revevez donc en general les vœux que je fais à l'autel de vos merites, de n'avoir jamais rien de plus cher que l'honneur de vostre amitié et le bien de vous servir, auxquels j'employeray le reste de ma vie, y contribuant le meilleur de mes affections.

L'A-DIEU AUX TAVERNIERS.

En particulier je m'adresse à vous (taverniers honorables), sur lesquels Bachus, tenant pour sceptre une bouteille et pour couronne les pampres du bois tortu, a estably l'empire de l'yvrongnerie. Vous qui maniez ceste excellente liqueur, laquelle conserve la chaleur naturelle, augmente l'humeur radicale, affine l'esprit, purifie le jugement, chasse les passions et encourage les plus poltrons; vous, dis-je, me servirez d'un des principals motifs à mes regrets. Ce vin d'Orleans, lequel, bridant la raison, lasche les resnes à la folie, me fait devenir fol de regret. Le delicat vin d'Ay, qui, esguisant l'esprit, fait l'homme eloquent, me fournira le discours de ma funeste plainte. Et le nourrissant vin de Rueil, lequel, fortifiant l'estomach, ayde à la digestion, m'ayde à digerer la douleur que je souffre, considerant qu'ailleurs il faudra changer toutes ces nectarées boissons en citre; citre qui m'espouvante du seul nom et me convie à pleurer, si le secours d'une bonne bouteille du meilleur ne me vient par vostre faveur eveiller les larmes.

L'A-DIEU AUX PATISSIERS.

Ah! patissiers! c'est trop de cruauté, qu'il faille que celuy qui sçavoit dejà toutes vos boutiques vous laisse; que celuy qui vous cognoissoit et estoit si bien connu de vous vous quitte; que celuy qui estoit le tombeau de vos pâtez, tartes, gasteaux, biscuits et macarons, devienne la biere des regrets de son absence. Non, j'aymerois mieux que les cieux, esmeus à compassion de mes justes douleurs, me metamorphosassent en four : car, au moins, vous me mettriez toute vostre marchandise en la gueule, à hazard d'avoir le cul trop chaud.

L'A-DIEU AUX ROTISSEURS.

Hé! rotisseurs! la broche de la douleur me perce les entrailles de la patience, et la lardoire des regrets larde le cœur de mon tourment des lardons de mon desespoir. Quand je passois chez vous, l'odorat jouissoit de l'aggreable odeur du fumant rosty. L'ouye se repaissoit du bruit des broches et des petillans charbons engraissez de la stilante liqueur de vos savoureuses viandes. La veue prenoit un extresme plaisir de la diversité des postures de tant de petites bestes condamnées aux flammes pour reparation de nostre necessité, et l'attouchement que je faisois, trempant mon doit dans vostre saulce, contentoit ce sens, lequel donnoit esperance au goust d'en prendre sa portion, *mediantibus pecuniis.* Le debours desquelles me faisoit faire *gaudeamus*, engraissant mes babines de si aggreables morceaux. Ha! que ne suis-je changé en lichefrite, pour estre tousjours le receptacle du jus et de quelques lardons que le destin feroit tomber en la capacité de mon ventre! Que si mon sort me veut tant privilegier, que ne suis-je retenu en vos boutiques, en la charge de premier marmiton, attendant le grade de tirelardon ou celuy de frippe-saulce!

L'A-DIEU AUX CHERCUTIERS.

Hé! chercutiers! vous n'estiez pas moins cheris de moy que les autres; aussi serez-vous bien fort regrettez de celuy qui estimoit plus vos godiveaux, cervelats, andouilles, saucisses, boudins et grillades, que l'argent du Peru, l'or de Pactole, les aromates des Indes, les perles d'Orient et les gazes persiques. Aussi estiez-vous mon seul desir, mon unique support, et fidels thresoriers d'une partie de l'argent qui passoit par mes mains, lequel j'estimois mieux employé chez vous que le donner ny à constitution de rente ny à usure. Je voudrois estre changé en boiau, afin que toute vostre chair hachée m'entrast dans le ventre; ou bien me pouvoir methamorphoser à vostre chauderon, afin que, remply de si savoureuses viandes et moëlle de vostre savoureuse saulce, j'eusse tousjours l'honneur d'estre avec vous.

L'A-DIEU AUX TRIPIERES.

Tripieres! je vous regrette et suis fasché qu'il faille que mon absence nous sépare, m'esloignant de vos trippes, que je trouvois si bonnes, que j'eusse voulu tousjours fouiller dans vostre bassin. Je ne suis pas de l'advis de ces scrupuleux qui n'en veulent oyr parler, disant que celuy-là est bien gourmand de merde qui en mange le sac : car, au contraire, on mange le sac pour serrer la merde; et puis ce n'est que la saulce aux boiaux : *per regulam conveniunt rebus nomina sæpe suis*. Outre que les philosophes disent que toutes les choses sont bonnes et parfaites en leur centre. Le centre de la merde, n'est-ce pas les boiaux? Elle est donc bonne mangée dans les trippes; tellement que, partant de vous, j'ai voulu vous laisser un advis, lequel est de ne les laver jamais tant : car autrement vous perdriez le credit, et vos trippes leur reputation.

AUX POISSONNIERES.

Poissonnieres! vous attendez peut-estre que je vous dise à-Dieu et que je regrette vostre perte : vous estes trompées, car je n'ay jamais voulu estre ennemy de nature ny faire tort à qui ne me fit oncques mal. Or, parce qu'estant une fois tombé dans une riviere, les poissons ne me mangerent point, je fis resolution alors de leur rendre la pareille. D'ailleurs, l'element du poisson est l'eau; dans mon ventre jamais il n'y en entra goutte. C'est pourquoy je n'ay pas voulu leur faire ce tort de les envoyer nager dans le vin. Ayez donc patience, car mes regrets ne sont point pour vous, ny moins pour les vendeuses d'herbes, aulx, oignons et autres pareilles vilenies, desquelles, parce que le chat n'en mange, Tabarin n'en veult, resolu de ne vouloir jamais faire ce tort aux asnes de manger leur portion.

Mais, à fin que j'acheve mon lamentable à-Dieu, je retourne à vous, Messieurs, et serieusement vous proteste que mon esloignement n'esloignera jamais ma volonté du debvoir de vous servir, et que nul temps ne pourra effacer le carractere de vostre gentillesse, si bien gravé au profond de ma memoire, que l'ingratitude n'y aura jamais puissance; que si les effets ne le peuvent tesmoigner, la volonté vous maintiendra tousjours crediteurs de tout ce que j'ay de bon et de louable.

A-DIEU.

JUSTE PLAINTE

DU SIEUR TABARIN

CONTRE L'UN DES MINISTRES DE CHARENTON

> Revenge-moy, prens la querelle
> De moy, Seigneur, par ta mercy,
> Contre ceste Eglise infidelle;
> D'un predicant plein de cautelle,
> Et en sa malice endurcy,
> Delivre-moy aussi.

C'est avec beaucoup de regret que, contre mon naturel et ma profession, qui n'est, ne fut et ne sera jamais qu'à plaire à tout le monde sans offenser personne, je me vois forcé par honneur de faire plainte publique de l'escrit injurieux du sieur Mestrezat [1] (que j'ay entendu de personnes d'honneur n'estre son vray nom, ains de son autorité, et sans permission du Prince, avoir changé F en Z, ce qui le rend coupable de faux), predicant de Charenton Sainct-Maurice, a naguères publié sous le le tiltre du *Hibou des jesuites* [2], lequel, s'il n'eust esté

[1] Célèbre théologien protestant, né en 1592, mort en 1657.

[2] Le vrai titre de cet ouvrage est : *Veron, ou le Hibou des jesuites opposé à la corneille de Charenton.* C'était une réponse à la réfutation que le jésuite Véron avait faite de l'écrit de Mestrezat

que contre le sieur Veron, predicateur du roy, qui est sa partie formelle, ou contre Dieu, son Eglise, le roy et le public, je me fusse bien gardé de m'en mesler, pour ce qu'en ce qui concerne le particulier du dit sieur Veron, je le tiens homme capable de se defendre, et ce plus aisement qu'il soustient une bonne cause ; et pour ce qui est des impietez contre Dieu, son Eglise, injures contre le roy et le public, c'est la charge de messieurs les gens du roy, qui sçauront bien prendre le temps et l'occasion d'avoir raison et justice de ce predicant; mais, pour ce qui touche mon interest particulier, les droitcs de nature, des gens, et le civil, me permettent d'en faire ma plainte publique et accuser l'impudence de ce ministre de me taxer en mon honneur, moy qui ne pensay jamais à l'offenser ; car, encores que je n'ayme pas les predicans plus que les enfans du diable, que je tiens pour leur pere, selon que le fils de Dieu (auquel la puissance de juger a esté donnée par son pere) l'a prononcé de sa bouche sacrée, si est-ce que l'obeyssance que je tiens qu'il faut porter aux edicts du Roy ne m'a jamais fait lascher parole quelconque contr'eux, ny en public, ny en particulier, qui les pust offenser ; au contraire, je n'ay jamais trouvé bon que les non offensez le fissent. Mais que ceste mienne retenue, modestie et respect soit si mal recogneue par le predicant, que sans sujet il ait tasché de noircir ma reputation, bonne fame et renommée par son escrit, c'est ce que je ne puis nullement souffrir.

Apres une bible d'injures vomies contre Dieu, les

intitulé : *De la Communion de Jésus-Christ au sacrement de l'Eucharistie.* L'auteur de *Veron, ou le Hibou des jesuites*, avait dit : « Le sieur Veron s'est grandement oublié, car il devoit... demander au roy permission de couper du bois en ses forests, pour faire des theatres et des boëtes à onguens; mais peut-estre qu'auparavant il veut faire son cours sous Tabarin. » De là la plainte formulée par le bateleur de la place Dauphine.

hommes et le dit sieur Veron, la plus atroce et scandaleuse qu'il ait estimé luy pouvoir donner est qu'il fera son cours sous moy. Pleut à Dieu que luy predicant le voulust faire! je luy apprendrois, au lieu de la superbe (qui est le fiel commun à tous les predicans), de se rendre humble et souple, de quitter ceste fausse, impudente et insolente qualité de ministre de la parole de Dieu en l'Eglise reformée de Paris, et se contenter de se dire ce qu'il est, et que les edicts du Roy luy enjoignent de prendre, ministre de la religion pretendue reformée, tolerée à Charenton : car, à vray dire, le tiltre qu'il prend, la qualité qu'il se donne, luy et ses trois complices predicans, est insupportable, et qui devroit leur avoir esté defendue il y a long temps; mais ces galands-là abusent volontiers de la patience des juges, et comme chancres vont tousjours croissans les ulcères qui ne guarissent point par remedes doux et paliatifs.

S'il prenoit la peine de me venir entendre, je luy apprendrois à n'abonder point en son sens, se persuadant qu'il est un grand et habile theologien, mais de captiver son petit entendement en l'obeyssance de la foy, non pas comme ses complices predicans l'ont presché depuis soixante ans, qui est environ la naissance de leur Eglise invisible, mais comme *Jesus-Christ*, ses saincts apostres, les pasteurs et docteurs de l'Eglise catholique, ont presché et escrit depuis les apostres jusques à huy[1]. Je lui eusse appris que, lisant la saincte Bible, il n'y eust point porté un desir d'y chercher tout ce qu'il auroit fantastiqué pouvoir servir à maintenir ses erreurs, blasphesmes et impietez, dont il a remply son traicté de l'Eucharistie.

Je luy eusse appris à n'estre si osé, hardy et temeraire de vouloir preferer les maudites et damnables opinions des predicans contre l'authorité de l'Eglise, vrais

[1] Aujourd'hui.

et legitimes pasteurs d'icelle, envoyez successivement les uns apres les autres, et non pas eclos en une nuict comme champignons, ainsi qu'il est, et les predicans ses complices.

Je luy eusse appris l'obeyssance que l'apostre sainct Paul commande que l'on porte aux puissances temporelles, la premiere et souveraine desquelles est le Roy, la religion duquel appelant idolatrie, il se rend coupable du crime de leze-majesté au premier chef, dont je ferois bien juge le serenissime roy d'Angleterre, qui ne souffriroit jamais que l'on tinst telles paroles de sa religion dans son pays. Et ces ministreaux-cy se licentient et debordent en toutes sortes de convices qu'ils appellent liberté de conscience, tiltre specieux pour se rendre disciples de leur bon amy Theophile[1]. Je luy apprendrois que c'est crime punissable que dire et escrire des injures contre les personnes ecclesiastiques, notamment de ceux auxquels Sa Majesté tres-chrestienne et tres-juste fie sa conscience. Je luy apprendrois ce que les plus sages politiques ont tenu, que la royauté est le gouvernement le plus juste et approchant de la Divinité que tous les autres Estats, notamment le populaire, que les predicans trouvent le meilleur, et qu'ils establissent partout où ils se rendent maistres, aussi bien comme le bannissement de la saincte religion, pasteurs et docteurs d'icelle, qu'ils appellent prestraille romaine, ainsi qu'ils nous font voir par le dernier decret de leurs confreres holandois, imprimé à Paris au mois dernier. Je luy apprendrois d'obeyr aux edicts de Sa Majesté, et non pas d'y contrevenir tous les jours, comme luy et ses complices font. Je luy apprendrois que luy ny eux ne se doivent mesler des affaires d'Estat et de celles des particuliers, qui est leur plus ordinaire occupation, sous couleur de religion. Je luy apprendrois, et à ses ministreaux, qu'il ne faut pas

[1] Le poëte Théophile de Viau.

se servir des textes de la saincte Escriture pour offenser Dieu, l'Eglise et le Roy, estans si hardis que d'escrire que les edicts, declarations du Roy, arrests et jugemens des juges, sont autant de persecutions contre les fideles et enfans de Dieu. Je luy apprendrois que luy et sesdits complices, debitans leurs escrits mal-heureux et mechans dans les villes catholiques, contreviennent ouvertement aux edicts du Roy, consequemment chastiables en bonne justice. Bref, je luy apprendrois à se maintenir en devoir, en sorte que Dieu et le Roy ne fussent point offensez, et les gens de bien scandalisez par leurs œuvres maudites. Je luy apprendrois que son complice predicant, ayant sceu que l'amuseur, qui est souvent quelque savetier, tavernier, ou autre de telle estoffe, attendant le presche, ayant ouvert la saincte Bible pour en lire quelque chapitre aux attendans, estant fortuitement tombé sur celuy qui parle des signes de joye que montroit le roy prophete accompagnant la saincte arche que l'on portoit comme reliquaire precieux, ce predicant Micholien, reprenant ce passage qu'il sçait authoriser le son des orgues et autres instrumens pour louer Dieu, profera ceste impieté que c'estoit une action peu sage, et, comme ils disent du texte de l'Epistre aux Corinthiens des vivans qui se faisoient baptiser pour profiter aux morts, qu'il en approuvoit l'intention, et non pas l'action.

Bref, et pour ne point ennuyer le lecteur, tout ignorant que je suis et me recognois, je luy apprendrois que, quelque oyseau de proye que l'on deplume, bien que l'on luy serre le bec et les griffes, il ne s'attaque qu'à celuy qui le serre, et non pas à ceux qui ne pensent à luy.

Mais je l'entens gronder, me reprochant ma vacation, qu'il appelle faussement charlatannerie. Je monte sur le theatre à deux fins : la première, pour exposer en vente et distribuer à fort petit prix des remèdes approuvez pour la curation de plusieurs maux populaires et communs; l'autre, pour recréer le peuple gratuitement, sans offen-

ser personne ; et en toutes les deux j'ose bien affermer que l'on s'est mieux trouvé de mes drogues et de mes discours que l'on n'a fait des presches de ce predicant, lequel a peu apprendre que la comedie a esté receue entre toutes les nations les mieux instruites comme enseignant ce qui est utile en la vie et ce qui se doit fuir. Il doit sçavoir en quels termes en parle ce grand orateur romain, qu'elle est une imitation de la vie, un miroir de la coustume, une image de verité; un autre la qualifie un miroir de la vie journaliere, pour ce que, tout ainsi que dans le miroir nous remarquons ce qui est de beau et de laid au visage, ainsi par la lecture ou frequentation des comedies nous considerons ce qui est bien ou mal sceant à faire ou à dire. Le stile comme les personnages y sont humbles, doux et gratieux ; les commencemens y sont avec quelque emulation, la fin en est douce et accordante; au contraire de la tragedie, où les commencemens sont doux, mais la fin tousjours funeste, ce qui est le plus agreable à nostre predicant et ses complices, qui commencent en aygneaux et finissent en loups. Leur entrée n'est que reformation de mœurs : ils filent doux comme les oyseleurs pour prendre à la pipée, ce ne sont que submissions aux puissances superieures; mais, quand ils sont entrez, leur fin est toute tragique, ils ne preschent que revoltes, rebellions, bannissemens, condamnations de peines, que feu et flamme, et tout cela masqué de la parole de Dieu, qu'il vaut mieux obeyr à sa Divinité qu'aux hommes, que qui la niera sera rejetté. Cela est doux et attrayant, mais qui tire tousjours une fin sanglante, comme la France ne l'a que trop expérimenté, mesme durant ces dernieres années, dans lesquelles ils ont tant massacré de princes, seigneurs, gentils-hommes, capitaines, soldats et toutes sortes de personnes, hommes, femmes et enfans, sang qui crie vengeance devant Dieu, les hommes ne la devant poursuivre, puis-que le plaisir du Roy est tel, auquel l'on ne peut ny doit contre-

venir, sur les peines portées par ses edicts. C'est ainsi que parlent et se comportent les catholiques; c'est la doctrine que j'enseignerois à ce predicant et à tous ses complices, en laquelle ils profiteroient plus que ne font leurs troupeaux seduits et empoisonnez, desquels si quelque brebis se retire, voilà mes gens aux abois, aux hurlemens que les esleus sont subvertez, que c'est l'accomplissement de l'Escriture, que plusieurs se retireront de la verité pour entendre des fables, me remettant en memoire ce que leur pere, autheur de mensonge, tentant nostre Seigneur, le persuadant de se precipiter, luy alleguoit un texte si formel, que les anges avoient commandement expres d'avoir soin de luy par tout, et le recevoir en leurs mains, de peur qu'il ne s'offençast; traistre et perfide tentateur, et qui receut à l'heure sa condamnation tres-aisée à donner à monsieur le predicant et ses sectaires, qui ont tousjours un texte de l'Escriture à la bouche pour s'en servir comme d'un hameçon pour seduire les simples; mais leur mine est eventée : on recognoist ces renards à la queue, en laquelle gist leur venin. Cessez doncques, Ministre, d'attaquer tant de gens de probité et de sçavoir, et, pour mon particulier, ne vous y frottez point : il n'y a rien à gaigner, si non que, passant par le Pont-Neuf, s'il venoit à pleuvoir, je vous affublerois de mon chapeau tourné à une façon que l'on n'a point encores vue, et qui vous feroit recognoistre ce que vous estes. Bon soir.

LA RENCONTRE

DE

GAUTIER GARGUILLE

AVEC TABARIN

EN L'AUTRE MONDE

AVEC LES ENTRETIENS QU'ILS ONT EU DANS LES CHAMPS-ELYSÉE SUR LES NOUVEAUTEZ DE CE TEMPS

CARON. — Combien qu'il ne fasse aucune haleine de vent, mes ondes dormantes ne laissent d'estre agitées, et fremissent bien fort : j'ay quelque chose qui noüe comme pourroit faire le varre d'Egypte quand il est poursuivy du crocodile.

J'ay besoing d'escouter, afin que mes oreilles me descouvrent ce que mes prunelles ne me peuvent descouvrir, pour les grandes tenebres qui sont, à cause de la nuict, tombées sur ces rives. A la bonne heure, ces flamesches sortent bien à propos : elles suppleeront au deffaut de ma lanterne qui s'est esteinte au vent, et aux exallaisons des torrens d'elloquence sortis de la bouche de l'un des plus naïfs esprits qui ayent jamais esté de sa profession, que j'ay passé il y a quelque temps (parlant de Tabarin).

Mes yeux ont de quoy faire leur office : à cette lueur j'apperçoy nager je ne sçay quoy dedans mes eaux; l'eslongnement m'empesche de discerner encore ce que c'est, s'il ne s'approche. Ha! c'est un esprit qui se veut aller promener dans les Champs-Elysée, et converser avec les beaux esprits comme le sien. Où vas-tu? Qui t'a donné l'audace de te mettre à l'eau sans mon congé? Est-ce pour me frustrer de mon droit? Sçais-tu pas bien que je suis le passeur de cette riviere, pour le passage de laquelle j'en rends tribut? A quoi cela est-il bon?

GAUTIER GARGUILLE. — Caron, je te jure, par ta venerable barbe, que ce n'a point esté pour te frustrer de ton droit, ny tronquer ton gain : mon humeur est tellement portée au frontispice d'honneur, qu'elle est bien esloignée de ce que tu pence.

CARON. — Pour quel sujet l'as-tu donc fait?

GAUTIER GARGUILLE. — Ne voyant point ta nacelle, je me suis jetté dans l'eau pour ce que j'avois haste de passer à l'autre rive.

CARON. — Il n'y a pire aveugle que celuy qui ne veut pas voir. Quelle haste avois-tu de passer à l'autre bort? O que ne desrobois-tu les talonnieres et la capelanne aislée de Mercure, pour faire ce que tu desirois? tu ne te fusses moüillé. Mais ce fust esté le pis, que le secretaire qui tient le controlle de ceux que je passe t'eust bien tost renvoyé, s'il n'eust veu la marque que je donne à ceux qui m'ont payé le passage. Mais, va, je te le pardonne; tu as assez de merites pour obtenir ceste faveur, et quand ce ne seroit que par ton beau, judicieux et naïf esprit, tu as eu l'honneur de donner du contentement au plus grand roy du monde, tu n'as garde que tu ne sois favorisé partout.

Pendant cet entretien, Caron ne laissoit de conduire la barque, et mit Gautier Garguille aux rives des Champs-Elysée. Arrivé qu'il fut dans de tres beaux jardinages, la premiere personne de cognoissance qu'il apperceut fut ce

tant renommé Tabarin, qui n'avoit encore perdu la memoire de Galien, d'Hippocrates, de Renaud Lule, de Paracelse et autres illustres autheurs, lesquels il avoit si bien estudiez autresfois, qu'il a fait paroistre au public (autant qu'homme de son temps) la practique de ses estudes. Tabarin, dis-je, comme à son ordinaire, voulant donner gratuitement du soulagement à quelque pauvre infirme, pour ce faire il herborizoit parmy les palissades. Ceste rencontre ne fut sitost descouverte, que voylà de part et d'autre des accolades, bras dessus, bras dessous :

— Monsieur Tabarin, vous estes le bien rencontré. — Monsieur Gautier Garguille, vous estes le tres-bien venu : il n'y a pas long-temps à voir que vous estes arrivé dans ces contrées, d'autant que je remarque en vous quelques choses de nouveau de l'autre monde.

GAUTIER GARGUILLE. — Tabarin, mon cher amy, que j'ay tousjours honoré par dessus tous ceux de la profession, pour les merites que tu as acquis parmy les peuples et pour l'immortelle memoire que tu as laissée de ton illustre nom à la postérité : je te supplie que nous ne parlions en ce lieu des nouveautez de l'autre monde, car nous n'aurions jamais fait.

TABARIN. — Moy qui suis y a quelque temps dans ces lieux, et en sçay tous les endroits, je te prie, allons chercher l'ombrage dans un lieu que j'ay descouvert, et que tu trouveras fort agreable, et dans iceluy, sans crainte de personne, nous pourrons nous entretenir l'un avec l'autre : je t'apprendray l'ordre que l'on tient en ce sejour et la maniere de s'y gouverner, et tu me raconteras une partie des nouvelles que tu nous apportes.

GAUTIER GARGUILLE. — Pour te donner quelques sortes de contentemens et pour satisfaire à une partie de ta curiosité, allons où bon te semblera, pourveu que ce ne soit pas chez la Boiseliere, d'autant que je suis si remply d'avoir beu de l'eau de ce fleuve, que je suis tout enflé de ses cruditez.

TABARIN. — Voici le lieu que je t'ay dit, n'est-il pas bien agreable? Si les dames de Paris avoient à commandement ces belles fleurs qui nous sont continuelles dans ces lieux, elles s'en garderoient bien de mettre une pistolle, voire deux quelques fois pour un fané bouquet.

GAUTIER GARGUILLE. — Helas! Tabarin, les dames de qui tu parles ont bien maintenant d'autre pensée dans leurs esprits que des bouquets; c'est de quoy elles ne se soucient gueres. Elles ont la liberté d'en porter tant qu'elles voudront, et à faute de ce, des branches de houx qui sont toujours vertes, gayes et amoureuses comme une partie d'icelles.

TABARIN. — Je te prie donc de me raconter ce qui les tourmente de la sorte, d'autant que j'ay encore memoire de quelques-unes, que j'ay autres fois fort obligées, leur donnant de quoy embellir et resparer les defauts de nature, et m'asseure qu'elles ont encore memoire de moy.

GAUTIER GARGUILLE. — Les plus grandes afflictions qui les tourmentent, c'est une certaine reformation que ces jours (par l'advis des plus judicieux personnages qui ayent jamais esté dans la France) l'on a faict contre l'excessive despence des passemens et ouvrages tant de points couppés que autres, outre que cela apportoit le plus souvent des divizions dans les mesnages, emportoit encore l'argent dans les provinces estrangeres, et donnoit de la rizée à nos voisins, car cette superfluitté estoit montée si haut, qu'il n'y avoit femme de procureur qui ne desirast d'augmenter une douzaine d'articles dans les taxes des despens, pour ayder à payer un collet et mouchoir de deux ou trois cens livres, car de gaigner telles sommes sur les despenses ordinaires de la maison il n'y avoit pas de moyen; et aussi que messieurs les clercs eussent formé plaintes contre telles superfluittez, comme estant faictes à leurs despens.

TABARIN. — J'ay memoire, si je ne me trompe, que telle reformation a desja esté faicte par cy devant; mais, comme le temps abastardit toutes choses, elle ne fut pas

de durée : c'est pourquoy il ne faut qu'elles s'affligent de telle sorte qu'elles n'en soient malades, ce que je craindrois au sujet de quelques-unes que je sçay estre des plus curieuses.

GAUTIER GARGUILLE. — Ce n'est pas de celles que l'on tient, qui par delices ont mangé une salade qui revenoit à cinq cens livres, et cependant n'estoit composée que de feuilles des plus fins ouvrages qu'on peut trouver dans la rüe Aubry-le-Boucher.

TABARIN. — Non, car celles que je sçay ne sont jusques à ce point, mais bien que l'une d'icelles, contre ma volonté, a fait despence de plus de deux mille cinq cens livres, pour trouver le moyen de faire l'huille de Thal[1], là où son argent s'en est allé en fumée.

GAUTIER GARGUILLE. — Ce qui augmente encore davantage leurs afflictions, c'est que l'on murmure de passer outre, et de reformer aussi les habits, ainsi qu'une certaine remonstrance le represente au roy, ce qui a fait qu'à ce bon jour toutes se sont reformées d'eux-mesmes, au plus qu'il leur a esté possible, de crainte d'irriter les Dieux.

TABARIN. — Voylà qui est louable, puisque c'est pour le bien public; mais dis-moy que disent à cela les courtisans à la mode, qui prenoient le chemin d'avoir des collets à la feminine qui leur battoient jusques au milieu du dos; je croy que cela pourra fascher à quelques uns, d'autant que ces beaux ouvrages arrestoient la veüe des regardans, et leur empeschoient de remarquer les autres deffectuositez.

GAUTIER GARGUILLE. — Ils sont bien contraints d'avaller cela doux comme sucre. Si tu estois encore en l'autre monde, tu rirois à gueule-bée (et ne croy point qu'on te peut appaiser), voyant les orgueilleux d'aujourd'huy, qui d'un pas mustafique, *ita sati homines* (comme les nomme un poëte), c'est-à-dire cheminant superbement, les mains sur

[1] Manière de fard.

les costez, comme pots à ances, desdaignent moustachiquement tout ce qu'ils rencontrent; leurs foudroyantes espées peuplant tous les cimetieres de corps, lesquels, apres avoir esté tuez de telles gens, ne laissent de se bien porter par en apres. Et qui pis est, de leur regard louchant sous un branlant panache, ils font fremir Juppin qui est sur le point de leur ceder son foudre et son aigle pour avoir paix envers eux, nonobstant qu'ils ne fassent peur qu'aux limaçons, mouches et grenouilles.

TABARIN. — De la sorte que tu me racontes les façons de ce temps, je croy que si ce plaisant Lucien estoit en vie, il en riroit, et par pitié leur donneroit de ses roses, pour d'asnes les faire devenir hommes : afin qu'estant deschargez du fardeau de folie (qui est tres-beau et riche à qui le peut entretenir), ils puissent venir passer la barque de Caron, quitter leur sphaere pour venir avec nous dans les Champs-Elyséens.

GAUTIER GARGUILLE. — Il y a bien encore autre chose qui les tourmente : ils sont bien empeschés en la fabricque des chappeaux. Les uns les veullent d'une façon, les autres veullent qu'ils dansent en cheminant sur la perruque acheptée au bout du Pont-Neuf, garnie de sa moustache derriere l'oreille; autres les veullent plats à la cordelliere, retroussez en mauvais garçons (par signe seulement), avec un panache cousu tout autour, de peur que le vent ne l'emporte.

TABARIN. — Voylà donc, Gautier Garguille, ainsi que tu dis, quelle est la mode d'à present; mais dis-moy, je te prie, que sont maintenant devenus un nombre infiny de certaine sorte de gens, que j'ay veu autres fois frequenter nostre quartier de Pont-Neuf et nostre place Dauphine? ces personnes n'ayment pas beaucoup le travail, et toutes fois desirent faire bonne chere; ne peut-on leur trouver quelque employ à Marseille[1], pour les

[1] Dans les galères.

guarir de l'oysiveté, laquelle est abominable devant Dieu?

GAUTIER GARGUILLE. — Ceste meschante oysiveté fait porter aujourd'huy (je ne me sçaurois tenir de rire) aux plus chestifs, voire jusqu'aux apparieux de chair humaine, qui n'ont que disner, s'ils ne travaillent de la courte espée, l'escharpe sur l'espaule à grandes franges pendantes en bas, sortant hors du manteau plié soubs le bras pour faire voir les chausses à fesse-cul, toujours avec la meilleure mine qu'ils prennent pour tromper quelqu'un.

TABARIN. — C'est le mestier dont ils sont maistres jurez : j'ay oüy dire qu'il y a bien eu du tintamare entre les muettes des halles, et qu'elles se plaignent que les laictues pommées et les roses sont fort rencheries depuis quelque temps.

GAUTIER GARGUILLE. — Il est vray; toutesfois les jardiniers n'en sont pas marris, ils en rient tant qu'ils peuvent, car elles n'estoient par cy devant en usage qu'en salades; maintenant on les fait servir aux souillers, voire des laquais, palfreniers et gens de neant.

TABARIN. — Je croy que c'est pour tenir le souiller ferme selon l'ordonnance.

Changeons de matiere, et ainsi que nous avons commencé par les dames, nous y concluron̄s nostre entretien. Dis-moy, portent-elles encore le col garny d'affiquests et des colets à quatre ou cinq estages d'un pied et demy de haut? Car de mon temps j'en ay veu telle qui n'avoit pas un denier de rente qui faisoit plus d'excessives despences que les dames de qualité.

GAUTIER GARGUILLE. — Je t'ay desjà dit que, pour les colets, cela estoit reformé : mais comme tu as veu autres fois que les hommes portoient des chausses bouffantes de taffetas ou de velours, sortant par les fentes au dehors, les dames les portent maintenant sur les manches : hormis qu'une partie gastent tout avec leurs fausses perruques saupoudrées de poudre de Cypre. Je sçay bien si

elles m'entendoient, elles pourroient dire : « Nostre Dame m'amie, ma commere, qu'est-ce cy? De quoy se meslet'on? Qu'a-t'on affaire de nos menües folies? » Patience, mes bonnes amies, attendez le reste sans vous fascher.

L'ENTREE

DE

GAUTIER GARGUILLE

EN L'AUTRE MONDE

POEME SATYRIQUE

Le battelier d'enfer reparoit sa nacelle,
Rompue sous le faix d'une ame criminelle,
Lors que Gautier Garguille, arrivant furibond,
S'ecria : « Passe-moy sans attendre un second,
Vieillard, et ne permets que deux fois je le die,
Car je suis de la farce en une comedie
Qu'on joue chez Pluton. Si tu tardes beaucoup,
Le moindre des marmots t'y donnera son coup. »
Ce discours depita l'homme à la vieille trongne :
« Tu n'es plus, ce dit-il, à l'hostel de Bourgongne;
Il ne faut pas tousjours rire et tousjours chanter.
Icy-bas les esprits ne se pourront flater
Dans le sot entretien de tes pures fadaises;
On n'y sert point de noix, de moures ny de fraises,

Et tu n'y peux tenir un plus insigne rang
Que de pescher sans fin un grenouiller estang.
Ne precipite point ta course malheureuse :
Tu ne sçaurois manquer cette charge honteuse. »
Gaultier lui respondit : « Profane, sçais-tu bien
Que les grands se sont plus à mon doux entretien?
Un seul ne me voyoit qui ne se prist à rire.
Ay-je pas mille fois delecté nostre Sire?
Bon Dieu! si tu sçavois que je suis regreté
Et que l'on a souvent ce propos répété :
Las! le pauvre Gaultier! hé! que c'est de dommage!
Bref, si je retournois, on me feroit hommage. »
Puis Caron, en riant : « Ouy, tu retourneras;
Cela depend de toy, marche quand tu voudras. »
Il ronfloit en tenant ce discours à Garguille,
Car il ne laissoit pas de pousser sa cheville
A l'endroit depecé de son basteau fatal.
Mais Gaultier, en colere : « Esperes-tu, brutal,
Que je puisse long-temps tarder en ce rivage?
Passe-moy vistement, je payeray ton gage;
Ne te deffie point d'un homme comme moy :
Je suis tout plein d'honneur, de justice et de foy. »
Lors entrant au batteau, l'homme à l'orrible face,
Saisi de ses outils, le conduit et le passe.
Il demande un denier; mais, montrant ses talons,
Gaultier dit en riant : « Je n'ay que des testons.
Si tu ne me veux croire, avant que je devale,
Va-t'en le demander à la trouppe royalle;
Et cependant s'il vient quelqu'un mort de nouveau,
Je le puis bien passer ou le mettre dans l'eau.
Sinon, viens avec moy chez Pluton et sa garce,
Tu ne bailleras rien pour entendre la farce. »
Caron, voyant que tout alloit de la façon,
Jugea qu'il le vouloit payer d'une chanson;
Il dit entre ses dents : « Jamais homme du monde,
Sans avancer l'argent, ne passera ceste onde. »

Garguille, de ce trait tout aise et tout joyeux,
Le signe en s'en allant et du doigt et des yeux;
Il l'estime nyais, et, secouant la teste,
Monstre qu'il duperoit une plus fine beste.
Cependant il arrive à la porte d'enfer,
Où, frappant comme un sourd, il resonne le fer.
Il tance le portier, qui rit de sa colere;
Mais, aussi tost qu'il vit l'effroyable Cerbere,
Qui, faisant le custos, y sembloit sommeiller,
Il passa doucement, de peur de l'éveiller :
Car, n'ayant jamais veu de si terribles suisses,
Il craignoit d'estre pris aux jambes ou aux cuisses.
Mais comme il fut devant le palais de Pluton,
Un huissier rechigné luy monstra le baston :
« Quoy ! fol outrecuident ! quelle effrontée escorte
T'ose bien faire voir le cuivre de la porte?
Le roy demeure icy : les juges criminels
N'osent voir sans congé ses louvres eternels,
Et tu viens hardiment en ceste digne place!
Juge donc le peril où t'a mis ton audace. »
Cela dit, il le chasse, et neantmoins Gaultier
S'efforce de monstrer des traits de son mestier
En chantant et dansant, mais enfin se retire,
Voyant que de ses tours l'huissier ne vouloit rire.
Apres avoir erré mille detroits nombreux,
Il se trouve au palais où tous les malheureux
Vont comparoir devant les majestez sublimes
De ces trois presidens qui condamnent les crimes.
Les sergens conduisoient un mechant garnement
Devant le sieur Minos pour avoir jugement.
Le fou, qui vit cela, sentit son ame atteinte
En ce mesme moment de froideur et de crainte,
Car le juge leur dit : « Je croy que vous resvez;
Pourquoy n'amenez-vous ces autres reprouvez?
Veux-je pas à chacun prononcer sa sentence
A la proportion de son enorme offence? »

Ce fut là qu'en fuyant nostre pauvre Gaultier
Monstra qu'il n'estoit pas le fils d'un savetier.
Avoit-il pas grand tort de passer les devises,
Puis que les champs heureux à ses fautes remises
N'estoient pas deniez? La curiosité
Apporte bien souvent de l'incommodité :
Il le reconneut bien, car il jura dès l'heure
De ne retourner plus où le juge demeure.
Quand il fut arrivé dans ces prez où les fleurs
Conservent à jamais l'esclat de leurs couleurs,
Où cent flotz argentez arrosent les herbages,
Où l'air purifié n'a jamais de nuages,
Et où l'on ne voit point changement de saison
Dans l'ordre qu'y fait voir l'eternelle raison,
Il se coucha tout plat sur l'herbe et les fleurettes,
Mais il tesmoigna bien par mille chansonnettes
Le plaisir qu'il avoit d'estre hors du danger.
Tabarin, le voyant, s'en vint le langager,
Jugeant à sa façon que c'estoit un bon drole,
Et qu'ils avoient esté nourris en mesme escole.
Je ne m'estonne point s'ils se firent acueil,
Car tousjours le pareil demande son pareil.
Si tost que Tabarin eut fait la connoissance,
Garguille s'escria : « Que j'ayme ta presence!
Incomparable esprit, subtil, facetieux,
Personne ne te hait sous le bassin des cieux.
Que j'ay pris de plaisir à lire ton beau livre!
Je n'avois autre soin, autre bien que de suivre
Tes beaux enseignemens, qui sont poudrez d'un sel
Tel que nos devanciers n'en gousterent de tel! »
L'autre, à qui ce discours sentoit comme du baume
Et qui n'eust tant prisé la lecture d'un pseaume,
Se voulut informer des bons garçons du tans
Et de ce qui s'est fait depuis vingt ou trente ans;
Mais Orfée parut, marqué de mille playes
Qui font encore voir si les fables sont vrayes.

Quand Garguille eut apris que c'étoit ce rimeur :
« Nos poëtes, dit-il, sont bien d'une autre humeur;
Ils ne se feront point mettre le corps en pieces,
Faute d'aimer la femme : ils ont tous leurs maistresses,
Et plustost deux que trois. » A ces mots, Tabarin,
Ayant trouvé du goust, fist un ris de badin;
Mais Gaultier, s'ennuyant de se voir inutile,
Dit qu'il vouloit monstrer comme il estoit habile,
Si tost qu'il auroit sceu les agreables lieux
Où les comediens font admirer leurs jeux.
Alors, sans differer, il courut sur les friches
Pour voir en toutes parts s'il verroit des affiches;
Mais quand il n'en vit point et qu'il fut asseuré
Que là son bel esprit seroit moins admiré
Que parmy les humains, il se change en tristesse,
Fasché de n'y voir pas rire de ses souplesses.
Il court de tous costez, hurlant à tout moment
Un discours qui ne dit que : Paris! seulement.
Il se met sur un mont où vainement il tasche,
Planté sur ses orteils, d'aviser Sainct Eustache.
Un esprit politique, ayant tout escouté,
Le voulut faire boire au fleuve de Lethé,
Afin que des humains il perdist la memoire :
C'estoit vouloir sans soif forcer un asne à boire,
Car Gaultier respondit que seulement aux bains
On se servoit de l'eau, et pour laver les mains.
Il s'enfuit sur ce point, depassant d'une lieue
L'esprit qui, moins subtil, est encore à sa queue.
Je jure mon cornet qu'il aura beau courir,
Le fou ne boira pas, et deust-il en mourir.
Il marque de ses piez la terre qui resonne,
Et fait voir en sautant qu'un fossé ne l'estonne.
Chacun juge là-bas, à le voir si leger,
Que son mestier estoit d'apprendre à voltiger.
Il a jambes de cocq et tout le corps si graisle,
Que le vent pourroit bien l'emporter sur son aisle.

Mais c'est trop garguillé : si quelqu'un le veut voir,
Qu'il aille à l'autre monde, il s'y fait prevaloir,
Ayant enfin guaigné l'azile d'une roche,
Où il ne pense pas que jamais on le croche.

FIN.

POSTFACE

Nous ne croyons pas devoir priver les lecteurs de la *Bibliothèque gauloise* d'un excellent morceau de critique littéraire et bibliographique, que nous communique un de nos érudits les plus autorisés et les plus connus, au moment où vient de s'achever la nouvelle édition de Tabarin, publiée par les soins de M. d'Harmonville. Cette savante lettre est le complément naturel de la notice qui ouvre ce volume, et qui a été écrite à un autre point de vue, également curieux et intéressant. P. L.

A MONSIEUR L'ÉDITEUR DE LA *BIBLIOTHÈQUE GAULOISE*.

Vous voulez donc que je prenne la plume pour exposer succinctement ce qu'on connaît de la vie de l'illustre farceur, dont les joyeusetés ont été recueillies dans des livrets bien chers aux bibliophiles? Bien mieux que moi, vous sauriez écrire cette biographie; n'importe, j'obéis. Il faut l'avouer; ce qu'on sait à l'égard de Tabarin se réduit à peu de chose; sa patrie est tout aussi ignorée que celle d'Homère; il a existé en France une famille qui portait ce nom [1]; et nous connais-

[1] Louis Dupuys, médecin né à Grenoble, auquel on doit une traduction française imprimée vers 1545, et devenue extrêmement rare, des prétendues *Lettres de Diogène,* dit avoir fait imprimer ce volume à Poitiers, sur l'exhortation de son très-bon ami M. Antoine Tabarin, adolescent de singulière expectation.

sons deux opuscules italiens constatant l'origine italienne du mot Tabarin. L'un d'eux a figuré aux ventes Nodier en 1844 (n° 678) et Libri en 1847 (n° 1678) : *Opera nova nella quale si contienne il maridazzo della bella brunettina sorella di Zan Tabari* (Modena, sans date).

L'autre opuscule a pour titre : *Stanze della vita e morte di Tabarino, canaglia milanese*, Ferrara, 1604 (catalogue Reina, Paris, 1859, n° 1399), et ceci confirme l'assertion émise dans un livret intitulé le *Clair-voyant intervenu sur la Response de Tabarin*, Paris, 1619 : « Tabarin est de Milan. »

D'après une conjecture assez vraisemblable, l'étymologie du nom de Tabarin serait le mot *tabar*, sorte de manteau, de robe, qui formait la principale pièce du costume de ce personnage lorsqu'il se montrait au public[1].

Toutefois nous serions disposé à supposer que l'illustre baladin était Français; il avait des émules, des modèles au delà des Alpes; rien de plus simple. Mais un étranger n'aurait pu acquérir avec autant de succès la possession des richesses les plus intimes de la langue nationale; un étranger n'aurait pu trouver des sympathies aussi vives, aussi universelles dans les classes populaires : il n'aurait pu si bien se faire comprendre d'elles.

La famille, la jeunesse de Tabarin restent couvertes d'un mystère qu'on ne soulèvera sans doute jamais; il est permis de conjecturer que ce fut après une existence un peu aventurière qu'il devint le valet ou plutôt l'associé d'un charlatan, qui se faisait appeler Mondor ou Montdor (autre nom supposé, autre problème insoluble).

Revêtu d'habits somptueux, Mondor, debout sur ses tréteaux placés au milieu du pont Neuf, vendait au public ses drogues, après avoir attiré la foule autour de lui par l'attrait d'une parade où Tabarin lui donnait la réplique et faisait presque tous les charmes de la conversation. C'était Tabarin qui se chargeait de répandre à flots la gaieté sur ces représentations gratuites; c'était à lui que revenait l'honneur de

[1] *Voy.* le Catalogue de la *Bibliothèque dramatique de M. de Soleinne*, rédigé par P. L. Jacob, bibliophile, t. I[er], p. 204. Le bibliophile Jacob, en remarquant que le privilége de l'édition tabarinique de 1625, qu'il décrit sous le n° 970, est accordé au nommé *Chevrol*, pense que ce pourrait bien être là le véritable Tabarin.

faire rire *à double mâchoire*, de faire rire du *talon gauche à l'oreille droite* (expressions du temps) les écoliers, les laquais, les chambrières, les marchands qui ne pouvaient se lasser d'entendre résoudre des problèmes tels que ceux que Tabarin proposait à son maître : Quel est l'arquebusier le plus maladroit? Pourquoi les hommes nagent mieux que les femmes? Pourquoi les femmes n'ont-elles barbe au menton? etc.

On a lieu de croire que ce fut en 1618 que Tabarin commença à se montrer au public parisien; peu d'années lui suffirent pour se trouver en possession de toute sa renommée. En 1622, il avait atteint le comble de sa gloire. La place Dauphine voyait le soir dans la belle saison une foule avide d'entendre Mondor et son valet; il était impossible de ne pas acheter les drogues que débitaient, que recommandaient d'aussi amusants personnages; c'était « pouldre à vers, pouldres en liqueurs pour les douleurs des dents, breuvages pour coliques ou mal de mère, voire mesme de l'onguent pour la gasle [1]. »

Trop habile pour ne pas se faire désirer, Tabarin quittait quelquefois la capitale, et il allait dans les villes voisines chercher des auditeurs nouveaux qui l'accueillaient sans doute avec transport. Un des opuscules qui forment la collection tabarinique est intitulé : *Adieux de Tabarin au peuple de Paris*. Il parut en 1623. Ces adieux sont adressés aux pâtissiers, aux charcutiers, aux tripières, aux taverniers. Tabarin, souvent représenté comme fort amateur de la bonne chère et du vin, y exprime ses regrets de s'éloigner d'une ville qui lui offre, à cet égard, des ressources dont l'absence lui sera bien pénible.

A partir de 1625, les écrits de l'époque se taisent sur le compte de Tabarin; un témoignage isolé, contenu en tête d'un poëme dramatique, fort oublié (l'*Amphitrite*, par M. de Monléon), indique l'année 1630 comme celle où Tabarin quitta le

[1] Un opuscule du temps dit peu sérieusement, il est vrai, mais l'assertion doit avoir quelque fondement : « Il n'est pas si petit qui n'ait voulu de ses drogues; les grands n'ont pas espargné les mille pistoles pour avoir de ses médicamens à guérir des gouttes, mal de Naples et autres maux semblables. Les dames de la cour ont veu le fond de leurs bources, ayant voulu mettre le nez aux plus profonds secrets de Tabarin pour le fard. »

théâtre, où il n'eut que des successeurs indignes de le continuer[1].

En 1634, on imprima la *Rencontre de Gaultier-Garguille et de Tabarin en l'autre monde*. Gaultier-Garguille ou Hugues Guéru, dit Fléchelles, était mort le 10 décembre 1633. En le représentant comme s'entretenant dans les Champs-Élysées avec Tabarin, on donne tout lieu de croire que ce dernier avait cessé de vivre. L'auteur de la *Rencontre* lui fait dire : « Je suis y a quelque temps dans ces lieux ; » de sorte qu'il est permis de conjecturer avec toute vraisemblance que Tabarin survécut peu de temps à sa retraite de dessus les tréteaux, où il avait acquis une renommée éclatante.

Pendant une bien longue période, tout renseignement a manqué sur la fin de l'illustre farceur; l'érudition moderne, toujours en quête de sources nouvelles, a fini par mettre la main sur un bouquin fort oublié, où il est question de la mort de Tabarin.

Le livre en question a pour titre . *Parlement nouveau ou centurie interlinéaire des devis facétieusement sérieux et sérieusement facétieux*, par Daniel Martin, Strasbourg, 1637. Remarquez cette date; la mémoire des événements était encore toute fraîche, et le mythe (si on peut employer ici le vocabulaire de la haute critique moderne), le mythe n'avait pas eu le temps de défigurer la biographie de l'interlocuteur de Mondor.

Daniel Martin prétend qu'ayant gagné l'argent de beaucoup de niais, Tabarin se trouva en mesure d'acheter une seigneurie près de Paris, mais il en jouit peu. Ses voisins étaient des gentilshommes de bonne et ancienne maison; ils ne purent endurer d'avoir pour égal « un Pantalon, un embabouineur de badauds, » et ils le tuèrent un jour à la chasse.

Cet assassinat, qui n'aurait rien de très-étrange à cette époque de violence et de duels, resta sans doute impuni.

Si nous sommes condamnés à savoir bien peu de chose sur la vie de l'immortel farceur, nous pouvons du moins dire qu'il

[1] *Voy.* le Catalogue de la *Bibliothèque dramatique de M. de Solenne*, rédigé par P. L. Jacob, bibliophile, t. I[er], p. 223. L'avertissement du sieur de Montléon nous apprend que le successeur de Tabarin, sur les tréteaux de la place Dauphine, se nommait *Padelle.*

n'a point péri tout entier Une partie des *joyeusetés* qu'il tirait de son inépuisable escarcelle nous reste.

Tabarin n'a sans doute jamais écrit, il improvisait les bouffonneries qu'il débitait sur ses tréteaux de la place Dauphine; mais il se trouva des amis de la gaieté et du beau langage qui sentirent la nécessité de fixer sur le papier les paroles du joyeux bateleur, de les conserver pour la postérité, de ne pas les laisser à jamais emporter par le vent.

En 1622, un amateur, dont le nom est resté ignoré, apporta au libraire Antoine de Sommaville, qui se hâta de l'imprimer, un *Recueil général des rencontres, questions, demandes et autres œuvres tabariniques*.

Cet anonyme était un homme qui n'était plus jeune et qui s'était déjà exercé dans la littérature facétieuse. Un sixain qu'il a placé en tête de son œuvre s'exprime nettement à cet égard :

Si un vieillard eut le courage
De bâtir ce plaisant ouvrage
Pour s'esgayer en ses vieux ans,
Ne t'estonne point de son œuvre :
Ce n'est point son premier chef-d'œuvre;
Il en a fait de plus plaisans.

Une *Epistre au sieur Tabarin, Docteur Régent en l'université de la place Dauphine* et signée H. I. B. vient ensuite. C'est une série de métaphores qui malheureusement n'apprennent rien sur la personne de Tabarin. Un avis du libraire confirme ce qui est dit de l'âge de celui qui a *jeté les fondemens* de ce recueil, et cherche d'avance à excuser les reproches qu'on pourrait faire au genre de ces plaisanteries. « On doit concéder et permettre quelque chose au temps auquel ce livre a été imprimé, savoir aux jours gras; tout est alors de caresme prenant. » Cette apologie n'était pas nécessaire; des livres du genre de celui-là ne scandalisaient alors ni le public ni l'autorité [1].

[1] Dans les premières années du règne de Louis XIII, la presse jouit à Paris d'une liberté remarquable : on imprima, sans que l'autorité s'en émût le moins du monde, un grand nombre d'opuscules gaillards, devenus aujourd'hui très-rares, et que les bibliophiles

L'amateur revient ensuite à la charge; il s'adresse à *Messieurs les disciples et sectateurs ordinaires de la philosophie de Tabarin, Docteur Régent à Paris, en l'Université de l'Isle du Palais;* il annonce que son projet a été de *crayonner, esbaucher et effleurer quelque chose des leçons, escrits et thèses publiques de Tabarin;* il expose que « tous en ceste lecture, de quelque qualité et condition qu'ils soient, en pourront puiser de grands profits : le noble y trouvera l'antiquité de sa race; les femmes sçauront de quel bois sont faites les cornes dont elles anoblissent leurs maris, » etc.

Un privilége royal, accordé, le 7 février 1622, à un imprimeur et libraire lyonnais, J. B. Chevrol, et cédé par celui-ci à Antoine de Sommaville, met d'ailleurs sous la protection spéciale du gouvernement ce recueil de drôleries très-épicées; l'Etat, fort tolérant à cette époque pour les livres qui faisaient rire, ne se piquait point d'une sévérité devenue de rigueur à une époque aussi vertueuse que la nôtre. L'approbation des censeurs manque, il est vrai, aux *Rencontres tabariniques;* elle a été remplacée par une approbation burlesque émanée de messieurs de l'hostel de Bourgogne, et rendue le jour de mardy gras, au collége de Bontemps. Gaultier Garguille et Gros Guillaume certifient n'avoir rien trouvé en ce livre qui soit contraire aux peuples ordinaires de leur escolle, et ils enjoignent de ne jamais venir « en ladicte escolle sans au préalable s'estre garny d'une de ces copies [1]. »

Le public ratifia l'arrêt des artistes de l'hôtel de Bourgo-

recherchent avec empressement; bornons-nous à mentionner : le *Contenu de l'Assemblée des Dames de la Confrairie du grand Habitavit,* 1615; l'*Ordre de chevalerie des Cocus réformés,* 1624; le *Tondeux (de C...) qui court, et pourquoi il tient la campagne,* 1615; les *Quinze marques pour connoitre les faux C... d'avec les légitimes,* 1620, etc.,) approuvées; la *Muse folâtre,* recueil de vers souvent très-libres, avait nombre d'éditions, et les libraires le Villain, Oudot, Fuzy, Ancelin, etc., y mettaient hautement leur nom. En 1618, le *Cabinet satyrique* paraissait avec l'adresse du libraire Billaine. Il serait bien facile de multiplier pareils exemples.

[1] En 1631, le roi Louis XIII accordait son privilége aux cyniques chansons de Gautier Garguille, *de peur que des contrefacteurs ne viennent adjouster quelques autres chansons plus dissolues.* On pourrait citer bien d'autres ouvrages licencieux mis au jour avec la sanction officielle de l'autorité. Les *Novellæ* de Morlino, l'un

gne; le libraire A. de Sommaville réimprima, dans le cours de la même année 1622, les *Rencontres tabariniques;* tous les exemplaires avaient été enlevés promptement, sans qu'il y eût eu annonces de journaux et réclames, choses alors ignorées; il supprima deux questions regardées avec raison comme fort sales [1]; mais il en ajouta neuf autres, ce qui porte à soixante-deux le total des questions contenues dans cette seconde édition. Une troisième vit le jour en 1623; deux questions qui avaient choqué quelques susceptibilités religieuses en furent éliminées [2]; en revanche, en 1623 également, A. de Sommaville imprima la seconde partie du *Recueil général des Rencontres;* elle était formée de vingt-six questions; c'était donc en tout quatre-vingt-six questions que le libraire

des plus audacieux conteurs de l'Italie, parurent en 1520, *cum gratia et privilegio Cæsareæ majestatis et summi Pontificis decennio duratura.*

Le *Livret de folastreries à Janot* (Paris, veuve Maurice de la Porte, 1553), réunion de poésies graveleuses, est revêtu d'un privilége du Parlement. L'*Antidoto della Gelosia*, recueil de nouvelles fort libres de Guiddiciolo, Venise, 1565, est accompagné de l'approbation de l'inquisiteur de Brescia. L'*Epigrammaton* de Lancinus Curtius, où se trouvent des morceaux fort obscènes, fut mis au jour à Milan, en 1521, avec un privilége de François Ier et une permission apostolique. Le libraire Estoc, que nous retrouvons parmi les éditeurs de Tabarin, obtenait en 1617 un privilége du roi pour imprimer le *Recueil des plus excellens vers satyriques de ce temps*, et ce volume reproduit presque toutes les pièces du *Cabinet satyrique*. Une édition de l'*Espadon satyrique* de Claude d'Esternod, Lyon, Jean Lautret, 1626, parut avec l'approbation de M. de Sauzet, lieutenant civil à Lyon. Terminons cette nomenclature, qu'il serait facile de développer encore, en mentionnant le scabreux et trop célèbre ouvrage du jésuite Sanchez : *De Matrimonio*, livré à la publicité *cum superiorum permissu.*

[1] La 8e et la 10e :

« Quel est le plus honneste du cul d'un gentilhomme ou du cul d'un paysant ? »

« Quel est le meilleur libraire du monde? »

[2] Ce sont les 20e et 52e :

« Par quelle raison les femmes portent ordinairement des croix pendues en leur col? »

« Pourquoy filles et femmes ne respondent aux prestres quand ils célèbrent le service divin? »

offrait aux amateurs. Il réimprima derechef sa première partie en 1623, et la seconde en 1624, en y joignant deux *Farces tabariniques, non encore veuës ny imprimées*[1].

Les réimpressions du Tabarin d'Antoine de Sommaville, plus ou moins complètes, se multiplièrent : on en compte au moins seize, publiées à Paris, à Rouen, à Lyon, de 1624 à 1640; il en est qui sont aujourd'hui devenues absolument introuvables; plusieurs d'entre elles renferment des productions qui font partie de la littérature tabarinesque, mais qui ne sont point le fruit de l'imagination du *Docteur Régent en l'Université de la place Dauphine;* c'est à quelques-uns de ses imitateurs qu'on doit les *Rencontres, Fantaisies et Coq-à-l'asne facécieux du baron de Gratelard*, et les *Adventures et Amours du capitaine Rodomont.*

Tabarin appartenait au public, dont il était l'idole; nul ne pouvait prétendre à en posséder le monopole; l'amateur qui avait formé le recueil qu'imprima A. de Sommaville, et dont nous avons constaté le brillant succès, devait avoir des émules; il en eut.

En 1622, un mois à peine après la publication du *Recueil des Rencontres*, deux libraires de Paris, Pierre Rocollet et Antoine Estoc[2], mirent au jour l'*Inventaire universel des OEuvres de Tabarin, contenant ses Fantaisies, Dialogues, Paradoxes, Gaillardises, Rencontres, Farces et Conceptions, le tout curieusement recherché et recueilly*. Une épître dé-

[1] Elles n'ont pas de titres : Isabelle, Francisquine, Lucas, Tabarin, en sont les principaux personnages. On y remarque un personnage s'exprimant en un jargon composé de mauvais français de mauvais espagnol et de mauvais italien. Ce dialecte, inventé à plaisir, est une imitation de ce qu'on rencontre souvent dans le vieux théâtre italien. Les historiens de l'ancien Théâtre français ont eu soin de mentionner ces farces. Voir l'*Histoire du Théâtre françois*, par les frères Parfaict, t. III, p. 324, et la *Bibliothèque du théâtre françois*, t. I, p. 465.

[2] Antoine Estoc ou Lestoc ne craignait pas d'éditer publiquement des livres peu édifiants. Nous avons parlé du *Recueil des plus excellens vers satyriques de ce temps*, qui fut remis au jour, en 1618, sous le titre de *Cabinet satyrique;* Estoc le réimprima, en 1620, avec des additions et des suppressions. Observons qu'Ant. de Sommaville imprimait aussi, en 1620, une suite de ce fameux *Cabinet* sous le titre de *Délices satyriques.*

dicatoire à M. de Mondor, signée A. G, nous fait connaître du moins les initiales du nom de l'amateur qui se propose de mettre le public « à mesme de goûter avec délices et à loisir ce qu'il avoit autres fois ouy en passant et à la haste[1]. »

Une autre épître à *Messieurs les escoliers jurez de l'Université de la place Dauphine* n'offre rien d'intéressant; elle est suivie d'un avis de l'imprimeur, lequel dénigre l'édition qui avait devancé la sienne. C'est l'usage.

« Je sçay bien qu'on nous a desjà présenté quelque chose de ses questions et demandes; mais, comme elles ne sont pas toutes espraintes ny tirées des conceptions de Tabarin, aussi seront-elles d'autant plus inférieures aux fantaisies que je vous offre, veu que luy-mesme, il en a incisé et esbauché les superfluitez, jetté les premiers fondemens et eslevé le frontispice. »

Cet *Inventaire*, revêtu d'un privilége royal en date du 12 avril 1622, fut reçu avec la faveur qui s'attachait au nom de Tabarin; il fallut en donner une seconde édition en 1622; il en parut une troisième en 1623; son succès s'arrêta alors. Une seconde partie, qui avait été promise, ne vit point le jour, et l'on se contenta de réimprimer, parfois avec des modifications, les *Rencontres et Fantaisies du baron de Grattelard*, dont l'édition originale est de Paris, 1622, chez Julien Trostolle; c'est un livre de questions du genre tabarinesque : « Pourquoy les femmes sont plus frileuses que les hommes? Quelle distinction il y a d'une femme à un verre? Quelle différence il y a entre un homme et un veau[2]? » etc.

[1] Ces initiales rappellent Antoine Gaillard, personnage peu connu qu'on a regardé comme un pseudonyme, qui se qualifie de laquais de l'archevêque d'Auch, et dont on possède un volume fort rare d'*Œuvres mêlées* (Paris, 1634), où il y a de la gaieté et de l'esprit. (Voir la *Biographie universelle*, au Supplément; le Catalogue Solemne, n° 1025; le Catalogue Nodier, 1844, n° 470; la *Bibliothèque poétique* de M. Viollet-Leduc, t. 1, p. 441.)

[2] Le *baron de Grattelard* était le surnom qu'avait pris un charlatan nommé Desiderio Descombes ou Decombes, rival de Mondor, mais bien moins digne de la faveur publique. Il ne reste de son répertoire que quatorze *rencontres et coq-à-l'asne*, et sept d'entre elles reproduisent, parfois presque identiquement, parfois avec des différences peu importantes, des questions traitées dans le *Recueil général*, rédigé par H. I. B. C'était un plagiat évident;

L'*Inventaire* contient soixante-quatre questions et deux *Farces tabariniques*, qui ne sont pas les mêmes que celles insérées dans les éditions d'Antoine de Sommaville[1]. Ces questions sont du même genre que celles qui avaient déjà été communiquées au public. Mêmes plaisanteries sur les femmes, sur les maris trompés, sur la faiblesse des vieillards, sur les infirmités de la nature humaine. On reconnaît, toutefois, quelques différences de rédaction; le *maître* parle plus longuement; son langage pompeux et pédantesque fait la majeure partie des frais du dialogue, et Tabarin riposte à ces graves raisonnements par une vive saillie qui ne manquait jamais de provoquer une immense explosion d'éclats de rire. On convenait, d'ailleurs, qu'il fallait entendre Tabarin pour bien l'apprécier; ceux qui ne le connaissaient que par la lecture des écrits mis sous son nom n'en avaient qu'une idée incomplète[2].

Un des objets dont Tabarin se servait avec le plus de succès pour amuser les spectateurs qui se pressaient autour de lui, c'était son chapeau. A cet égard, les témoignages abondent. Daniel Martin, dans le *Parlement*, que nous avons déjà cité, parle de l'illustre farceur comme d'un « fol qui, avec son chapeau métamorphosé en mille sortes, en avoit fait rire tant d'autres. » Un des chapitres placés en tête du *Recueil* d'Antoine de Sommaville est intitulé : *De l'antiquité du chappeau de Tabarin;* on y avance que Saturne inventa ce couvre-chef, lequel fut dérobé et porté au ciel par Ganymède. Jupiter le donna à Mercure; il passa ensuite au pouvoir de Janus; il fut longtemps conservé à Rome comme une relique inestimable; un soldat français le prit et le céda, en échange de médecine, à un apothicaire de la place Maubert.

Une des facéties qu'on place dans la collection tabarinique est intitulée les *Fantaisies plaisantes du chappeau à Taba-*

mais, à cette époque, les lois de la propriété littéraire étaient mal définies, encore plus mal observées

[1] Elles sont également privées de titres, mais on y rencontre les mêmes personnages, le même genre de plaisanteries, le même dialecte factice.

[2] « Il y a bien à dire de ce que l'on a écrit sous le nom de Tabarin, et il n'y a rien de tel que de l'ouyr. » *Troisiesme Après-disnée du Caquet de l'Accouchée.*

rin; elle offre, au frontispice, l'image de ce chapeau, qui était composé de deux grandes ailes plates et recourbées, et d'une pointe conique allongée. Tout cela était fort souple, fort mou, de sorte que le baladin, le tortillant, le pétrissant en tous sens, lui donnait des formes bizarres et insolites, et, se montrant avec cette coiffure étrange, il excitait un enthousiasme sans bornes. C'est ce que dit expressément l'auteur des *Fantaisies* que nous venons de rappeler :

« Ce chappeau, manié et retourné par son maître, est rempli de toutes sortes de gayes perfections et au contentement de tous ceux qui vont le voir. Il s'accomode et se desguise à toutes sortes d'estages, tantost en carrabin, tantost en courtisan, tantost en porteur de charbon, tantost en humeur de souppe dans un plat, tantost en meneur d'ours, tantost en coureur de poulles maigres. »

La vogue dont jouissait Tabarin provoqua l'apparition d'un assez grand nombre d'opuscules, sur le titre desquels figurait ce nom, regardé, non sans motifs, comme devant servir d'amorce à une foule d'acheteurs.

On a recueilli jusqu'à vingt-trois de ces opuscules; plusieurs d'entre eux sont devenus si rares, que ce n'est que depuis peu d'années qu'on en a découvert un exemplaire. Il en a probablement existé d'autres; des investigations heureuses pourront en rappeler quelques-uns à la lumière [1]; d'autres peuvent aussi, sans doute, être considérés comme irrévocablement perdus; le temps en a englouti jusqu'aux titres.

Certains de ces écrits se rattachent à la querelle qui s'éleva entre les médecins de Paris et les charlatans. Ces derniers débitaient en plein vent une foule de remèdes bons ou mauvais, qui tuaient sans doute parfois, qui guérissaient par hasard. La Faculté s'émut de cet empiétement sur ses prérogatives. Un médecin, qui était aussi un poëte de mérite, Courval Sonnet, écrivit, en 1619, sur les *Tromperies des Charlatans;* il ne nomma point Tabarin, mais il s'attira, la même année, une réplique vive sous le nom de ce dernier.

[1] On trouve l'indication « d'une demy-fueille de papier imprimée, intitulée les *Secrets du sieur Tabarin;* » mais toutes les recherches tentées dans le but de découvrir cet opuscule sont demeurées sans résultat.

En 1622, un anonyme, désigné sous les initiales J. D. P. M. O. D. R.[1], dédia à Tabarin lui-même un *Discours de l'origine des mœurs, fraudes et impostures des charlatans*. Cet écrit sérieux est divisé en cinq chapitres; l'auteur cite du grec et beaucoup de latin; il invoque l'autorité de Galien, de saint Thomas, de bien d'autres auteurs, et il foudroie de son éloquence « ce remède approuvé d'un Zany, enregistré dans la feinte doctorerie d'un Gratian, illustré de la présence d'une putain ou maquerelle eshontée, scellé par les plaisanteries d'un Tabarin ou d'un Frisegoulin, confirmé par mille faux sermens et accompagné d'autant de mensonges, et toutefois le peuple aveugle et stupide l'achette avidement et l'emploie avec asseurance jusqu'à ce que finalement, pour l'expérience faulse et mensongère, il se recognoist deceu et trompé, mocqué et befflé. »

D'autres écrits de la collection tabarinique appartiennent au genre facétieux et gaillard qui florissait si fort à cette époque; il faut ranger dans cette catégorie les *Ruses et Finesses descouvertes sur les Chambrières de ce temps*, composé par Tabarin[2]; le *Bon jour et bon an à MM. les cornards de Paris et de Lyon*, composé par Tabarin; l'*Almanach prophétique pour* 1623, les *Estrennes admirables présentées à MM. les Parisiens en* 1623.

Un livret de quelques pages, imprimé en 1621, la *Querelle arrivée entre Tabarin et Francisquine, sa femme, à cause de son mauvais mesnage, avec la sentence de séparation contre eux rendue*, donnerait lieu de croire que Tabarin, « homme de qualité et respect *in utroque jure*, scilicet d'ivrognerie, de gausserie *et sic de celeris*, » s'était marié

[1] Ces dernières lettres ne signifieraient-elles pas : *médecin ordinaire du roi?*

[2] Un grand nombre d'écrits facétieux de cette époque roulent sur le sujet traité dans l'écrit que nous rappelons; les bibliophiles se félicitent de posséder le *Banquet des Chambrieres faict aux estuves le jeudi gras;* le *Caquet des bonnes Chambrières, déclarant aucunes finesses dont elles usent vers leurs maistres et maistresses;* la *Response des servantes aux langues calomnieuses qui ont frotté sur l'ance du panier ce caresme;* les *Ruses et Finesses descouvertes sur les Chambrières de ce temps, composé par Goguelu*, etc. Mais les éditions originales de ces *joyeusetez* sont devenues introuvables.

en secondes noces, et que, très-justement mécontent de la conduite de sa femme, « il demeura avec un pied de nez et deux et demy de cornes; » mais il est permis de ne voir, dans ce récit burlesque, qu'un souvenir des diverses *farces tabarinesques* dont nous avons déjà fait mention.

Les *Amours de Tabarin et d'Isabelle*, 1621, nous paraissent une fiction, rien de plus.

Peut-être y aurait-il plus de réalité historique dans la *Harangue faicte au charlatan de la place Dauphine, avec une salade envoyée au dit charlatan pour la guérison de sa maladie neopolitaine;* mais cette satire grossière, mise, vers 1621, à l'adresse de Tabarin, remonte à trente-cinq ans environ plutôt, et paraît avoir été composée, dans le principe, contre un baladin de l'hôtel de Bourgogne.

Le *Caresme prenant et les jours gras de Tabarin et d'Isabelle*, 1622, est un court aperçu de trois ou quatre des questions burlesques qui se trouvent dans le *Recueil* publié par Antoine de Sommaville.

L'auteur promet « d'icy à quatre ou cinq jours un livre plus gros où vous verrez toutes les plaisanteries de Tabarin gaillardement descrites. » On peut donc reconnaître en lui le vieil amateur dont nous ne connaissons plus que les initiales.

On ne s'attendait guère à voir Tabarin devenir théologien et controversiste; c'est, toutefois, le rôle que lui fit jouer l'auteur de la *Juste Plainte du sieur Tabarin contre l'un des ministres de Charenton*. Le chef de l'Église réformée de cette localité, Jean Mestrezat, se prit de querelle avec le jésuite Véron, qui fut curé de cette paroisse; il écrivit que son adversaire voulait faire son cours sous Tabarin. Cette ligue provoqua l'écrit dont nous venons de transcrire le titre, écrit que rien ne distingue des nombreuses productions qu'enfantait alors la polémique religieuse, et qui s'éloigne tout à fait du style habituel au charlatan de la place Dauphine.

Ce n'est, d'ailleurs, que depuis peu d'années qu'on a sérieusement débrouillé ce qui regarde la bibliographie tabarinesque. Lorsqu'on a vu les vieux livrets qui portent ce nom devenir l'objet des convoitises ardentes des bibliophiles, s'élever jusqu'à cent francs et plus dans les ventes publiques, figurer, couverts de maroquin et brillants de dorure, dans les cabinets les plus riches, on a compris qu'il était temps de

jeter du jour sur une portion demeurée bien obscure de la science des livres.

Un bibliographe zélé, un écrivain parfaitement instruit des particularités de l'histoire de France, M. Leber, a le premier entrepris cette tâche; il avait, à force de temps et de recherches persévérantes, réuni un assez grand nombre de livres tabariniques [1]; il s'en servit pour composer un opuscule fort curieux : *Plaisantes Recherches d'un homme grave sur un farceur, prologue tabarinique pour servir à l'histoire littéraire et bouffonne de Tabarin.* Ce livret, imprimé en 1835 à cinquante exemplaires, a obtenu, en 1856, les honneurs d'une seconde édition, laquelle n'a pas, malheureusement, reçu tous les développements qu'elle aurait pu offrir, grâce aux découvertes accomplies depuis une vingtaine d'années au sujet du célèbre baladin.

Avant la publication des *Recherches* de M. Leber, quelques opuscules de la collection tabarinesque avaient paru dans la collection des *Joyeusetez* éditée par un libraire aussi intelligent qu'actif, et bien connu de tous les bibliophiles, M. J. Techener. Depuis, d'autres livrets ont été arrachés des ténèbres qui les recouvraient et imprimés à part [2]. Enfin, il y a peu de temps qu'une seconde édition complète des écrits mis sous le nom de Tabarin, ou se rapportant à ce personnage, a vu le jour; elle est précédée d'une introduction et d'une notice bibliographique où se montrent les résultats de patientes recherches. Cette édition ne nous a point détourné de l'idée de

[1] M. Leber connaissait l'existence de seize pièces tabariniques, et il en possédait treize; elles sont l'objet d'une énumération raisonnée dans le *Catalogue* de sa bibliothèque (acquise par la ville de Rouen.) Paris, Techener, 1839; 3 vol. in-8°. Voir les nᵒˢ 2471-2478, tome Iᵉʳ, p. 384-388.

[2] Voici les titres de deux de ces opuscules, dont il a été fait, en 1850, des réimpressions tirées à un petit nombre d'exemplaires :

Jardin, Recueil, Thresor, Abrégé de secrets, Jeux, Facéties, Gausseries, Passe-Temps, composez, fabricquez, experimentez, et mis en lumiere par vostre serviteur Tabarin de Val-Burlesque, à plaisirs et contentement des esprits curieux. Sens, 1619; in-16.

Les justes plaintes du sieur Tabarin sur les troubles et divisions de ce temps. Paris, 1621 ; in-8.

faire figurer dans la Bibliothèque Gauloise l'illustre farceur de la place Dauphine, dont le nom est enchâssé dans les vers de Boileau et de la Fontaine, et qui fournira toujours un piquant exemple de ce qu'était la gaieté française dans les premières années du règne de Louis XIII.

****

TABLE DES MATIÈRES

RECUEIL GÉNÉRAL
DES
RENCONTRES ET QUESTIONS
DE TABARIN

PRÉAMBULES
EN
FORME DE DIALOGUE
ENTRE
TABARIN ET LE MAISTRE

DE L'ETHYMOLOGIE
ET ANTIQUITÉ
DU NOM DE TABARIN

DE L'ANTIQUITÉ
DU CHAPPEAU DE TABARIN
DES
TENANS, ABOUTISSANS
ET DÉPENDANCES

FARCES TABARINIQUES

LA
FARCE DES BOSSUS

LES
FANTAISIES PLAISANTES
ET FACÉTIEUSES
DU CHAPPEAU A TABARIN

LES ADVENTURES
ET AMOURS
DU CAPITAINE RODOMONT
LES FOLLES BRAVADES
D'ISABELLE
ET LES
INVENTIONS FOLASTRES
DE TABARIN

JARDIN, RECUEIL
THRÉSOR
ABRÉGÉ DE SECRETS
JEUX
FACÉTIES, GAUSSERIES
PASSE-TEMPS
COMPOSEZ, FABRIQUEZ
EXPÉRIMENTEZ
ET MIS EN LUMIÈRE
PAR VOSTRE SERVITEUR
TABARIN
DE VAL-BURLESQUE
A PLAISIR
ET
CONTENTEMENT
DES ESPRITS CURIEUX

BONJOUR
ET BON AN A MESSIEURS
LES CORNARDS
DE PARIS ET DE LYON
ET A CEUX QUI SONT MORVEUX
SE MOUCHENT

LES
ESTREINES UNIVERSELLES
DE TABARIN
POUR L'AN
MIL SIX CENT VINGT ET UN

INVENTAIRE UNIVERSEL DES ŒUVRES DE TABARIN
CONTENANT
LES FANTAISIES, DIALOGUES, PARADOXES
FARCES
RENCONTRES ET CONCEPTIONS
ŒUVRE EXCELLENT OU
PARMI LES SUBTILITEZ TABARINIQUES
ON VOIT L'ÉLOQUENTE DOCTRINE DU SIEUR DE MONDOR

NOUVELLES FARCES TABARINIQUES

LES ŒUVRES

DE

TABARIN

AVEC

LES ADVENTURES DU CAPITAINE RODOMONT
LA FARCE DES BOSSUS

ET

AUTRES PIÈCES TABARINIQUES

NOUVELLE ÉDITION

PRÉFACE ET NOTES

PAR

GEORGES D'HARMONVILLE

PARIS
A. DELAHAYS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
4-6, RUE VOLTAIRE 4-6

1858

L'ADIEU DE TABARIN AU PEUPLE DE PARIS
AVECQ
LES REGRETS DES BONS MORCEAUX ET DES BONS VINS
ADRESSEZ AUX ARTISANS DE LA GUEULE
ET SUPPOSTS DE BACCHUS
JUSTE PLAINTE DU SIEUR TABARIN
CONTRE L'UN DES MINISTRES DE CHARENTON

L'ENTREVUE DE GAUTIER GARGUILLE
EN L'AUTRE MONDE

LA
DESCENTE DE TABARIN
AUX ENFERS
AVEC LES OPÉRATIONS
QU'IL Y FIT

LES AMOURS DE TABARIN
ET D'ISABELLE

LES JUSTES PLAINTES
DU SIEUR TABARIN
SUR LES
TROUBLES ET DIVISIONS
DE CE TEMPS

LES RUSES ET FINESSES
DESCOUVERTES
SUR LES
CHAMBRIÈRES DE CE TEMPS

LE CARESME PRENANT
ET LES
JOURS GRAS DE TABARIN
ET D'ISABELLE

LA QUERELLE ARRIVÉE
ENTRE
LE SIEUR TABARIN
ET
FRANCISQUINE, SA FEMME
A CAUSE
DE SON MAUVAIS MESNAGE
AVEC LA SENTENCE
DE
SÉPARATION CONTR'EUX
RENDUE

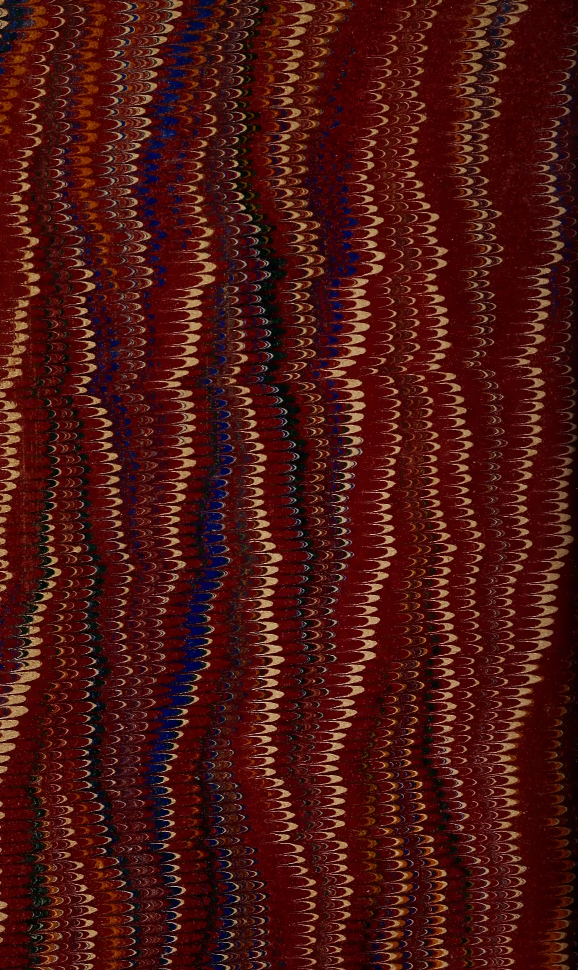
LE PROCEZ
PLAINTES ET INFORMATIONS
D'UN MOULIN A VENT
DE LA
PORTE SAINT-ANTHOINE
CONTRE LE SIEUR TABARIN
TOUCHANT
SON HABILLEMENT
DE
TOILLE NEUFVE

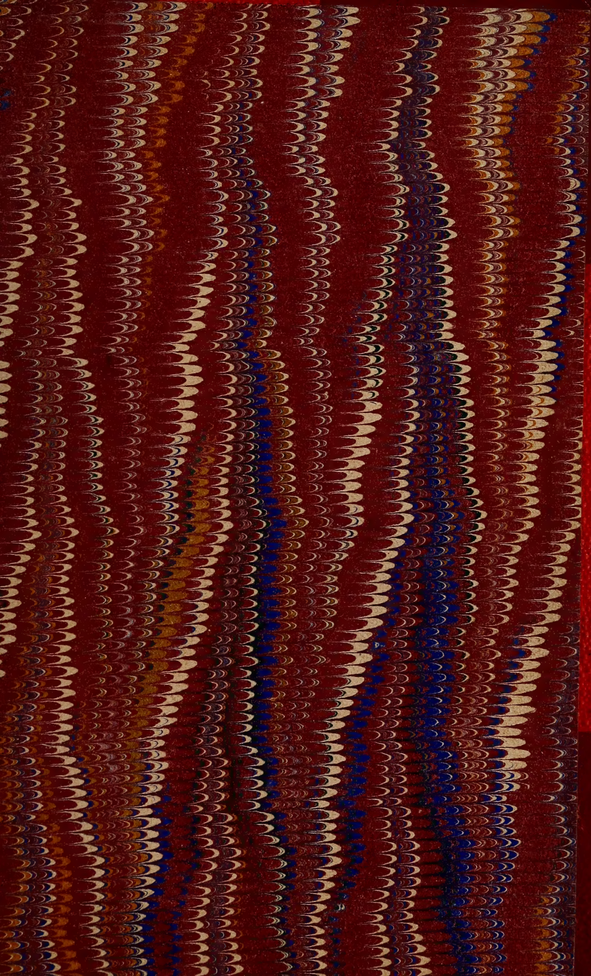
L'ALMANACH PROPHÉTIQUE
DU
SIEUR TABARIN
POUR L'ANNÉE 1623

ESTREINES ADMIRABLES
DU SIEUR TABARIN
PRÉSENTÉES A MESSIEURS
LES PARISIENS
EN CESTE PRÉSENTE
ANNÉE 1623

LA RENCONTRE
DE GAUTIER-GARGUILLE
AVEC TABARIN
EN L'AUTRE MONDE
AVEC LES ENTRETIENS
QU'ILS ONT EUS
DANS LES CHAMPS-ÉLYSÉES
SUR LES
NOUVEAUTEZ DE CE TEMPS

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP.
RUE D'ERFURTH, 1






LIBRARY OF CONGRESS
0 021 100 687 0